



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

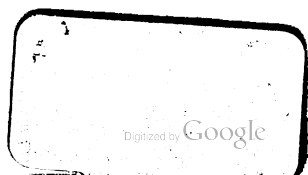
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172623 8



Digitized by Google

*IV

Mercurio

MERCURE DE FRANCE, DEDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

*Le Journal Politique des principaux événemens de
toutes les Cours ; les Pièces Fugitives nouvelles
en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des
Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Décou-
vertes dans les Sciences & les Arts ; les Spec-
tacles ; les Causes Célèbres ; les Académies de
Paris & des Provinces ; la Notice des Édits ,
Arrêts ; les Avis particuliers , &c. &c.*

SAMEDI 4 FÉVRIER 1786.



P A R I S,

Au Bureau du Mercure, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins, N°. 17.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Janvier 1786.

P I È C E S FUGITIVES.

<i>Mercur au Roi,</i>	3
<i>Qmar, Conte,</i>	6
<i>A Madame N...</i>	49
<i>Réponse à la Question,</i>	52
<i>Eplre aux Mus:s,</i>	97
<i>Couplet à M. Lesellier,</i>	101
<i>Vers sur M. Thomas,</i>	145
<i>La Souris Fable,</i>	146
<i>Bouts-rimés & Acrostiches,</i>	147, 153
<i>Charades, Enigmes & Logogryphes,</i>	21, 51, 102, 157
NOUVELLES LITTÉR.	
<i>Œuvres de M. le Chevalier de</i>	

<i>Bert...,</i>	23, 58
<i>Les Lunes du Cousin Jacques,</i>	75
<i>Almanach des Muses,</i>	104
<i>Lettres de Mme la Comtesse de L***</i>	159
<i>Almanach du Libraire,</i>	178
<i>Variétés,</i>	122
SPECTACLES.	
<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	24, 77
<i>Comédie Française,</i>	83, 132
<i>Comédie Italienne,</i>	124, 184
<i>Annonces & Nouvelles,</i>	43, 90, 149, 186

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT;
rue de la Harpe, près S. Côme.



MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 4 FÉVRIER 1786.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*V E R S donnés à Marseille , à Mme la
Marquise DE GL*** , le jour de sa
Fête , en lui présentant une branche de
laurier.*

C E matin je vole à Cythère :
Vite un bouquet pour l'aimable GL***.
Vite , un bouquet ! dit l'Amour en colère !
Depuis son funeste abandon
Je la renonce pour ma mère,
Allez plutôt chez Apollon
Réclamer la pa'me immortelle
Que ce Dieu , fier avec raison ,

A ij

Garde à sa conquête nouvelle ;
 Le myrte qui croissoit pour elle
 A Gnide , où l'Amour Jardinier
 Le soignoit avec tant de zèle ,
 Ce myrte , hélas ! est devenu laurier.

L'ÉTÉ , Pastorale imitée de Pope.

DANS ces fertiles prés , sur cette rive heureuse
 Que baigne de ses flots la Tamise ongueilleuse ,
 Hylas , jeune Berger , conduisoit ses troupeaux ;
 C'étoit l'heure où Phébus , du haut de sa carrière ,
 Dispense à l'Univers sa féconde lumière ;
 Et ses rayons dorés , se jouant sur les eaux ,
 Pénétrant les forêts , ranimant la verdure ,
 Sous l'aspect le plus beau présentoient la Nature.

HYLAS n'admiroit point ce spectacle enchanteur :
 L'Amour seul l'occupoit ; & ce tyran sévère
 Captivoit tous ses sens & régnoit sur son cœur.
 Épris de Lycoris , sans avoir pu lui plaire ,
 Sur ces bords il venoit , accablé de douleur ,
 Confier aux échos sa plainte solitaire.

Dès qu'il eut commencé le récit de ses maux ,
 Ses chants harmonieux suspendirent les flots ;
 En foule autour de lui les Faunes se rendirent ;
 De l'humide séjour les Nayades sortirent ;

Pan éleva sa tête au milieu des roseaux ,
Et la voix du Berger , par les vents emportée ,
Frappa l'Olympe même , & fit entendre aux Dieux -
Les amoureux transports de son âme agitée.

TELS étoient cependant ses accens gracieux :

SAULES frais & touffus qui borde ce rivage ,
Asyle impénétrable aux feux brûlans du jour ,
(Asyle, hélas ! trop vain contre ceux de l'Amour !)
Vous ne serez point sourds , peut-être , à mon langage ,
J'entends déjà l'écho de ces sombres forêts
Qui soupire mes chants & mes tristes regrets ;
Tout , jusques aux rochers , s'attendrit à mes larmes :
Es-tu donc , Lycoris , plus insensible qu'eux ?
Ah ! si ton cœur est fier , que n'as-tu moins de charmes !

Du père des moissons précurseur orgueilleux ,
Dans les airs enflammés l'ardent lion s'élance ,
Et de l'Été sur nous verse déjà les feux ;
Trois fois depuis le jour , le jour trop malheureux ,
Où l'Amour à mon cœur fit sentir sa puissance ,
Ce signe a reparu sur les plaines des cieux ;
Il va passer encor : Pomone qui s'avance
Commencera bientôt son règne glorieux ;
Les mobiles saisons s'écoulent en silence ,
Et tout subit la loi du temps victorieux ,
Excepté mon ardeur & ton indifférence.

SŒURS du jeune Apollon , tandis qu'en ce séjour

A iij

Hylas, privé d'espoir, nourrit un fol amour,
 Quels lieux habitez-vous, Muses jadis chéries ?
 Errez-vous maintenant sur les rives fleuries
 Que l'Anio limpide arrose de ses flots,
 Ou bien folâtrez-vous dans ces vertes prairies
 Que la Seine embellit du crystal de ses eaux ?

INGRATE, par quel sort ai-je éprouvé ta haine ?
 Mon visage, à tes yeux, est-il privé d'appas ?
 Cependant, au miroir d'une claire fontaine,
 L'autre jour, quand les vents retenoient leur haleine,
 Je contempnais mes traits, &c... je n'en rougis pas.
 Ma voix plaît, Lycoris, à la troupe immortelle ;
 Le Satyre s'anime au son de mes pipeaux,
 Et le Dieu Pan lui-même applaudit à mon zèle,
 Quand je fais de mes chants retentir les échos ;
 Souvent la jeune Églé me tresse une couronne,
 Et les Nymphes pour moi s'empressent de ravir
 Tous les tributs de Flore, au retour du Zéphir.
 Mais en vain aujourd'hui leur foule m'environne ;
 Si je reçois leurs dons, c'est pour te les offrir ;
 Toi seule dans mon cœur remportes l'avantage,
 Seule tu réunis à mes yeux enchantés
 Des Nymphes de ces bois tous les attraits vantés :
 Des prix qui te sont dûs viens jouir sans partage.

EH ! pourquoi refuser de vivre dans nos bois ?
 Souvent de ce séjour les Dieux même ont fait choix ;
 Descendue en ces lieux, la belle Cythérée

A l'immortelle, Cour préférant nos bosquets,
 Dans les bras d'Adonis souches s'est égarée,
 Et la chaste Diane aime aussi les forêts.
 Puisse à mes yeux s'offrir ton aimable présence,
 A l'heure consacrée au repos, au silence,
 Où l'heureux Laboureur, fier de son abondance,
 Le front ceint des épis qui parent ses guérets,
 Retourne à sa cabane en célébrant Cérés.

Aux vœux de ton amant ne crains point de te rendre.
 Tes attraits, Lycoris, orneront ces déserts;
 Sur ces jeunes gazons que Flore a recouverts,
 La foule des plaisirs déjà semble t'attendre:
 Du Zéphire léger, solâtre roi des airs,
 L'haleine parfumée au loin va se répandre,
 Et porter la fraîcheur sous ces feutillages verts,
 Où mille arbres penchés, de leurs branches flexibles,
 Ont formé des berceaux au jour inaccessible:
 Dans ces lieux respectés des venimeux serpens,
 Aucun monstre jamais n'offrit sa trace impure;
 L'Amour, le seul Amour, y cause des tourmens;
 Mais puisses-tu bientôt éprouver sa blessure!
 Car les maux dont les cœurs gémissent affligés,
 N'ont plus rien de cruel lorsqu'ils sont partagés.

VAINES illusions! trop certain de ta haine,
 A jamais tu me fuis, ô Bergère inhumaine!

Plus tranquille jadis au sein de nos hameaux,

A iv

M E R C U R E

Je savois me livrer à d'utiles travaux ;
Ce fut moi qui trouvai la science ignorée
Des plantes dont le suc adoucit tant de maux.
Trop malheureux Hylas ! tu guéris tes troupeaux ;
Et ton art ne peut rien sur ton âme ulcérée.

J'ABANDONNE ces bords ; qu'un autre , plus heureux ,
Se charge de guider tout l'attirail champêtre ;
Que Cérès , protégeant ses soins industrieux ,
Rende son champ fertile & ses troupeaux nombreux.
Si tu songes un jour aux feux que tu fis naître ,
Tu trouveras encore aux rameaux de ce hêtre
Mes pipeaux suspendus de tes chiffres parés ,
Gages d'un triste amour , à l'Amour consacrés !
(Par M. Sorin.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Dégoût* ; celui
de l'Énigme est *Miroir* ; celui du Logogryphe
est *Poudre* , où l'on trouve *dupe* , *or* , *pou* ,
pur , *roue* , *dur* , *Pô* , *rude* , *Ode* , *Oder* , *rue* ,
pré , *peur* .



CHARADE.

CHACUN dit être mon premier :
Chacun jouit de mon dernier ;
Chacun souhaite mon entier.

(Par un Commis de la Douane.)

ÉNIGME.

QUAND on voudroit, cher Lecteur, m'envoyer
D'un bout du monde à l'autre, il faudroit y souscrire.
Mais ce qui paroît singulier,
C'est que jamais je n'ai pu publier
Un seul mot au delà de ceux que m'ont su dire
Ceux qui me font l'honneur de m'employer.

LOGOGYPHE.

J'AI neuf pieds, & je suis une ville fameuse,
Plus près du Pô que de la Meuse,
Ou plus loin : cela se peut bien ;
Car, sans mentir, je n'en fais rien.
Quoi qu'il en soit, pour me connoître,
Joignez à la dernière lettre
La quatrième après un, deux ;
Vous trouverez un nom fameux
Qui désigne un mortal unique dans le monde ;

Av

Six, sept, huit avec cinq, corps de figure ronde,

Sujet à divers changemens,

Et centre, à ce qu'on dit, d'un des quatre élémens.

Plus d'un tiers de mes pieds ajoutés l'un à l'autre,

Pourront dans le besoin vous donner un Apôtre;

Six, deux, trois, quatre & cinq, je brille dans la nuit;

Deux, huit, cinq, fredonnant, je fais toujours grand
bruit;

Cinq, un, deux, sept, six, neuf, je suis double en
chaque homme;

Trois, sept, six avec cinq, ce n'est guères qu'à Rome

Que l'on me rend certain honneur,

Qui fit jadis, dit-on, à Rabelais grand peur;

Trois, cinq, sept, six & cinq, sans tempête ni foudre,

J'écrase, broye & mets en poudre

De Cérés les dons précieux;

Un, six, sept, trois & cinq, travaille pour les yeux;

Quatre, deux, avec huit, maître joueur de flûte;

Trois, deux, six, un chacun me suit & me rebute;

Mais en ajoutant neuf, je suis plein de vigueur,

Et dans un autre sens utile au Voyageur;

Trois, cinq, six, sept & huit, une ville agréable;

Huit, deux, un, quatre, neuf, quand je suis sur la table,

Je ne puis la quitter qu'à la fin du repas.

Après ce dernier trait, qui rend l'énigme claire,

Si vous ne me devinez pas,

Ma foi! je ne saurois qu'y faire.

(Par M. Lafournière.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRÉS sur l'Égypte, où l'on offre le parallèle des Mœurs anciennes & modernes de ses habitans ; où l'on décrit l'Etat, le Commerce, l'Agriculture, le Gouvernement du pays, & la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques ; par M. Savary. in - 8°. A Paris, chez Onfroi, Libraire, quai des Augustins, 1785.

SI le Voyageur qui parcourt le beau & singulier pays décrit dans ces Lettres, n'a point été attendri, dit l'Auteur, « à l'aspect du lieu où le grand Pompée fut assassiné, en débarquant près de Péluse ; si les merveilles de l'Égypte ne l'ont point frappé d'étonnement & d'admiration ; s'il n'a pas gémi sur les débris augustes d'Alexandrie, & sur la perte de 400,000 volumes dévorés par les flammes ; si le feu de l'enthousiasme n'a point embrasé son cœur près des ruines de Troie, de Sparte & d'Athènes, qu'il se garde d'écrire : la Nature ne l'avoit pas formé pour transmettre à ses semblables les grandes impressions que doivent produire les grands objets. »

L'Auteur n'avoit point à craindre, en ren-

A vj

dant cet arrêt , de prononcer sa propre condamnation : il sent vivement & il fait sentir. La brillante imagination qui anime ses vives descriptions , transporte le Lecteur au milieu de l'Égypte , le fait jouir des merveilles que la Nature & l'Art ont prodiguées dans cet heureux pays.

C'est sur-tout par ce talent de sentir & de peindre , que ce Voyage est distingué de tous ceux où on a déjà décrit avec plus ou moins d'exactitude la même contrée. Ces autres Auteurs peuvent instruire ; celui-ci émeut ; il remplit tour-à-tour d'admiration & d'indignation.

Irritat , mulcet , falsis terroribus implet

Ut Magus , & modò me Thebis , modò ponit Athenis.

L'Égypte a pour bornes au Nord la Méditerranée ; au Midi, une chaîne de montagnes qui la séparent de la Nubie ; à l'Est , la mer rouge & l'Isthme de Suez ; au couchant , les déserts de la Lybie , au milieu desquels étoit bâti le temple de Jupiter Ammon. Sa longueur depuis Syenne , située sous le Tropique du Cancer jusqu'au Cap Barlos , pointe la plus avancée du Delta , qui termine presque le trente-deuxième degré de latitude , est d'environ deux cent vingt-cinq lieues , sa largeur de soixante-huit.

On divise l'Égypte en haute & basse. La première n'est qu'une longue vallée , entre deux chaînes de montagnes : elle commence à Syenne , & finit au Grand-Caire. " C'est là

„ que le Nil promène ses eaux entre deux
 „ barrières insurmontables. Tantôt fleuve
 „ tranquille, il suit lentement le cours que
 „ la Nature & l'Art lui ont tracé; tantôt tor-
 „ rent impétueux, rougi des sables de l'Éthio-
 „ pie, il se gonfle, franchit ses bords, dè-
 „ mine sur les campagnes, & couvre de ses
 „ flots un espace de deux cent lieues. C'est
 „ dans cette vallée célèbre que les hommes
 „ allumèrent pour la première fois le flam-
 „ beau des Sciences, dont la lumière se ré-
 „ pandit dans la Grèce, & éclaira successive-
 „ ment le reste de la terre. Cette vallée est
 „ toujours aussi féconde que dans les beaux
 „ jours de Thèbes; mais elle est bien moins
 „ cultivée, & ses villes fameuses sont ren-
 „ versées dans la poussière. Le Despotisme &
 „ l'Ignorance, assis à la place des Loix & des
 „ Arts, les y riennent ensevelies. »

Cette juste colère contre le Despotisme &
 l'Ignorance revient souvent dans cet Ouvrage,
 & toujours à propos, à la vue de tant de mo-
 numens détruits & de tant de riches contrées
 incultes.

La Basse-Égypte est proprement le Delta.
 On en trouve ici une description détaillée &
 magnifique.

Rien de plus célèbre dans l'antiquité que
 les sept bouches du Nil :

Et diversa ruens septem discurrit in ora.

Et septemgeminæ turbant trepida offia Nilæ.

dit Virgile.

Ærque papyrifera septemflua flumina Nili.

dit Ovide. On retrouve ici ces sept bouches exactement décrites ; les voici toutes sept, en allant du Couchant à l'Est par le Nord. La bouche Canopique, la bouche Bolbitine ou bouche de Rosette, la bouche Sébennitique, la bouche Phatmétique ou de Damiette, la bouche Mendésienne, la bouche Tanitique, la bouche Pélusiaque. L'Auteur en trouve même une huitième entre la bouche de Damiette & la bouche Tanitique.

La plupart des branches terminées par ces sept embouchures, étoient autrefois navigables ; il n'y en a aujourd'hui que deux qui le soient, savoir, la branche de Damiette au Levant, & celle de Rosette au Couchant, ce qui a occasionné une erreur que l'Auteur ne spécifie pas, mais qu'il est important de relever, parce qu'elle se trouve dans de fort bons Ouvrages, même dans des Livres élémentaires ; c'est qu'on a confondu Damiette avec Péluse, & Rosette avec Canope, parce qu'on voyoit que chez les anciens la branche la plus orientale du Nil, branche navigable alors, étoit celle de Péluse, & la plus occidentale celle de Canope. Ouvrez M. Rollin, vous y verrez Damiette appelée *Damiette ou Péluse*, Rosette appelée *Rosette ou Canope*, quoique Péluse soit fort à l'Est de Damiette, & Canope à l'Ouest de Rosette. En conséquence, dans la Carte de Robert, faite pour la lecture de l'Histoire ancienne de M. Rollin, on voit à l'embouchure de Damiette

ces mots : *Péluse ou Damiette* , & à celle de Rosette ceux-ci : *Canope ou Rosette* , erreur capitale en géographie.

M. Savary en relève plusieurs chez les Voyageurs modernes ; mais il se plaît à faire remarquer l'exactitude des anciens , soit Historiens , soit Poètes , sur plusieurs articles même où on les avoit cras dans l'erreur , faute de les avoir bien entendus , ou d'avoir bien connu les changemens arrivés depuis le temps où ils écrivoient. On voit qu'il se livre avec goût & avec zèle à cette apologie , à cette réhabilitation des anciens , nommément d'Hérodote & d'Homère ; & les Savans lui en tiendront compte.

Pour les gens du monde & les Lecteurs ordinaires , ils lui sauront gré sur-tout de l'agrément , de la vivacité , de l'intérêt de ses tableaux ; & pour qu'ils nous sachent gré aussi de cet extrait , nous allons mettre sous leurs yeux le plus que nous pourrons de ces tableaux qui distinguent si avantageusement cet Ouvrage , & qui vraisemblablement feront faire autant de Voyages en Égypte que l'Ouvrage de M. Bridône en a fait faire en Sicile.

Description du Delta.

„ Le Delta est actuellement dans la situation
 „ la plus favorable pour l'agriculture. Baigné
 „ à l'Orient & à l'Occident par deux fleuves
 „ que le Nil forme en se divisant , & qui sont
 „ aussi larges & plus profonds que la Loire ,
 „ coupé de ruisseaux innombrables , il offre
 „ l'aspect d'un jardin immense , dont tous les

» compartimens peuvent être arrosés. Pen-
 » dant les trois mois où la Thébàide est sous
 » les eaux, il possède des campagnes couver-
 » tes de riz, d'orge, de légumes & de fruits
 » divers. Ce n'est plus, comme autrefois, la
 » mer *Ægée* avec les *Cyclades* : ce sont de
 » riches moissons dans la plaine, dont l'ho-
 » rizon seul borne l'étendue ; ce sont des bois
 » de dattiers, d'orangers, de *sycomores* ; ce
 » sont des eaux toujours courantes ; c'est une
 » verdure qui change & se renouvelle sans
 » cesse ; c'est enfin une abondance qui réjouit
 » la vue & étonne l'imagination. En perdant
 » l'inondation (par l'accumulation du limon
 » & des sables & l'élévation progressive du
 » terrain) cette Isle a gagné chaque année les
 » trois mois pendant lesquels la Thébàide est
 » sous les eaux. Aussi est-ce la seule partie de
 » l'Égypte où le même champ donne par an
 » deux récoltes de grains, l'une de riz, l'autre
 » d'orge. »

Avec quelle admiration ne verra-t-on pas
 la description de cette fameuse *Alexandrie*,
 la ville de l'Occident, comme l'appeloit le
 barbare *Amrou*, qui la prit d'assaut sous le
 Califat d'*Omar* ; ce lac *Mareotis*, qui la bai-
 gnoit au Midi comme la *Méditerranée* au
 Nord ; ces rues droites qui la coupoient pa-
 rallèlement dans sa longueur, direction qui
 laissoit un libre passage au vent du Nord, le
 seul qui porte en Égypte la fraîcheur & la salu-
 brité ; cette rue de deux mille pieds de large,
 commençant à la porte de la Marine, & finis-

Sanrà la porte de Canope, décorée de temples, d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers, longue place où brilloient à l'envi le marbre, le porphyre, & ces obélisques qui devoient embellir un jour Rome & Constantinople; cette rue, la plus belle qu'il y ait eu dans l'Univers, coupée par une autre égale en largeur, ce qui formoit en cet endroit un quarré d'une demi-lieue de circonférence, d'où les deux portes qu'on appercevoit dans le lointain, laissoient voir les vaisseaux arrivans à pleines voiles du Nord & du Midi; plus loin, le Fauxbourg de Nicopolis bordant le rivage de la mer & paroissant une seconde Alexandrie; ce phare, ouvrage de Sostrate de Cnide, & l'une des sept merveilles du monde. Quel contraste! aujourd'hui, dans un espace de deux lieues fermé de murailles, on ne voit que colonnes de marbre, les unes renversées dans la poussière & sciées par tronçons; (car les Turcs en font des meules de moulin), les autres debout, affermies sur leur bâte par l'énormité de leur poids: on ne voit que débris de pilastres; de chapiteaux, d'obélisques, que montagnes de ruines entassées les unes sur les autres. L'aspect de ces décombres, le souvenir des monumens fameux qu'ils représentent affligent l'âme, dit l'Auteur, & font verser des larmes.

L'ancienne Alexandrie contenoit, sous Auguste, trois cent mille personnes libres; ajoutez au moins le double d'esclaves, vous aurez neuf cent mille âmes. La moderne Alexan-

drie, bourgade d'une petite étendue, contient à peine six mille habitans.

Le canal d'Alexandrie, sans lequel cette ville ne pourroit subsister, puisqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce; ce canal, aujourd'hui à moitié rempli de limon & de sable, & n'ayant de l'eau que pendant une foible partie de l'année, qui suffit à peine pour remplir les citernes de la ville; ce canal qui ne voit aujourd'hui sur ses bords que des sables brûlans & des campagnes désertes, autrefois navigable toute l'année, arrosoit dans son cours une longue suite de jardins couverts d'ombrages majestueux, tapissés d'une verdure éternelle. Voici la description qu'en fait un Poète cité par Abulfeda.

« Quelle aménité règne sur les bords du
 » canal d'Alexandrie ! le spectacle qu'ils of-
 » frent fait couler la joie dans l'âme. Les bos-
 » quets qui les ombragent présentent au na-
 » vigateur un dais de verdure. La main de
 » l'aquilon y répand la fraîcheur, en même
 » temps qu'elle sillonne en se jouant la sur-
 » face des eaux. Le superbe dattier, dont la
 » tête flexible se penche mollement comme
 » celle d'une belle qui s'endort, est couronné
 » de ses grappes pendantes. »

Voilà de quoi on ne trouve presque plus aucune trace.

Cependant, dit M. Savary, tous les signes de l'ancienne magnificence d'Alexandrie ne sont pas effacés; il parle de citernes étendues sous toute la ville, & de nombreux conduits.

pour y porter les eaux, ouvrages faits avec beaucoup d'art, & qui subsistent encore en leur entier au bout de deux mille ans; il parle de quelques obélisques, de quelques colonnes, de quelques monumens que la barbarie des Turcs n'a pas entièrement détruits.

Mais, ajoute-t'il, ce qui fixe le plus l'attention des Voyageurs, est la colonne de granit rouge, située à un quart de lieue de la porte du Midi. Voici la description qu'il en fait.

« Le chapiteau est corinthien, à feuilles de
 » palmier unies & sans dentelure. Il a neuf
 » pieds de haut. Le fust & le tore supérieur de
 » la bête font d'un seul morceau de quatre-
 » vingt-dix pieds de long & de neuf de
 » diamètre. La bête est un carré d'environ
 » quinze pieds sur chaque face. Ce bloc de
 » marbre, de soixante pieds de circonfé-
 » rence, repose sur deux assises de pierres
 » liées ensemble avec du plomb; ce qui n'a
 » pas empêché les Arabes d'en arracher plu-
 » sieurs pour y chercher un trésor imagi-
 » naire. La colonne entière a cent quatorze
 » pieds de hauteur. Elle est parfaitement bien
 » polie, & seulement un peu éclairée du
 » côté du Levant. Rien n'égale la majesté de
 » ce monument. De loin, il domine sur la
 » ville & sert de signal aux vaisseaux. De près,
 » il cause un étonnement mêlé de respect.
 » On ne peut se laisser d'admirer la beauté du
 » chapiteau, la longueur du fust, l'impo-
 » sante simplicité du piédestal. Je suis per-

» suadé que si cette colonne étoit transportée
 » devant le palais de nos Rois, toute l'E-
 » rope viendroit payer un tribut d'admira-
 » tion au plus beau monument qui soit sur
 » la terre. »

Abulfeda l'appelle la colonne de Sévère, &
 M. Savary croit qu'en effet elle fut érigée en
 l'honneur de l'Empereur Alexandre Sévère,
 & que c'est la raison pour laquelle Strabon
 & Diodore de Sicile, antérieurs à ce Prince,
 n'ont point parlé de ce monument.

La description de Rosette, moins impo-
 sante que celle d'Alexandrie, n'est pas moins
 agréable. Pour plus de variété, nous négli-
 gerons cette fois la partie physique pour nous
 attacher à la partie morale, & montrer le ta-
 lent de l'Auteur sous plus d'un aspect & dans
 plus d'un genre : il nous représente au milieu
 des plus violentes chaleurs, sous des berceaux
 au bord d'un ruisseau qui les arrose, « le Turc
 » tenant dans ses mains une longue pipe de
 » jasmin garnie d'ambre, se croyant trans-
 » porté dans le jardin de délices que lui pro-
 » met Mahomet. Froid, tranquille, pensant
 » peu, il fume un jour entier sans ennui.
 » Vivant sans desir, sans ambition, jamais
 » il ne porte un regard curieux sur l'avenir.
 » Cette activité qui nous tourmente, cette
 » activité, l'âme de tous nos talens, lui est
 » inconnue. Content de ce qu'il possède, il
 » n'invente & ne perfectionne rien. Sa vie
 » nous paroît un long sommeil; la nôtre lui
 » semble une continuelle ivresse: mais, tandis

» que nous courons après le bonheur qui
 » nous échappe , il jouit paisiblement des
 » biens que la Nature lui offre , que chaque
 » jour lui présente , sans s'occuper du lende-
 » main. »

Les Pſylles , ces peuples de la Cyrénaïque ,
 qui , au rapport de Strabon , Livre 17 , avoient
 un ſecret pour ſe garantir du venin des ſer-
 pens , & ſur leſquels l'Abbé Souchay a fait
 un Mémoire inféré dans le Recueil de l'Aca-
 démie des Belles - Lettres , Tome 7^e. ; ces
 Pſylles ont encore aujourd'hui des ſuccès-
 ſeurs. « M. Savary a vu à Roſette une Pro-
 » ceſſion où , à la ſuite des Prêtres , marchoit
 » une troupe de forcenés , les bras nuds , le
 » regard farouche , tenant à la main d'énor-
 » mes ſerpens , qui formoient des replis au-
 » tour de leur corps , & faiſoient des efforts
 » pour s'échapper. Ces Pſylles les empoignant
 » fortement auprès du cou , évitoient leur
 » morſure , & , malgré leurs ſifflemens , les dé-
 » chiroient avec les dents & les mangeoient
 » tout vivans. Le ſang couloit de leur bou-
 » che impure. D'autres Pſylles s'efforçoient
 » de leur arracher leur proie. C'étoient des
 » combats à qui dévoreroit un ſerpent.

« La populace les ſuivoit avec étonnement ,
 » & crioit miracle. Ces gens paſſent pour des
 » inspirés , poſſédés d'un eſprit qui détruit
 » l'eſſet de la morſure des ſerpens. Ce tableau
 » m'a effrayé d'abord , puis il m'a fait réflé-
 » chir ſur l'homme , cet être étrange pour
 » lequel le poiſon devient un aliment ; cet

„ être crédule , auquel un spectacle renou-
 „ velé tous les ans , n'ouvre point les yeux ,
 „ & qui , dans son aveugle ignorance , est prêt
 „ d'adorer comme un Dieu , son semblable ,
 „ quand il a l'art de le tromper. „

Il n'est peut-être pas très-exact de dire que
 le poison devient un aliment pour l'homme ,
 & l'exemple des Pſylles ne le prouve pas ; les
 serpens les plus venimeux n'ont de venin
 que dans les dents , ou plutôt dans les genci-
 ves ; & vraisemblablement les Pſylles ne
 mangeoient point la tête du serpent. Nous
 faisons dans la Médecine des bouillons de vi-
 père , qui sont très-sains. Tout homme , sans
 être Pſylle , pourroit , en tenant dans sa main
 une vipère fortement serrée par le cou , en
 manger le corps peut-être impunément ; ce
 ne seroit pas un bon mets sans doute , non pas
 plus que toute autre chair crue , mais ce ne
 seroit pas un mets venimeux.

La description du Grand-Caire commence
 par ces mots :

„ Depuis neuf mois j'habite le Grand-Caire ,
 „ cette immense Cité où les Européens ram-
 „ pent dans la poussière , & où le nom de
 „ Franc est un opprobre ,.... Le Musulman se
 „ croit l'être le plus sublime de l'Univers :
 „ l'Alcoran le lui dit.

Ce seul trait suffit pour faire juger des lu-
 rnières d'un peuple qui n'estime ou ne mé-
 prise les hommes que selon le pays qu'ils ha-
 bitent , & la croyance qu'ils professent.

D'un salon situé dans l'endroit le plus élevé

de la citadelle du Caire, la vue se promène
sur un immense horizon. " On découvre
" l'étendue du Grand Caire, une multitude
" de mosquées & de minarets. On voit du
" côté de Boulak de riches campagnes cou-
" vertes de moissons & entre-coupées de bos-
" quets de dattiers. Fostat paroît au Sud-
" Ouest. On apperçoit au-delà les plaines du
" Saïd, qui, quand elles sont inondées par
" le Nil, offrent çà & là des hameaux de-
" venus des Isles. Ce tableau est terminé par
" les pyramides, qui, comme des pointes de
" montagnes, vont se perdre dans les nues.
" On ne se lasse point de promener ses re-
" gards sur tant d'objets variés & imposans..
" L'air vif qu'on respire dans ce lieu élevé,
" la fraîcheur qu'on y goûte, ajoutent un
" nouveau charme au plaisir de voir. Assis sur
" ce riant belvédère, on se livre à d'agréables
" méditations; mais bientôt la mélancolie
" vient en troubler la douceur. On se dit à
" soi-même: ces riches contrées où florif-
" soient autrefois les Arts & les Sciences,
" sont occupées par un peuple ignorant &
" barbare qui les foule aux pieds. Le despo-
" tisme écrase de son sceptre de fer le plus
" beau pays du monde; il semble que les
" malheurs des hommes croissent en pro-
" portion des efforts que la Nature fait pour
" les rendre heureux. "

La description seule que fait l'Auteur des
bains chauds, du massage & des heureux
effets qui en résultent, suffiroit pour engager

à entreprendre le voyage de l'Égypte. C'est la volupté suprême, & un principe de santé que nous ne pouvons pas nous flatter de connoître dans notre Europe.

« Les personnes qui prennent le bain ne sont point emprisonnées comme en France dans une espèce de cuvier, où l'on n'est jamais bien à son aise. Couchées sur un drap étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, elles prennent librement toutes les postures qui leur conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe & pénètre dans tous les pores.

« Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne; & quand les membres sont devenus souples & flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse & semble pétrir la chair, sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

« Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, & vous frotte long-temps. Il détache du corps..... des espèces d'écailles, & enlève jusqu'aux faletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce & unie comme le satin.... La poitrine se dilate, & l'on respire avec volupté. Parfaitement massé & comme régénéré, on sent un bien-être universel. Le sang circule avec facilité, & l'on se trouve dégagé d'un poids énorme. On éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'alors inconnues. Il semble

„ ble que l'on vient de naître, & que l'on vit
 „ pour la première fois. Un sentiment vif
 „ de l'existence se répand jusqu'aux extré-
 „ mités du corps. Tandis qu'il est livré aux
 „ plus flatteuses sensations, l'âme qui en a la
 „ conscience, jouit des plus agréables pen-
 „ sées. L'imagination se promenant sur l'Uni-
 „ vers qu'elle embellit, voit par-tout de
 „ rians tableaux, par-tout l'image du bon-
 „ heur. Si la vie n'est que la succession de nos
 „ idées, la rapidité avec laquelle la mémoire
 „ les retrace alors, la vigueur avec laquelle
 „ l'esprit en parcourt la chaîne étendue,
 „ feroient croire que dans les deux heures du
 „ calme délicieux qui suit ces bains, on vit
 „ un grand nombre d'années.

„ Tels sont ces bains dont les anciens re-
 „ commandoient si fort l'usage, & dont les
 „ Égyptiens font encore leurs délices. C'est-
 „ là qu'ils préviennent ou font disparaître
 „ les rhumatismes, les catharres, les maladies
 „ de la peau, qui ont pour principe le défaut
 „ de transpiration, & ce mal-aise si ordinaire
 „ aux autres Nations, qui n'ont pas autant de
 „ soin d'entretenir la propreté de leur corps.

„ Nous n'avons présenté jusqu'ici à nos Lec-
 „ teurs que des motifs d'entreprendre le voyage
 „ de l'Égypte: voici pourtant de quoi refroidir
 „ un peu leur ardeur pour ce voyage. L'Auteur
 „ se promenoit dans une Isle charmante au mi-
 „ lieu du Nil, entre le Caire & Gize. „ Je m'avan-
 „ çois, dit-il, insensiblement sous un bois
 „ de tamarins, d'orangers & de sycomores,

„ & je jouissois d'une fraîcheur agréable
 „ sous leur ombrage épais. Quelques rayons
 „ échappés du soleil dardoient dans l'ombre
 „ un sillon lumineux, & doroiert une petite
 „ partie du feuillage. Les émanations des
 „ fleurs & des plantes embaumoient les airs.
 „ Une multitude de tourterelles voltigeoient
 „ d'un arbre à l'autre sans paroître effrayées
 „ de mon approche. L'esprit abandonné aux
 „ plus douces rêveries, les sens livrés aux
 „ plus flatteuses sensations, je m'avançois
 „ sans précaution vers l'endroit le plus touffu
 „ du bocage. Tout-à-coup une voix effrayante
 „ me cria : Où vas-tu ? Tu es mort, si tu fais
 „ un pas. C'étoit un esclave qui venoit à l'en-
 „ trée du bosquet pour qu'aucun téméraire
 „ ne vînt troubler des Dames qui reposoient
 „ sur la verdure. Je retournai en arrière,
 „ heureux de n'avoir pas été reconnu pour
 „ un Européen. J'ai su depuis que les Beys
 „ venoient quelquefois avec leur *Harem* dans
 „ cette Isle, & qu'un étranger que la cur-
 „ iosité y conduiroit dans ces momens ;
 „ risqueroit d'avoir la tête coupée sur le
 „ champ. „

Il y a beaucoup d'autres inconvéniens sem-
 blables, provenans des mœurs, des coutumes,
 de l'ignorance, des préjugés, du despotisme,
 &c. qui peuvent ralentir le desir que l'on
 conçoit si naturellement de connoître par
 soi-même un pays si curieux : ce sont les pré-
 jugés qui divisent les Nations & les rendent
 ennemies les unes des autres. Qui pourroit

dissiper les préjugés, réuniroit le genre-humain, augmenteroit ses forces, ses ressources, ses jouissances; il seroit le bienfaiteur du monde.

Cependant, si les mœurs des Égyptiens ont de grands inconvéniens, ils ont aussi de grands avantages; & rien n'est plus touchant que le tableau de la félicité domestique de ces peuples, tel que l'Auteur nous le présente. C'est-là que commença l'autorité paternelle; elle y conserve encore ses droits comme au temps d'Hérodote: "accablés au-
" dehors par un joug de fer, ce n'est que
" dans l'intérieur des familles qu'ils trouvent
" la tranquillité & le bonheur. Comme
" l'union des membres en fait la sûreté, l'intérêt commun se joint à la voix du sang
" pour y conserver l'harmonie..... Un même
" toit renferme souvent une nombreuse postérité. Chaque jour les enfans & les petits-
" enfans viennent payer à leur aïeul un
" tribut de vénération & de tendresse. Le
" plaisir d'être aimé & respecté davantage à
" mesure qu'il avance en âge, lui fait oublier
" qu'il vieillit. Le contentement de son cœur
" brille dans ses yeux. La sérénité adoucit les
" rides de son front..... Ici, le respectable
" Patriarche, dont la barbe blanche descend
" sur la poitrine, sourit sous les glaces de la
" vieillesse à ses petits-fils qui viennent le
" caresser. Son cœur s'épanouit à la vue de
" quatre générations qui s'empressent de lui
" payer le tribut de la piété filiale. Il goûte

Bij

« le charme de la vie jusqu'à son dernier
 « moment.... Heureux jusques sur le bord
 « du monument , il n'apperçoit point la
 « mort qui vient le frapper, & s'endort au
 « milieu des embrassemens de ses enfans. Ils
 « le pleurent long-temps, & vont chaque
 « semaine semer des fleurs sur la tombe &
 « y réciter des hymnes funèbres. Les Égyptiens
 « ont perdu l'usage d'embaumer les
 « corps; mais ils ont conservé les sentimens
 « qui lui donnèrent naissance. »

L'Auteur met en parallèle & en contraste
 avec cette pureté primitive, avec cette tendre
 & pieuse observation des saintes loix de
 la Nature, nos mœurs Occidentales, si favorables
 à la jeunesse, si avilissantes, si ingrates,
 si dures envers la vieillesse. Il est vrai que ces
 mœurs dont il se plaint, sont particulières à
 nos villes opulentes, & sont un des produits
 du luxe & de la corruption qu'il traîne à sa
 suite. Nos Provinces & nos Campagnes con-
 servent encore des restes précieux du respect
 de l'Orient pour les vieillards & les pères-de-
 famille.

« Quant à l'éducation de l'enfance, l'être
 « foible qui vient de naître, dit M. Savary,
 « n'est point empaqueté dans un triste mail-
 « lot, source de mille maladies. Étendu nud
 « sur une natte, exposé à l'air pur dans un
 « vaste appartement, il respire sans gêne, &
 « déploie à volonté ses membres délicats...
 « Baigné tous les jours, élevé sous les yeux
 « maternels, il croît avec vitesse. Libre de

» les mouvemens, il élève les forces naif-
» santes; il s'agite, se roule, se lève; & s'il
» vient à tomber, les chûtes ne sauroient
» être dangereuses sur le tapis ou la natte qui
» couvrent le plancher. A sept ou huit ans
» on ne le bannit point de la maison pater-
» nelle pour l'envoyer dans un collège perdre
» sa santé & son innocence. Il est vrai qu'il
» acquiert peu de connoissances. Son éduca-
» tion se borne souvent à savoir lire & écrire.
» Mais il jouit d'une santé robuste; mais la
» crainte de la Divinité, le respect pour la
» vieillesse, la piété filiale, l'amour de l'hos-
» pitalité restent profondément gravés dans
» son cœur.

» Les filles sont élevées de la même ma-
» nière.... On les laisse nues ou simplement
» couvertes d'une chemise jusqu'à l'âge de
» six ans. Les habits qu'elles portent le reste
» de leur vie ne serrent aucun de leurs mem-
» bres, & permettent à tout le corps de
» prendre sa véritable structure. Aussi rien
» n'est plus rare que de voir des enfans ca-
» cochimes, des personnes contrefaites. C'est
» dans les contrées Orientales que l'homme
» s'élève dans toute sa majesté, & que la
» femme déploie tous les charmes de son
» sexe. »

Dans la description des fameuses pyrami-
des, l'Auteur fait voir que les dimensions de
la plus grande de ces pyramides sont encore
un problème; il le prouve par les calculs
presque tous différens, soit des anciens Histo-

tiens, soit des Voyageurs modernes. Nous sommes étonnés de ne pas trouver parmi ces Voyageurs, M. de Chazelles, qui fit en 1693 le Voyage d'Égypte par ordre du Gouvernement; & qui, à ce titre-là même, semble mériter plus de confiance que les autres. Il juge que la grande pyramide a 77 toises trois quarts de haut; en quoi il se rapproche plus du calcul de quelques modernes que de celui des anciens.

Nous voudrions pouvoir suivre M. Savary dans sa course sur la branche de Damiette, & présenter d'après lui à nos Lecteurs tous ces tableaux enchanteurs d'une nature riche & variée, énergique & féconde, où se trouve rassemblé tout ce que les eaux courantes ont d'agrément, tout ce que la verdure a de fraîcheur, tout ce que la fleur d'orange a de parfums, tout ce qu'un air doux, suave, balsamique a de volupté, tout ce que le spectacle d'un beau ciel a de ravissant.

L'Auteur écrit si bien quand il le veut, c'est-à-dire, presque toujours, qu'on peut impunément l'avertir de quelques endroits ou un peu négligés ou un peu trop recherchés. Par exemple, page 18 : *Le Tigre & l'Euphrate déchainés des Monts Arméniens.*

Ce ton est trop poétique, & passe le ton d'une description en prose; & même, dans l'endroit dont il s'agit, l'Auteur a plutôt une simple exposition à faire qu'une description.

Page 328 : *Cette idée pesoit sur son cœur comme une montagne.* Ce style n'est-il pas un peu trop oriental?

Nous ne savons pourquoi l'Auteur emploie presque toujours le mot *promener* au neutre, sans le pronom personnel.

„ Il est dangereux pour un Européen de
„ *promener* souvent dans ces bosquets.

„ Pas une allée où l'on puisse *promener*.

„ Les femmes Turques vont *promener* sur
„ le Nil.

„ *Promener* en bateau.

„ Un bois où nous avons *promené* la veille.

„ *En promenant* dans des sentiers tortueux.

„ *Lorsqu'il promène* au milieu de cette
„ foule d'oiseaux. „

C'est la seule faute aussi caractérisée & aussi répétée que nous ayons remarquée dans cet Ouvrage, dont le style n'est pas un des moindres mérites.

DISSERTATIONS critiques pour servir à l'Histoire des Juifs avant & depuis Jésus-Christ, & de Supplément à l'Histoire de M. Basnage, par M. de Boissi, 2 Vol. in-12. Prix, 4 liv. brochés. A Paris, chez Lagrange, Libraire, au Palais Royal, n°. 123, & Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet. 1785.

L'HISTOIRE DES JUIFS de Jacques Basnage, cet Écrivain Calviniste né en France, réfugié en Hollande, & dont on a dit qu'il étoit plus propre à être Ministre d'État que d'une Paroisse, est mise au rang des Livres classiques qu'on trouve aujourd'hui très-fatigant

de lire, & encore plus de composer. Esprit juste, Critique habile, & Philosophie tolérant, Basnage détruisit la plupart des mensonges impertinens que le faux zèle avoit dictés sur la conduite des Juifs modernes ; il s'éleva contre cette rage de persécuter d'une main, de calomnier de l'autre, & fut réunir le savoir à la saine philosophie.

Cette Histoire cependant n'est ni exempte d'erreurs ni complète. Soit que l'Auteur se fût épuisé en recherches sur les Annales des anciens Hébreux, soit que les matériaux lui eussent manqué pour suivre les transmigrations de ce Peuple, ses établissemens, ses misères depuis le règne du Christianisme, M. Basnage a rendu nécessaire un Supplément à son Ouvrage ; & celui que nous donne M. de Boissi n'est pas encore assez étendu.

« M'étant appliqué, dit ce Savant estimable, à l'étude de la Religion, de l'Histoire & de la Littérature des Juifs, j'avois rassemblé sur ces différens objets les matériaux d'un Ouvrage assez considérable. ... Je l'aurois réptis avec la même ardeur que je l'avois commencé, si le goût de l'érudition se fût soutenu en France ; mais le Bel-Esprit & une fausse Philosophie sont venus à bout de l'en bannir.... J'ai donc senti qu'il étoit inutile de continuer un travail dont le succès ne seroit pas proportionné à la peine de mes recherches. » Il seroit malheureux que M. de Boissi pût avoir raison. Il est très vrai qu'une immensité de Lecteurs

ne cherchent dans un Livre que ce qu'ils vont chercher aux Spectacles, de l'amusement, & qu'un Auteur est pour eux l'équivalent d'un Comédien chargé de les distraire de l'ennui de l'oisiveté. Il est à croire également qu'un grand nombre d'Ecrivains frivoles se chargent de ce glorieux ministère; mais on auroit tort de se persuader que le goût des connoissances soit généralement éteint; comme le besoin s'en fait sentir de plus en plus, on reviendra au desir d'apprendre quelque chose dans les Livres, lorsque le Public en fera autant que leurs Auteurs.

Les six premières Dissertations de M. de Boissi ont pour objet quelques fragmens de l'Histoire ancienne & de la Théologie Ju daïque. Si c'est ici la partie la moins intéressante de cet Ouvrage, ce n'en est pas la moins savante. L'Auteur y a même jeté des opinions & des éclaircissimens qui avoient échappé aux Critiques précédens; & ces Traités nous paroissent très-dignes d'être consultés par les personnes de tout pays qui s'occupent du même genre de recherches.

Celles qu'embrasse le second Volume, composé également de six Dissertations, sont aussi curieuses qu'instructives. Dans le premier de ces morceaux l'Auteur examine l'état des Juifs en France sous les deux premières Races & dans les commencemens de la troisième. Quel tableau! quelles mœurs & quelle législation! On y voit ces transuges

1 extraordinaires poussés & repoussés d'une contrée à l'autre, habitans passagers d'un pays, & jamais citoyens, réduits pour toute défense à la protection intéressée de quelques Souverains; persécutés, tolérés tour-à-tour sans aucune mesure dans les bienfaits ni dans les peines, se distinguant toujours par l'esprit de cupidité & par l'opiniâtreté de leur croyance, ne se rebutant ni par l'instabilité de leurs fortunes ni par celle de leur existence, & dans l'espace des siècles, ayant compté parmi eux à toutes les époques, des milliers de martyrs pour un seul hypocrite converti.

Vers la fin du cinquième siècle & au commencement du sixième, les Juifs jouissoient en France de privilèges importans; mais ces faveurs ne furent pas de longue durée. M. de Boissi rappelle les défenses qui les dépouillèrent successivement. Le second Concile d'Orléans, entr'autres, prohiba les mariages entre Juifs & Chrétiens; & il paroît que la fréquence de ces unions déterminâ le Décret du Concile. Nulle part on ne les a vues se renouveler depuis. Très-récemment à Berlin, un particulier essaya de faire tomber cette barrière, de réunir par les nœuds du sang deux Religions jusqu'ici incompatibles, de faire rentrer les Juifs dans la société civile, sinon par des droits positifs, du moins par des alliances. L'auteur de ce projet singulier le suivit avec courage: il se préparoit à donner l'exemple en s'unissant

avec une Juive; le consentement des Supérieurs étoit obtenu, lorsque des obstacles ont fait différer cette révolution.

Entre les faits curieux recueillis par M. de Boissi, il en est un, extrait de Joinville, qui donne une juste idée du sort des Juifs & de l'esprit du temps. Saint Louis racontoit à Joinville qu'un jour des Ecclésiastiques disputoient avec des Juifs dans le Monastère de Cluni, en présence de l'Abbé. Un Chevalier François armé d'un bâton, & qui se trouvoit au nombre des auditeurs, pria l'Abbé de lui permettre de parler. Il demanda à celui des Juifs qui paroissoit le plus considérable, *s'il croyoit à la Vierge Marie, mère du Sauveur Jésus-Christ*; l'Hébreu, étourdi de la question, y répondit d'une manière conforme à ses préjugés; alors le Chevalier le traita de fou & d'extravagant, &, sans lui laisser le temps de répliquer, il le frappa de son bâton, & faillit l'assommer. L'Abbé s'étant avisé de blâmer ce genre d'argumentation, peu s'en fallut que le doux Militaire n'en répétât l'exercice.

A la mort de Charles-le-Chauve, les Juifs perdirent le crédit momentané qu'ils avoient eu sous son règne, & ils ne recouvrèrent plus leurs anciens privilèges. On sait qu'ils furent accusés d'avoir empoisonné ce Charles-le-Chauve mort d'une dyssenterie au pied du Mont-Cénis, entre les mains du Juif Sédécias, son Médecin. M. de Boissi fait sentir très-judi-

cieusement l'absurdité de ce prétendu empoisonnement; & ses réflexions à ce sujet sont irréfutables.

Il faut lire dans cet Ouvrage les bizarres & inconcevables persécutions dont cette race infortunée fut la victime presque sans interruption. Jamais on ne poussa plus loin le mépris de l'espèce humaine; la dérision se joignoit presque toujours à la cruauté. A Toulouse, trois fois par an, on assujétissoit un Juif à être souffleté publiquement. Hughes Chapelain d'Aimeri, Vicomte de Rocheschouart, ayant été chargé de ce ministère un jour de Pâques, fit sauter la cervelle & les yeux du patient, qui expira sur la minure. L'Histoire des Nations les plus sauvages n'offre pas de pires atrocités; & c'étoit un Gentilhomme qui, par honneur & par dévotion, devenoit ainsi un bourreau décoré! On connoît les horreurs exercées en Allemagne par les Croisés contre ces mêmes descendants d'Abraham, adorant le même Dieu que nous, suivant la Loi Mosaique, dont le Fondateur est l'objet de notre vénération.

M. de Boissi ne recueille point ces énormités sans en faire sentir l'injustice; il réfute, & toujours avec avantage, la plupart des accusations qui en fournirent le prétexte: la raison de l'Auteur le sert par-tout aussi-bien que son érudition.

Le huitième Chapitre sur l'état des Juifs en Afrique offre des notions éparées en

divers Livres obscurs ou dans des voyages estimés. Il en résulte qu'il existe quatre cent mille Juifs dans les seuls Royaumes d'Alger, de Fez & de Maroc. L'Auteur distingue & détaille avec exactitude les différens privilèges dont jouit cette Nation sous les Régences Barbaresques ; expose d'après lequel on peut s'étonner que les Hébreux s'obstinent à rester en Europe.

M. de Boissi a consacré deux Dissertations au Rabbín Isaac Abarbanel & à Uzziel Ucosta, tous deux célèbres par leur savoir & par leurs infortunes ; le premier traînant une carrière agitée de Cour en Cour, instrument & victime de leurs intrigues, passant du cabinet des Princes dans l'obscurité d'un exil, & au milieu de ces vicissitudes, toujours appliqué, infatigable, composant une infinité d'Ouvrages où les Rabbins ont pris des textes de disputes, les ennemis du Christianisme des armes dont ils se sont bien gardés de nommer l'arsenal ; le second, sceptique & cependant apostat, passant & repassant d'une croyance à l'autre, tantôt par conviction, tantôt afin d'échapper au fanatisme, entraîné lui-même par un zèle aveugle en ses inconstantes opinions, également odieux aux Chrétiens & aux Juifs, fouetté par ces derniers en pleine Synagogue, & n'échappant à l'assassinat tenté sur lui qu'en finissant en 1647 sa déplorable vie par le suicide. Ce Docteur hardi a lui-même tracé l'histoire de ses malheurs dans le fameux

Ouvrage intitulé : *Exemplar humana vite*, publié par le Théologien Limborch. M. de Boissi en donne un extrait fidèle & intéressant.

On doit regretter que les recherches de l'Auteur n'aient pas embrassé plus universellement les Juifs modernes; qu'il ne les ait pas suivis en Allemagne, à Livourne, à Londres, à Amsterdam, en Espagne, en Pologne & en Asie; qu'il ne nous ait pas instruits de leur nombre dans ces divers établissemens, des droits qu'ils y conservent, de leurs mœurs, de leurs occupations, des altérations plus ou moins considérables qui se sont glissées dans leur doctrine; M. de Boissi doit être certain que l'Europe entière liroit avec intérêt ce tableau complet de la seule Nation qui, durant trois mille ans, ait résisté à l'erreur générale de l'idolâtrie, & dont la législation, le culte, les coutumes, malgré les efforts de dix-huit siècles persécuteurs, ont survécu aux Religions, aux Loix, à la Puissance de tant de Peuples redoutables & florissans, dont il ne reste qu'un éclatant souvenir.

(Cet Article est de M. Mallet-du-Pan.)



TRAITÉ de la Cataracte , avec des Observations qui prouvent la nécessité d'inciser la cornée transparente & la capsule du cristallin d'une manière diverse , selon les différentes espèces de Cataractes ; par M. de Wenzel fils, Baron du S. Empire, Médecin de la Faculté de Nancy, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. in-8°. avec fig. Prix, 3 liv. 12 s. broché. A Paris, chez Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Française.

Si l'on doit regarder la Médecine comme une Science conjecturale, il n'en est pas de même de la Chirurgie, dont toute la théorie doit être appuyée sur des faits constans. Il n'y a dans cet Art aucun raisonnement qui puisse prévaloir sur l'expérience; & l'on employeroit en vain la logique la plus adroite & la plus solide en apparence, pour établir les avantages de telle méthode d'opérer, de telle forme d'instrument: si une longue suite d'observations n'en a pas justifié le choix d'avance, on a toujours droit de s'en défier. Mais lorsqu'au contraire un Praticien habile ne propose au Public qu'après les avoir long-temps éprouvés, ou des instrumens nouveaux, que les cas différens qu'il a vus l'ont conduit à imaginer, ou une méthode particulière, dont une expérience suivie lui a toujours montré le succès; lors qu'enfin ses observations con-

tinuelles servent de base à ses raisonnemens, il mérite alors une entière confiance ; & tel est le cas où se trouve M. le Baron de Wenzel.

Fils d'un homme célèbre dans toute l'Europe par son adresse & son habileté dans toutes les maladies des yeux dont il s'est occupé uniquement ; habitué à servir d'aide à son père, & témoin par conséquent d'un nombre infini d'opérations, exerçant lui-même cet Art dès ses plus jeunes années, il n'est point sans doute de circonstance extraordinaire qui n'ait passé sous ses yeux, & sur laquelle il n'ait été à portée de réfléchir. Ajoutons à ces avantages celui d'avoir de bonne-heure, par d'excellentes études, approfondi la théorie de son Art : tant de titres doivent assurer la confiance publique à un Ouvrage qui n'est que le résultat des expériences nombreuses de MM. de Wenzel père & fils.

Il n'en faut pas moins, au reste, pour faire adopter ce que ce Traité a d'utile ; car c'est aux Artistes eux-mêmes, plutôt qu'aux malades, que ce Livre est destiné. M. de Wenzel leur détaille avec beaucoup d'exactitude, sa méthode & ses instrumens, ou plutôt ceux de M. son père. Il en établit tous les avantages confirmés par trente-cinq ans de succès ; il propose d'en rendre l'usage général ; mais un amour-propre mal entendu peut rendre cette adoption difficile. A moins d'être vivement ému par le desir du bien public, on a de la peine à renoncer à sa méthode pour celle d'un autre ; ce n'est guère que de la part des

jeunes gens qui se destinent à cette partie, qu'on peut espérer cette docilité. Encore maîtres de choisir, il n'est pas douloureux qu'ils ne préfèrent un procédé qu'ils reconnoîtront aisément pour le plus utile.

« Pourquoi les gens de l'Art, dit M. de Wenzel, n'adoptent-ils pas tous une méthode uniforme..... la plus simple, la plus facile? Pourquoi le desir de présenter une nouveauté, est-il si souvent le seul motif qui engage à inventer des instrumens, presque toujours moins avantageux que ne l'annoncent leurs Auteurs? Lorsqu'un nouvel instrument est bon & utile, il suffit à son inventeur de s'en servir dans les opérations qu'il pratique; il n'a pas besoin de l'annoncer: les avantages reconnus par les malades le font bientôt par les Chirurgiens; & l'usage qui s'en établit peu-à-peu, fixe bientôt la préférence qui lui est due.»

Telle est la marche de M. de Wenzel: il rend hommage à M. son père en décrivant ses instrumens & sa méthode; mais cette description devient bien intéressante, accompagnée de l'histoire de leurs succès.

Le plan de cet Ouvrage est simple & méthodique. Après avoir défini la cataracte, & rapporté les idées des anciens sur cette maladie, ainsi que sur ses causes, M. de Wenzel établit l'inutilité des remèdes employés pour la guérir. Il détaille les diverses manières de l'opérer, & prouve fort bien les avantages de l'extirpation sur la simple compression. Il examine

lès cas où l'opération peut être utile & suivie du succès ; il prescrit les préparations nécessaires aux malades. Il décrit ensuite d'une manière très-claire son instrument qu'il appelle *cératotome*, & ceux qu'il est quelquefois obligé d'y joindre dans les cas particuliers. Il fait voir avec beaucoup de justesse l'inutilité, & même les inconvéniens des ophtalmostats, sur-tout selon la manière d'opérer. Il indique les différentes manières d'inciser la capsule & la cornée, selon les différentes positions de la maladie ; & en rapportant tous les accidens qui peuvent se rencontrer ou survenir, il présente les moyens d'y remédier, moyens dont les observations qu'il rapporte prouvent l'efficacité. Il termine cet Ouvrage par un Traité des diverses espèces de Cataractes secondaires, & par la manière de faire une pupille artificielle.

Le Livre de M. de Wenzel paroît sous les auspices de la Faculté de Médecine de Paris, dont il est Membre, & revêtu de la plus flatteuse approbation. Celle de M. Louis, Censeur de cet Ouvrage, & dont l'autorité dans toutes les matières de Chirurgie est d'un si grand poids, doit achever de le faire apprécier. Nous ne pouvons mieux finir cet article qu'en la rapportant toute entière.

« Cet Ouvrage est le fruit d'une longue expérience : né du sein de l'Art, il ne peut
 » être que très-utile à ses progrès ; & il seroit
 » inappréciable, si la dextérité de MM. de
 » Wenzel pouvoit être transmise, & qu'elle

- » fait susceptible d'être décrite comme les
- » Observations intéressantes contenues dans
- » ce Traité.»

(Cet Article est de M. Framery.)

ANNONCES ET NOTICES.

HISTOIRE Générale & Particulière de Bourgogne, avec les preuves justificatives ; composée sur les Titres originaux, tirés des Manuscrits de la bibliothèque du Roi, des registres des Parlemens & Chambres des Comptes ; sur les Cartulaires des Eglises Cathédrales & Collégiales, des Abbayes, des Monastères & autres anciens monumens : enrichie de quantité de figures en taille douce, de vignettes & de sceaux, tant des Ducs que des grandes Maisons, &c. par Dom Plancher, & continuée par Dom Merle, tous deux Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Quatre très-gros vol. in-fol., du prix de 120 liv. reliés.

Cet Ouvrage contient non-seulement l'Histoire des deux Bourgognes, mais encore celles des Provinces de Bresse, Bugey, Mâconnois, Lyonnois, Comtat d'Avignon, partie du Languedoc, Provence, Dauphiné, pays Genevois, partie de la Savoie & de la Suisse, jusques sur le haut Rhin, ainsi qu'il est confiné dans les Cartes géographiques annexées à l'Ouvrage : ces Provinces ont été plusieurs siècles englobées dans l'ancien Royaume de Bourgogne, & les Rois ont notamment fait leur résidence dans les Villes d'Arles, d'Avignon & de Genève.

Il contient encore l'histoire des Duchés de Lorraine & de Luxembourg, des Provinces d'Artois, des Flandres Françoises & Autrichiennes, qui ont pareillement

été englobées dans le nouveau Royaume de Bourgogne, & S. M. Impériale en prend encore aujourd'hui le titre de Roi : les Rois & Ducs de Bourgogne ont même eu leur Cour à Bruxelles & à Louvain.

On y voit encore les alliances des Rois d'Angleterre, des Ducs de Normandie & de Bretagne avec les Bourguignons, les sièges & les victoires que ces Nations combinées ont remportées sur les Allemands & les François.

Enfin, on y trouve l'origine de quantité de Familles illustres, avec les preuves justificatives, & l'indice des titres où on les a puisées ; ce qui peut être d'une très-grande utilité à x Familles nobles des Provinces dont on vient de parler.

Le Tome quatrième & dernier qui vient d'être imprimé sous la protection de MM. les Elus généraux de la Province, & honoré de la protection de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, qui a bien voulu en accepter la dédicace, est complet en ce qu'il contient, & peut être vendu seul, parce qu'il ne comprend que l'Histoire du nouveau Royaume de Bourgogne ; il est indispensable pour ceux qui ont les trois premiers volumes, & il servira aux Curieux qui ne voudront voir que ce qui s'est passé sous les règnes des Rois & Ducs de Bourgogne des derniers siècles ; le prix en sera de 30 liv. br. On tiendra compte à ceux qui ont souscrit des 18 l. qu'ils ont payées d'avance, en produisant leur quittance. Les tomes 2 & 3 se vendront séparément chacun 25 liv. en feuilles, en s'adressant directement à Bidault, Lib. à Dijon, seul propriétaire de la totalité de cet Ouvrage. On pourra encore se le procurer, à Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluni ; & à Châlons, chez Delespinaffe l'aîné, Lib., rue du Châtelet.

Cours complet d'Agriculture, Théorique, Prati-

rique, Économique, & de Médecine Rurale & Vétérinaire, suivi d'une Méthode pour étudier l'Agriculture par principes, ou Dictionnaire universel d'Agriculture, par une Société d'Agriculteurs, & rédigé par M. l'Abbé Rozier, Prieur-Commendataire de Nanteuil-le-Haudouin, Seigneur de Chevreville, Membre de plusieurs Académies, &c., in-4°. , Tome VI. A Paris, rue & hôtel Serpente.

Ce grand Ouvrage est connu, & le succès dont il jouit est très-mérité. Il jette des lumières sur la science la plus utile à la Société; & la manière dont il est rédigé le fait lire, & en étend par conséquent l'utilité.

MÉMOIRE sur les moyens de perfectionner les remises propres à la conservation du gibier, & d'obvier en partie aux dégâts qu'il cause dans les campagnes, auquel on a joint un Catalogue des Arbres & des Arbustes exotiques qui peuvent servir à cet usage, avec leurs noms latins & françois, & l'indication du terrain qui convient à chaque espèce, suivi d'une Réponse à quelques Observations qui ont été faites à ce sujet; par M. Lebreton, Inspecteur Général des Capitaineries Royales, in-16. A Paris, chez L. P. Prault, Imprimeur du Roi, quasi des Augustins.

Cette Brochure, qui n'est pas susceptible d'analyse, n'est pas sans utilité; elle concilie, ce qui n'est pas facile en pareille matière, les intérêts des campagnes & les plaisirs des Chasseurs.

BIBLIORUM Sacrorum Vulgata Versio Editio, Tomus primus, jussu Christianissimi Regis ad institutionem Serenissimi Delphini, in-4°. sur papier vélin de Mademoiselle Johanne d'Annonay. Prix, 60 liv. brochés en carton.

La même, destinée au Clergé de France, même papier & même prix.

La même, papier grand raisin ordinaire. Prix, 21 liv. reliée en veau.

Les Éditions que donne M. Didot méritent toujours les mêmes éloges. Il vient de mettre aussi en vente un petit chef-d'œuvre de Typographie. C'est : *Essai, Fables nouvelles, dédiées au Roi, suivies de Poésies diverses & d'une Epître sur les progrès de l'Imprimerie*, par Didot, fils aîné.

Nous reviendrons sur cet Ouvrage, estimable d'ailleurs du côté du talent poétique.

QUINTESSENCE, ou Eau dite de M. le Premier.

Le Public est depuis long-temps privé des avantages nombreux qu'il retiroit de ce médicament ; & la mort de M. de Boiscaillaud, Chirurgien ordinaire du Roi, demeurant chez feu M. le Premier, & possédant seul le secret de cette Eau, sembloit avoir ôté toute espérance de jurer plus long-temps de ses merveilleux effets. Ce n'a été que dernièrement, & en faisant un examen très-exact de tous ses papiers, que l'on a heureusement retrouvé la recette de cette Eau. S'il étoit possible que l'on crût pouvoir jeter quelque doute sur un fait attesté par un honnête homme, & qui n'a pas moins à cœur l'intérêt de l'humanité, que son propre honneur, & le respect qu'il doit à son Corps & à lui-même, on s'engageroit à en prouver l'authenticité par la comparaison des Ecritures de M. de Boiscaillaud. On a d'ailleurs observé très-exactement tout ce qui est indiqué dans la recette manuscrite, à laquelle étoit joint un imprimé contenant les principaux effets de cette Eau salutaire.

1°. Cette Quintessence convient dans tous les cas où il est nécessaire de fortifier le cœur & le cerveau, comme dans les foiblesses, langueurs, syncopes, épilepsie, dans les vapeurs de l'apoplexie séreuse &c

dans les migraines. 2°. Dans les douleurs de colique & suppression des règles. 3°. Pour la rétention d'urine, & pour la colique néphrétique. 4°. Pour fortifier la vue, & la conserver, en s'en frottant extérieurement les paupières. 5°. Elle est propre à résoudre le sang extravasé à la tête, dans la poitrine & par-tout ailleurs, soit par des chûtes, par des coups ou par des efforts extraordinaires. 6°. Elle est d'un grand usage dans les douleurs rhumatismales. 7°. On s'en sert aussi fort utilement pour la guérison des plaies en général, & pour celles où les os & les tendons sont à découvert, & pour les panaris lorsqu'ils sont ouverts.

Le fleur Lamegie, actuellement possesseur du secret de cette Eau, dite de M. le Premier, s'engage à ne rien altérer dans sa composition, & à la donner au même prix, malgré les augmentations qu'ont éprouvé les médicamens qui entrent dans sa composition. Le flacon, bien fermé d'un bouchon passé à l'émeri, & contenant une pinte, 48 liv.; le demi-flacon 24 liv.; le flacon d'un quart 12 liv.; (les flacons se payent à part.)

Chaque flacon sera bien bouché, scellé du cachet de l'Auteur, avec une étiquette signée & paraphée, pour éviter toute espèce de contrefaçon. On prie les Personnes de Province d'affranchir les lettres & l'argent, & d'indiquer par quelles voies elles veulent qu'on leur adresse leurs demandes.

S'adresser à M. Lamegie, Maître en Pharmacie, successeur de M. Lacassaigne, Apothicaire du Roi, rue du Bac, près la rue de l'Université. On trouvera chez le même de l'Eau dite de Mme de la Vrillière, si connue pour la conservation des dents & gencives; la Gomme pectorale dite de Strasbourg, & les Tablettes Péruviennes propres pour les rhumes & les maux de poitrine,

SIXIÈME Concerto pour le Piano-Forte, Violons, Alto, Basses, Haut-Bois & Cors ad libitum, par M. Kozeluch, Œuvre XVI. Prix, 6 liv., formant le Numéro 24 du Journal de Pièces de Clavecin par différens Auteurs. — Les Variétés à la mode, quinzième Suite d'Airs de différens genres arrangés pour le Forte-Piano, par M. César. Prix, 3 liv. 12 sols. — Première Symphonie concertante pour Basson & Clarinette ou Haut-Bois principal, Violons, Alto, Basse, Haut-Bois & Cors, exécutée au Concert Spirituel, composée par M. Vogelt. Prix, 4 liv. 16 sols. — Numéro 15, nouvelle Suite de Pièces d'Harmonie, contenant des Ouvertures & d'Airs d'Opéras pour deux Clarinettes, deux Cors & deux Bassons, par M. Ozy, Musicien de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans. Prix, 6 liv. — Premier Pot-Pourri d'Airs connus pour deux Violons, par M. Marchal l'aîné. Prix, 4 liv. 8 sols. A Paris, chez M. Boyer, rue de Richelieu, à la Clef d'or, ancien Café de Foy, & Mme Lemenu, rue du Roule, à la Clef d'or.

T A B L E.

<i>VERS à Mme la Marquise de Gl***,</i>	5	<i>Dissertations critiques pour servir à l'Histoire des Juifs,</i>	
<i>L'Ére, Pastorale,</i>	4		37
<i>Charade, Enigme & Logogryphe,</i>	9	<i>Traité de la Cataracte,</i>	39
<i>Lettres sur l'Égypte,</i>	11	<i>Annales & Notices,</i>	43

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercury de France*, pour le Samedi 4 Février 1786. Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris, le 3 Février 1786. GUIDI.

M E R C U R E

D E F R A N C E .

S A M E D I 11 F É V R I E R 1786.

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E .

V E R S

*Sur la Mort du célèbre M. M***, le
plus grand Nouvelliste de l'Univers.*

MÉTRA n'est plus : ô coup tragique
Dont se doit affliger tout digne Politique !
Pour lui, je suis certain qu'en ce fatal moment,
A son caractère fidèle,
Il se fût consolé d'entrer au monument,
S'il avoit pu lui-même en donner la nouvelle.



N^o. 6, 11 Février 1786.

G

A U T R E.

EN ce lieu gît M***, le premier des Docteurs
 Que la France vit onc en l'art diplomatique.
 Près de sa tombe, amis, ne versez point de pleurs;
 Ne venez pas non plus y répandre des fleurs;
 Mais parlez-y de politique.

(*Par le même.*)

V E R S sur le Plaisir.

TOI, que l'Univers adore,
 Plaisir, au vol incertain,
 Sans culture à notre aurore
 Les fleurs naissent sous la main;
 L'âge mûr en fait éclore
 Qu'on voit se faner soudain:
 La vieillesse en cueille encore;
 Mais ce n'est plus qu'un larcin.
 (*Par Mme la Comtesse L.... Ch.... d'Arg.*)



Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Bonsoir* ; celui de l'Énigme est *Lettre* ; celui du Logogryphe est *Pampelune*, où l'on trouve *Pape*, *lune*, *Paul*, *lampe*, *âne*, *epaule*, *mule*, *meule* (de moulin), *plume*, *Pan*, *mal*, *mâle*, *male*, *Melun*, *nappe*.

C H A R A D E.

Les hommes & l'amour, l'ignorance & les armes
Sur la terre & sur l'onde ont porté mon premier ;
Clémence, d'un époux fut faire mon dernier,
Et répand sur mon tout des bienfaits, non des larmes.
(Par M. l'Abbé de la Reynie.)

É N I G M E.

JE surpasse, Lecteur, en élévation
Le superbe palais, la plus haute maison.
Je ne suis point dévot ; & , bien qu'on en murmure,
Rarement à l'Église on a vu ma figure.
Des êtres d'ici-bas loin de subir le sort,
Je brave la rigueur de l'hiver le plus fort ;

C ij

C'est mon triomphe : alors je suis chérie
 De la meilleure compagnie ;
 Souvent (il faut tout dire) on me tourne le dos ;
 Mais c'est bien pis aux pays chauds :
 On m'y relègue en dédaignant ma mine ,
 Sans nul égard à la cuisine.

Hélas ! pour le méchant fut-il jamais de frein !
 L'homme s'arme de fer : il déchire mon sein ;
 Et celui qui commet une action si noire
 S'élève dans les airs & chante la victoire.

(*Par un Membre de la Société Littéraire de
 Goven , près Rennes en Bretagne.*)

LOGOGYPHE A HORTENSE.

MINISTRE de l'Hymen , j'assiste à la naissance
 Du Roi , du Laboureur , des Grands & des Petits.
 J'ai vû naître ton fils ; je t'ai vû naître , Hortense.
 Je marche sur deux pieds ; cependant j'en ai dix.
 De ces dix pieds dérange la structure ,
 Et tu verras l'architecture
 D'un petit être ailé fort utile aux humains ;
 Un légume commun qui croît dans les jardins ;
 Un bruyant instrument ; une masse de pierre ;
 Ce que fort rarement un Médecin opère ;
 Un mot qui , pris deux fois , te présente un oiseau ;
 Dont le nom , aujourd'hui de mode ,

Devient le sobriquet d'un mari trop commode ;
L'autel du Dieu d'Amour , & souvent son tombeau
Un vase qu'on destine à différens usages ;
La demeure des Rois , mer fertile en naufrages ;
Aux amis , aux amans un titre précieux,
Qui, donné par ton cœur, combleroit tous mes vœux
Ce qui portoit jadis celui dont la victoire
Avait orné le front des lauriers de la gloire ,
Quand traînant après lui de puissans ennemis ,
Il rendoit grâce aux Dieux de les avoir soumis.
Ce n'est pas tout, Hortense : achève, je te prie,
Tu trouveras la sensible partie ,
Ou bien l'agréable séjour
De cet enfant malin, mais cher, qu'on nomme Amour
Qui, par toi , sur les cœurs exerce sa puissance,
Et content d'embellir ta Cour ,
Renonce aux vains plaisirs que promet l'inconstance
Et cette Nymphes enfin , habitante des bois ,
Qui nourrit par ses pleurs une plaie immortelle :
Elle adore un volage à sa flamme rebelle ,
Et le rappelle encor de sa plaintive voix.
Mais c'est assez : mon art ne pouvant t'être utile ,
Je cours chez les Beautés qui peuplent cette ville.

(Par M. le C. de L.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

MÉMOIRE sur la nécessité de transférer & reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris, suivi d'un Projet de translation de cet Hôpital, proposé par le fleur Poyet, Architecte & Contrôleur des Bâtimens de la Ville, in-4^o. 1785.

PEU importe au Public à qui appartient la première idée du projet dont ce Mémoire est l'exposé justificatif. Sans nous arrêter donc à cette discussion purement personnelle, nous remarquerons que les inconvéniens d'un Hôpital immense, enseveli sur un bras de rivière, ou plutôt sur un ruisseau presque desséché la moitié de l'année, dans un quartier bas, humide, obstrué, étranglé de toutes parts; dont la position centrale au milieu de rues étroites & de ponts chargés d'édifices, augmente le danger; où entassées jusqu'ici plutôt que logées dans ce labyrinthe, la misère & la maladie, luttant sans cesse contre les vices de l'emplacement, semblent y fixer un foyer de contagion; ces inconvéniens, disons-nous, contre lesquels, Étrangers & Nationaux, tous se récrient à la vue de l'Hôtel-Dieu, sont devenus un lieu commun.

L'Auteur de ce Mémoire est donc l'interprète du tri-général; contre de grands abus, il a réuni de grandes forces, celles de l'éloquence, de l'expérience & de la raison. On ne peut traiter un sujet plus important, ni le traiter avec plus d'avantage. Malheureusement, les assertions, les raisonnemens, les preuves de l'Auteur apperçues avant lui, mais développées ici pour la première fois avec l'étendue & l'énergie convenables, sont un objet de contestation. Les doutes, la défiance, le refroidissement qui accompagnent toujours les questions polémiques, ont ralenti le premier enthousiasme, plus aisé à faire naître qu'à soutenir. Il reste incertain si l'Hôtel-Dieu est le plus meurtrier ou le plus convenable des asyles de l'indigence. Quelle incertitude! & comment, avec de la candeur, arrive-t-on à des résultats aussi opposés!

Le principal but de ce Mémoire est de démontrer l'insuffisance, l'incommodité, l'insalubrité d'un Hospice monstrueux, composé de 1200 lits, où 4000 malades, ensevelis les uns sur les autres, quelquefois sur quatre files dans la même salle, sont livrés aux ravages du contact immédiat, aux exhalaisons putrides, aux embarras du service, nécessairement aussi compliqué que la distribution intérieure de ce redoutable Dépôt. Ces détails douloureux n'avoient pas encore été exposés sous un point de vûe aussi effrayant.

L'Auteur va plus loin: il essaye de prouver l'impossibilité de rendre cet Hôpital tel qu'il

doit être, en conservant l'emplacement actuel. Si l'on achève les additions projetées, elles fourniront 300 lits de plus, au lieu de 3000 indispensables, au prix énorme de 4 à 5 millions. S'il s'agit de mettre l'étendue de l'Hôtel-Dieu en proportion avec le nombre de ses tristes habitans, il faudra en quadrupler l'enceinte, bouleverser la distribution actuelle de Paris, & dépenser 30 millions en achats de terrain & en constructions? " Et qu'aura-t'on obtenu, continue l'Auteur dont nous rapportons les calculs sans les confirmer? Autant de lits que de malades, il est vrai; mais un Hôpital où les constructions anciennes & les embarras de la situation gêneront les dispositions qu'il seroit essentiel d'y établir, & qui, toujours mal situé, mal distribué, mal disposé, incommode à la Capitale & à lui-même, toujours ferré par ses alentours, toujours privé du plein air dont ces établissemens ne peuvent se passer, sera toujours insalubre & funeste. "

Si ces vérités sont exemptes d'exagération, est-il étonnant que les pauvres eux-mêmes tremblent à la vue de cet asyle que leur ont ouvert la Religion & la Pitié? L'Écrivain du Mémoire affirme positivement ce fait, l'un des plus extraordinaires que présente dans aucun siècle l'histoire des misères de l'humanité. Selon l'Auteur, voici l'idée générale que le peuple Parisien s'est formée de ce refuge destiné à consoler son existence, à le sou-

tenir dans son dépérissement , à reculer son tombeau , à adoucir pour lui les deux grands objets d'effroi de la vie humaine , la maladie & le trépas.

« Parmi les malheureux qui l'habitent , il
 » en est une foule que le désespoir ou la
 » violence y ont poussés. D'autres, plus cal-
 » mes en apparence, sont venus y attendre
 » la fin de leurs peines avec cette tranquillité
 » que peut éprouver à la vue du cercueil
 » celui que l'excès de l'infortune a dégoûté
 » de la vie. Beaucoup préfèrent au malheur
 » d'y rester, le danger d'en sortir à demi-
 » guéris; & parmi ceux mêmes à qui la santé
 » qu'ils y ont retrouvée une fois pourroit
 » inspirer quelque confiance, il en est peu
 » qu'une rechûte détermine à y rentrer. Mais
 » combien d'infortunés, victimes d'un pré-
 » jugé funeste & d'une imagination trop sen-
 » sible, aiment mieux périr chez eux, faute
 » de secours, que d'aller braver à cet Hôpi-
 » tal une mort qu'ils se croiroient sûrs d'y
 » trouver! »

Après avoir examiné les inconvéniens d'une translation de l'Hôtel-Dieu à des Hôpitaux subsidiaires, tels que ceux de Sainte-Anne & de Saint-Louis, qu'il juge non moins insuffisans; après avoir combattu l'établissement d'Hospices séparés, auxquels nous reviendrons dans l'instant; enfin, les objections réfutées, & l'inhumanité de différer cette réforme représentée avec chaleur, l'Auteur décrit le Projet même du sieur Poyet.

Plusieurs fois l'emplacement choisi par cet Architecte, l'Isle des Cygnes, sur la rivière vis-à-vis la barrière de la Conférence, avoit été indiqué par le vœu public. Ce vœu étoit-il bien éclairé? C'est ce que nient les antagonistes de la translation; mais avant de rapporter leurs argumens, donnons une idée succincte de l'édifice projeté par M. Poyer.

Complètement isolé sur un terrain vague, dont la ville, propriétaire, ne tire aucun revenu; entre deux bras de rivière; rafraîchi & purifié par le courant d'une atmosphère libre; entouré d'espaces qui pourroient servir de promenades aux convalescens; ce bâtiment, de forme circulaire, feroit composé de 48 salles, chacune de quatre-vingt-quatre lits, & de quatre-vingt-seize chambres de douze lits. Les extrémités des unes & des autres iroient former la circonférence d'une cour de 270 pieds de diamètre. Au centre de celle-ci, une Chapelle en rotonde construite en colonnade ouverte; seize grandes salles par étage, ainsi que seize petites cours destinées à les séparer, formeront les rayons de la chapelle centrale; les logemens des Sœurs & des gens de service seront placés dans des entresols de 12 pieds de haut, ménagés entre les étages: toutes les commodités, toutes les nécessités, toutes les convenances se réunissent sur les dessins de l'Architecte: il distribue 5000 lits bien espacés dans ses appartemens; il loge en outre 500 pensionnaires dans 500 chambres d'entresol au-dessus du rez-de-chaussée; &

cette vaste conception est encore , à ce qu'il prétend , très-économique.

L'Inventeur & une partie du Public paroissent sur-tout avoir été frappés , enivrés de la grandeur majestueuse du projet. " Le premier " avantage , dit l'Auteur du Mémoire , que " présente cette forme imposante , est de " retracer l'un des plus beaux monumens de " Rome , le Colisée ; de se décorer d'elle-même , & par-là de prévenir les dépenses " en décoration dont les autres formes ont " besoin. " Eh ! pourquoi ce *beau monument* ? pourquoi un simulacre du Colisée ? Qu'a de commun la destination d'une Maison de Charité , avec l'Amphithéâtre de Vespasien ? Autant vaudroit bâtir une prison sur le modèle du Capitole. Conservons à chaque édifice son caractère propre. Que des catafalques , des palais , des théâtres occupent les Arts & amusent la curiosité publique par la magnificence de leurs formes ; mais trop rarement le faste s'est allié avec l'utilité , & rien ne serre le cœur comme de voir des misérables cachés derrière des pilastres corinthiens.

Cette translation , cette persévérance à conserver un dépôt commun de toutes les maladies , cet immense bâtiment à élever , offroient un grand nombre d'objections de divers genres : l'Auteur les prévient , & en discute quelques-unes.

Nous ne parlerons point ici de celles qui ont pour objet le plan de l'édifice même. Les gens de l'Art se sont réservé le privilège de

cet examen : il seroit téméraire d'empiéter sur leurs droits exclusifs, dont l'exercice, sans doute désintéressé, n'a pas ménagé jusqu'ici l'architecture de l'Hôtel-Dieu *en espérance*.

On devroit peut-être garder le même silence sur cette classe de contradicteurs à qui les Hôpitaux les plus infects & les plus meurtriers paroissent les plus nécessaires. Si l'on y étoit bien, disent-ils, les portes en seroient assiégées de vagabonds & d'imposteurs. C'est le même propos que celui d'une foule d'opulens & inutiles habitans de Paris, qui, dans leur loge à l'Opéra, soutiennent *philosophiquement* la nécessité de multiplier les taxes pour prévenir la fainéantise du peuple. Rien ne caractérise mieux que ces discours l'esprit des grandes Capitales, où la mollesse est toujours réunie à la dureté d'indifférence. L'Auteur du Mémoires s'est donné la peine de prouver que si le mal-aise est indispensable dans un Hôpital, la mortalité ne l'est pas du tout ; qu'un quart des malades sacrifié chaque année au désordre physique d'une Maison de Charité, encore plus qu'à l'inévitable loi de la Nature, est un malheur public bien plus terrible que l'usurpation de quelques secours par des personnes bien portantes ; enfin, que si l'on ne doit aborder l'Hôpital que pour y mourir, autant vaut lui substituer un cimetière, infiniment plus économique.

Nonobstant ces argumens, l'objection n'en est pas moins répétée tous les jours dans les conversations. Ainsi, l'Auteur connoissoit

mieux le ton, que l'âme de ces Docteurs de Société, lorsqu'il a cru les faire rentrer en eux-mêmes, en disant : " Alléguer des raisons pa-
 " reilles, c'est se jouer de la vie des hommes;
 " les répéter avec complaisance & sans rou-
 " gir, prendre en les répétant le ton de la
 " persuasion, celui même de cette sensibi-
 " lité de mode que les cœurs les plus durs
 " savent maintenant emprunter, est un raffi-
 " nement de cruauté ou un excès d'aveugle-
 " ment. "

Il existe contre ce Mémoire des objections plus embarrassantes, que l'impartialité ne nous permet pas de dissimuler. D'abord, on l'accuse d'erreurs dans le détail des faits qui servent de base à ses calculs & à ses argumens. Il donne à l'Hôtel-Dieu le nombre commun de 3 à 4 mille malades; on veut que cet Hôtel n'en récéle que 2400. On y a vu, est-il dit dans le Mémoire, jusqu'à 6 & 7 mille habitans; pas plus de 4800, disent les défenseurs de l'établissement actuel. Les additions projetées ne procureront que deux à trois cents lits de plus, & coûteront quatre à cinq millions, selon le Mémoire. Au mois de Mai prochain, répond-t-on, 1500 malades seront couchés seuls; les additions contiendront six cent lits & plus, pour la modique somme de 600,000 liv.; en doublant cette dépense, l'année prochaine quatre mille malades auront chacun leur lit particulier. Il périt à l'Hôtel-Dieu le quart des malades, assure l'un; l'autre en ressuscite une partie, & n'en

fait mourir qu'un sixième, &c. &c. *

Vérifie qui pourra ces assertions contradictoires. M. Poyet s'occupe d'une réponse où sans doute il travaillera à justifier ses calculs. S'il n'y réussissoit pas, la défaite infirmeroit l'éloquence de son Défenseur, sans affoiblir néanmoins la nécessité d'une translation quelconque de l'Hôtel-Dieu. A ce sujet, nous nous permettrons une seule remarque. Point d'idées justes qui ne résultent des comparaisons. Point d'établissement qu'il ne faille confronter avec ceux de même genre en divers temps, en divers lieux, pour s'assurer de la perfection relative dont ils sont susceptibles. Il faut être sorti de la maison, des barrières de la ville, des frontières de son pays, si l'on ne veut s'exposer à porrer sur les choses comme sur les hommes des jugemens faux & incomplets. Or, quel objet a un plus grand besoin de cette expérience de tous les pays, sinon la fondation de ces domiciles que les tristes effets de la société civile ont rendus par-tout nécessaires? Que présente donc l'observation comparée des Hôpitaux? Que leur but n'est pas seulement de recueillir des infirmes, mais encore de les sauver; & que le pire des Hospices seroit celui où un plus grand nombre de malades expireroient sur le lit où ils sont venus chercher la convalescence. Il meurt

* Voyez une Brochure intitulée: *Relevé des principales erreurs contenues dans le Mémoire*, &c. &c. in 4°. de 15 pages.

un quart ou un sixième des affligés reçus à l'Hôtel-Dieu. Pas un Hôpital en Europe n'offre peut-être une pareille proportion. Dans ses projets de réforme, l'Empereur a fait entrer celle des Maisons de Charité : avant de se décider à de nouveaux arrangemens, il a fait voyager en France & en Angleterre un homme de l'Art, M. Hunéзовsky. Celui-ci a publié en Allemand le Recueil de ses Observations sur la forme, sur la position, la distribution, le régime, les traitemens, les statuts d'un grand nombre d'Hôpitaux. Comptable à un Monarque vigilant de la fidélité de ses assertions, le Voyageur a dressé des tables comparatives de mortalité : il en résulte qu'elle est dans les Hôpitaux de Londres & de Portsmouth comme 1 à 13, & même à 15; dans celui de Brest, comme 1 à 11; à la Charité, comme 1 à 9; à l'Hôtel-Dieu, comme 1 à 5, & même dans quelques années, comme 1 à 3. Cet exposé n'a pas besoin de commentaire.

L'effrayant assemblage de trois ou quatre milles malades, attaqués de cent maux différens sous le même toit, semble, il est vrai, contribuer à cette excessive mortalité, quel que soit d'ailleurs l'emplacement de l'Hôpital. L'Auteur du Mémoire n'en plaide pas moins en faveur de cette réunion : il combat par une foule d'argumens captieux l'idée des Hospices divisés. Il se demande où ils prendront de l'eau, sans considérer qu'une fontaine suffit à un Hospice médiocre, tandis qu'il

fait un fleuve aux besoins d'une cité de malades & de mourans. Et comment s'abreuvent les Hôpitaux de Londres, presque tous éloignés de la rivière? Est-ce aujourd'hui, que l'on vient enfin d'adopter le secours des pompes-à feu, qu'une pareille objection seroit recevable? *Quel luxe*, dit l'Auteur, *que 30 Hôpitaux au lieu d'un ! Quel luxe*, pourroit-on ajouter, *que 30 chaumières au lieu d'un palais !*

« A chaque nouvel Hospice, ce sont de nou-
 » veaux frais ; frais d'acquisition de terrain ,
 » frais de construction , frais de régie & d'ad-
 » ministration. » Eh ! qu'importe ? Ce n'est pas dans les aliquotes des dépenses , c'est dans leur total additionnel qu'il faut chercher une preuve par comparaisons. D'ailleurs, le rétablissement des malades est le principe des Maisons de Charité ; l'économie n'en est qu'un moyen.

Ensuite l'Auteur, qui veut absolument une *Administration générale*, la voit fort embarrassée de parcourir, de visiter, de régir 30 Hôpitaux différens. Tous les inconvéniens des grands Hôtels-Dieu disparaissent sous sa plume, lorsqu'on aura placé un *Colisée* à l'Isle des Cygnes; enfin il met en parallèle les frais de l'Hospice de S. Jacques-du-Haut-Pas avec ceux d'un Hôpital-Général, & trouve une balance considérable en faveur de celui-ci : calcul qui, en le supposant parfaitement juste, prouveroit tout au plus contre l'Hospice particulier dont il est question ; mais cette discussion n'est point du ressort de ce

Journal; elle passeroit les bornes d'un Article, & seroit encore imparfaite; je me contente donc, pour le moment, d'opposer l'expérience à ces raisonnemens vagues de l'estimable Écrivain du Mémoire.

On me pardonnera de citer encore l'Angleterre: comme il ne s'agit ici ni de Jockeys, ni de gros boutons, ni de jardins baroques, ni de toutes les fadaïses Anglicanes, dont nous sommes infatués, on ne crierà pas, je pense, à l'Anglomanie; il n'est question en ce moment ni de choses de mode ni d'opinions; ce sont des faits constans que je rapporte; c'est l'exposé de l'institution des Hôpitaux, telle que l'a conçue une Nation où l'esprit public n'est pas plus rare que les lumières. Il est certain que l'un dans l'autre les Hôpitaux de Londres perdent à peine un quatorzième de leurs malades. Quelle est donc l'économie générale de ces asyles conservateurs? Toute idée de magnificence & d'entassement en a été bannie. Outre un nombre de maisons particulières de Charité, Londres renferme seize Hôpitaux consacrés spécialement au traitement des maladies. La plupart sont disposés d'après la distribution des grandes Paroisses ou des quartiers. Pas un ne contient 400 lits; presque tous n'en ont que 150 ou 200. Or, que résulte-t'il de cette division?

Qu'on a pu séparer les maladies comme les Hospices; affecter exclusivement tel ou tel d'entre-eux aux femmes infirmes, aux femmes en couches, à la petite-vérole, à l'inocula-

tion, à la paralysie, aux maladies vénériennes, aux gens de mer scorbutiques, &c. y introduire le même régime que celui d'une maison domestique; n'y livrer les malades qu'à des Gens de l'Art, dont l'attention, les lumières, la mémoire ne s'égarent point dans des salles qu'un Collège entier de Médecins auroit peine à parcourir; isoler chaque malade dans un lit séparé, sans être obligé d'engloutir un quartier pour leur assurer un logement salubre; choisir les emplacements, simplifier les constructions, ménager mille commodités impraticables dans une édifice surchargé; prévenir les abus, les désordres, ou tout au moins les inconvéniens d'une régie trop compliquée; mais, sur-tout, faciliter par-là le grand ouvrage des fondations particulières. Un Citoyen patriote & magnifique (l'Angleterre en a eu beaucoup de tels) attribuera cent mille livres sterlings à un établissement privé, qui portera son nom à la vénération de la postérité; il se refusera peut-être à une obscure donation, confondue avec mille autres dans un établissement dont l'étendue exige le concours d'une cohue de bienfaiteurs. Sans doute la compassion & la piété sont capables de sacrifices; mais les grands sacrifices sont l'ouvrage de la vertu unie au jugement. Pour animer le zèle, il faut lui présenter les récompenses des âmes nobles, le pouvoir d'être immédiatement utile chaque jour à l'œuvre de miséricorde qu'il veut opérer, & la certitude du succès. Les Hospices fondés vont à

ce but. En échange de ses bienfaits, le Soufcripteur reçoit le droit de recommander & de faire admettre aux secours le malheureux qui viendra l'implorer; son fuffrage, fa fonction, fes lumières, fon influence font confultés; il gouverne l'adminiftration, encore qu'il n'y participe point. De cette multiplicité de petits établiftemens, naît la forme établie en Angleterre, des comptes publics rendus chaque année & imprimés; impreffion qui donne à la régie & à fes moindres employés autant de Cenfeurs qu'il eft de foufcrivans.

On objecte la dépenfe de cette quantité d'Hofpices. Sans entreprendre ce calcul, je lui en oppofe un dont le réfultat eft auffi authentique que frappant. Il eft tiré du Rapport imprimé de l'état de l'Hôpital de Chefter, dans la Comté de ce nom, du 25 Mars 1773 au 25 Mars 1774. Ce tableau, figné des Chefs, fe publie chaque année avec le nom des Soufcripteurs, la note des malades, celle de la recette & de la dépenfe. On y voit 343 malades reçus à l'Hôpital dans le courant de l'année, & 639 traités aux frais de l'Hôpital dans leurs maifons. A quel prix? La dépenfe totale fut de dix-fept cent livres fterl. ! encore fur l'état des déboursés fetrouvent des frais de réparations, de conftructions nouvelles, & une fomme placée dans les fonds publics. L'Hôpital, d'ailleurs, n'avoit perdu que 21 perfonnes. Pour 17 fols, en 1783, on entretenoit par jour chaque malade d'un Hofpice de Paris, qui rappelle un nom doublement

cher à l'humanité. Comptez maintenant à quoi revient la journée d'un malade dans les grands Hôpitaux, en prenant l'ensemble de leurs dépenses annuelles.

Pour l'exécution de son projet, M. Poyet ne veut que douze millions. Ses Critiques ont calculé, imprimé qu'il ne s'en tireroit pas avec trente-six. Avant que cet état de construction soit déterminé invariablement, il seroit inutile d'en déduire aucunes conséquences.

Entre les moyens de réaliser la somme quelconque nécessaire, l'Auteur indique la voie des souscriptions particulières. Plein d'une confiance qu'il a raison de croire légitime, il invoque la libéralité publique en faveur d'une ressource, dont la nouveauté en France aideroit sans doute le succès. « Une société respectable de 300 personnes, déclare-t'il, a paru disposée à fournir seule une contribution de 100 mille écus. » Il est honorable pour M. Poyet d'avoir compté, d'après son cœur, sur celui des hommes bienfaisans, & il ne l'est pas moins pour son Organe, d'avoir servi ses vues par un Écrit plein de sensibilité. Lorsqu'on fonda l'Hôpital d'Édimbourg, des particuliers donnèrent les matériaux: Maçons, Ouvriers, Architectes, tous les coopérateurs de l'entreprise refusèrent leurs salaires. Si cet exemple vient à se renouveler en France, M. Poyet en partagera la gloire; il conservera celle de l'avoir proposé, si sa noble tentative reste sans effet.

(Cet Article est de M. Mallet du Pan.)

A C A D É M I E.

PRIX proposés par la *Société Royale des Sciences & des Arts de Metz*, pour les années 1786 & 1787.

LA SOCIÉTÉ ROYALE avoit proposé en 1783 ; pour le sujet du Prix à distribuer le jour de S. Louis 1785 :

» De déterminer la forme la plus avantageuse
 » à donner à un Pressoir ; de le composer de façon
 » qu'il occupe le moindre espace possible , qu'il
 » produise le plus grand effet , & qu'il n'exige
 » qu'une force médiocre pour le mettre en jeu. »

Elle demandoit, 1^o. une Machine simple & d'une exécution facile , dont toutes les dimensions fussent indiquées dans un Mémoire auquel seroient jointes des Plans & Elévations.

2^o. Que les Auteurs détaillassent les Expériences d'après lesquelles ils auroient déterminé la force de la nouvelle Machine , & qu'ils fissent connoître ses avantages sur les anciennes le plus en usage

Dans les Mémoires , accompagnés de plans ou de modèles en relief , qui lui sont parvenus , elle a remarqué des idées ingénieuses ; mais la plupart des Machines présentées sont tellement compliquées , qu'outre la dépense & l'adresse nécessaires pour les construire avec précision , elles donnent lieu de craindre qu'exécutées en grand , elles ne soient trop sujettes à se briser entre les mains grossières qui doivent les mettre en jeu ; & celles qui paroissent plus simples ne peuvent pas opérer une pression suffisante.

On auroit désiré que les Auteurs, après avoir constaté, par des expériences, le degré de pression nécessaire pour extraire du raisin toute la liqueur qu'il contient, eussent combiné les Machines de leur invention, de manière qu'elles réunissent & l'énergie suffisante pour ce degré de pression, & en même-temps la simplicité convenable pour que leur construction & leur manœuvre pussent être confiées aux ouvriers qu'on y emploie ordinairement.

Ces considérations ont déterminé la Société Royale à remettre le Prix au Concours de l'année prochaine. Elle invite les Auteurs qui ont concouru, à faire de nouveaux efforts pour perfectionner leurs Ouvrages; cet avis concerne singulièrement l'Auteur du Mémoire N°. 12, portant pour épigraphe: *Traſtant fabrilia fabri*. Il a le plus approché du but & remplit plusieurs des conditions du Programme. L'Auteur du Mémoire N°. 10, portant pour épigraphe: *Doceo*; & celui du N°. 11, dont la devise est:

*Deſuper incumbens, opera verſatilis expers,
Mole ſud, pondus molem premat, undique ſeptam,*

ont aussi donné des preuves de connoissances étendues en Mécanique, & ont mérité d'être distingués.

La Société Royale prévient au surplus qu'elle ne demande que des Pressoirs propres à exprimer le jus du raisin, sauf à ceux des Auteurs qui croiront pouvoir appliquer leur invention au pressurage d'autres substances, à développer leurs vues dans des notes ou appendices.

La Société Royale annonce pour le Concours de l'année 1787, qu'elle adjugera le Prix à la meilleure Dissertation sur cette Question:

« *Eſt-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles & plus heureux en France?* »

Elle croit devoir rappeler que le sujet proposé l'année dernière , pour le Prix de l'année prochaine 1786 , est conçu en ces termes :

« Quels seroient les moyens , compatibles avec les bonnes mœurs , d'assurer la conservation des Bâtards , & d'en retirer une plus grande utilité pour l'Etat ? »

Le Prix , pour chacun des Sujets proposés , sera une Médaille d'or de la valeur de 400 liv.

Toutes personnes , excepté les Membres de la Société Royale , seront reçues à concourir pour ces Prix. Les Auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté , attaché au Mémoire qu'ils enverront , & sur ce billet sera écrite la sentence ou devise qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage. Ils auront attention de ne se faire connoître en aucune manière ; sans quoi leurs Mémoires ne seront pas admis au Concours. Les Mémoires seront adressés , francs de ports , au Secrétaire-Perpétuel , avant le premier jour de Juin de chacune des années pour lesquelles les questions sont proposées.

L'invention d'un nouveau Pressoir , & la solution d'une question de morale politique , sont deux genres d'utilité faits pour occuper une Académie ; & on ne doit pas être étonné de les trouver réunis dans le même Programme.

L'Académie de Metz marche avec confiance dans la carrière qu'elle s'est ouverte. Elle a couronné l'année dernière des Ouvrages sur le Préjugé des peines infamantes ; elle propose pour l'année prochaine l'examen de nos loix & de nos opinions sur les Bâtards ; & elle annonce pour l'année suivante 1787 , la

discussion du sort de la Nation Juive parmi nous. Ces questions sont neuves, intéressantes, dignes de la plus sage philosophie & d'une véritable éloquence. Si elles sont dignement traitées, elles formeront peut-être un Recueil précieux à notre Législation. Aucune Académie n'a encore consacré ses Prix à une si noble destination.

Auteur du premier des Discours que cette Académie a couronné l'année dernière, devenu l'un de ses Membres, & leur Concitoyen par ma naissance, il doit m'être permis de m'autoriser de tant de liens doux & honorables, pour m'intéresser particulièrement aux sujets qu'elle propose, & pour essayer d'en préparer la discussion par quelques vues. J'ai déjà écrit l'année dernière quelques idées sur la question des bâtards, lorsqu'elle a été annoncée pour la première fois. Je vais encore présenter quelques réflexions sur la question des Juifs.

Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles & plus heureux en France ?

On ne concevra bien combien cette question est étendue, tout ce qu'elle exige de connoissances, de réflexions, combien elle offre de grands tableaux à tracer, de sentimens à réveiller, de vues justes & précises à développer, qu'après l'avoir bien méditée.

C'est un étonnant spectacle que l'Histoire de ce peuple, qui, des avant la chute de l'Empire Romain, existe chez toutes les Nations de la terre, sans y être jamais incorporé; qui,
étranger

étranger par-tout , n'a pas un coin dans le monde qui soit ni sa patrie ni son asyle. Comment a-t'il pu tomber dans cet état ? Comment y est-il resté ? Il y a dans cette destinée quelque chose de bien étrange qui mérite d'être remarqué & expliqué. On ne peut considérer sans frémir le traitement qu'il a reçu chez presque toutes les Nations. Les Juifs sont partout un peuple à part ; un peuple dégénéré , auquel ni la gloire , ni l'honneur , ni rien de tout ce qui élève le cœur de l'homme ne peut appartenir. On ne leur accorde qu'une existence précaire ; on ne leur accorde pas même le droit de la propriété territoriale dans des pays où ils vivent depuis des siècles. Des loix insensées ont voulu les priver de l'eau & du feu dans des temps fanatiques ; d'autres , d'une cruauté avare , les ont bannis pour leur faire acheter leur retour ; d'autres encore , d'une perfidie plus savante , dans une tolérance momentanée , ne méditoient qu'une confiscation plus opulente. Mais toutes ces loix , trop dignes des époques qui les ont vu naître , n'ont pas toujours exercé cette proscription souvent absurde , toujours injuste. L'intrigue a su souvent tromper leur colère , l'or , payer leur silence , la patience , laisser leur persécution. Ce peuple s'est toujours multiplié sous l'abri même de cette Législation qui le détestoit.

Quels étoient les droits d'un peuple réduire à un état si déplorable ? Quels étoient les intérêts des peuples parmi lesquels il habitoit ?

Toutes ces questions, ce me semble, doivent entrer dans le tableau des révolutions & des persécutions qu'ont éprouvées les Juifs, en former le résultat & comme la moralité. On ne peut disconvenir que la bassesse d'âme & l'industrie mercantile ne soient les deux caractères auxquels on les reconnoît dans tous les pays. Cette industrie, qui a été prodigieuse, ne mérite-t'elle pas de la protection ? Les vices qui l'accompagnent ne naissent-ils pas plutôt de la situation de ce peuple que de ses mœurs ? Tiennent-ils à sa religion, à sa police, à ses habitudes ? Est-il des vices, des habitudes que la sagesse & la vigilance des loix ne puissent changer ? Il y a ici des erreurs bien faciles à démontrer ; mais qu'il faut attaquer avec force, parce qu'elles sont des préjugés en quelque sorte confirmés par l'expérience.

Comment peut-on réformer le caractère moral de ce peuple ? Quelles ressources offrent pour cela ses besoins, ses malheurs, ses dispositions actuelles, les traitemens plus adoucis qu'il a déjà su se ménager ? Faut-il tout d'un coup lui donner tous les droits du Citoyen ? Une grâce si entière, & qui ne lui laisseroit plus rien à désirer, ne lui laisseroit-elle pas une partie de ses vices dans une nouvelle fortune ? Ne vaut-il pas mieux, en cessant toute oppression, lui offrir des encouragemens successifs qu'il apprendra sans cesse à mériter ? Ne sera-ce pas lui faire un double bien, d'élever son âme, d'extirper ses

habitudes, avant de lui rendre tout ce qu'il a droit d'attendre? Ceci exige un plan d'administration bien conçu, & qui puisse admettre des variations & des modifications relativement aux divers lieux où les Juifs ont des établissemens.

Je m'étendrai pas davantage ces réflexions; elles suffiront peut-être pour montrer toute l'étendue & la beauté de ce sujet. Je voudrois aussi y préparer l'attention publique par quelque morceau de nos grands Écrivains; mais je n'en connois point. De tous les opprimés, les Juifs sont ceux qui ont le moins attiré leur compassion. Ils ont seulement obtenu une faible justification & quelques gémissemens de la part des Historiens qui ont écrit les tyrannies qu'on a exercées sur eux. Ils ont cependant été assez heureux pour que Montesquieu ait placé dans leur bouche sa pathétique réclamation contre le Tribunal sanglant de l'Inquisition. Au défaut de meilleurs morceaux, j'en rapporterai un que je trouve dans un Mémoire fait il y a douze ans pour les Juifs de Metz. Je trouve encore ici la satisfaction de leur rencontrer un protecteur de plus dans cette ville, & dans la Compagnie même qui s'occupe de leur sort.

Il s'agissoit d'obtenir pour eux la liberté de lever des brevets dans les Corps & Métiers établis par un Édit de 1767. Après avoir établi leurs droits par les dispositions, ou du moins l'esprit de cet Édit, l'Avocat qui les défendoit examinoit la question sous un point

Dij

26 M E R C U R E
de vue moral & politique, & s'exprimoit
ainsi :

*De l'adoucissement qu'il conviendrait d'ap-
porter à l'état des Juifs en France.*

« Quand on embrasse d'un coup-d'œil
« toute l'Histoire de ce peuple, en écartant
« même ce caractère sacré qui lui a été im-
« primé par la main de Dieu, toujours pré-
« sente dans ses fortunes diverses, en ne le
« considérant qu'avec les yeux de la politi-
« que humaine, on ne peut encore s'empê-
« cher de reconnoître dans son sort quelque
« chose qui n'est pas des destinées ordi-
« naires.

« Les Livres que Moïse laisse aux Juifs ;
« leur disent que toutes les autres Na-
« tions doivent un jour leur obéir ; &
« dès-lors ils font avec elles un divorce
« éternel ; ils font le peuple saint ; elles
« sont des peuples profanes & proscrits.
« Soit que ces Nations leur disputent un
« chétif territoire, soit qu'elles les humilient
« dans ces longues captivités si déplorées par
« leurs Poètes & leurs Prophètes ; jamais ils
« ne renoncent aux promesses qui leur ont
« été faites ; ils n'ont besoin, pour entretenir
« leur foi, que d'une seule chose : c'est de
« subsister.

« Cette époque de grandes révolutions, où
« tout change dans l'Univers ; les Mœurs, les
« Gouvernemens, les Religions, & qui ouvre
« dans les fastes du genre humain une seconde

„ Histoire, cette époque est précédée par la
 „ dernière, la plus terrible catastrophe des
 „ Juifs. Ce temple où reposoient tant de ma-
 „ gnifiques espérances, tombe; & la Nation
 „ entière, sans asyle, sans Chef, sans aucun
 „ lien entre ses membres, dispersée & des-
 „ héritée sur toute la terre, se trouve en
 „ proie, non plus à des vainqueurs qui ne
 „ lui imposoient que la servitude, mais à
 „ des Nations, à des Religions ennemies;
 „ nées dans son sein, & qui la persécutent
 „ avec cette fureur qui caractérise les haines
 „ de familles. Néanmoins elle est debout en-
 „ core, cette Nation tant opprimée; con-
 „ temporaine des Assyriens, des Egyptiens;
 „ des Mèdes, des Perses, des Grecs, des
 „ Romains, elle leur survit à tous, elle se
 „ survit à elle-même; & si Jérusalem renaîs-
 „ soit, de tous les coins du monde ses enfans
 „ lui reviendroient; ils lui rapporteroient les
 „ mêmes loix, & presque les mêmes mœurs
 „ qui leur furent données: il y a plus de trois
 „ mille ans, & cette immense révolution
 „ de siècles n'y auroit pas fait plus de chan-
 „ gemens, que la passagère commotion d'un
 „ tremblement de terre, qui, en détruisant
 „ les édifices, auroit quelque temps éloigné
 „ les Citoyens.

„ D'autres peuples ont été institués pour
 „ différens genres de gloire ou de bonheur;
 „ celui-ci a été institué pour durer toujours,
 „ & ne ressembler qu'à lui-même. C'est que
 „ tout se tient dans sa constitution. Ce peu-

„ ple n'a des mœurs que par ses loix, de loi
 „ que par sa Religion; & sa Religion, lui
 „ commande essentiellement une vertu, par-
 „ faitement compatible avec la Nature hu-
 „ maine, une entière soumission aux décrets
 „ de la Divinité, soit qu'elle récompense,
 „ soit qu'elle châtie; & cette vertu lui rend
 „ tout supportable dans sa misère, & con-
 „ sacre à ses yeux jusqu'à son avilissement. Si
 „ l'on remarque aujourd'hui quelque dispo-
 „ sition dans ce peuple à entrer dans la so-
 „ ciété générale des autres Nations, lorsque
 „ celles-ci daigneront les y recevoir, c'est
 „ l'effet des lumières augmentées & répar-
 „ dues, auxquelles il est réservé d'opérer
 „ insensiblement de grandes révolutions dans
 „ le monde. Il étoit de la destinée des Juifs,
 „ non d'échapper à l'influence des progrès de
 „ la civilisation & des connoissances, mais
 „ de ne céder à aucun autre Gouvernement,
 „ à aucune autre Religion; & tel est l'avantage
 „ particulier d'un Gouvernement théocrati-
 „ que, qui s'appuie sur la stabilité même de
 „ l'Être Éternel.

„ L'esclave qui ne veut pas se rapprocher
 „ des mœurs & des opinions de ses maîtres,
 „ doit se résoudre sur tout le reste à la plus
 „ vile obéissance: cela seul explique le carac-
 „ tère moral que l'on reproche à ce peuple.

„ Je ne craindrai pas de prévenir le por-
 „ trait que l'on en pourroit faire. J'aurai le
 „ droit ensuite d'examiner si ce peuple, tel
 „ qu'il est ou tel qu'on le croit, n'est pas justi-

« fié peut-être par le triste & honteux état
 « où nous le retenons.

« On observe que toujours moins affermi
 « qu'exposé par les richesses, le Juif cher-
 « che sans cesse, dans son économe industrie,
 « à gagner sur les autres peuples, & à ne
 « leur rien rendre.

« Familiarisé avec le mépris, il fait souvent
 « de la bassesse la voie de sa fortune.

« Peu capable de tout ce qui demande du
 « courage, on le trouve rarement dans le
 « crime, on le surprend souvent dans la fri-
 « ponnerie.

« Exclu de toutes les propriétés, de tous
 « les honneurs, l'or fait sa passion unique.

« Barbare par défiance, il ruineroit la for-
 « tune, la réputation du plus honnête débi-
 « teur pour s'assurer une somme chétive.

« Sans autre ressource que la ruse, il se
 « fait une étude & un mérite de l'art de trom-
 « per.

« L'usure, qui ouvre les mains de l'ava-
 « rice même, pour l'affouvir davantage,
 « qui épie sans cesse la foiblesse, les passions,
 « le malheur, pour leur porter ses secours
 « perfides; l'usure paroît avoir fait du Juif,
 « dans tous les temps, son agent fidèle.

« Voilà, je crois, tous les titres de proscrip-
 « tion que la haine même, dans ses exagé-
 « rations, pourroit rassembler contre les
 « hommes que j'ose défendre. Mais enfin,
 « dans ce tableau des vices des Juifs, ne trou-
 « vons-nous rien qui nous accuse nous-mê-

« mes ? Les exemples en politique , comme
 « dans les arts , font plus d'impression que les
 « meilleurs principes. Je commencerai toi
 « par offrir un fait bien énergique.

« Il y a quelques années , dans une des
 « principales villes de France , un Juif fut
 « surpris exerçant un métier interdit à sa
 « Nation. On lui en arrache les instrumens ,
 « & on le traîne devant le Juge pour l'amende.
 « de. *Ministre de la Loi* , dit-il , j'en ai à vous
 « offrir que six enfans qui vont manquer de
 « pain. Mais ne refusez pas une triste grâce
 « à un malheureux. Parlez , lui dit le Magis-
 « trat. *Demain vous envoyez mon frère à un*
 « *gibet pour un vol auquel le besoin l'a réduit ;*
 « *faites-moi pendre avec mon frère , afin*
 « *qu'au moins je périsse avant de devenir*
 « *coupable.* Ainsi il est possible que des mau-
 « vaises loix condamnent au crime qu'elles
 « châtent.

« Mais j'entends déjà les réclamations du
 « préjugé. N'allez pas chercher , me dit-on ,
 « la cause des vices de ce peuple hors de lui-
 « même. Ils tiennent à son caractère , & ils
 « sont sans remède , comme ses mœurs sont
 « invariables.

« Quand on veut faire du bien aux hom-
 « mes , il ne faut pas commencer par en dé-
 « sespérer. Qu'on examine avec plus d'impar-
 « tialité la conduite de ce peuple ; elle inf-
 « pirera , j'en suis sûr , plus de pitié que d'in-
 « dignation.

« Presque sans ressources dans la misère ;

« sans considération dans la richesse; toujours
 « tremblant que son jong ne s'appesantisse
 « encore, ne recueillant par-tout que des
 « affronts, des dédains, le Juif se rebute, &
 « tombe du désespoir dans l'insensibilité.
 « Honneur de lui-même, & toujours ramené
 « sur lui par les dangers, par les craintes, il
 « s'avilit pour se conserver. Son industrie,
 « qui s'accroît avec ses maux, devient enfin
 « funeste à ses oppresseurs. Il les trompe
 « avec avidité, parce qu'il y est poussé par
 « le besoin de la subsistance; il les trompe
 « avec joie, parce que c'est le seul avantage
 « qu'il obtienne sur eux.

« Ne craignons pas de nous approprier une
 « situation si désespérante; ne craignons pas
 « de nous interroger nous-mêmes; & nous
 « apprendrons du moins à devenir justes ou
 « indulgens. Qui sauroit résister à cette épreu-
 « ve? Qui s'enflammeroit pour l'honneur
 « dans le sein de l'opprobre? Qui deviendroît
 « Citoyen dans le sein de la tyrannie? Qui
 « connoîtroit les procédés nobles & géné-
 « reux, tandis qu'il ne peut avoir pour ré-
 « compense qu'une fortune souvent aussi
 « pénible à conserver qu'à acquérir?

« Je viens de montrer les défauts trop
 « réels, trop punissables de la Nation Juive.
 « Mais ne peut-elle pas aussi nous offrir des
 « qualités estimables?

« On leur doit une des plus heureuses dé-
 « couvertes. Ces papiers qui, en circulant
 « avec plus de rapidité & moins de risque,

» représentent les monnoies, signes de toutes
» choses ; cette ingénieuse invention qui a
» donné tant d'activité , de précision & de
» hardiesse au commerce moderne, a été un
» des prodiges de leur sagacité luttant contre
» l'oppression.

» Contens d'exister , satisfaits quand leur
» malheur n'augmente pas, ils n'ont jamais
» connu ce desir inquiet des nouveautés ,
» principe des troubles & des révoltes. Au
» milieu des révolutions qui bouleversent les
» Empires , regrettant les anciens maîtres,
» respectant les nouveaux , ils obéissent tou-
» jours.

» Artisans continuels de notre luxe , ils
» savent s'en garantir. Leurs mœurs sont
» simples & religieuses ; pauvres & retirés ,
» ils trouvent souvent dans l'union touchante
» de leurs familles ce bonheur que leur état
» politique sembloit leur dénier.

» Bienfaisans entre-eux, rigides observateurs
» d'une loi à laquelle leur infortune les atta-
» che encore plus, ils s'aident dans toutes
» leurs peines ; ils se punissent dans toutes
» leurs fautes. Rebutés & insultés par tout ,
» ils n'opposent que la patience aux outrages.
» Si nous voulons connoître ce qu'ils
» pourroient devenir sous une administra-
» tion plus humaine, consultons l'expérience
» des autres Nations. Dans la Hollande, dans
» quelques parties de l'Italie & de l'Allema-
» gne , dans les Colonies Américaines sur-
» tout , dans tous les pays où le commerce

les a un peu rapprochés de la condition
ordinaire des hommes, ils sont plus hon-
nêtes, plus fidèles dans leurs traités; sen-
sibles à l'honneur, ils lui sacrifient quel-
quefois la fortune,

Et nous-mêmes, moins heureux sans
doute, comme plus injustes à l'égard de ce
peuple, n'avons-nous pas vû cependant
dans la Capitale & dans différentes Provin-
ces plusieurs Juifs consacrer au service pu-
blic des richesses pures dans leur source,
forcer la prévention à l'estime, la haine au
silence, & laisser une mémoire respectée?

Voilà des exemples qui nous invitent à
des loix nouvelles, & qui nous en garan-
tissent le succès.

Essayons donc sur leurs cœurs le pouvoir
des bienfaits. Cessons de demander des
vertus à des hommes que nous avons dégra-
dés. Acquérons, par notre clémence, le
droit de les réprimer par notre justice; & sen-
tons combien il seroit beau, combien il seroit
doux de les arracher en même-temps à leurs
vices & à leur misère. Il faut bien que l'in-
fortune devienne lâche, si vous la chargez
d'opprobre; mais ranimez-la par des pro-
messes consolantes, & il n'est rien de noble
que vous n'en puissiez espérer. Ah! peut-
être ce peuple n'auroit besoin que des mou-
vemens généreux de la reconnoissance, pour
déraciner de son cœur ses vices antiques,
qui tiennent tellement à ses disgrâces, que

D vi

„ l'Histoire ne les en a jamais séparés. Peuple
 „ trop éprouvé par notre injustice, & trop
 „ méconnu par nos préjugés, votre malheur
 „ vous absout aujourd'hui de tant de justes
 „ accusations! Mais si vous trompiez dans
 „ leurs espérances des loix bienfaisantes, le
 „ malheur pour vous perdrait & son nom &
 „ ses droits. Ne me démentez donc pas lors-
 „ que je promets à vos maîtres votre de-
 „ vouement à l'honneur, pour prix de leur
 „ commiseration. „

(Cet Article est de M. de L. C.)

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert du 8 de ce mois a été très-bril-
 lant, tant pour l'assemblée que pour le mé-
 rite des morceaux qui le composoient, quoi-
 qu'il n'ait offert presque rien de nouveau. On
 ne se lasse point d'entendre Mlle Renaud
 l'aînée; & c'est le sceau du véritable talent.
 On peut bien, avec un faux mérite, usurper
 pendant quelque tems des suffrages; mais l'en-
 thousiasme qui manque d'aliment s'éteint bien-
 tôt; le dégoût naît à sa place; dégoût d'autant
 plus marqué, qu'il s'y joint un secret dépit
 d'avoir été dupe d'un éclat dont on reconnoît
 l'illusion. Plus on entend Mlle Renaud, au con-
 traire, plus on découvre de qualités dans son

chant. A la surprise qu'elle excite la première fois dans l'âme de ses Auditeurs, succède l'admiration réfléchie qu'on doit à la perfection. Sa jeune sœur a chanté un duo Italien avec elle; & quoique son talent paroisse plutôt l'appeler à la Scène, on a trouvé que dans le chant même elle étoit digne de suivre un si beau modèle, dont elle s'approche de plus en plus. Mlle Candeille a fait entendre une symphonie concertante de sa composition; elle exécutoit elle-même la partie du forte piano, M. Soler la clarinette, M. Ozy le basson, & M. le Brun le cor. Ce morceau, fait avec habileté, semé d'idées agréables, quelquefois même originales, a été fort applaudi. On a été moins indulgent pour l'Hymne (le bonheur du juste) dont elle a fait les paroles, & M. son père la musique. Mlle Candeille, entourée d'hommages, de complimens, d'adulateurs, nous pardonnera-t-elle des conseils dictés par un sentiment plus sincère? La vérité a quelque chose d'âpre & de dur qui blesse ordinairement des oreilles amollies par la louange. Ces conseils cependant ne tendent qu'à lui conserver ces louanges; qu'à lui épargner des disgrâces qui en corrompent la douceur. Ce motif nous servira peut-être d'apologie auprès d'elle.

On aime sans doute à voir plusieurs talens réunis dans une femme, quand elle les joint encore aux grâces de la figure, leur effet en est plus certain; mais on en hait la prétention. On veut les découvrir en elle, on ne veut pas

qu'elle les affiche. On est révolté de cette ambition qui prétend envahir tous les suffrages; elle dispose alors à la sévérité. Déjà très-favorisée par la Nature, Mlle Candaille a voulu joindre à ses dons des talens acquis. Elle en a montré beaucoup pour la musique: ils ont été encouragés, justement applaudis. Elle a paru ensuite dans la carrière dramatique; on a trouvé tout simple qu'elle cherchât à se former un état; & la faveur publique l'y a suivie. Mais aujourd'hui Mlle Candaille veut faire des vers; & non-contente des suffrages toujours certains de sa société, elle veut obtenir du Public cette nouvelle couronne, qui ne peut être utile ni à sa fortune ni à sa réputation. Cette prétention nouvelle appeloit l'examen. & il ne lui a pas été favorable. Un grand talent eût pû seul l'excuser; elle n'a point cette excuse. L'art des vers, comme celui de la musique, demandent chacun qu'on s'y livre uniquement. Que cette Virtuose se contente donc de son partage; elle a assez de moyens de plaire sans en tenter encore de si hasardeux. Qu'elle regarde comme ses ennemis, non pas ceux dont la sévérité a pu lui déplaire, mais ceux dont l'extrême indulgences l'ont trop encouragée à s'y exposer.

Cette longue digression, où nous a entraîné, l'intérêt réel que Mlle Candaille inspire, ne nous permet plus que de dire un mot de M. Aldée le jeune, dont les progrès sur le Violon justifient de jour en jour les espérances qu'il a données; & de M. Laïs, qui, reparois-

fant après une longue maladie , a été reçu avec tout l'intérêt que méritent sa personne & ses grands talens.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON continue avec le plus grand succès les représentations de *Dardanus*. Il est arrivé Vendredi de la semaine dernière un petit événement que nous nous croyons obligés de rapporter.

Le Public s'attendoit que M. Chéron , qui avoit chanté la veille au Concert Spirituel , rempliroit le lendemain le rôle d'*Isménor* , dans *Dardanus*. Il fut un peu surpris de le voir remplacé par M. Moreau ; & quoique cet Acteur soit aimé du Public , & mérite de l'être par son zèle , son activité , & le grand nombre de rôles qu'il double , il fut reçu avec humeur de la part du Public , & sur-tout du Parterre , qui continua de manifester sa mauvaise humeur pendant la plus grande partie de son rôle. Il faisoit avec malignité tout ce qu'il croyoit pouvoir trouver de répréhensible dans le chant du sieur Moreau ; l'Acteur enfin fut démonté , & croyant voir un juge mal intentionné & peu équitable dans le Parterre , il s'avança sur les bords de la Scène , & s'adressant au Public avec le ton du désespoir :
" Ingrat , ingrat , lui dit-il , vous me perdez ,
" vous me perdez ; je sais que j'irai en prison , mais vous en êtes la cause. Ingrat , je

„ fais ce que je puis „ Cette apostrophe inattendue interrompit la Scène ; confondit les Spectateurs , qui alors sentirent leur injustice ; & le sieur Lainez embrassant dans ce même moment son Camarade , & cherchant à lui remettre l'esprit & à calmer son desespoir , les applaudissemens retentirent dans toute la salle , & l'émotion fut très-vive & générale. On eut regret d'avoir affligé un Acteur estimable , toujours prêt à doubler ses Camarades , & qui est obligé de jouer si souvent , qu'on ne conçoit pas même comment il a le temps d'apprendre ses rôles. Cependant la Scène fut troublée ; le sieur Moreau s'étant retiré , on étoit incertain s'il seroit en état de reparoitre dans la dernière Scène : le Public le desiroit avec impatience ; enfin il parut , mais on voyoit ses larmes couler le long de ses joues ; & alors toute la salle s'émut , s'attendrit de nouveau ; les applaudissemens devinrent universels , & furent continués pendant très-long-temps. L'Acteur reprit courage , & put achever son rôle.

Qu'on nous permette maintenant quelques réflexions sur les Parterres debout. Si le Parterre eût été assis , il auroit pu avoir un instant de mauvaise humeur , en voyant que l'Acteur sur lequel il comptoit étoit remplacé par un autre Acteur qu'il n'attendoit pas ; mais comment veut-on que des hommes qui sont pendant trois heures sur leurs jambes ne soient pas toujours prêts à prendre de l'humeur ? Et toutes les scènes tumultueuses

ruées qui arrivent si fréquemment, surtout à la Comédie Italienne, ne sont toujours occasionnées que parce que le Parterre est debout. Ne renoncera-t-on donc jamais à un usage barbare, destructif de la vie des citoyens, qui, chaque année, fait périr peut-être cinquante personnes, qui fait le supplice des loges, & qui interrompt continuellement le Spectacle; usage qu'un intérêt mal entendu seul consacre? N'est-il pas honteux qu'on soit debout au Parterre de l'Opéra, du Théâtre le plus brillant de l'Europe, où tout respire le luxe, la mollesse & la volupté, & qu'on soit assis aux Spectacles du Boulevard? Les bons Citoyens ne cessent d'élever leurs voix contre un usage dont les étrangers sont révoltés; & l'Administration, qui permet aujourd'hui les représentations sur tant d'objets, fermera-t-elle plus long-temps les yeux sur un point de police qui intéresse la vie & le bonheur des Sujets du Roi? Nous savons que le Comité de la Comédie Italienne avoit résolu le Parterre assis, & que des intérêts particuliers seuls s'y sont opposés; nous n'ignorons pas encore que quelques personnes, pour perpétuer cet usage cruel, s'autorisent d'une Requête signée, dit-on, de deux mille âmes qui demandent la continuation de ce Parterre debout, de ce Parterre tumultueux, séjour continuél de plaintes, de cris & de gémissemens; mais nous savons bien comment on peut parvenir à se procurer de pareilles signatures, qui, quand elles seroient bien réelles, n'en mériteroient

que l'animadversion de l'Administration & des Magistrats, parce qu'une telle Requête signifie seulement qu'il y a des personnes qui ne s'embarraissent ni de leur conservation, ni de l'ordre public, ni de la décence des Spectacles, & qu'elles se plaisent dans le tumulte & les orages.

Nous sommes étonnés que MM. les Comédiens Italiens, dont le zèle pour les plaisirs du Public est si connu, qui ont su élever jusqu'à sept rangs de loges pour satisfaire les Amateurs de ce Spectacle, qui font les plus grands efforts & les plus grandes dépenses pour multiplier & les nouveautés & les bons Acteurs, ne sollicitent pas eux-mêmes un arrangement qui les honoreroit; qui est praticable, puisqu'il avoit été décidé, & que sollicite la plus saine partie de la Nation.

(Cet Article est de la même main qui a écrit plusieurs fois dans le Mercure contre les Parterres debout, &c, &c.)



ANNONCES ET NOTICES.

Nouveau Lait de Vinaigre , à Paris , chez le
Sieur Maille , seul Vinaigrier du Roi , de la Cour ,
& de Leurs Majestés Impériales , au magasin général
des Vinaigres , rue S. André des-Arcs , vis-à-vis
celle Haute-Feuille.

La célébrité des Vinaigres du sieur Maille n'est
pas resserrée dans les bornes de la France ni de l'Eu-
rope ; & c'est toujours avec un vrai plaisir que nous
avons saisi les occasions de la rappeler au Public. Ses
études & ses travaux viennent de le conduire à une
découverte qui lui acquiert de nouveaux droits à la
reconnoissance du beau Sexe. C'est un nouveau Lait
de Vinaigre , pour détruire (si anciens qu'ils puis-
sent être) les masques de couches , sorte de fléau qui ,
ne s'attachant que trop souvent à la maternité ,
semble en augmenter les dangers , & change ainsi en
malheur pour les femmes leur titre le plus cher & le
plus glorieux. Ce curatif , dont on nous garantit
l'efficacité , enlève aussi les taches de rousseur , &
rend au teint sa fraîcheur naturelle.

Les moindres bouteilles de ce Lait de Vinaigre ,
qui sera en vente au premier Mars prochain , seront
de 6 liv.

Nous profitons de cette occasion pour un avis qui
concerne les autres compositions de cet Artiste. Les
succès constans & multipliés des différens Vinaigres
de son invention pour la toilette , ont réveillé les
desirs intéressés de plusieurs Distillateurs & Parfu-
meurs qui s'efforcent en vain de les imiter. C'est ce
qu'a appris le sieur Maille par différentes lettres qu'il
a reçues , tant de la Province que des pays étran-

gers. Mais c'est une fraude qu'on peut découvrir assez facilement.

Pour ne parler que du *Vinaigre de Rouge*, qui imite parfaitement les couleurs naturelles, voici comment on reconnoîtra si c'est celui du fleur Maille, ou s'il n'est que contrefait. En en jetant une petite quantité, sur du linge blanc, le Vinaigre du fleur Maille produira un doux incarnat qui paroît se fondre avec la couleur de chair; au lieu que le Vinaigre de Rouge contrefait produira une couleur violette qui ne se fondra pas également sur le linge.

L'avantage de la couleur n'est pas le seul qui distingue le Vinaigre de Rouge du fleur Maille; & il étoit devoir prévenir les Dames que ces contrefaçons sont très dangereuses pour le teint, tandis qu'en inventant son Vinaigre, il n'a eu d'autre but que de l'embellir & le conserver. Désormais, pour éviter toute surprise à cet égard, il fera coller sur chaque bouteille une étiquette aux armes du Roi, de l'Empereur & de l'Impératrice de Russie.

Le *Vinaigre Romain*, qui blanchit les dents & les raffermir dans leurs alvéoles, arrête les progrès de la carie, & rafraîchit la bouche; le Vinaigre pour amortir le feu du rasoir; le Vinaigre rafraîchissant pour la garderobe, & autres encore tout aussi estimés, continuent de se débiter avec le plus grand succès.

BIBLIOTHEQUE des meilleurs Poètes Italiens, en 36 vol. in 8°. proposée par Souscription, par M. Courcet de Villeneuve, Imprimeur du Roi à Orléans, & Editeur de cette Collection.

Il paroît le dix-huitième Volume de cette importante Collection, dont le mérite intrinsèque, joint à la modicité du prix, doit procurer un débit facile à cette Edition, qui, d'ailleurs, se délivre avec assez de rapidité. Le dernier Volume qui vient de paroître,

est le second des Œuvres Dramatiques d'*Apostolo Zeno*.

*TRAITÉ des Jardins, ou le nouveau de la Quintinie, contenant la Description & la culture, 1°. des Arbres Fruitiers ; 2°. des Plantes Potagères ; 3°. des Arbres, Arbrisseaux, Fleurs & Plantes d'Ornement, par M. L. B***. Nouvelle Édition 3 vol. in-8°. avec 11 figures. Prix, 12 liv. A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves ; à Avranches, chez Lecour, Imprimeur-Libraire, & à Caen, chez Marmouri l'ainé, Libraire.*

On sait que la Quintinie a le premier écrit sur les Jardins d'une manière raisonnable & utile. Il a même fait des découvertes qui ont été louées avec justice, & dont on a profité de son temps ; mais l'art du Jardinage a depuis fait bien des progrès qui rendent aujourd'hui son Ouvrage à peu près inutile. Aussi le nouveau *la Quintinie* l'emporte-t-il de beaucoup sur l'ancien. Cet Ouvrage est reconnu pour le meilleur de tous ceux qu'on a écrits sur la culture des Jardins. L'Auteur vient d'y ajouter un Traité du Jardin d'ornement. Cette nouvelle partie, qui est d'une aussi parfaite exécution que les précédentes, doit donner un nouveau prix à l'Édition que nous annonçons.

En faveur des personnes qui ont l'Édition en deux volumes, on vendra séparément la troisième Partie, prix, 4 liv.

TROMPHE de la Religion Chrétienne sur toutes les Sectes Philosophiques, par M. l'Abbé Liger. in-12. Prix, 3 liv. relié en veau. A Paris, chez Pierre Berton, Libraire, rue S. Victor.

En deux mots, le Plan de cet Ouvrage est ; 1°. de faire connoître les Philosophes anciens & leurs opinions ; 2°. de leur comparer les Philosophes modernes ; 3°. de comparer aux uns & aux autres les

Philosophes Chrétiens. Le but de l'Auteur est de prouver que le *Christianisme est confirmé par ceux-là mêmes qui s'efforcent de le détruire.*

L'Auteur de cet Ouvrage, pénétré des principes de la Religion Chrétienne, les rend avec clarté, & combat ses adversaires avec zèle.

OBSERVATIONS de M. l'Amateur Avec à M. l'Abbé Sans, sur la nécessité indispensable d'avoir une théorie solide & lumineuse avant d'ouvrir boutique d'électricité médicale, en réponse à la Lettre de M. l'Abbé Sans à M. Marat, sur l'Electricité positive & négative publiée dans le Numéro 16 de l'Année Littéraire. Prix, 15 sols br. A Epidaure; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

LES Petits Spectacles de Paris, ou Calendrier Historique & Chronologique de ce qu'ils offrent d'intéressant. Septième Partie, pour l'année 1786. Prix, 1 liv. 4 sols broché. A Paris, chez Guillot, Libr. de MONSIEUR, rue S. Jacques.

On a fait pour tous nos petits Spectacles ce qu'on fait depuis long temps pour les trois principaux Théâtres de Paris. On y donne des détails de tous ceux qui se trouvent au Palais Royal, dans les Foires & dans d'autres Quartiers de Paris, avec une Liste des divers Auteurs & des différentes Pièces ou autres objets qui servent à l'amusement des divers Publics de Paris. Cet Almanach avoit été interrompu pendant plusieurs années; & l'on sent qu'il doit être plus considérable & plus curieux, vû que ces sortes de Spectacles sont aujourd'hui en bien plus grand nombre qu'autrefois.

HISTOIRE de France depuis l'établissement de la

Monarchie jusqu'au Règne de Louis XIV., par M. Garnier, Historiographe du Roi & de MONSIEUR pour le Maine & l'Anjou, Inspecteur & ancien Professeur du Collège Royal, de l'Académie des Belles-Lettres, Tomes XXIX & XXX. Prix, 3 liv. chacune. A Paris, chez la Veuve Desaint, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques, & Nyon l'ainé, Libraire, rue du Jardinier, quartier Saint-André-des-Arts.

On trouve chez les mêmes *la Collection des Portraits des grands Hommes*, dont il est fait mention dans les trente Volumes in-12 de cette Histoire, 2 Vol. in-4°. reliés. Prix, 36 liv. On y trouve aussi le Tome XV in-4°. de cette Histoire, formant les deux Volumes in-12 que nous annonçons. Prix, 10 liv. reliés. Le même avec les Portraits reliés 12 liv.

COLLECTION de petites Pièces & d'Airs connus pour les Commensans, arrangés pour le Forte-Piano, par M. Charpentier, Organiste de l'Eglise de Paris. Prix, 6 liv. franc de port. — *Trois Sonates pour le Forte Piano*, par M. Tapray, Œuvre XXII. Prix, 4 liv. 16 sols. F. D. P. — *Numéros 9 & 10 du Journal Hebdomadaire*, composé d'Airs d'Opéras François, Italiens arrangés pour le Clavecin. — *Numéros 51 & 52 du Journal de Harpe*, par les meilleurs Maîtres. Prix, chaque Numéro de ces deux Journaux séparément, 12 sols; & pour cinquante-deux Livraisons qui se font tous les Dimanches, 15 liv. franc de port. — *Numéro 12 du Journal de Clavecin*, par les meilleurs Maîtres. Séparément 3 liv. Abonnement pour douze Numéros 15 liv. F. D. P. A Paris, chez Leduc, au Magasin de Musique & d'Instrumens, rue du Roule, à la Croix d'or, n°. 6.

CINQUIÈME Cahier du Journal de Musique Militaire ou de Pièces d'Harmonie, composées & arrangées par les meilleurs Maîtres pour deux Clarinettes, deux Cors, deux Bassons obligés, deux Trompettes, deux petites Flûtes ou Fifres, Tambour, Timbales, Triangles, Serpent ou contre-Basson *ad libitum*, contenant divers Airs d'Opéra, Ouvertures & Marches. Les sept Cahiers suivans paroîtront par abonnement au prix de 24 liv. pour douze Cahiers pris à Strasbourg, ou 30 liv. franc de port. Séparément 3 liv. & 3 liv. 12 sols. On s'abonne en tout temps à Strasbourg, chez Storck, Marchand de Musique, près le pont du Corbeau; & à Paris, chez Ledue, rue du Roule, à la Croix d'or, n°. 6.

NUMÉROS 7 & 8 des Feuilles de Terpsychore pour la Harpe & pour le Clavecin. Prix de l'abonnement pour cinquante-deux Numéros de chaque Instrument, 30 liv. franc de port. Séparément 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Coufineau père & fils, rue des Poulies.

T A B L E.

<i>V</i> ERS sur la Mort du célèbre	transférer & de reconstruire
M. M***,	49 l'Hôtel-Dieu de Paris, 54
— Sur le Plaisir,	50 Académie, 69
Charade, Enigme & Logo	Concert Spirituel, 84
gryphe,	51 Académie Roy. de Musiq. 87
Mémoire sur la nécessité de	Annonces & Notices, 91

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr. le Garde-des-Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 11 Février 1786. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 10 Février 1786. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 18 FÉVRIER 1786.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

QUATRAIN mis par un Membre du Salon
des Arts, au bas d'une magnifique Médaille
exposée par M. Lorthier, célèbre Graveur,
& portant l'empreinte de Mgr. le Comte
DE VERGENNES.

LA liberté d'un hémisphère
Est le moindre de ses travaux ;
La tendre Humanité reconnoît son Héros
Dans le Sage qui veille au repos de la terre.
(Par M. A. C. R.)

N^o. 7, 18 Février 1786.

E

*ADIEUX à Madame G***.*

HÉLAS ! que des adieux sont un pénible ouvrage !
 Mon cœur, plus que ma muse, en connaît le danger.
 Parler de ton départ... en a-t-on le courage
 Quand on n'ose même y songer ?

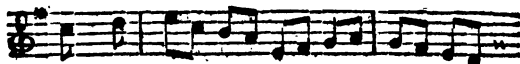
(*Par M. Dechauffy de Robécourt.*)

*COUPLETS Anacréontiques, chantés par
 Mlle L*****, à une Fête de Mariage.*

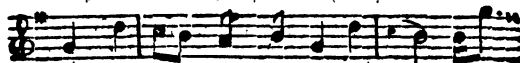
Andantino.



Avec deux Envoyés d'Hymen qui



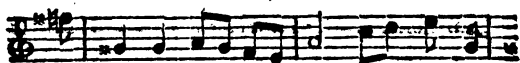
des cœurs al-loient à la què - te ,



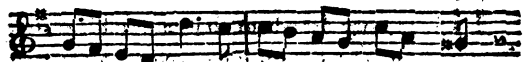
j'eus l'au-tre jour un entre - tien ; ils



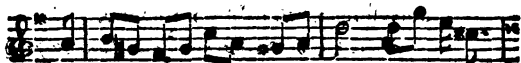
vouloient fai-re ma conquê - te. Suivi



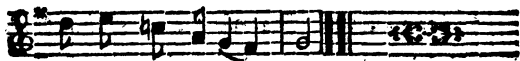
d'un cor-te - ge bril-lant, l'un a-voit



un riche équi - pa - ge : moins fas-



tu - eux, plus é - lé - gant, l'autre me



plaisoit davan-ta - ge.

DANS la foule des curieux

Ayant sur moi jeté la vue,

Ils s'approchèrent tous les deux.

Je rougissois, j'étois émue.

Le plus âgé dit : « Sur ma foi,

« On ne peut être plus gentille.

« De mon compagnon ou de moi,

« La belle, augmentez la famille.

« Il faut faire un choix entre nous :

« Que chacun expose son titre. »

Le plus jeune, d'un ton plus doux,

Demande mon cœur pour arbitre.

E ij

« Quelques talens , beaucoup d'amour ,
» Sont , dit-il , mes seules richesses. »
L'autre promet que chaque jour
Il me comblera de largesses.

— Des plus superbes diamans

Je veux lui faire une couronne.

— Des fleurs , des oiseaux , des rabans ,

Sont les présens que l'Amour donne.

— J'ai des terres & des châteaux ;

Mes chars font voler la poussière.

— Chez moi l'ombre de mes berceaux

Attire la jeune Bergère.

— A mes banquets délicieux

Le nectar fait tourner la tête.

— Mes petits soupés sont joyeux ;

L'amitié souvent les apprête.

— Je fais entendre à mes concerts

Les timbales & la trompette.

— Je fais jouer de tendres airs

Sur mon haut-bois & ma musette.

— Mes boudoirs , de la volupté

Offrent les plus vives images.

— Le bonheur en réalité

Vient sourire à mes paysages.

— L'or éclate sur mes habits.

— Ma jeunesse fait ma parure.

— De l'art ne suis-je pas le fils?

— Et moi celui de la Nature?

A ces débats pour mettre fin ,

« Messieurs , dis-je , il est inutile

» De vous arrêter en chemin ;

» Je veux rester libre & tranquille. »

Au plus jeune je dis tout bas :

« Au retour de votre voyage ,

» Beau pèlerin , ne manquez pas

» De venir à mon hermitage. »

(Paroles de M. Lablée , Musique de M. Guichard.)

*L'APOTHÉOSE du Chevalier D'ASSAS ,
proposé au Concours , avec une Couronne
d'Immortelles pour le Vainqueur , par
une Dame de Province.*

AUX AUTEURS DU MERCURE.

Vous conviendrez , Messieurs , qu'une femme née & nourrie parmi les armes , parce qu'elle est à la fois fille , sœur , nièce , épouse d'anciens Militaires , * & mère de plusieurs fils qu'elle élève pour les remplacer ; qu'une femme qui , mettant tous ses

* L'Auteur a onze frères , beau-frères ou oncles vivans , dont neuf , en comptant son mari , sont Chevaliers de S. Louis , & ont ensemble plus de 320 ans de service ; elle a sept enfans , dont l'aîné n'a que sept ans & demi , & qu'elle a presque tous nourris.

plaisirs & toutes ses espérances dans les soins qu'elle prodigue à sa jeune & nombreuse famille, pour la rendre plus utile à l'État, dont elle éprouve les bienfaits, ne peut qu'avoir l'âme d'un Citoyen & le cœur d'un Soldat.

Comme telle, je vous avouerai donc, Messieurs, avec ma franchise ordinaire, que je me sens dans l'esprit une certaine élévation qui me rend peut-être trop exigeante sur les honneurs dûs au vrai courage, comme aux vrais talents. Les hauts faits & les chefs-d'œuvres m'enchantent, me ravissent; & j'ai l'orgueil de présumer, d'après ce que j'éprouve moi-même, que les grands Hommes n'attendent pour se multiplier, que des encouragements dont l'éclat leur assure les égards du siècle & la vénération de la postérité. Oui, l'amour-propre, ce ressort si puissant du cœur & du génie, ne demande qu'à être flatté pour opérer des prodiges. Mais en vain en produiroit-il; si la récompense n'est illustre comme l'action, en perpétuera-t-elle le souvenir? Ce n'est qu'en consacrant dignement les grands exemples, qu'on fait naître les grandes vertus; & qu'on peut sur-tout les éterniser.

D'après ces principes, Messieurs, qui oütrent peut-être ma délicatesse, quelque ingénieux que soit le moyen que vous proposez pour célébrer le Guerrier généreux qui sacrifia sa vie au salut de l'armée, il ne me paroît pas répondre à ce que nous lui devons. Ce n'est aussi qu'avec regret que j'ai vu le nom du brave d'Assas, lui dont l'éloge auroit dû être le sujet d'un concours au Lycée comme au Parnasse; lui dont la statue élevée au champ de Mars, ne pourroit que concourir à prématurer dans ses Elèves le patriotisme & l'éducation; ce n'est, dis-je, qu'avec regret que je l'ai vu, ce nom, qui méritoit en effet d'être éternisé par les chants immortels de l'Ode & de l'Épopée, réduit à l'honneur fugitif de l'Acrostiche & des Bouts-rimés.

D'abord, piquée d'une plus noble émulation, & croyant ce Héros trop au-dessus d'un culte si frivole, je sentis de la répugnance à couvrir sa tombe à jamais glorieuse, de fleurs éphémères : je voulois lui rendre un hommage non moins durable qu'affectueux. J'osai donc, Messieurs, concevoir & même ébaucher un monument plus digne de celui qui eût jadis obtenu des autels. Mon ardeur impatiente sembloit agrandir mes facultés, mes idées, & m'assurer les plus brillans succès. Dans cette douce illusion, j'espérois remplir une tâche que j'avois tant à cœur, parce qu'elle étoit non-seulement plus convenable à sa haute destinée, mais encore plus conforme à ma sollicitude maternelle ; car, en employant le charme des vers pour consacrer sa mémoire, mon premier desir étoit de développer dans mes enfans, par une leçon touchante & énergique de grandeur d'âme, le sentiment de leur naissance ; je n'aspirois qu'à leur communiquer l'enthousiasme qui m'animoit, en leur peignant un si grand exemple du dévouement qu'ils doivent à tant de titres au Prince & à la Patrie.

Non, Messieurs, je ne pourrois vous dire avec quelle émotion j'essayois, pour exalter leur âme, de retracer cette nuit sombre & terrible, où notre Armée, sur le point d'être surprise, dut, comme vous savez, son salut au Génie tutélaire qui veilloit à sa sûreté ; à l'intrépide & vigilant d'Assas, qui étoit alors de garde. O ciel ! avec quel effroi je me le représente encore, lorsqu'allant seul reconnoître des Troupes qu'il ne croyoit pas suspectes, & qui, à la faveur de l'obscurité, s'avançoient vers notre camp à grands pas & sans bruit, il est tout à-coup arrêté par vingt bayonnettes, la pointe au corps, & surtout lorsqu'une voix furieuse & sourde, faisant retentir à son oreille l'alternative effrayante du silence ou de la mort, il ne déféra à cette menace qu'en criant à ses Soldats : *feu ; c'est l'Ennemi !*

Hélas ! Messieurs, si ce cri de l'Héroïsme, qui me frappe encore de terreur & d'admiration, fut en même-temps le signal d'une défense heureuse pour notre armée, & d'une prompte déroute pour les Alliés, il fut aussi le dernier mot, ou plutôt le dernier soupir de ce mortel magnanime, qui tomba sur le champ percé de mille coups.

Quel trait offriroient les fastes Républicains, plus capable d'échauffer la verve de nos Poètes & le courage de nos Guerriers ? Mais pour moi, quoique vivement pénétrée de ce trait sublime, j'éprouvai bientôt, Messieurs, en voulant m'élever jusqu'à mon sujet, que trop resserrée dans la sphère étroite que les devoirs de mon état & les bornes de mon esprit m'ont prescrite je ne pourrois suffire à une si grande entreprisa. Pourquoi faut-il donc que le zèle ne puisse pas toujours suppléer le talent, & que nous autres femmes, nous soyons plus faites pour manier l'aiguille, que pour emboucher la trompette ?

Cependant, Messieurs, je n'étois pas encore découragée par mon insuffisance ; j'avois un motif trop louable & trop pressant, celui d'enflammer mes fils par un si beau modèle. Déjà voulant m'embrâser moi-même de plus en plus de l'ardeur qui fait les Virgiles & les Scipions, j'invoquois les mânes illustres de cette victime de l'honneur, lorsque, pour remplir mon plan, je cherchai en vain dans le Dictionnaire Historique, les détails nécessaires sur sa vie, sur sa famille, & les circonstances que j'ignorois, de l'action mémorable que je voulois chanter. Indignée d'une pareille omission, je jettai le Livre de dépit, & je renonçai à mon projet.

Je me borne donc, Messieurs, à offrir par votre entremise, s'il vous plaît de me l'accorder, une Couronne d'Immortelles à l'Auteur qui, selon vous, célébrera le mieux, dans un Poème héroïque, ce Chevalier aussi recommandable que Bayard par

sa valeur, & plus heureux par sa mort. Puisse l'ingénieux Concurrent que cette foible récompense animerait assez pour l'emporter sur ses rivaux, entrer dans mes vues, dans mes sentimens, & terminer son ouvrage par le tableau pathétique d'une femme qui, patriote aussi généreuse que mère tendre, verroit sans foiblesse nos légions triomphantes, mais en deuil, déplorer sur leurs trophées sanglans, la perte de son fils le plus chéri, & le proclamer comme leur libérateur !

Non, Messieurs, une femme sensible & forte n'est point, pour de vrais Philosophes, un être de raison : vous aimez trop à vous persuader, moins encore par l'Histoire que par ce qui vous environne, qu'il en existe qui sauroient réunir la sensibilité nationale à la fermeté Athénienne. Eh, quelle Française, quoique conjurant chaque jour le ciel d'écarter à jamais la circonstance fatale qui exigeroit d'elle un pareil sacrifice, n'imiteroit pas dans l'occasion une mère si respectable ? Heureuse & fière d'un titre si flatteur & si sacré, quelle est la Française qui, malgré la frivolité ridicule de nos mœurs, toujours fidelle à la gloire sans trahir la Nature, n'embrasseroit pas avec transport, ne loueroit pas avec orgueil le digne objet de son admiration & de ses larmes, son fils enfin expirant sur son bouclier, comblé des bénédictions de l'Armée, & couronné des lauriers de la victoire ?

Enfin, Messieurs, c'est sur ce tableau, si susceptible d'être embelli par la poésie comme par l'éloquence, que je voudrois fixer les yeux & le cœur de mes fils, pour leur élever les sentimens, & les familiariser avec les dangers. Ne pouvant par moi-même leur offrir ce moyen d'instruction, j'ai cru pouvoir profiter des ressources que me fourniroit à cet égard le concours. On a établi des jeux en l'honneur de ce Héros, & la gloire exigeoit des monumens. Mais

vous voyez, Messieurs, que pour m'y conformer de mon côté autant que je le puis, je ne m'adresse point à ces Auteurs dont l'âme vénale ne connoît que la valeur intrinsèque des récompenses, & dont il faut tenter la cupidité pour exciter l'émulation. Le seul amour de la Patrie & de la gloire peut donner du mérite à la Couronne que je propose, & la faire disputer dignement. C'est dans vos mains sur-tout, Messieurs, qu'elle prendra son véritable prix, si vous voulez vous en rendre les arbitres; si, après l'avoir fait briller aux regards des combattans, vous devez en décorer le front du vainqueur. Alors je quitterai le voile de l'anonyme, pour vous remettre ce gage de l'honneur qu'il aura si bien mérité, & applaudir à la fois à votre zèle & à son triomphe.

A Arc-en-Barois, le premier Janvier 1786.

Les sentimens que renferme cette Lettre, & la manière vive & animée dont ils sont exprimés, doivent inspirer l'impatience d'en connoître l'Auteur. Bien sûrs de ne pouvoir compromettre que sa modestie, nous oserons nommer Mme la Baronne de Thomassin de Juilly. Nous espérons qu'elle nous pardonnera une indiscretion dont nos Lecteurs nous sauront gré, & qui ne peut que concourir à ses vues; car c'est donner un aiguillon de plus à l'émulation des concurrens.

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Malheureux*; celui de l'Énigme est *Cheminée*; celui du Logogryphe est *Accoucheur*, où l'on trouve *ruche, chou, cor, roche, cure, cou, couche, cruche, cour, cher, char, cœur, Écho.*

CHARADE. *

CHERCHE mon premier dans la gamme
 Par mon second on a ce métal enchanteur
 Qui corrompt en tous lieux l'homme ainsi que la
 femme ;
 Mon tout est un fléau dont le nom fait horreur.

(*Par M. Brissat, Peintre, & Professeur de
 Dessin & d'Ecriture à Roanne.*)

* Il s'est glissé, N°. 6, une faute d'impression essentielle dans l'explication de la Charade, insérée N°. 5 :
 au lieu de *bonsoir* ; lisez *bonjour*.

É N I G M E.

JE suis souvent d'un grand prix par-devant ;
 Je vaux toujours assez peu par-derrière ;
 Mais je suis haute , j'aime à briller par-derrière ,
 Et je me cache par-devant.
 Tel gros Fermier me garde par-devant ,
 Qui rougiroit de m'avoir par-derrière ;
 Et tel faquin m'étale par-derrière ,
 Qui voudroit bien me tenir par-devant.
 Chez quelques-uns je suis également
 Et par-devant & par-derrière ;
 Mais chez le plus grand nombre on ne me voit souvent
 Par-derrière ni par-devant.

(*Par M. H.. de F....*)

E vj

L O G O G R Y P H E.

JE déplaïs aux enfans, toujours je les tourmente ;
 Et quoique je ne sache rien ,
 Dirigée à-propos , j'enseigne, j'argumente
 Mieux que ne fit Quintilien.
 Plus d'un Docteur couvert de gloire
 Ne doit qu'à mes leçons son art & ses talens.
 J'ai conduit maint Élève au Temple de Mémoire ;
 Mais auprès de beaucoup j'ai bien perdu mon temps.
 Si parmi ces derniers vous ne faites point secte ,
 Mon voile sans effort sera bientôt percé.
 Un métal , un article , une plante , un insecte
 Vont me montrer d'abord à votre œil exercé.

(Par M. Sant. . .)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

É T R E N N E S *Lyriques , Anacréontiques ,*
 pour l'année 1786, présentées à MADAME.

Les vers sont enfans de la lyre :

Il faut les chanter , non les lire. *La Motte.*

A Paris , chez l'Auteur , rue des Nonain-
 dières , N^o. 31.

RIEN de plus facile que de rimer une Chan-
 son médiocre. On rencontre dans le monde

de petits Abbés qui ont soin, quand ils dînent quelquepart, de se faire engager par quelqu'un de la société, à composer au dessert une Chançon. Ils font d'abord semblant de se défendre; & si par hasard on n'insiste pas, ils n'en quittent pas moins la table, en disant qu'ils cèdent aux instances; ils s'enferment dans un cabinet, & reviennent un quart-d'heure après avec une demi-douzaine de couplets. Personne ne pense plus à eux quand ils rentrent; il faut qu'ils engagent de nouveau quelqu'un à les prier de chanter les couplets qu'on les a priés de composer. Ce n'est point ainsi que s'y prenoit feu M. Collé. Je lui ai entendu dire qu'il avoit quelquefois cherché un mot heureux ou une rime originale pendant plus d'une semaine. Aussi les couplets sont-ils toujours très-piquans par la forme qu'il leur donne; mais ils sont trop libres, & de plus dépourvus de grâces; défaut essentiel qui empêche que les Chançons, estimées des Gens de Lettres, ne soient dans la bouche des jolies femmes. Le véritable mérite du Chançonnier ne consiste pas, comme quelques-uns se le sont imaginé, dans un choix pénible de rimes difficiles bizarrement clouées à la file les unes des autres, mais dans la netteté, dans la grâce des détails, & dans le charme d'une facilité harmonieuse. Je ne prétends pas disconvenir pour cela que la Chançon ne soit une bagatelle littéraire très-facile, pour peu qu'on ait porté son talent de ce côté. La marche de l'air amène sans nulle

combinaison la mesure du vers, indique les repos, & dispense de l'accessoire des idées & du style. Les Chançons à refrain sont encore plus faciles que les autres; son retour naturellement amené supplée à l'esprit, & entient lieu. Il ne faut donc pas s'étonner que tout le monde se mêle d'en faire. Mais en même-temps tout le monde se répète. En général, rien de plus fade & de plus monotone qu'une Collection un peu volumineuse de couplets; on est sûr d'y trouver à chaque page:

De ces lieux communs de morale lubrique.

qui, dénués du mérite du style, ne peuvent guères plaire qu'aux Iris & aux Phrynés auxquelles ils sont adressés. C'est-là, pour citer un passage charmant de l'*Ombre de Duclos*, Pièce comparable au *Pauvre Diable*, c'est-là que

D'aimables libertins,

Fripons charmans, petits Auteurs badins,
Viennent chantant. Comme une serinette
Incessamment leur voix siffle & répète
Les mêmes sons; Ismène, Iris, Doris,
Phylis, Rosis, & Zulmis & Cloris,
Thémire, Elmire, & Rosette & Lisette,
Et tous ces noms que leur fécondité
Heureusement créa pour la Beauté.

Si ces Recueils, appelés anacréontiques, ne sont pas meilleurs, ce n'est pas tout-à-fait

la faute des Rédacteurs. Une année ne peut produire un volume de bonnes Chançons. D'ailleurs, si l'Éditeur de celui-ci recherche avec soin les Pièces échappées à nos modernes Anacréons, il y insère avec trop de complaisance les couplets anodins des petits Rimeurs de société; qui se croient, avec quelque raison, trop honorés d'y avoir place. De là des Chançons où tout, jusqu'à la rime, est défectueux. En jetant les yeux sur la liste des Auteurs de sa Collection, on est étonné d'y chercher en vain la plupart des noms des favoris des Muses, tandis que les noms les plus ignorés y fourmillent. Ce n'est pas qu'il faille exclure toutes les pièces qui ne viennent pas d'un faiseur de vers de profession :

On a vu le vin & le hasard

Inspirer quelquefois une Muse grossière,

Et fournir sans génie un couplet à Linière.

La meilleure Chançon du Recueil de cette année, est de M. François, Peintre. Elle est réellement du bon temps & du bon genre. Ce ne sont point des bluettes d'esprit; c'est de la verve lyrique; c'est de l'imagination puisée dans le cœur. Elle est intitulée : *Ode Anacréontique à Glycère*. Elle est fort longue; mais le Poète n'a pas perdu haleine une minute. En voici quelques couplets.

PUISSIONS-NOUS de la jeunesse

Conserver le sentiment,

Et jusque dans la vieillesse
Nous aimer si constamment
Qu'un jour la Parque trompée,
Voyant nos tendres amours,
Pense être encore occupée
A filer nos plus beaux jours !

SANS cette amoureuse ivresse
Qui console l'Univers,
L'homme au sein de la paresse
Cède au poids de ses revers.
N'éprouvant que peine au monde,
L'ennui bientôt le vieillit ;
Mais Vénus paroît sur l'onde :
Il aime ; & tout s'embellit.

LES Dieux dont la bienfaisance
Enfin daigna nous former ;
Malgré toute leur puissance
Ne pouvoient nous animer :
Et la Nature endormie ,
Privée à jamais du jour ,
N'auroit pas connu la vie
Sans un soupir de l'Amour.

Vous, qui n'aimez que la gloire ,
Sachez qu'Artiste ou Guerrier ,
Tous ceux qu'a vantés l'Histoire ,
Ont joint le myrthe au laurier ;

Et si le fils de Bellonne
Par la gloire est tourmenté,
C'est qu'il veut une couronne
Des mains de la volupté.

On avoit reproché à l'Éditeur d'avoir oublié que les Muses sont Vierges, & qu'il ne faut pas en faire des courtisannes. Il a eu égard à ce reproche, & son choix est plus épuré. S'il préféroit les bonnes Chançons imprimées dans le cours de l'année, aux médiocres absolument nouvelles; si dans la suite on ne pouvoit pas dire des Étrennes Lyriques, Là, tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux,

elles pourroient entrer en concurrence avec l'Almanach des Muses & les Étrennes d'Apollon.

PROJET du Nobiliaire de la Haute-Guienne, où l'on n'emploiera que des titres originaux, dédié à Nosseigneurs les Administrateurs de la Haute-Guienne, par M. Lavaisière, Prêtre, Prieur d'Escamps, au Diocèse de Cahors, avec cette épigraphe :

L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dînée.

A Villefranche de Haute-Guienne, de l'Imprimerie de Védeilhé.

IL ne faut pas, ainsi qu'on le verra bientôt,

regarder comme un simple Prospectus le *Projet* sur lequel nous allons nous arrêter un moment.

M. l'Abbé Lavaissière, très-exercé dans la science généalogique, se propose d'écrire le Nobiliaire de la Haute-Guienne; & l'on ne peut qu'applaudir aux motifs qui lui en ont inspiré le projet. Combien de Gentilshommes ensevelis dans une oisive obscurité, parce qu'une pauvreté absolue leur rend presque impossibles des preuves de Noblesse, trop souvent dispendieuses ! M. l'Abbé Lavaissière prétend porter la lumière sur leur antique-berceau, & leur restituer leurs anciens droits à la considération publique. Le tableau qu'il trace de la Noblesse pauvre, est touchant & plein d'intérêt.

Mais aux yeux de la philosophie, cet Ouvrage pourroit offrir moins d'avantages que de dangers; il pourroit n'être qu'un monument érigé à la vanité; il pourroit ne rendre que fiers des Citoyens qu'on voudroit voir heureux; en un mot, mettre un dangereux orgueil à la place d'une tranquille pauvreté. Aussi l'Auteur ne borne-t'il pas ses vues à donner une simple nomenclature; il fera moins connoître les honneurs de l'ancienne Noblesse que les services qui les lui ont acquis; enfin il s'efforcera d'inspirer aux fils inconnus de nos antiques Chevaliers, le noble projet de recueillir, non l'héritage de leur nom, mais celui de leur gloire.

L'Assemblée Provinciale de Haute-Guienne,

en applaudissant au zèle de M. l'Abbé Lavaiſſière, a accepté la dédicace de son Ouvrage; & par une délibération qui atteste une active bienfaisance, elle a arrêté que lorsqu'un pauvre Gentilhomme aura fait devant M. l'Abbé Lavaiſſière preuve d'ancienne Noblesse, le Président de l'Administration en écrira au Ministre de la Province, & emploiera *tous les moyens que son zèle lui inspirera pour attirer les regards du Souverain sur cette intéressante victime du malheur & de la pauvreté.*

Cette résolution, en prouvant l'humanité de l'Assemblée Provinciale, prouve en même-temps la confiance que lui inspire M. l'Abbé Lavaiſſière. Il faut l'avouer, les Ouvrages de ce genre trouvent aujourd'hui dans l'opinion publique un préjugé défavorable qu'on n'a que trop souvent justifié; les *Généalogies* ne sont quelquefois que des titres sollicités par l'imposture, & accordés par la bassesse; elles attestent moins la Noblesse d'une Famille que la vénalité de son Généalogiste. M. l'Abbé Lavaiſſière paroît disposé à combattre ce préjugé, non par ses raisonnemens, mais par son Ouvrage même; & en effet, le Projet qu'il vient de publier respire par-tout un amour courageux pour la vérité.

« Ce n'est pas, dit-il, sur le plan des Nobiliaires ordinaires que je me propose de travailler; je serai l'Auteur, & non pas seulement l'Éditeur de mon Ouvrage. Ce ne sont pas des Mémoires généalogiques qu'on doit m'envoyer; c'est une preuve

» par titres qu'on doit faire devant moi. Je
» veux pouvoir garantir la vérité de tout ce
» que je dirai, & je jure de ne rien écrire que
» ce que j'aurai lu dans des actes dignes de foi.»

M. l'Abbé Lavaissière s'attend bien à des indiscretions, à des importunités, à des persécutions; mais pour s'en affranchir, il se propose de substituer aux formes honnêtes, si elles ne réussissent point, la fermeté la plus positive. Cette idée seule anime son style; & il ajoute, en parlant du faux Noble qui insisteroit : « Si cet homme, malgré mes refus, » faisoit encore de nouvelles instances; s'il » me connoissoit assez peu, s'il s'oublioit » assez lui-même pour oser me solliciter, à » prix d'argent, de mettre son mensonge » dans mon Livre, la plus cruelle vengeance » suivroit de près cet outrage fait à ma délicatesse; je le dénoncerois à toute la Noblesse du Royaume; je publierois sans ménagement, & sa fable & les infâmes propositions qu'il auroit osé me faire; je le dévoüerois à jamais au ridicule, au mépris public; & la menace que je consigne dans cet Écrit, est une barrière que je veux élever » entre mon Livre & de pareils séducteurs. »

Enfin M. l'Abbé Lavaissière, pour se prémunir contre la séduction, ou plutôt pour n'avoir pas à la combattre, prend des précautions qu'il exprime avec la plus grande franchise : « Je prie, dit-il, les Gentilshommes qui » voudront me faire parvenir leurs titres, de ne » pas me les porter eux-mêmes; ils me feroient

» perdre beaucoup de temps, & leur voyage
» feroit inutile, parce que j'ai fait vœu de ne
» parler de généalogie que par écrit. »

Mais quand cet Ouvrage ne feroit pas assez intéressant par lui-même, il feroit bien ennobli sans doute par l'objet auquel l'Auteur en a consacré le produit. Son *Nobiliaire* se vendra au profit des pauvres de son bénéfice, qui s'étend sur un territoire de treize lieues de circonférence, sur le sol le plus ingrat de cette Province. « Je serois sûr, dit
» M. l'Abbé Lavaissière, d'exciter la commi-
» fération de l'homme le moins sensible, en
» lui montrant le pain que mangent les meil-
» leurs habitans de cette terre infortunée. »

C'est pour adoucir leur triste situation, qui, dans ce moment, est plus affligeante que jamais, qu'il demande une modique rétribution à chaque Gentilhomme, pour prix de sa généalogie; & c'est un motif de plus qui fait desirer le succès de son entreprise. *

* On peut écrire à M. l'Abbé *Lavaissière*, à *Lauzerte*, en Querci; & en attendant qu'il puisse indiquer les voies dont on se servira pour lui faire parvenir les papiers de tous les points de la Province, on pourra les déposer chez M. *Rames*, Curé de *Concors*, sur la route de *Villefranche* à *Cahors*, & chez M. *Cathiat*, *Grossier* en Chef du *Sénéchal* à *Lauzerte*, qui donneront un reçu de ce qu'on leur remettra. Quant à la somme de la rétribution, elle ne doit point parvenir jusqu'à M. l'Abbé *Lavaissière*. On est prié de l'adresser à *Cahors*, à l'adresse de M. *Rames*, qui la versera directement sur les infortunés à qui on la destine.

VARIÉTÉS.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

Du Château de la Muette, 1^{er} Décembre.

MONSIEUR,

Le compte avantageux que, dans le N^o. 13, vous avez rendu des *Aventures d'Ab-dul-Mazour*, suite des *Contes Orientaux*, * leur a donné une célébrité qui nécessite une nouvelle Edition; je songe à l'augmenter de quelques *Lettres*; mais auparavant, je souhai terois pressentir le goût du Public, qui doit diriger le mien. Un court Préambule (il faut me le permettre) rappellera Caleb à mes Lecteurs: pleins d'indulgence pour un étranger, un *vieillard*, ils ont pardonné sa morale, son enthousiasme, ses fréquentes comparaisons: je ne me sépare plus de cet heureux Caleb; comme *Historien* ou comme *Editeur*, je compte sur sa fortune, & je lui abandonne la mienne.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,
Monsieur,

Votre très-humble servante,
MONNET.

Caleb avoit vu ses amis s'amuser du Conte de la *Femme bien Corrigée*, s'attendrir à celui de la *Bien-*

* Le premier & le second Tome des *Contes Orientaux*, ou *Récits du sage Caleb*, par Mme Mon. . . , se vendent ensemble ou séparément chez Gueffier, rue de la Harpe, & Mérigot, vis-à-vis l'Opéra.

faifance ; des larmes de douleur & de joie avoient coulé fur leurs joues en écoutant ces ~~surprenantes~~ *surprenantes* Aventures d'Ab-dal-Mazour. Aujourd'hui , dit le sage Vieillard à la troupe affsemblée , qui le preffoit de commencer un nouveau récit , nous lisons les Lettres de Jenny Blein-More , dont je garde un précieux fouverir. Ce fut à Surate , où fe raflembient les Hommes de toutes les Nations , que je vis cette Jenny fi aimable & fi aimante ; je ne fais fi c'eft elle , fimple , ingénue & modeste , que j'aime dans ces Lettres , ou la paffion chère à tous les cœurs , qu'elle y a peinte en traits de flamme ; mais je ne les lis point , & je crois que vous ne les entendrez pas avec indifférence. Je penfe que le développement des orages du cœur d'une Européenne en proie à l'amour , mais vertueufe ; que ces peintures intéressantes , dont nos Ecrivains ne nous offrent point l'idée , vous amuferont davantage , en piquant votre curiosité , que des aventures qui , prises au milieu de nous , ne vous présenteroient que le tableau connu de nos mœurs.

PREMIÈRE LETTRE de Jenny de Bleinmore
à Caleb , de la plaine de Cambaye , au
lever du foleil.

Sage Caleb ! je m'éveille avec le jour ; vous avez... vous n'avez que ma *feconde* penfée , je l'avoue ; mais vous êtes la *première* perfonne à qui j'écris ; celle à qui j'ai le plus befoin de parler , & la feule à qui j'ai l'affurance de tout dire. Que de chofes j'aurois à vous révéler !... Si je ne vous favois pas autant d'affaires qu'a paffé de nuits la Sultane *Shevazade* à conter de belles hiftoires au fublime Calife fon époux ; fi mille & une occupations ne vous enchaînoient dans votre cabinet , ou dans celui de Sadi ; fi je fongeois plus à ce qui me flatte qu'à ce qui vous

convient, je vous dirois : Venez me trouver sous ce berceau que vous aimez tant, & là, nous causerons... De quoi donc, Caleb, voudrois-je si marin causer avec vous ? — Mon excellent ami, ne devinez point ce que je ne vous dis pas, ce que moi-même j'ignore, ce que je ne veux pas savoir. — Ne puis-je donc pas vous parler de vous, & de vous seul ? Ce sujet manque-t-il d'intérêt pour moi ? Je recherche vos entretiens ; ils m'instruisent : vos récits piquans & variés m'intéressent toujours. Vos coutumes & vos mœurs, l'effroi de nos Européennes, ont des charmes pour moi, & plusieurs de ces minutieuses, mais salutaires pratiques recommandées par votre habile Législateur, moi, profane, je les observe avec assez de soin. J'aime vos campagnes, aussi vives que les nôtres sont froides, vos bosquets touffus, vos fleurs éclatantes, vos fruits savoureux ; je me plaindrois sous le beau ciel qui vous a vu naître ; je voudrois y fixer ma demeure ; qu'elle fût près de la vôtre, qu'un toit touchât l'autre ; qu'une même terrasse les joignît tous les deux. — Si Sadi, qui fait chétir tout ce qu'il aime, & donne ou fait espérer le bonheur à tout ce qui l'approche, venoit nous y trouver !... Caleb, vous n'en seriez pas fâché ? — Il faudroit bien l'y recevoir... J'aimerois alors jusqu'à ces hautes & fortes murailles des Sérails, si difficiles à franchir pour la pensée même : l'imagination s'étonne, s'arrête, se brise là, & l'ame, sans distractions, peut s'occuper d'un seul objet, d'un seul ! s'en occuper sans cesse & toujours ! Avec quelles délices je me verrois renfermée pour la vie, où tant de femmes frémissent de passer plus d'un jour ! J'échangerois contre ce bien inappréciable à mes yeux, & si désiré de mon cœur, toutes les fortunes, tous les royaumes de ce monde, tous les mondes de cet univers, si je les avois à ma disposition.

Adieu, Caleb ; à ce soir. Sadi sera-t-il avec vous ?

— Je

— Je ne relis pas ma Lettre; je n'oserois la remettre aux mains de Betsy : cette extravagante Lettre ne partiroit pas, si je la relisois. Adieu; aimez un peu Jenny Blein-Mère.

II^e LETTRE à Caleb.

Notre promenade dans la Vallée des Peupliers ne se fera pas ce soir, comme je me l'étois proposé. Je ne sortirai point; je ne saurois marcher. Ma tête me pèse & me fatigue; un léger mouvement de fièvre agite mon sang; un autre mouvement... je le crois moins léger, agite aussi mon âme.... Ses pensées fugitives, & trop souvent les mêmes.... Je ne la reconnois plus. Le calme, la fraîcheur des champs, du ciel & de la terre, ce repos de la Nature à son réveil, contraste fortement avec ce trouble que je porte par-tout. Les oiseaux dispersés ou réunis, chantent sous les tilleuls; moi, solitaire, je soupire. Vous, sage & heureux Caleb, que faites-vous ? — Le Soleil dore la cime des platanes du petit bois; le doux reflet de ses rayons n'éclaire que d'un jour foible & sombre la chambre où je vous écris, où je vous attends. Betsy l'a jonchée de fleurs; l'air en est embaumé, & des cuvettes pleines d'une eau souvent renouvelée, entretiennent la fraîcheur dont j'ai si grand besoin. — Il me seroit doux de la respirer avec vous ! — Je ne vous presse cependant pas de me venir trouver; je respecte vos travaux, vos loisirs même; ils servent à votre gloire, & sont chers & utiles au monde; mais, du moins, quand la nuit vous forcera d'interrompre vos études, venez vous reposer auprès de moi. La présence d'un ami augmente le charme des douces jouissances, & le mal s'apaise ou cesse devant lui.

Sage Caleb! venez me rendre ma santé perdue; le repos, qui commence à me fuir, que je ne crains

N^o. 7, 18 Février 1786.

F

pas assez de perdre, & qui, peut-être, vaut la santé. Je vous montrerai le buste du grand homme que... que nous aimons tous deux. Je ne l'ai que depuis hier. Il est à moi ! L'Egyptien Houdo-Phanès, si justement célèbre, s'est surpassé lui-même, enflammé par son modèle. L'acier poli répète cette image chérie ; elle est là, sur ma table, tout près de moi, livrée à mes regards avides ; ils la dévorent ; ils ne peuvent plus s'en détacher. Le savant Artiste n'a pas seulement tiré d'un bloc informe les traits de Sadi, une ame.... Eh ! quelle ame brille sur son front, étincelle en ses yeux ! une flamme céleste, celle du génie, anime cette composition divine. Ce marbre est vivant pour moi. C'est un être qui pense, qui... peut sentir. Je lui parle.... Non, il n'a que du génie & de l'esprit ; il ne me répond point ; il ne m'entend pas. Sadi lui-même ne sait pas m'entendre.... Je l'ai couronné de roses & d'une légère branche de myrte.... En vérité, je crois que j'ai rougi. — Dieu ! je ne voudrois pas pour rien au monde, que Sadi pût savoir... qu'il pût même soupçonner... En effet, cette parure semble étrangère à cette tête, belle certainement & gracieuse, mais plus imposante encore ; & ce front est si majestueux, qu'il ne faut pas l'ombrager même de roses. Ne le pensez-vous pas, mon sage ami ? C'est vous que j'en veux croire. Vous voyez à toutes les heures, vous vivez familièrement avec ce Sadi, que moi, bien souvent, j'ose à peine regarder. — Il est à Surate, où rien ne l'intéresse, parce que vous l'y avez amené ; il n'y reste que parce qu'il vous aime ; il ne peut vous quitter.... Heureux Caleb ! vous le connoissez donc bien ; répondez-moi, & ne me dites jamais que la vérité : j'aurai la force de l'entendre. Faut-il que j'arrache de son front cette guirlande que ma timide main & mes timides vœux.... Je n'en aurai point la force ; j'ai besoin de votre secours, de vos conseils ;

Je les demande, je les attends. Venez ce soir, que je sache... Je sais ce que vous avez à me dire... Malheureuse Jenny! — Adieu, Caleb. Tenez donc toute prête une couronne de laurier pour votre incomparable, votre immortel ami; il n'aime que celles-là.

MY LETTER to Caleb, a minute.

Quelle foule d'importunes visites! Cruelle gêne! dans quelles tortures m'ont tenue ces Etrangers; car tout m'est étranger, hors Caleb & son ami! — Que nous savons peu le matin (c'est votre doctrine, devenue la mienne) ce que le Ciel nous réserve pour le soir! Quel déluge d'ennuyeux & d'ennuyeuses parfaites!... Ici, comme dans ma Patrie, en bien, en mal, les femmes me semblent être, plus que les hommes, *complètement* ce qu'elles sont. Je m'étois flatée que le bruit de mon indisposition répandu dans la Ville, chasseroit de chez moi ces Maillouviennes indolentes, qui, ayant passé la moitié de la journée sur leur lit & dans leur bain, cherchent à perdre l'autre dans des amusemens qu'on ne rencontre guères chez une malade; je croyois que nous serions seuls, &, qu'encouragée par vous, je pourrois verser dans votre sein des secrets que le mien ne peut plus contenir. Je vous aurois confié peut-être... Je ne saurois me résoudre à l'écrire... Quelle contradiction! Pourquoi cette espèce de *trombe* est-elle venue fondre sur ma seule tête? Elisabeth, ma vieille nourrice, qui ne me quitte pas, m'observe sans cesse, & lit dans ma pensée mieux que moi-même, a parfaitement démêlé au-travers de l'effroi, l'étonnement que me causoit ce *Météore humain*. Elle prétend que sa soudaine apparition est une *politesse*, & qu'aussi long-tems que je serai indisposée, cette masse enfonçant ma porte.... M'en préserve le Ciel!

Fij

Quoi ! parce que je souffre , le Siamois & le Turc , à qui je rends l'indifférence qu'ils ont pour moi , s'imposeront le religieux devoir de me faire souffrir davantage ! parce que je suis malade , il faut qu'on me tourmente ! Je ne le souffrirai pas , & la solitude sera du moins pour moi le dédommagement de la douleur. Je prétends m'enfoncer à mon gré dans la retraite & le silence. Je les aimai toujours. Oui , mon sage ami , lors même que mon sang & mes humeurs circulant ensemble sans désordre , ne faisoient battre que d'un mouvement uniforme & doux ce cœur , qui , maintenant immobile , s'il n'est violemment agité , n'éprouve plus que des langueurs ou des convulsions ; lors même , dis-je , que la santé portoit une joie vive dans mon ame plus calme , je craignois le grand jour ; je fuyois le monde ; il m'attristait , me rendoit stupide , mêtoit à la fois ma pensée & ma gaieté : — J'ai ressenti l'une & l'autre dès que la foule s'est dissipée & , parce qu'elle ne m'obsède plus , je me trouve infiniment heureuse.... Hélas ! l'absence du mal est peut-être le bien le plus doux d'ici-bas ! — Mais cet enjouement qui m'étonne , & que je sens croître à mesure que je m'entretiens avec vous , n'auroit-il point une double cause ? Mon ami , je m'examine & me surveille trop bien , pour ne l'avoir pas cherchée au fond de mon cœur.... C'est bien la plus folle espérance ! Je rougis de ma confiance , de ma crédulité , de ma joie insensée.... Ecoutez , écoutez , & soyez indulgent. Dès que j'ai été libre , j'ai couru à mon buste chéri ; les roses qui le couronnent encore , sont belles & fraîches ; & , transportée , j'en ai conclu... Sensible Caleb ! vous devinez ! j'ai baisé légèrement son front , ses yeux , qu'une ame céleste fait scintiller. La tristesse a fui loin de moi ; c'est le soleil dissipant les nuages que le matin amasse dans le ciel. Me voilà rêvant , déraisonnant , consultant de frivoles oracles. Ce myrte qui semble verdoyer ;

ces roses vives ; font pour moi ce qu'étoient pour ces Romains à jamais célèbres , les vases sacrés ; j'observe , j'interroge ces fleurs ; je crois ce qu'elles annoncent , parce que ce qu'elles annoncent seroit ma suprême félicité.

On consacre le vol des cornues , les entrailles des genisses , & les roses qui pendent au front qu'on adore ; on voit ce qu'on espère ; on croit tout ce qui flatte. Avant d'avoir vu Sadi , lorsque je jouissois de toute ma raison , il y a quatre mois , je ne croyois certainement pas aux augures. Adieu , Caleb : je vous dis bon soir. Le sommeil , ou plutôt l'épuisement , me force de vous quitter ; mais je ne me sépare pas entièrement de vous ; je suis sûre de vous retrouver dans mes rêves.

IV^e LETTRE au même.

Ma vie se consume dans les alternatives de la joie & de la douleur , les secousses répétées de la crainte , de l'espérance ; des desirs fatiguent mon ame épuisée ; j'ai besoin de l'épancher : il me faut un ami qui l'entende , qui la console ; ce sera vous , sage Caleb : venez à mon secours ; venez aider une infortunée à recouvrer sa raison.... Il est trop tard. Quel feu circule dans mes veines , & allume mon sang ! qui fait battre mon cœur avec cette violence ! qu'a-t-il ? que veut-il , que peut-il espérer ? Imprudente Jenny , serois-tu réservée au malheur affreux d'aimer un indifférent ? Suis-je venue de si loin pour souffrir , me plaindre , brûler ? Oui , brûler ! je ne crains plus de l'écrire ; vous le savez , vous l'avez vu. Pourrois-je vous dérober tant d'amour ? Cachez-on à ses voisins l'incendie de sa maison ? Vous avez surpris hier encore mes regards attachés sur Sadi ,

qu'ils cherchent toujours... Il sembloit détourner les siens, & les vôtres paroïssent interroger mon ame, & me plaindre. Mon tendre ami, j'ai besoin, en effet, de toute votre pitié : j'aime seule... Moi ! j'aimerois seule ! je serois destinée à cette humiliation ! Oui, Caleb, cette épouvantable disgrâce m'attendoir ici... Croyez-vous, réellement, qu'il ne puisse pas aimer ? Se verra-t-il l'objet de mes pensées, de mes sentimens, de toutes mes affections, sans en être touché, sans en être ému, sans y répondre jamais ? Il en sera flatté, du moins. Qui peut être insensible à l'inexprimable bonheur d'être aimé souverainement ?... Qui vous a dit que Sadi fût insensible ? l'avez vous connu dès la jeunesse ? l'avez vous suivi par-tout ? n'a-t-il pu feindre, & se cacher de vous ? la Nature se seroit trompée ou vengée à ce point ! elle lui auroit donné, la cruelle, un génie ardent & une ame de glace ! Quoi ! Sadi, ce sage aimable, aussi connu, aussi admiré de l'Europe, que de l'heureuse contrée qui lui donna le jour ; Sadi, plein de pensées & d'images, le plus éloquent de vos Ecrivains, le premier de vos Poëtes, l'Auteur de tant de Fables ingénieuses, où règne la plus douce & la plus profonde sensibilité ; Sadi n'aima jamais ! Sadi ne sauroit aimer ! Dieu ! à quelle condition il auroit reçu tant de talens, de génie & de charmes ! Je le plains. Mes agitations, mes inquiétudes, mes craintes, valent mieux encore que cette incurable insensibilité... Mais il n'a pu la perdre, peut-être ! L'objet rare qui doit toucher son ame, cet objet à qui je prête, pour enflammer un sage, l'esprit & la beauté d'un Ange, ne s'est point encore offert à ses regards... Ah ! riez mieux !... où seroit-il en effet ? Quelle femme peut se flatter, quelle femme mérite d'en être remarquée ? S'il me distinguoit dans la foule ? si... Dieu ! grand Dieu !... les expressions & la force me manquent à la fois. Il est des ravissemens qu'on

de faucon rendre... Ces raviffemens de fens poins
definés, ne fauroient convenir pour être aux habi-
tans débiles de ce terrestre féjour. Les malheureux ! un
froid langage fuffit affez, fuffit de refte pour exprimer
leurs tranquilles defirs, leurs languiffans transports ;
leurs communes jouiffances ! Mille fois plus abondans
en paroles qu'en affections, ils peuvent peindre tout
ce qu'ils fentent... ils favent même l'exagérer !...
Quo me vient-on ? C'eft votre efclave, Un billet
de vous ! aimable comme vous ! charmant ! char-
mant ! Vous me promettez le bonheur, vous m'an-
noncez Sadi ! je l'attendrai... je veux me préparer,
Ma lettre.... je ne l'acheverai point, je ne le pour-
rais pas. Je le vois déjà, je l'entends, je l'écoute, je
lui réponds : Adieu, Caleb : je ne fais plus m'occu-
per d'autres chofes.

V^e LETTRE à Caleb.

Qu'eft-il donc arrivé ? que fait-il ? pourquoi ne
l'ai-je pas vu ? je le fouhaitois fi ardemment ! je fis
défendre ma porte : j'étois feule. Je me promenois,
je m'affeyois ; je me levois, pour me raffoir en-
core. Je comptois triftement chaque minute de ma
longue journée, & cependant j'en redoutois la fin.
Elle eft venue, & ne m'a laiffé que des regrets.

Il eft minuit. La folle efpérance qui me charmoit
& me tourmentoit à la fois, s'eft évanouie ; mon
cœur a vainement defiré, demandé, appelé cet
homme indifférent ; mes regards inquiets ne fe font
point reposés fur lui ; mes yeux vont fe fermer fans
avoir rencontré les yeux fi doux, fi beaux, fi expref-
fifs, que j'ai cru quelquefois qui cherchoient les
miens, & les fixoient avec complaiffance. L'amour,
l'efpoir animoient mes traits ; d'affez beaux che-
veux (j'en ai déroulé les trefles avec dépit) relevoient
ma figure, qui ne m'occupe guères, & que je né-

glige trop : enfin, j'avois aujourd'hui travaillé ma parure, & j'aurois, je l'avoue, souhaité qu'il pût voir... Sadi, comme vous, est un sage, je le crois, & j'aime en lui cette sagesse autant, & plus peut-être, que son génie & ses talens ; mais je connois aussi la frivolité, la foiblesse de ce sexe, qui se pique de tant de force & de raison ; les qualités les plus brillantes de l'ame & de l'esprit n'attachent que son estime, & trop souvent (il a beau le dissimuler, je l'ai vu) elles n'excitent que sa jalousie. Pour aimer, il veut, il exige des charmes : on ne le captive point sans beautés réelles ou empruntées : j'attendois celui que je voulois charmer ; je me suis parée. J'éprouvois à ce travail, lassitude & dégoût. Hélas ! depuis quatre ans, triste, malade, errante, importunée de la vie, je ne m'occupois guères de l'inutile soin de conserver ou de relever de vains attraits. J'avois perdu avec le desir de plaire, toute envie de me parer. Mes femmes, enchantées d'être appelées à cette espèce de service qui nous les rend si nécessaires & si chères, se sont empressées autour de moi. Jamais je ne leur vis tant de zèle & de confiance. La vieille, Elisabeth étoit chargée de fleurs & de parfums. Desly effaçoit d'un léger pinceau, cette pâleur qu'ont laissée sur mes joues,

Les ennuis, les chagrins, les regrets & l'amour...

Je ne cite point, sans trouble, ce vers qu'un de nos Poètes met dans la bouche de la Reine de Carthage, cette illustre victime d'un amour dédaigné. Hélas ! telle que Didon, j'aime avec idolâtrie un insensible, un ingrat ; &, plus malheureuse, je n'ai peut-être pas le droit de disposer de mon cœur.

Je devine votre étonnement, vous me croyez libre ; souvent je le crois moi-même : connoissez votre amie, sachez tous ses malheurs. Liée dans ma Patrie, on peut m'y rappeler demain... Je suis prête ;

dussé-je mourir après ; je tiendrais ce que j'ai promis... Mais, lisez jusqu'à la fin. Mon père, (il m'aimoit cependant) plus occupé de ma fortune que de mon bonheur, m'avoit promise en mon enfance, à Sire Fonters, allié aux plus grandes Maisons, & le plus riche parti de l'Angleterre. Il compté 20 ans plus que moi, mais sa figure est encore une des plus belles que j'aye vues ; & sa taille est parfaite. A ces avantages, il joint une vaste mémoire ; il connoît nos bons Auteurs, & lit, dans leur langue, ceux d'Athènes & de Rome. Il ne manque même pas d'esprit ; mais d'agrément dans l'esprit, de douceur dans les manières ; & son ame, exempte de vices, n'a point aussi les vertus imposantes qui devoient enchanter & captiver la mienne. Je voulus & je ne pus l'aimer. Je résistai long-temps à la volonté du père le plus tendrement chéri ; mais il s'affoiblissoit tous les jours ; une maladie de langueur le conduisoit fourdement dans la tombe ; & souhaitant donner sa fille unique à son ancien ami, il nous fit approcher tous deux de son lit de mort. Je n'osai refuser encore ; j'aurois excité sa colère, & empoisonné ses derniers momens. Je cachai mes pleurs, j'étouffai mes soupirs ; &, renversée sur son sein, éperdue & ne voyant rien, n'entendant rien, je reçus & je fis ; je crois, des sermens. Un père unit nos mains ; mais nos cœurs, nos esprits, trop différens, restèrent à jamais séparés. — N'importe, j'accomplirai le plus ardent de tes vœux, cher auteur de mes jours : ne s'élève point contre ta fille !... Mon père mourut. Je ne quittai ni son nom, ni sa maison ; j'y reçus les soins du Baron ; mais sans remplir ses espérances. Il ne m'en pressa point ; il ne le devoit pas : j'étois affligée & mourante. Long-temps on craignoit pour ma vie ; elle m'étoit insipide, & souvent odieuse. Je tremblois de guérir. Les Médecins, ne sachant plus qu'ordonner, conseillèrent le voyage d'Italie : j'ap-

plaudis à cette ordonnance, qui me promettoit des distractions. Mon oncle (vous, savez s'il chérit sa pupille; il chérit aussi tendrement les arts, & vengera encore à la Grande-Bretagne) voulut m'accompagner. J'étois insensible à tout; je ne le fus pas au plaisir de quitter Londres; Sir Foxton, toujours froid & sévère, me vit partir avec une indifférence presque égale à la mienne. Il ne me rappela point nos sermens; mais je vis, je crus voir qu'il s'en ressouvenoit; & quant à moi, j'espérai que la mort ne tarderoit pas à les rompre. Je me trompai: ma santé devint meilleure. Je pus jouir des beautés qui s'offroient sur ma route. Les Alpes, & leurs sites pittoresques m'enchantèrent. Les jardins de l'Italie me rappelèrent ces campagnes d'Eden, dont les tableaux m'avoient tant de fois charmée.

Je vis avec plaisir Naples, Gènes, Capoue; mais Rome, embellie des prodiges des Arts, me parut le séjour enchanté des Fées & des Génies... Je me distrais de mes ennuis en vous entretenant, ô Caleb! des douces émotions présentes encore à ma mémoire.

Les statues, les tableaux, les temples de Rome, & les arcs de triomphe, ces obélisques se perdant dans les nues, créaient de nouveaux sentimens, de nouvelles & grandes idées dans l'ame agreste & ardente de mon Mentor; ils le frappoient d'un profond donnenent. Je l'ai vu muet, saisi de respect, & si je peux le dire, ivre d'admiration à l'aspect de ces chef-d'œuvres.

Les Antiquités du territoire de Rome, ces débris précieux de sa grandeur éclipsée; ces restes dispersés, cachés, perdus tous les jours davantage sous la mousse que la main des siècles entasse sur les ouvrages de l'homme & sur les générations, attiroient

plus particulièrement, & fixoient son regard observateur. Ces ruines firent naître en lui le plus ardent desir de visiter celles de la Grèce : j'en fus ravi. Le golfe de Venise nous porta bientôt en Épire, & je pus voir de près, battu des vagues en courroux, ce mont redouté, célèbre dans les fastes du orseil amour. L'aspect de Lencaire me fit frissonner; je détournai la tête, & je sentis mes yeux mouillés de larmes. La beauté du climat de la Grèce m'enchantait, & ses décombres imposans charmerent bien davantage le bon Tuteur, devenu plus instruit. Il les examinoit avec l'attention scrupuleuse & inquiète que je donnerois à peine au Château que je voudrois acquérir. Je l'ai suivi quelquefois dans ces champs dévastés, jadis la Patrie des Arts & des Sciences; dans ces lieux où régna Sparte, où fleurirent Athènes & Corinthe; & son geste, & ses yeux, que j'observois, exprimoient tour-à-tour l'étonnement de l'admiration & le recueillement du respect. Je le surpris une fois à l'approche du soir, assis sur des ruines, qu'il croyoit celles d'un temple; il rêvoit, & ne me voyoit pas. Je l'appelai long-temps. Enfin, il jette de longs regards autour de lui, comme un sortit d'un songe, se lève lentement, & vient se devant de moi; mais ses pieds sembloient appréhender de toucher cette terre sacrée; il craignoit, en la foulant, de disperser la poussière qui cachoit ces décombres religieux.

Une autre fois, je le vis le corps penché sur une colonne brisée, l'embrasser, frémir & pleurer. Cet homme, qui sent ainsi, est le frère de ma mère; c'est de son sang que le mien est formé.

Tant de beautés, tant de richesses, nous occupèrent deux années. Alep, Damas, Ispahan, plusieurs autres Villes de Perse, nous reçurent à leur tour. Ma santé s'étant fortifiée dans ces voyages, & notre curiosité croissant toujours, une course aux

Indes, qui d'abord m'avoit effrayée, ne m'épouvanta plus. J'arrêtai le jour du départ; je le vis s'approcher avec une émotion si vive!... Qu'on nie dise qu'il n'est point de pressentimens! Un espace immense me séparoit de Sadi, & mon cœur le sentoît déjà; Sadi étoit présent pour moi. Peut-être encore, ce qui m'arrêtoit loin de ma Patrie, ce qui m'en écartoit davantage, flattoit en secret mon cœur infortuné. Quelle que fût la cause de cet empressement à partir, de ce trouble agréable, il existoit en moi, & je me vis sur la route d'Ormus, avec une joie que depuis long temps je ne connoissois pas.

Quelle étrange combinaison du sort y conduisoit ensemble Caleb, Sadi, nés tous deux à quinze cents lieues de moi! Qui l'auroit osé dire, que sur la mer des Indes, un même vaisseau nous réuniroit un jour! quels jeux bizarres du destin?... Le destin n'est qu'un mot. Puissante Providence! tu fais; & tu fais tout! Les mouvemens du cœur de l'homme, caché à l'homme même, & ses pensées, & les événemens, ton œil déjà les a découverts, & ta volonté ne leur a pas encore donné l'existence! Je ne chercherai pas à sonder tes desseins. Hélas! aucun de nous ne les connoît: nul ne sait les prévoir; qui pourrais-y soustraire? Quelques heures plus tard, le vaisseau où je vous trouvai l'un & l'autre, partoît sans moi, & vous emportoît loin de moi pour toujours! — Je rougis, je m'en souviens, en regardant votre ami qui m'observoit... Quel trouble me causa son regard! & cette première parole échappée de ses lèvres? Elle retentit encore à mon oreille & dans mon cœur. C'étoit une louange; elle dut me flatter: Sadi n'imaginoit pas qu'une Européenne pût l'entendre. Mon séjour en Grèce & en Perse m'avoit rendue votre langue familière; je n'en prononçois pas; mais j'en comprenois tous les mots. Assise à ses côtés, j'écoutois avec enchantement Sadi, qui ne

s'en doutoit pas. Il ne vous du jamais rien qui ne satisfît ou ma raison, ou mon esprit, ou mon cœur. Je recevois, je prenois les opinions peut-être ; mais il me sembloit à moi, qu'il me déroboit les miennes. Le sentiment échappé à son ame ; je le retrouvois dans mon ame ; ce qu'il pensoit, je l'avois pensé ; ce qu'il disoit, je sentoís que je l'aurois dit. Ces rapports, des ressemblances dans les habitudes, dans les goûts, même dans la physiognomie, tout ce qui peut lier un être à un autre être, m'attache à Sadi ; vénération, amour, amitié, confiance ; ce que l'ame peut sentir de plus doux, je le sens pour Sadi. Je m'abandonne sans résistance au penchant qui me domine. Je ne le combats point ; je ne le pourrai pas.... Eh ! pourquoi le combattre ? Qui le souhaite au monde, qui l'exige ? Pensez-vous que Sire Fox-ross me fût quelque gré, qu'il me tint le moindre compte d'un sacrifice... impossible ? Non, non ! Que lui importe qui j'aime, quand lui-même ne m'aime pas ! Jamais un tendre sentiment n'a pénétré au fond de cette ame ambicieuse & sauvage. Profondément occupé du soin de son avancement, & des partis & des disputes qui s'élèvent dans les Assemblées de la Nation entre les Chefs qui s'efforcent de la dominer, il ne s'embarrasse guères des affections d'un cœur qu'il n'a pas su connoître, qu'il se seroit attaché, s'il avoit voulu, & qu'il est incapable de regretter. Privé d'imagination, (doux présent du Ciel, faculté sublime, qu'il ose mépriser !) peut-il connoître l'amour, qui en emprunte tous les charmes ! l'amour une flamme divine ! l'amour comme je le conçois, comme je le sens, le croit-il quelque chose ? Il lui faudroit mon ame pour se peindre, pour m'envier, & pour deviner jusques dans les tourmens de l'amour ses délices suprêmes ! Ah ! qu'il me laisse un bien qu'il n'a pu me donner, qu'il n'a pas le droit de me ravir. Eteindre tant de flammes est au-dessus de son

pouvoir, bien au-dessus du mien; je ne sais si la mort même en auroit la puissance...

Mais, je l'ai dit, je respecterai mes sentimens; voilà ce que je puis; je les tiendrai, s'il le faut, s'il l'exige; voilà mon devoir. Sage Caleb! vous ne me verrez point m'en écarter. L'amour est vraiment pour moi une divinité qui m'élève, m'enflamme, m'agrandit à mes propres regards. Il peut me rendre malheureuse, il ne sauroit me rendre coupable; mon cœur m'en répond. — Voyez qui j'aime. Son ame est belle comme son génie: c'est le premier des mortels... Mais, s'il doit ne jamais aimer? Eh! qu'importe! je ne l'en aimerai pas moins; je l'aimerai toujours. Ce bien est à moi, dans moi; je le tiens de l'amour: ce n'est même pas l'ouvrage de Sadi....

Arbitre de mes jours! souverain de mes pensées! Sadi! tu ne les connois point; tu ne les partages pas, ces vives émotions que tu donnes! C'est un larcin que je te fais. Ce secret doux & terrible, j'ai su le tenir caché dans mon cœur, qu'il agite quelquefois avec une violence!... Non, tu ne sais pas combien tu es aimé! Dois-je le lui dire? ne puis-je pas laisser entendre?... Si vous, Caleb, ô mon ami! mon ami!... ouvrez-moi votre sein, que j'y cache ma rougeur & ma honte. Que ce secret fatal n'échappe point de vos lèvres; qu'il reste au fond de mon ame: il vaut mieux mourir mille fois... Je crois, en effet, que j'en mourrai. Je me sens singulièrement affoiblie; mes forces diminuent tous les jours... elles semblent en ce moment m'abandonner tout-à-fait. — Le jour commence à paroître: j'ai peut-être écrit trop longtemps. Adieu, mon ami. Ce que j'éprouve ressemble aux foiblesses de l'agonie, à cet anéantissement qui précède la mort. Sa vue ne m'épouvanteroit guères. Adieu, j'appelle pour qu'on me mette au lit.

La fin au Mercure prochain.

SPECTACLES.

COMÉDIE FRANÇOISE.

ON ne représente d'autre *Médée* à Paris que celle de *Longepierre*, Tragédie à la vérité très-médiocre, & où le défaut des Grecs, qui étoit la vaine déclamation, est poussé à l'excès ; mais lorsqu'une Actrice imposante fait valoir le rôle de *Médée*, cette Pièce a quelque éclat aux représentations, quoique la lecture en soit peu supportable. » Cette phrase de Voltaire * apprécie à la fois & le mérite de la Tragédie de *Longepierre*, & le talent de l'Actrice qui fait lui donner une sorte d'intérêt. En effet, il y a peu d'Ouvrages au Théâtre qui soient plus médiocres que *Médée* ; non-seulement *Jason* n'intéresse point, mais encore il est odieux & méprisable. Le Roi *Créon* n'est qu'un inconsequent, qui marche de sottises en sottises, & qui se précipite de la manière la plus déraisonnable dans le gouffre de maux que *Médée* prépare tant à lui qu'à sa fille *Créüse*. Le caractère de cette jeune Princesse est d'une faiblesse, & même d'une langueur si absolue, qu'il communique à l'action, déjà froide

* Commentaires sur Corneille, Préface de *Médée*.

par elle-même, une partie de sa tristesse passive. Le moment où Médée, entraînée par le sentiment toujours impérieux de l'amour maternel, hésite à poignarder ses enfans, est le seul véritablement attachant ; il inspire tour-à-tour la terreur & la pitié ; cependant cette situation perd une partie de son mérite quand on considère avec attention la base sur laquelle elle est établie. Pourquoi la Médée de Longepierre veut-elle égorger ses fils ? Pour les soustraire à l'esclavage , au malheur de ramper dans la Cour de Créon*. Ce motif est tour-à-fait condamnable ; car la puissance de Médée peut tout aussi facilement enlever ses fils à la haine de Créon, ou de ses successeurs au Trône , qu'elle lui est utile à elle-même pour échapper à la fureur de Jason. Pour que Médée, malgré son parricide, fût encore intéressante , il falloit que l'Auteur , après avoir placé ses enfans dans une position affreuse, irrémédiable , l'eût réduite à envisager la mort de ses fils infortunés comme un crime horrible, mais nécessaire ; & il ne fauroit l'être à Médée, mère tendre, sensible, & entourée de toutes les ressources de l'art ma-

* Vous vous consumerez dans un vil esclavage ,
 Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage :
 Quel sort !... Ah ! cette idée irrite ma douleur ,
 Et l'amour maternel redouble ma fureur.
 Pour les fils du Soleil quel indigne partage !

Acte quatrième , Scène septième.

gique. Ainsi , dans la situation où Médée est placée par Longepierre , elle est plus odieuse encore comme Magicienne , qu'elle ne le feroit comme une femme ordinaire , une femme bornée à l'unique & atroce satisfaction d'une vengeance dont frémit la Nature. Une grande partie de ces réflexions a été imprimée il y a long-temps , & n'appartient point à l'Auteur de cet Article. On les remet sous les yeux du Public , parce qu'elles sont dictées par le goût , & qu'elles peuvent servir à combattre d'autres réflexions beaucoup plus modernes , qui nous paroissent plus brillantes que justes , plus spirituelles que raisonnables.

Si tout ce qu'on vient de lire est fondé sur les convenances & sur la vérité , on se convaincra sans peine que plus la Tragédie de Longepierre est médiocre , plus le rôle de Médée est équivoque , & plus on devra d'éloges à l'Actrice qui aura su peindre & manier habilement toutes les passions qui déchirent le cœur de cette Magicienne ; qui aura su la faire passer , avec intérêt , de l'amour à la jalousie , de la jalousie à la fureur , de la fureur à la feinte , de la feinte au projet d'une affreuse vengeance , de ce projet aux remords , enfin des remords au crime , & au crime le plus abominable ; c'est ce que vient de faire Mlle Raucourt , à la reprise de la Tragédie de Médée , le 3 de ce mois. A l'exception de quelques détails un peu négligés , elle a rendu ce rôle très-difficile avec une grande supériorité. La majesté de sa taille ; la beauté no-

ble de sa figure, la vérité de son costume, l'intelligence de son jeu, tour-à-tour réfléchi & passionné, tout s'est réuni pour lui concilier les suffrages des véritables connoisseurs, les seuls qui puissent honorer, les seuls enfin qui puissent établir invariablement la réputation d'une Comédienne.

Nous avons déjà remarqué que les intrigues de nos Comédies modernes étoient, la plupart du temps, fondées sur de petits faits qui auroient à peine fourni aux Auteurs du siècle dernier ou du commencement de celui-ci, la matière d'un incident. La première représentation des *Coquettes Rivales*, qui a été donnée le Lundi 6 de ce mois, nous force à réitérer cette observation. Cette Comédie, en cinq Actes & en vers, est très-peu de chose par le fond; mais les détails en sont ~~très-nombreux~~. Il est vrai qu'ils sont quelquefois brillans d'esprit, mais aussi sont-ils très-rarement comiques, & bien souvent froids ou déplacés. Nous ne nous étendrons pas sur l'action des *Coquettes Rivales*, dont voici à peu-près la fable.

Deux Coquettes ont publié quelques couplets satyriques contre une femme nommée Mélise. Cette Mélise est aimée du Marquis de Champfleür, qui se propose de la venger, en faisant la cour aux Coquettes, en obtenant d'elles l'aveu vrai ou faux de leurs tendresses, en se faisant accorder des preuves de leurs

bontés pour lui, en écartant d'elles les amans qui les entourent, enfin en les abandonnant lui-même. Il n'y réussit qu'à moitié; car une d'elles, dont l'esprit a égaré le cœur, & qui a conservé quelques bonnes qualités, est armée d'un M. Clairfonds, personnage grave & indulgent, qui croit à ses remords, & qui l'épouse à la fin de la Pièce.

Des vers heureux; de la facilité, de la grâce, plus souvent de la diffusion dans le style; des situations hasardées; des mœurs légèrement observées, jamais approfondies; une intrigue lente & noyée dans des détails inutiles; un dialogue quelquefois piquant, presque toujours vague, & un défaut absolu d'intérêt: tels sont en peu de mots les vices & le mérite de la Comédie des Coquettes Rivales, que l'Auteur, dit-on, a retirée du Théâtre le lendemain de sa première représentation.

COMÉDIE ITALIENNE.

LORSQUE nous avons rendu compte en 1783 de la première représentation de *Céphise*, nous avons observé que l'action de cette Comédie ne pouvoit fournir à l'étendue de deux Actes, mais qu'elle avoit été jugée trop rigoureusement. L'Auteur alors retira modestement sa Pièce. Après l'avoir réduite en un Acte, il l'a fait représenter, avec succès, sur quelques Théâtres de Province, & s'est enfin déterminé à la faire reparoître sur le

Théâtre de la Comédie Italienne. On l'a remise, pour la première fois, le Mardi 31 Janvier, & elle a été vue avec plaisir.

Céphise est une veuve jeune, aimable, spirituelle; mais elle a la manie du bel-esprit; & cette manie, qu'elle porte très-loin, change insensiblement son caractère, & nuit à sa réputation. Elle est aimée d'un M. Solange qu'elle aime aussi, mais dont le caractère noble, franc & austère blesse quelquefois son amour-propre; en conséquence elle rompt avec lui à la suite d'une conversation très-vive. Un Chevalier de Rosemont, un fat, un étourdi qui parle de tout sans savoir rien, fait sa cour à Céphise, & en est bien reçu, même écouté; mais bientôt il s'explique avec tant de légèreté & d'indécence, qu'il se fait connoître tout entier, & que Céphise commence à regretter Solange, que d'ailleurs elle n'a jamais cessé d'aimer. Une lettre du Baron, père de Céphise, dans laquelle il suppose le projet de l'abandonner seule à ses goûts, & d'accompagner Solange dans sa retraite, rappelle son cœur à la vérité & à la nature: elle pleure, se désespère; mais Solange & le Baron se montrent; tout s'oublie, & Solange reçoit la main de Céphise.

On pourroit retrancher de cette Pièce quelques détails à peu-près inutiles, & qui retardent la marche de l'action; l'intérêt & la gaieté y gagneroient. Il seroit aussi à désirer que le projet du départ supposé de Solange & du Baron, ne fût pas si clairement énoncé;

le dénouement seroit moins prévu & plus satisfaisant. Au reste , l'Ouvrage est agréable; le dialogue a de la précision & de la rapidité, & on y distingue plusieurs situations vraiment comiques. Le ton du style est bon , facile & clair : c'est celui de la bonne compagnie. La Pièce est très-bien représentée. M. Reymond joue d'une façon piquante le rôle du Chevalier de Rosemont ; Mme Reymond répand du comique & de l'intérêt dans le rôle de Rosine ; M. Granger joue avec noblesse & sensibilité celui de Solange , & Mme Verueil montre autant d'esprit que de grâces & de talent dans le personnage de Céphise , rôle vraiment difficile , & qui paroît fort aisé , tant Mme Verueil a su lui donner une physionomie intéressante & naturelle.

ANNONCES ET NOTICES.

La dix-septième Livraison de l'Encyclopédie, sera mise en vente Lundi prochain, 20 du courant. Cette Livraison est composée du Tome deuxième, première Partie de la Marine, & du Tome sixième des Planches. Le Prix de cette Livraison est de 35 liv. en feuilles, & 36 liv. 10 sols brochée.

Le cinquième volume des Planches, contenant la suite de la première Partie des Arts & Métiers Mécaniques, ne pouvant paroître que dans un an, on a cru devoir publier ce sixième volume de Planches, relatif aux deux volumes de la treizième Livraison, qui comprennent la Partie des Manufactures, Arts &

Métiers qui emploient dans leurs fabriques le chanvre, le lin, la laine, le poil, la soie : ces Arts forment la seconde division du Dictionnaire des Arts Mécaniques, ainsi que nous l'avons annoncé dans la Préface qui est à la tête du Tome premier de Discours des Arts & Métiers.

La Souscription de l'*Encyclopédie* sera fermée pour toujours & irrévocablement à la fin de Mai prochain ; & à cette époque, chaque volume de Discours sera de 12 liv., & chaque volume de Planches de 30 liv.

L'Ami de l'Adolescence, par M. Berquin ; huitième volume.

Les quatre derniers volumes de cet intéressant Ouvrage paroîtront successivement de mois en mois. Le prix de l'Abonnement est de 13 l. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, franc de port par la poste. S'adresser à M. Leprince, Directeur, au Bureau de l'*Ami des Enfants*, rue de l'Université, à Paris. N^o. 28.

A mon Fils, par M. Dufresne de Valazé. Brochure in-8^o. de 109 pages. A Alençon, chez J. Z. Malassis le jeune, Imprimeur, place du Cours ; & à Paris, chez Mérimot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Nous reviendrons sur cette Brochure.

Figures de l'Histoire de France, quatorzième Livraison, gravées d'après les dessins & sous la direction de M. Moreau le jeune, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi & de son Académie Royale de Peinture & Sculpture. A Paris, chez l'Auteur, rue du Coq S. Honoré.

Le Public & les Amateurs voyent avec grand plaisir un Ouvrage aussi intéressant pour la Nation, se continuer sans interruption & avec les mêmes

soins & la même célérité de la part de l'Auteur. Ses compositions, toutes variées & soumises au costume le plus exact, tant pour les habits que pour le style des bâtimens du temps où chaque scène se passe, rendront toujours cette Collection très-précieuse. Les Graveurs secondent parfaitement bien l'Auteur des dessins & le Continuateur de cette entreprise.

Cette Livraison est composée de 12 Estampes, savoir : Soins de S. Louis pour l'administration de la Justice; sa mort; entreprises du Sacerdoce sur l'Empire; Vêpres Siciliennes; duel célèbre proposé par le Roi d'Arragon; prise du Prince de Salerne; altération des monnoies; premiers Etats-Généraux tenus en 1302; le Parlement rendu sédentaire à Paris; abolition de l'Ordre des Templiers; désordre de la Famille Royale; Procès criminel d'Enguerrand de Marigny. Cette Livraison est, comme les précédentes, du prix de 12 liv.

Portrait de François-René Molié, Comédien François, Pensionnaire du Roi, & Professeur à l'Ecole Royale de Chant, de Danse & de Déclamation.

Ce Portrait, vu de face & de format grand in-4° est gravé par Augustin de Saint Aubin, d'après le tableau original de feu M. Aubry, Peintre du Roi. Il se vend à Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, N°. 54. Prix, 3 lxx.

Ce Portrait doit exciter l'empressement du Public par la beauté du burin, le mérite de la combinaison, & les talens rares de l'original.

Plusieurs nouvelles Cartes Géographiques & Généalogiques, à Paris, chez M. Perrier, Géographe du Roi, à l'hôtel de Soubise.

Il s'y trouve entre-autres un Tableau de la Maison Royale de France, avec les affinités ou consanguinités en lignes masculines & féminines.

JOURNAL de Violon, dédié aux Amateurs, contenant des Airs de Panurge, d'Hayden & de Cambini, pour deux Violons ou deux Violoncelles. Numéros 1 & 2; séparément, prix, 2 liv.; abonnement, 15 liv. & 18 liv. A Paris, chez M. Bornet l'aîné, Professeur de Musique & de Violon, rue Tiquetonne, n° 10.

Ce Journal, fait avec soin & d'un joli choix d'airs, paroît depuis 1784, & se continue avec exactitude & avec succès.

DEUXIÈME Livre de trois duos pour deux harpes, accompagnement de Violon au défaut de la deuxième partie; par M. L. C. Ragué, Œuvre 7. Prix, 9 liv. A Paris, chez Cousineau, père & fils, Luthiers de la Reine, rue des Poulies.

Ces Duos, qui ne sont pas moins agréables que les autres Ouvrages du même Auteur, peuvent aussi s'exécuter sur le Clavecin, &c.

T A B L E.

<i>QUATRAIN sur Mgr. le</i>	<i>Etrennes Lyriques,</i>	108
<i>Comte de Vergennes,</i>	<i>Projet du Nobiliaire de la Hau-</i>	
<i>Adieux à Mme. G***,</i>	<i>te-Guienne,</i>	113
<i>Couplets Anacréontiques, ib.</i>	<i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i>	
<i>L'Apothèse du Chev. d'Assas,</i>	<i>cure,</i>	118
	<i>Comédie Française,</i>	133
<i>Charade, Enigme & Logogry</i>	<i>Comédie Italienne,</i>	139
<i>phe,</i>	<i>Annonces & Notices,</i>	141

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr. le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 18 Février 1786. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 17 Février 1786. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1786.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*A Madame N.... ; envoi d'une Estampe
de M. MULLER, qui représente la
bonne Mère.*

EN traçant un sujet si touchant, si moral,
L'Artiste a dans son cœur puisé tout son génie.
Le goût, pour t'en offrir cette épreuve choisie,
De la pure amitié s'est montré le rival.

Qu'en son boudoir, Mère tendre & chérie,

Et ce charmant original

Ne cherche plus que ta copie.

Par M. Béranger.

N^o. 8, 25 Février 1786.

G

*A'une jeune Demeiselle, qui avoit défendu
à l'Auteur de lui faire une Chanson.*

AIR : Tous les goûts sont dans la Nature.

ATHAIS j'obéis de bon cœur :
De la peindre elle me dispense ;
Plus elle a d'appas & de fraîcheur ,
Moins j'atteindrois à la ressemblance ;
Moins je rendrois l'ensemble heureux
De son esprit , de sa figure ;
Car il n'est rien dans la Nature
Qu'on craigne autant , qu'on aime mieux.

OUBLIONS qu'aux grâces du maintien
Thais joint celles du langage :
Elle est petite , mais on voit bien
Qu'elle en intéresse davantage.
Si vous en exceptez les yeux ,
Tout est chez elle en mignature.
Non , il n'est rien dans la Nature
Qu'on craigne autant , qu'on aime mieux.

OUBLIONS jusqu'aux charmes divers
De cette voix qui nous enflamme ;
Combien elle embellit tous les vers
Qu'en chantant elle imprime en notre âme !

De la voix qui nous porte aux cieux,
 Que la magie est prompte & sûre !
 Il n'en est point dans la Nature
 Qu'on craigne autant, qu'on aime mieux.

MAIS c'est trop s'occuper d'un tableau
 Où Thaïs veut que je l'oublie :
 En effet, je sens qu'il est trop beau,
 Trop ressemblant pour la modestie.
 Ainsi, pour céder à ses vœux,
 Il faut l'oublier, & conclure
 Qu'Amour n'a rien dans la Nature
 Qu'on craigne autant, qu'on aime mieux.
 (Par M. Damas.)

QUATRAIN *présenté avec l'Almanach des*
Grâces, à Mme BERNIER, jeune & belle,
par M. son fils, âgé de sept ans, & beau
comme l'Amour.

P OUR s'introduire auprès de vous,
 Les Grâces ont suivi leur frère ;
 Elles viennent à vos genoux
 Vous reconnoître pour leur mère.

(Par M. l'Abbé de la Reynie.)

Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Famine* ; celui de l'Énigme est *Bourse* (à argent & de cheveux) ; celui du Logogryphe est *Férule* , où l'on trouve *fer* , *le* , *ruë* (plante) , *ver* .

C H A R A D E.

QUAND mon premier est trop sur mon dernier ;
Il se repent d'avoir fait mon entier.

(Par M. le Chevalier de Meude Monpas.)

É N I G M E.

DU malade alité compagnon assidu ,
Je suis de la tristesse un emblème connu ;
Être nocturne & fuyant la lumière ,
Sitôt que le soleil commence sa carrière ,
Je suis reclus & deviens odieux .
Malgré cela , Lecteur , je me crois très-heureux ;
Je fus souvent témoin de tes bonnes fortunes ;
Et discret confident de l'infidélité ,
Très-souvent je te vis , pour des vierges communes ;

Abandonner une tendre *moitié*.
L'artisan fatigué goûte un plaisir extrême
A me trouver sur la fin d'un long jour ;
Et couronné des myrthes de l'Amour ,
Pour le nouvel époux je vaux un diadème ;
Mais sur cela *motus* , je n'en parle jamais.
Si quelquefois dans un heureux ménage
Entre conjoints il s'élève un nuage ,
Le soir j'assiste à leur traité de paix.
Sur ma discrétion que rien ne t'effarouche ,
Je te serai fidèle , & jusques au tombeau ;
Je suis privé d'ailleurs & de langue & de bouche ;
Et porte sur les yeux un assez grand bandeau.
Si sous tant de rapports tu ne pouvois connoître
Ce que je suis ou ce que je peux être ,
Vas te coucher ; & demain au matin ,
En t'éveillant , sur moi tu porteras la main.

LOGOGRYPHE.

J'AI quatre pieds & ne suis que bipède ;
Coupez en un , me voilà quadrupède.
(Par un Abonné.)



NOUVELLES LITTERAIRES.

Essais Historiques sur les Mœurs des François, &c. Par M. de Sauvigny, Chevalier de S. Louis, Censeur Royal, &c. A Paris, chez Cloufier, Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne, & au Bureau des *Essais Historiques*, rue S. Guillaume, vis-à-vis l'hôtel de Mortemart.

EN rendant compte des premiers Cahiers de cet important Ouvrage, nous avons prévu l'intérêt qu'il acquerroit dans les mains de son Auteur. Les Livraisons qui, jusqu'ici, se sont succédées avec exactitude, ont pleinement justifié nos conjectures. C'est un vrai service que M. de Sauvigny rend à notre Littérature; & nous lui devons d'autant plus de reconnaissance, que peu de personnes auroient été tentées de se charger d'un semblable travail, soit par la difficulté de réussir, soit par le peu d'attrait qu'il offre à ceux qui voudroient en essayer.

Tirer de la poussière des bibliothèques les Livres originaux de notre Histoire; les étudier pendant une vingtaine d'années, les traduire fidèlement, les rajeunir, & leur donner en quelque sorte le charme de la nouveauté: tel est le genre d'occupation auquel s'est dévoué

M. de Sauvigny; tel est l'objet qu'il remplit avec autant de courage que de goût; faisons-lui gré de ses efforts, & n'en dissimulons pas le succès.

De cinq Cahiers qui ont déjà paru, trois sont consacrés à la vie de Grégoire de Tours, & deux à l'Histoire des Francs; ce qui forme deux Ouvrages séparés qui tendent au même but; c'est-à-dire, à nous faire connoître tout ce qu'il importe de savoir sur les premiers temps de la Monarchie. Nous avons déjà parlé de la vie de Grégoire de Tours, en nous réservant la liberté d'y revenir dans un autre Numéro; nous n'entretiendrons aujourd'hui nos Lecteurs que des Cahiers relatifs à l'Histoire des Francs.

A la tête du premier, M. de Sauvigny caractérise son Auteur (Grégoire de Tours) avec une précision & une sagacité qui prouvent qu'il en a fait une étude approfondie: cet Avertissement du Traducteur est suivi d'une Préface de S. Grégoire, dans laquelle on retrouve l'énergie de Saluste & de Tacite.

„ L'amour des Lettres, dit-il, s'est éteint
 „ dans le cœur des Gaulois; il n'a pu survivre
 „ à la licence, à la férocité des Nations con-
 „ quérantes, & à la fureur des Rois, plus re-
 „ doutable encore. Quid! nos Églises luttant
 „ sans cesse contre les hérétiques, quelques-
 „ unes par un zèle particulier des fidèles,
 „ seront devenues riches & florissantes; les
 „ autres, dépouillées sans pudeur, auront
 „ été les victimes de l'avarice & de la per-

» fidie; & nous ne trouverons personne assez
 » instruit dans l'art d'écrire, pour peindre
 » en vers ou en prose tant d'événemens mé-
 » morables ? Ils ne cessent d'en gémir, ceux
 » qui nous disent : malheur à notre siècle, où
 » l'ignorance est si générale, que nul de nous
 » ne sauroit même tracer par écrit les faits
 » qui se passent sous nos yeux !

» Eh bien, j'oserai l'entreprendre; je ferai
 » connoître les générations qui ne sont plus,
 » pour l'utilité des générations à venir : mon
 » esprit est sans culture, je l'avoue; mais je
 » ne souffrirai point que nos guerres san-
 » glantes, les crimes des méchans & la vie
 » des gens de bien, aillent s'ensevelir dans
 » l'oubli. On convient assez, & j'en ai honte
 » pour nous, que l'Écrivain Philosophe est
 » entendu de peu de personnes : au moins
 » le style familier est à la portée du plus grand
 » nombre; & voilà ce qui soutient mon cou-
 » rage..... »

L'Historien remonte ensuite à l'origine des
 Francs; il rapporte ce qu'en ont dit Sulpice,
 Alexandre & Frigéridus, dont les écrits ne
 sont point parvenus jusqu'à nous. Le Traduc-
 teur a pris soin de rétablir par-tout les dates :
 il en résulte un tableau chronologique des
 premiers Rois jusqu'à Clodion. Ce n'est pro-
 prement qu'à celui-ci que commence l'His-
 toire des Francs : Mérouée & Childéric lui
 succèdent.

« Childéric, devenu Roi des Francs, ne
 » mit plus de bornes à la fougue de ses desirs;

» telle étoit la dépravation de ses mœurs,
 » qu'il prenoit plaisir à corrompre & à ravir
 » les Vierges de sa Nation. Les Francs indi-
 » gnés se révoltèrent, & le chassèrent du
 » Trône. »

Il fallut céder aux circonstances : Childéric
 alla chercher un asyle en Turinge, chez le
 Roi Bizin. En partant, il laissoit un ami sûr,
 « qui pouvoit, par la douceur insinuante de
 » les discours, désarmer la fureur des hom-
 » mes. »

Il convint avec cet ami d'un signe, au
 moyen duquel celui-ci l'informerait du mo-
 ment favorable à son retour, Ils divisèrent un
 anneau d'or en deux parts égales : le Roi em-
 porta l'une; l'autre resta entre les mains de
 son ami, qui lui dit : « Remarquez celle qui
 » me reste ; lorsque je vous l'enverrai, si elle
 » se rapporte à la vôtre, de manière à former
 » un anneau entier, revenez ; alors vous
 » pourrez reparoître en sûreté. » Huit ans
 après, cette promesse fut réalisée, & Chil-
 déric remonta sur le Trône.

Cependant Bazine, femme de Bizin, avoit
 pris du goût pour le Roi fugitif ; c'étoit au
 point qu'elle quitta son mari pour aller le
 rejoindre ; Childéric crut devoit l'épouser, &
 en eut un fils à qui elle donna le nom de
 Clovis.

Telle est l'origine de ce Roi, qu'on regarde
 comme le vrai fondateur de la monarchie,
 & dont la mémoire seroit sans doute flétrie
 aux yeux de la postérité.

On retrouve dans Clovis toute la dissimulation & toute la cruauté de Tibère & de Louis XI : peut-être même l'a-t-il emporté sur eux. Jamais personne ne fut mieux que lui digérer un affront jusqu'au moment favorable à sa vengeance : traître & perfide à l'excès, il abusoit par les plus tendres caresses ceux dont il avoit résolu de faire les victimes.

A 15 ans il monta sur le Trône; à 20, il avoit déjà déclaré la guerre à Siagrius, Roi des Romains; dans cette guerre, il avoit pour alliés deux de ses parens, Ragnachère & Chararie; celui-ci, dans l'attente de l'événement, gardoit une sorte de neutralité, se proposant d'embrasser le parti du vainqueur. Clovis s'en apperçut, mais il n'eut garde de faire éclater son ressentiment; au contraire, il laissa toujours ignorer à Chararie qu'il eût pénétré ses desseins; ce ne fut qu'après un intervalle de 23 années qu'il vengea cette injure, en faisant périr Chararie & son fils.

Siagrius fut obligé de prendre la fuite & de se retirer auprès d'Alaric, Roi des Goths; Clovis le fit demander à ce Prince, qui n'osa le lui refuser. Le malheureux Siagrius fut renvoyé chargé de chaînes. « Maître de sa personne, Clovis le fit garder soigneusement; & dès qu'il fut en possession des États de son ennemi, il donna ordre qu'on le fit mourir en secret. »

Tout le monde connoît l'anecdote du vase de Sorfons : on fait que dans le partage du

butin, un Soldat osa le disputer à Clovis, & lui dit en frappant le vase: " Vous n'aurez » que ce que le sort vous donnera. " Toute l'armée étoit surprise de cette témérité; le Roi seul y parut tout-à-fait insensible.

" Cependant l'année de sa victoire s'étant écoulée, Clovis ordonna que l'armée s'assemblât au Champ de Mars, dans tout son appareil guerrier; c'étoit-là qu'il devoit faire l'inspection générale des armes. Comme il va passer de rang en rang, voici qu'il s'adresse au profanateur du S. Vase: — Nul ici n'a des armes aussi mal tenues que les tiennes; ton javelot, ton épée, ta hache sont hors d'état de servir. — Il dit, & fait tomber la hache des mains du Soldat: celui-ci s'inclinoit pour la ramasser, Clovis lève la sienne, & en lui fendant la tête: — C'est ainsi qu'à Soissons tu frappas le vase. — Dès que le Soldat fut mort, le Roi congédia l'armée. "

Ce sang-froid, cette profonde dissimulation, cette cruauté réfléchie doivent paroître bien extraordinaires, sur-tout dans un âge où les passions n'ont pas encore acquis l'habitude de se concentrer; c'est peut-être un phénomène unique dans l'Histoire

Après les faits que nous venons de rapporter, on trouve dans Grégoire de Tours des détails intéressans sur le mariage de Clovis avec la pieuse Clotilde; sur la conversion de ce Prince à la Religion Chrétienne, & sur la cérémonie de son baptême. Il fit encore de nouvelles conquêtes, & vint établir

à Paris le siège de son Empire : alors son ambition ne connut plus de bornes ; tous ceux qui pouvoient la contrarier devinrent ses ennemis. Tous les moyens de s'en affranchir lui parurent légitimes , & presque toujours il eut recours à la trahison , ainsi qu'on le voit dans la mort de Sigibert & de son fils Chlodéric.

« Clovis , de retour à Paris , fit dire secrètement à Chlodéric : — Voici que le Roi Sigibert est déjà dans son automne ; il boîte toujours de sa blessure ; s'il mouroit , comptez sur son Royaume & sur mon amitié. — »

« Séduit par l'appât du Trône , Chlodéric conçut le projet d'être parricide. De vils assassins furent chargés de l'exécution du crime ; ils n'eurent pas grand peine à réussir , après quoi le fils dénaturé fait porter au Roi Clovis , par des Ambassadeurs , la nouvelle de la mort de Sigibert. — Mon père n'est plus , lui écrit-il ; son Royaume & les trésors sont dans mes mains ; qu'il me vienne de votre part des personnes de confiance , & de ses richesses , tout ce qui vous fera plaisir , je vous l'enverrai volontiers. »

« Je vous remercie de vos offres , répond Clovis ; je vous prie seulement de montrer votre trésor à ceux que je vous adresse ; vous en jouirez ensuite paisiblement. — »

« Chlodéric s'empressa de l'étaler à leurs yeux dès qu'ils arrivèrent ; & tandis qu'ils le contemploient : — C'est dans ce petit coffre , leur dit-il , que mon père enfermoit ordinai-

roment ses pièces d'or. — Eh bien, lui répliquent les Envoyés de Clovis, pour les avoir toutes, portez la main jusqu'au fond. — »

« Ce qu'ils proposoient, Chlodéric alloit l'exécuter; au moment où il s'inclinoit, un d'entre-eux leva sa hache, & lui fendit la tête..... »

» Cependant Clovis, en apprenant à-la-fois le meurtre de l'un & le châtiment de l'autre, arrive sur les lieux, convoque l'assemblée du peuple, & lui dit :

« Je voguois sur le fleuve de l'Escaut, lorsque Chlodéric, fils d'un de mes parens, tra-moît la mort de son père, & vouloit faire tomber sur moi l'horreur de son parricide. Cependant le malheureux Sigibert étoit sans défiance dans la forêt de Buchane, & voici son barbare fils qui lâche contre lui de vils assassins: il le fait cruellement égorger; puis, tout enivré qu'il est de ses nouvelles richesses, il les montre à *je ne sais quelles gens* qui l'ont tué; quant à moi, je n'ai donné mon consentement à aucun de ces crimes; je ne suis point fait pour souiller mes mains du sang de mes proches; cette idée me fait horreur: mais la circonstance où vous vous trouvez exige que je vous donne un conseil; s'il vous paroît bon, profitez-en: c'est de me choisir pour être votre chef & votre appui. »

» Les peuples, à ce discours, applaudirent de la voix & des mains, & l'élevant sur un bouclier, le reconnurent pour leur Roi. »

Les réflexions que Grégoire de Tours place

à la suite de cet événement, méritent d'être rapportées.

« Ainsi, dit-il, passèrent au pouvoir de
 » Clovis les trésors & les états de Sigibert.
 » Ainsi Dieu chaque jour, sous sa main puissante, faisoit tomber les ennemis de Clovis,
 » & reculoit les limites de son empire ; car
 » ce Roi marchoit dans les voies du Seigneur
 » avec un cœur droit, avec une foi ferme &
 » sincère, & ses actions trouvoient grâce
 » devant ses yeux. »

Quand on rencontre de tels passages dans les anciens Auteurs, peut-on se dispenser de bénir la philosophie dont l'influence a si heureusement rectifié nos idées ? N'est-on pas forcé de dire, avec M. de Sauvigny :

« Plaignons le siècle où des hommes tels
 » que S. Grégoire, pouvoient errer sur les
 » principes de la morale ; & ne nous plaignons pas tant des siècles qui produisent
 » moins de miracles & moins de crimes ? »

Clovis ne borna point ses cruautés à la mort de quelques individus ; on sait qu'il fut le bourreau de toute sa famille ; ensuite il se plaignoit de n'avoir plus de parens, il avoit l'air de regretter les liens du sang, les secours mutuels & les tendres affections qui en résultent ; mais Grégoire de Tours lui-même n'a pu déguiser le motif de ces plaintes : le barbare Clovis ne les faisoit qu'afin de découvrir s'il existoit encore quelqu'un de sa race auquel il pût faire subir le même sort.

Rien ne le prouve

autant que la lettre que lui adressa Clovis, lettre qui n'avoit jamais été traduite, & dont M. de Sauvigny enrichit les notes savantes & judicieuses qu'il met au bas de chaque Chapitre. C'est la seule de Clovis qui soit parvenue jusqu'à nous.

On trouve dans le même Cahier deux lettres à Clovis; l'une de S. Remi, l'autre de S. Avit: nous regrettons que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de les placer ici; mais nous invitons nos Lecteurs à les lire dans l'Ouvrage même.

Clovis occupe une grande partie des deux Cahiers que nous annonçons; on y trouve une infinité de détails intéressans dont nous n'avons pu rendre compte, & qui méritent d'être lus. Ce Prince, qu'on a trop épargné dans nos annales, y est par-tout caractérisé par ses propres actions; la naïveté même de l'Historien ne sert qu'à mieux faire ressortir ses traits.

Il mourut âgé de quarante-cinq ans, après en avoir régné trente, & laissa quatre fils: Thiéri, Clodomir, Childébert & Clotaire. C'est par eux que commence le second Livre de l'Histoire des Francs. Ils eurent entre-eux des guerres sanglantes, dans lesquelles Thiéri sur-tout se montra le digne fils de Clovis.

On a beaucoup écrit sur l'Histoire de France. Les compilations & les systèmes se sont multipliés à l'infini; mais ce qui les rend moins utiles, c'est qu'on a trop négligé de recourir aux véritables sources: on ne les a consultées

que pour les altérer. * L'espèce de pyrrhonisme qui en est résulté, rend plus précieuse sans doute la traduction des livres originaux. Nous ne pouvons qu'exhorter M. de Sauvigny à persister avec le même zèle dans une entreprise aussi heureusement commencée.

* On en trouve plusieurs exemples dans l'Ouvrage de M. de Sauvigny, qui ne laisse jamais échapper l'occasion d'éclaircir les points les plus importants de notre Histoire, & de marquer les erreurs dans lesquelles sont tombés nos Historiens. Le Père Daniel soutient que Clovis porta ses armes en Bretagne; il s'appuie d'un passage de Grégoire de Tours, qui ne dit rien moins que cela. L'Abbé Véli a cru qu'il étoit de son devoir de renchérir sur Daniel; il ajoute: « Clovis d'abord tenta de les soumettre par les armes; cette voie n'ayant pas réussi, il eut recours à la négociation; elle fut si heureuse, que les Bretons consentirent à lui remettre toutes leurs places. » Copiant une faute d'impression du Père Daniel, Véli cite à ce sujet le quatrième Livre de la *Gloire des Martyrs*; & ce Livre n'a jamais existé.

DÉLASSEMENS de l'Homme Sensible ,
 par M. d'Arnaud. Tome IV , partie 8^e ,
 Tome V , parties 9^e & 10^e , Tome VI ,
 parties 11^e & 12.

C'EST sans doute concourir au but que se propose M. d'Arnaud , que de faire voir principalement cet Ouvrage sous son aspect moral. Il semble en effet dans cette production courir bien moins après des jouissances d'amour-propre qu'après la douce satisfaction d'avoir présenté d'utiles leçons à la jeunesse. Dans cet esprit il s'empare de tout ce que l'Histoire ancienne & moderne , la tradition & les papiers publics peuvent lui offrir d'anecdotes intéressantes , & propres à tourner vers la vertu les élans de la sensibilité. Les *Délassemens* sont donc une espèce de cours de morale qu'on peut mettre dans les mains des jeunes gens qui entrent dans le monde.

Comme il y a de la folie à s'embarquer sur une mer dont on ignore les écueils , il y auroit la même imprudence à laisser arriver un jeune homme dans le monde sans lui en avoir fait connoître les dangers. Il faut avoir mis dans son cœur des semences de vertu ; mais il ne faut pas lui laisser ignorer qu'il existe des vices. Il est donc important d'offrir à la jeunesse la peinture des passions ; mais il est nécessaire aussi de l'avertir que les dangers dont elles sont accompagnées sont souvent cachés sous l'attrait du plaisir ; &

c'est ce qui résulte de la lecture de cet Ouvrage.

L'Auteur, tantôt en amusant l'esprit, tantôt en intéressant le cœur, présente toujours à ses Lecteurs des exemples à suivre ou à imiter. Il y a de l'intérêt dans *Eugénie*, ou *l'Orpheline*; une singularité piquante dans les *Titres réels*; la *jeune Zélandaise*, tirée du troisième Voyage de Cook, est digne, comme le dit M. d'Arnaud lui-même, des crayons de *l'Albane*.

Souvent l'Auteur s'interrompt pour raisonner sur ce qu'il raconte; c'est ainsi qu'en parlant de la bienfaisance, & sur-tout de ce qu'il appelle *la science d'obliger*, il ajoute que les Gens en place, les Grands & les Riches doivent se faire un devoir « d'écarter
 » tout témoin du peu de bien qu'ils sont
 » assez heureux de pouvoir répandre sur l'in-
 » fortuné; de ne point le faire passer par
 » des mains qui, en quelque sorte, dégra-
 » dent le bienfait, & le métamorphosent en
 » un affront, un outrage sanglant fait à la
 » pudeur de l'indigence & du besoin; de ne
 » pas abandonner, par une négligence cou-
 » pable & presque barbare, à la curiosité
 » de leurs parasites & de leurs vils valets, ces
 » écrits qu'un malheureux a arrosés de ses
 » larmes, où il expose les détails de sa triste
 » situation, implore en un mot des secours;
 » de surveiller sans cesse ce vil troupeau
 » d'esclaves dont la caricature annonce pres-
 » que toujours le personnage du maître.

„ Pour peu que celui-ci ait une teinte de hau-
 „ teur , ils étaleront l'impudence , & même
 „ l'inhumanité dans tous les excès révoltans ;
 „ & il est si aisé de blesser le malheureux !
 „ la même portion de sensibilité qui lui fait
 „ regarder la plus légère atteinte comme un
 „ coup mortel , ouvre son ame aux trans-
 „ ports de la reconnaissance , j'ajouterai , à
 „ un moment de félicité pour le moindre
 „ égard qu'on lui témoignera ; un refus même
 „ accompagné de ces égards , est une espèce
 „ de bienfait qui adoucira ses peines , s'il ne
 „ les guérit point. Et n'est-ce rien que de
 „ marquer une sorte de respect à la créature
 „ humiliée par l'adversité , d'essuyer ses lar-
 „ mes , de lui donner des consolations ? Tous
 „ les hommes jouissent de cette faculté si
 „ précieuse ; il n'est donc personne dans le
 „ monde qui soit exposé à la triste nécessité
 „ de se plaindre qu'il est hors d'état d'être
 „ utile à l'infortuné. „

M. d'Arnaud recueille les faits intéressans
 sans acception des personnes. Il semble même
 se plaire à déterrer les traits de vertus ca-
 chés , pour ainsi dire , dans les dernières clas-
 ses de la société. C'est dans cet esprit qu'il
 raconte une anecdote du nommé *Joseph*
Chef-de-moi , Cocher de Fiacre. Ayant trouvé
 dans son carrosse un sac de 650 liv. , qu'un
 particulier y avoit oublié , il n'hésita pas à
 l'aller rendre aussitôt qu'il s'en aperçut. Le
 maître du sac , touché de cette preuve rare de
 probité , lui présente quelques louis ; mais

le Cocher les refuse, avec ces mots d'une simplicité qui touche & fait sourire en même-temps: *Tout ce que je vous demande, Monsieur, c'est, lorsque vous aurez besoin d'une voiture, si par hasard j'étois sur la place, de me donner la préférence.*

La première année de cet Ouvrage intéressant étant maintenant complétée, l'Auteur ouvre la Souscription de la seconde, qui paroîtra de mois en mois.*

ÉLOGE de Maximilien-Jules-Léopold, Duc de Brunswick - Lunebourg, par M. le Comte de la Cépède, Garde du Cabinet du Roi, des Académies & Sociétés Royales de Dijon, Lyon, &c. Rome, Stockholm, &c. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur.
1785.

CET Éloge est celui du généreux Prince mort à Francfort sur l'Oder, le 27 Avril 1785, en s'efforçant de sauver des malheureux près de périr. Quel sujet pour un Orateur, pour un Poète sensibles ! En attendant que l'Académie Française ait à couronner un Poème digne de transmettre aux siècles les plus reculés le souvenir de cette mort, la plus glorieuse qui ait jamais terminé la carrière d'un grand

* On souscrit chez Buisson, Libraire, hôtel de Melgrigny, rue des Poitevins. Le prix est toujours de 18 liv. pour Paris, & de 21 liv. pour la Province.

Prince , un homme éloquent a déjà fait fondre en larmes un auditoire éclairé , en joignant naturellement l'Éloge de ce Prince à celui de Saint-Louis , ou plutôt à celui de la Charité ; & M. le Comte de la Cépède s'empresse aussi d'acquitter l'humanité envers celui qui en fut le Héros & la victime.

Ce ne fera point (& à Dieu ne plaise !) accuser M. le Comte de la Cépède de plagiat , que d'observer qu'il nous paroît avoir suivi un excellent modèle dans le plan général & dans la marche de ce Discours ; ce modèle , c'est l'éloge de Marc-Aurèle , par M. Thomas. Nous avons d'abord été frappés de cette conformité générale entre ces deux Discours , d'ailleurs diversément éloquens , mais tous deux très-éloquens ; car pour ne parler que de celui-ci , quand il faudroit convenir que le récitatif , pour ainsi dire , de cet Ouvrage n'offrirait que de l'élégance , de la noblesse , qu'une simplicité tendre & majestueuse , ce qui seroit déjà un assez grand mérite , on ne pourroit méconnoître les plus beaux & les plus grands caractères de l'éloquence dans le morceau que nous allons transcrire , & qui n'est pas le seul de ce genre.

« Mais pendant que l'Orateur affligé cherche à expirer sa douleur & à soulager celle de ses concitoyens par le récit de la vie d'un Prince magnanime ; une mère , une veuve éplorée perce la foule , s'élance presque sans vie au pied du monument du deuil ; elle appelle à grands cris le Prince

„ qui n'est plus; elle le nomme son sauveur,
„ son père. Elle alloit périr de misère, elle &
„ un enfant infortuné; un inconnu avoit
„ sauvé ses jours, la vie de son fils, son hon-
„ neur peut-être; elle avoit découvert que
„ cet inconnu étoit le Prince: elle a tout
„ perdu par sa mort; elle couvre de pleurs,
„ elle embrasse avec transport le marbre qui
„ ne peut l'entendre; son fils à genoux auprès
„ d'elle, devenu orphelin pour la seconde
„ fois, tend ses mains innocentes vers l'Être
„ des êtres. O! qui nous rendra, s'écrie-t-elle,
„ le bienfaiteur qui vient de nous être ravi?
„ On ne peut l'arracher d'auprès de la pierre
„ funéraire; elle veut mourir sur le tombeau
„ qui renferme Léopold. Le peuple en larmes
„ croit perdre de nouveau ce Prince infor-
„ tuné; il se trouble, il se précipite avec effroi
„ autour de cette mère désolée: tous les
„ Ordres sont émus; les Guerriers rangés en
„ silence autour de l'appareil funèbre, &
„ dans l'attitude d'une tristesse profonde,
„ obéissent maintenant au mouvement qui
„ entraîne le peuple; ils se rappellent avec
„ transport la valeur & l'humanité de leur
„ malheureux Chef; & pleins d'un enthousiasme
„ sublime, ils tirent leurs sabres; ils
„ jurent sur le tombeau & sur les tristes
„ dépouilles du Prince Léopold, d'imiter à
„ jamais ses vertus bienfaisantes, & de tem-
„ pérer les horreurs de la guerre par l'amour
„ de l'humanité. Jurez, valeureux Guerriers!
„ la Divinité reçoit le plus beau serment qui

» puisse être fait devant elle : jurez d'être
» bienfaisans ! vous n'avez pas besoin de
» jurer d'être braves ; jurez par les vertus de
» ce Prince qui conduisoit vos armes, &c. »

L'Orateur qui trouve dans son âme ces mouvemens pathétiques & sublimes, est vraiment digne de célébrer le nom sacré de Léopold de Brunswick.

V A R I É T É S.

Suite des Lettres de Jenny de Bleinmore.

VI^e LETTRE au même.

J'ALLOIS vous écrire ; il est venu ; je ne l'espérois pas. Je l'ai vu de loin ; ma tête s'est renversée : je suis accourue sur la terrasse ; j'étois prête à descendre ; Elisabeth m'a très-heureusement arrêtée. — Que voulez-vous faire ? — Il arrive ! nourrice, appelez Berfy : c'est lui ! — Qui donc ? — Sadi, sans doute ! je vous dis que c'est lui. — Eh bien ! j'ouvrai, remonte. J'ai rougi ; je suis rentrée. Il a frappé : j'ai senti alors que je pâlissois ; une sueur froide couvroit mon front ; mon corps trembloit ; je ne pouvois plus me soutenir. Appuyée contre une colonne, immobile comme elle, je ne respirois pas : j'allois mourir. Sadi est entré. Je n'aurois pu parler : il a serré ma main, sa bouche l'a pressée... En vérité, il a baisé ma main.

J'ai vu de l'embarras sur l'aimable visage ; dans les regards, dans le maintien de Sadi ; & ce rou-

chant embarras m'a ravi dans les cieux. Il est resté long-temps sans parler. Ses moindres mots m'enchantent; mais son silence!... Ah! Dieu! il n'y a point d'expressions dans aucune langue pour rendre la joie qu'il m'a donnée, l'enivrement ou il m'a tenue; j'aurois voulu que ce silence, qui disoit tant de choses, durât éternellement. Ses yeux (vous connoissez ses yeux remplis de charmes) cherchoient & sembloient craindre de rencontrer les miens. Dix fois j'ai essayé d'y lire... il les a baissés. Que dois-je croire? Impénétrable avenir, que me réserves tu?.. Quoi qu'il m'apporte, je peux soutenir, sans me plaindre, dix années de tourment. Je me suis, dans un seul jour, nourrie de bonheur pour le reste de ma vie... mais je peux m'être trompée; & si Sadi, toujours le même!.. Je ne sais ce que je dois penser, ce que je dois faire, ce que je fais, ce que je dis... J'étois au Ciel, abymée dans les délices; & son absence, & mes doutes, & mes craintes me plongent dans les Enfers. J'éprouve quelquefois leurs tortures horribles. Un épais nuage voile mes yeux & mon intelligence; ma raison... je n'en ai plus. Mes sentimens; comme mes vœux, sont sans ordre & sans suite; ils naissent en foule, & se heurtent, se combattent violemment, & se détruisent l'un par l'autre. Ils ressemblerent aux sables que la mer agite, pousse, amoncelle & disperse sur le rivage.... Cependant, je l'avouerai, cette agitation qui me tue, je ne la changerois pas pour ce calme de l'ame si cher à Sadi. Cet effrayant repos, dont il vante les charmes, il le préfère à tout: j'ai vu qu'il appréhende de le perdre. Ah! sans cette crainte (elle sera plus difficile à détruire que sa prétendue froideur), croyez qu'il aimerait déjà. On se méprend sur Sadi; lui-même se trompe le premier; mais moi! j'ai dû, plus attentive... Oh!... que son air en ce moment m'a révélé de choses! je le connois à présent

sens mieux que vous-même. Il m'aimera, soyez-en sûr. J'en ai l'espoir, le pressentiment, la certitude. Je suis la plus heureuse des mortelles. Adieu, enviez-moi.

VII^e LETTRE à Caleb.

Mon ami, je relis votre lettre, je me suis levée pour la relire. Elle répond à tout, & rappelle dans mon ame épouvantée l'estime de moi-même, que j'allois perdre, & que je n'aurois point perdue sans mourir. Oui, mon généreux consolateur, je pense comme vous, vous sentez comme moi; l'aimer est une nécessité; vous pouviez ajouter une vertu : vous n'aurez pas trop dit.

Il étoit très-aimable ce soir, très-gai... Moi seule, je suis triste ! Le bon Tuteur, qui le cherche & le trouve toujours, l'a rencontré à la promenade : ils sont rentrés à six heures ; mais il n'a paru chez moi qu'à huit : ces deux heures m'ont semblé deux années. J'ai placé son siège près du mien, afin de ne pas perdre un mot de ce qu'il alloit dire. Rien de plus animé que la conversation, de plus instructif, de plus séduisant. Je le contemplois en silence ; j'écoutois, je paroissais immobile ; mais combien mon cœur étoit agité ! mon pied touchoit sa robe, & il trembloit. Ma langue embarrassée, ne proféroit que des mots mal articulés ; & mes regards, & toute ma physionomie, à qui vous trouvez tant d'expression, ne disoient rien du tout. Ce n'est pas la première fois que je demeure devant Sadi dans un pénible silence... Comment, avec tant d'amour, m'inspire-t-il tant de crainte ? Mon ignorance est bien plus à son aise avec vous. Je vous parle avec assurance & liberté. Je vous demande ou vous confie toujours quelque chose. Survient-il ? j'observe s'il me remarque ; je

N^o. 8, 25 Février 1786.

H

songe à devenir aimable; je cesse de l'être; je le sens; je m'en afflige, & je m'embarasse davantage; mon esprit se trouble, mon cœur est oppressé, mes pensées en désordre.... quel état! Cette Persane, qui fait du bruit, qu'on rencontre par-tout, qui se plaît à engorger les carrefours de Surate, de la longue suite de ses femmes & de ses esclaves, est venue augmenter mon chagrin : elle a forcé ma porte. J'aurois voulu me sauver, fuir à l'autre bout du monde, à Londres même pour y chercher un abri... Je me suis avancée au-devant d'elle; j'ai tâché de sourire, & j'avois envie de pleurer. Elle n'est plus jeune : elle n'est ni blanche, ni fraîche; elle manque de dignité; mais elle a des graces, un son de voix touchant; on n'est pas plus aimable. Son col & ses bras, fort beaux, j'en conviens, étoient couverts de perles; elle étoit sans voile, ou ce voile si bien rattaché, que je ne l'ai pas vu. Cette grande parure, cet air libre, confiant, satisfait, formoient un merveilleux contraste avec mon négligé, ma timidité & ma tristesse.

Jamais je ne me suis toutmentée pour avoir de l'esprit, certes, on le voit bien : je ne trouve point mauvais qu'un autre en ait plus que moi, & je ne souhaite celui de personne; mais combien ce soir, j'ai ambitionné la vivacité, le piquant enjouement, les saillies heureuses de cette femme extraordinaire, si sûre de son esprit, si habile à faire remarquer ses charmes, qui se montre & qui séduit! Sadi, qui ne se soucie point des femmes, écoutoit avec plaisir; répondoit, l'écoutoit encore; elle en a paru fière, & n'a parlé qu'à lui. Qu'elle est heureuse, de pouvoir dire tout ce qu'elle veut, & de paroître tout ce qu'elle vaut! C'est la première fois que je m'afflige du mérite d'autrui, & la première femme à qui je porte envie.... Je suis réservée à toutes les humilia-

tions, & à des tourmens que je ne soupçonnois pas, que je ne concevois même pas. — Je l'ai vu, trop bien vu ; il n'aime pas ; il n'aimera jamais. La douce espérance qui m'a un moment enivrée, est loin de moi... Je ne resterai point : je pars, je fuirai Sadi. Malheureuse ! le pourras-tu ? Hélas ! que je parte, que je reste, il sera toujours là, présent à mes yeux, présent à ma pensée ; je le verrai sans cesse, je l'aimerai toujours...

Dix heures ont sonné ; cette femme est sortie. Sadi l'a reconduite à son palanquin, du moins je le présume. Peut-être, mêlé & confondu dans la foule de ses esclaves, l'a-t-il accompagnée jusques chez elle, que m'importe ?... Mes soupirs, jusques là étouffés dans mon sein, se sont ouvert un passage : mes larmes ont coulé ! j'en étois inondée : je les essuyois d'une main, de l'autre je voulois écrire. O Caleb ! j'avois besoin de vous ouvrir mon cœur. Ce cœur trop sensible étoit imbibé de chagrins. Je les ai dévorés, mais je n'ai pu les peindre. Il m'a été impossible de lier deux idées dans ma tête, & de mettre quatre mots sur le papier. Mes pleurs m'ont soulagée. Je me suis jetée sur mon lit ; & contre mon attente, j'ai dormi : je me trouve mieux. Mais cette sorte de stupidité douloureuse où, sans s'en appercevoir, Sadi m'a plongée, dure encore. Ma lettre que j'ai prise & quittée dix fois, s'en rassentira. Je ne la recommencerai pas, je suis sans vanité avec vous ; je m'y trouve toujours bien. C'est l'amour-propre, c'est l'amour qui font le souci, le tourment de la vie. Adieu, mon meilleur ami ; adieu : ne cessez point de m'aimer ; je serois trop malheureuse.

VIII^e LETTRE au même. *Le matin du
jour le plus heureux.*

Sadi est l'objet de mes pensées, de mes rêves, de mes occupations & de mes amusemens : je m'entretenois avec lui, j'arrangeois un sélams * lorsqu'il est entré. Applaudissez-vous des leçons que vous m'avez données; il n'est point d'odalisques si adroites ou si tendres, qui, dans aucun de vos Serrails, s'appliquent avec plus d'ardeur à ces desseins emblématiques, & qui les composent plus savamment que moi... Mais soyez attentif à ce qui va se passer. Voyez-nous bien tous deux. D'abord je tire, par un mouvement tout machinal, & que je ne peux expliquer, le coin d'un voile sur un ouvrage que je meurs d'envie qu'il découvre; lui s'approche. — Un sélams, je crois? — Ce n'est pas le premier. — Il doit être ingénieux? » Je n'ai su que répondre. — Heureux qui en est l'objet! — C'est vous ». Caleb, vous me blâmez peut être? Je ne devois jamais.... Mon ami, vous n'aimez pas! J'aurois vu la foudre, la mort suspendue sur ma tête, prête à me frapper pour ce mot, je l'aurois dit. Un long silence a succédé à ce mot, qui.... qui fera désormais le destin de ma vie. Je sentoie mes joues enflammées; je ne savois que faire de mes yeux; j'ai repris, d'une voix mal assurée, à peine il devoit m'entendre. — Je tiens du sage Caleb, qu'avec les couleurs, infinies

* Caleb a donné, en ces termes, la définition du sélams, dans l'Histoire d'Ab-dal-Mazour.

« C'est une espèce d'hiéroglyphe ou quipos, assez ressemblant à ceux dont se servoient les Péruviens; mais le sens en est plus arbitraire: un sélams peint tout aux cœurs qui sont d'intelligence, & rien à l'œil jaloux qui les épie. »

dans leurs nuances, on peut peindre à l'œil, sans le secours des figures, tous les mouvemens du cœur. — Ce n'est pas trop de nuances *infinies* pour tant de sentimens divers! mais, belle Jenny, vous vous bornez à deux couleurs? — Elles diront *deux* choses, au moins... ce que je sens, &... ce que je fais... trop bien. — Deux choses! c'est peu! — C'est trop! eh! plutôt à Dieu n'en avoir qu'une à exprimer! » Je me suis levée; j'ai prodigieusement rougi, & je suis retombée dans ma chaise en me cachant le visage de mes mains. Voyons l'ensemble, a-t-il dit. — Vous le voulez bien? » Il m'a cruellement embarrassée... Falloit-il encore que je l'engageasse à regarder? sa main a levé enfin le voile jeté sur les nœuds & les fleurs... Pas la moindre surprise! ah! Caleb! il savoit mon secret avant de l'avoir lu! un léger sourire, de la joie, je crois, & puis de l'embarras. Mon embarras, ma joie, à moi, étoient à leur comble. — Charmante Jenny, entends-je bien votre fable? — Des fables!... moi! — est-elle bien dans les règles de l'art? je crains de vous mal lire. — Ah! ne lisez donc pas! — Pardonnez-moi... je veux... des roses vives, épanouies, & puis de blanches encore en boutons! Pas autre chose? — pas autre chose. — C'est de Caleb que vous tenez votre méthode? — Oui, de lui ». Je commençois à prendre de l'humour. — C'est un *grand* Maître: vous êtes dans les bons principes. » Je crois, en vérité, qu'il persifloit. Votre pauvre Jenny n'a point répondu, point levé les yeux; j'étois tout d'une pièce. Il a repris: — Le rouge, si je lis bien, dit: *j'aime*; le blanc: *tu n'aimes pas*... & ce *selam* étoit pour moi? j'étois sur des épines ardentes. Je me suis levée; & sans savoir ce que je faisois, je suis allée me cacher au fond de mon cabinet, que j'ai fermé sur moi. Je l'observois; & j'ai vu au travers de la croisée, qu'il écrivoit: il a plié le billet dans un ruban pourpre, (vous entendez,

la plus vive couleur) & l'a mis à la place des roses blanches, que je n'ai plus revues. L'intention est marquée... Je ne fais peut-être que lui prêter la mienne!... Caleb! j'étois transportée de joie. On n'en meurt pas, très-assurément; autrement, vous n'auriez plus d'amie. Ehl pourquoi ai-je survécu à ce ravissant transport?... l'avenir ne m'en promet point un semblable. Non, jamais, ce que j'ai senti en ce moment suprême, on ne l'éprouve sans doute qu'une fois, & c'est beaucoup pour de simples mortels!... Mon Tuteur est entré, me cherchant, m'oubliant, dès qu'il a vu Sadi; l'un d'eux a proposé la promenade; ils n'avoient pas encore descendu la terrasse, je tenois, j'avois lu le billet. Charmant en vérité! ce sont des vers... Hé! pourquoi des vers? Mais faits sur l'heure, en un moment; le cœur seul a pu si vite les dicter, n'en doutez pas. Je les copie; je ne saurois m'en séparer, ne fût-ce qu'une minute. Les voilà:

Hé quoi, par-tout la vérité bannie!

Quoi! vous aussi, peuple aimable des fleurs,

Vous tromperiez par les couleurs!

Oui, si j'en crois Caleb & son génie,

Le rouge fait flatter, & le blanc calomnie.

N'est-ce pas qu'ils sont aimables, ingénieux?... qu'en pensez-vous? J'aurois mieux aimé vous les rendre moi-même; c'est la première impression qu'il faut voir. Nous les aurons lus, relus, expliqués, commentés, relus encore. Que vous m'enlevez de douces jouissances! arrivez donc, que je vous conte tout ce que j'ai écrit. Adieu, Caleb, je retourne à mon séiains: je le défais, je le recompose; à présent, il dira... des folies, si vous n'accourez bien vite m'en empêcher. Adieu,

IX^e LETTRE. *Jenny Blainmore à Sady.*

Le rouge sait flatter : vous avez raison ; il est flatteur en effet , pour l'admirable Sadi lui-même , d'être tendrement aimé. C'est le premier des biens , le plus grand ; c'est.... je n'ose dire le seul ; mais je le pense & je le sens. Les plus beaux dons que le Ciel puisse faire à la terre , vous les réunissez.... Vertus , génie , talens , objets sacrés de ma vénération , vous commandez l'estime profonde , l'admiration , le respect ; mais l'amour !... l'amour , Sady , qui pourroit l'exiger ?.. Celui qui aime auroit des droits , peut être !... Ils ne sont pas toujours écoutés. Nul mortel , quel qu'il soit , ne peut , avec l'espoir d'être obéi , dire à un autre : *Aimes moi*. Vos despotismes , sûrs & entrés de leur puissance , ne commandent point à l'amour ; les Dieux , les Dieux eux-mêmes le prescrivent , & leur pouvoir se borne-là. Aimer , être aimé , voilà la vie , la félicité de l'homme dans ce monde , assez peu connu , & sans doute aussi dans cet autre monde qu'on ne connoit pas du tout. Mon adorable ami , vous avez des qualités éminentes , des talens distingués , un esprit transcendant & plein de grâces ; moi.... je vous aime ; me voilà tout-d'un coup élevée à votre niveau ; je suis devenue votre égale ; & si vous ne pouviez pas aimer... ce seroit moi que la Nature auroit plus favorisée que vous. Mon Souverain ! ma Divinité ! je te révère ; mais je t'adore. Je t'apporte , je viens t'offrir ce que l'Univers entier , ce que l'hommage de tout l'Univers ne vaut pas , beaucoup de candeur & d'amour.... Sady , sage & juste , doit m'accueillir avec transport.

Hij

Il m'est si naturel, il est si profondément empreint dans mon âme, cet amour, ma vie & mon existence, qu'il me semble qu'il étoit en moi avant de vous avoir connu. Il fait partie de mon être; je ne le distingue pas de cet autre amour qu'on ressent pour soi; pareils en leurs effets, je les confonds, & je croirois qu'ils ont commencé ensemble. Je suis bien sûre du moins que cet attachement n'aura point d'autre terme que celui de l'affection que je me porte à moi même; il ne finira comme elle qu'avec ma vie. Sage & tranquille Sady, que tant d'amour ne vous alarme pas. Je suis descendue dans mon âme, je l'ai méditée; j'en ai observé & saisi tous les mouvemens: l'âme des anges, je le jure, celle de vos chastes *péris*, s'il est des *péris*, & qu'elles aient une âme, n'ont pas plus d'innocence. Trop aimable Sady, de quelque peu de retour que vous vouliez & que vous puissiez payer ma tendresse, vous ne me verrez point défiante ou exigeante; vous suivre, vous importuner; sensible à l'excès, mais siers autant que sensible, vous ne m'entendrez point me plaindre... C'est vous que je plaindrai, & je ne vous le dirai pas. Si ce cœur a des orages, ils ne seront que pour moi. Je ne fais point injurier les hommes, ni blasphémer les Dieux, ni m'empoisonner, ni assassiner personne. Toute à l'amour, je fais être par lui infiniment heureuse ou malheureuse, voilà tout. Mon sort, indépendamment des circonstances, des lieux, de vos préjugés, de nos convenances, de mes engagements, des vôtres, si vous en avez, est tout dans votre cœur; il n'est que là. Après de Sady indifférent, dans le climat le plus fortuné, & comblée de tous les biens, je pourrois souffrir, gémir, pleurer: à mille lieues de vous, sous le ciel nébuleux de la Grande Bretagne, dans un désert, dans un antre, sûre même de ne vous revoir jamais.

je peux être encore, aimée de Sady, la plus fortunée des femmes. *

ACADÉMIE.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

LA Séance publique du Lundi 13 de ce mois, pour la réception de M. le Comte de *Guibert*, qui succédoit à M. *Thomas*, est une des plus brillantes qu'on ait encore vues; & l'enthousiasme avec lequel on s'y étoit porté, a été prolongé par les Pièces qu'on y a entendues.

La double estime que M. *Thomas* avoit acquise par ses talens & par ses mœurs, les profonds regrets qu'il a laissés en mourant, avoient inspiré un desir impatient de l'entendre célébrer. Mais si le sujet étoit propre à enflammer l'imagination de l'Orateur, il lui donnoit aussi des Auditeurs plus exigeans.

* Nous engageons l'Auteur à publier incessamment une correspondance qui doit être une de suite, & à laquelle nous sommes fâchés de ne pouvoir donner ici une plus grande étendue.

H v

il est difficile de louer un homme dont l'éloge est dans toutes les bouches. M. de *Guibert* a satisfait à l'attente & aux prétentions de ceux qui étoient venus pour l'entendre. On a très-vivement applaudi dans son Discours une éloquence flexible & variée, des beautés de tous les genres. Il a trouvé dans son esprit de quoi célébrer les talens de M. *Thomas*, & dans son cœur, de quoi louer & faire aimer ses vertus.

Des traits ingénieux, rendus en très-bon style, ont fait justement applaudir le Discours de M. le Marquis de *Saint-Lambert*, qui, en qualité de Directeur actuel, répondoit au Récipiendaire. Il a raconté, avec autant de grâce que de sensibilité, quelques anecdotes de la vie de M. *Thomas*. Il a rapporté comment ce célèbre Académicien, né sans fortune, ayant été appelé auprès d'un Grand qui s'intéressoit à lui, perdit sa faveur par un trait de désintéressement & de délicatesse. Il refusa de souscrire à des sollicitations qu'on faisoit en sa faveur, parce qu'il jugea qu'un de ses amis avoit des droits antérieurs aux honneurs qu'on briguoit pour lui-même. Ce refus causa la disgrâce de M. *Thomas*, qui se retira en vrai Philosophe; & depuis ce moment, a dit ingénieusement M. de *Saint-Lambert*, il craignit plus les protecteurs que la pauvreté.

Après les deux Discours, * *M. Ducis*, ami intime de *M. Thomas*, & qui a été le témoin de sa mort, a lu une Épître qui a reçu les plus grands applaudissemens. La moitié de cette Épître est consacrée à louer l'amitié, & l'autre à pleurer son ami. On fait que *M. Ducis*, dans un voyage en Piémont, a failli périr lui-même; cette circonstance, & son amitié connue pour *M. Thomas*, ne pouvoient qu'ajouter à l'intérêt de cette lecture. Il a vivement touché par la peinture qu'il a faite à-la-fois de la mort de son ami & de ses propres dangers.

Le prix proposé pour l'*Éloge de M. d'Alembert*, a été remis à l'année prochaine.

Au récit de ces hommages rendus à *M. Thomas*, ajoutons-en un autre qui ne sera pas moins glorieux à sa mémoire.

* Ces Discours se trouvent chez *Demonville*, Imprimeur de l'Académie Française, rue Christine.

Au Dieu Créateur & Rédempteur.

CI-GIT LÉONARD-ANTOINE THOMAS,
l'un des Quarante de l'Académie Française, Associé
de celle de Lyon, né à Clermont en Auvergne,
le premier Octobre 1722, mort dans le Château
d'Ollas, le 17. Septembre 1785.

Il eut des mœurs exemplaires,

Un génie élevé,

Tous les genres d'esprit ;

Grand Orateur, grand Poète ;

Bon, modeste, simple & doux,

Sévère à lui seul ;

Il ne connut de passions

Que celles du bien, de l'étude,

Et de l'amitié.

Homme rare par ses talens,

Excellent par ses vertus,

Il couronna sa vie laborieuse & pure

Par une mort édifiante & chrétienne,

C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Ses écrits & les larmes de tous ceux qui l'ont connu
honorent assez sa mémoire ; mais M. l'Archevêque
de Lyon, son Ami & son Confrère à l'Académie
Françoise, après lui avoir procuré pendant sa maladie
tous les secours de l'amitié & de la religion, a voulu
lui ériger ce foible monument de son estime & de
ses regrets.

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE ITALIENNE.

EN 1746, Marivaux fit représenter à la Comédie Françoisé, une Comédie en un Acte & en vers, qui a pour titre : *Le Préjugé Vaincu*. Ce petit Ouvrage offre l'orgueil de la Noblesse aux prises avec l'Amour. L'Héroïne de la Pièce est une fille noble, qui aime un simple Bourgeois qu'elle épouse au dénouement. On donne rarement cette bagatelle ; où l'on trouve beaucoup d'esprit & très-peu d'intérêt. Dès l'exposition on prévoyoit que l'orgueil se défendra mal, & que l'Amour sera le vainqueur. Nous rappelons cette Pièce, parce qu'elle a quelque rapport, au moins par le titre, avec *la Prévention Vaincue*, Comédie en trois Actes & en prose, représentée pour la première fois le Vendredi 17 de ce mois.

Un Marquis, dont le véritable nom est inconnu, & qui a pris celui de Dalincourt a ignoré son rang & sa richesse jusqu'à la mort d'un Tuteur qui a dissipé ses biens, en même-temps qu'il lui cachoit le secret de sa naissance. Réduit à une médiocre fortune, il a épousé une femme belle & sage. Un homme puissant s'est passionné pour elle, & s'est vengé de sa résistance en abusant de son pouvoir, pour l'accabler de persécutions ainsi que son époux.

Le chagrin a bientôt conduit la Marquise au tombeau, & le Marquis a conçu pour la Noblesse en général un mépris & une haine qui l'ont engagé à renoncer à son rang, à se retirer à la campagne, & à y vivre en simple Bourgeois avec sa fille Cécile, fruit unique & cher de son malheureux hymen. Le Marquis de Florville, jadis fat, séducteur, homme à bonnes fortunes, mais rendu à la raison par un amour vrai, pur & désintéressé, a pris le nom de Dorval & la mise d'un Bourgeois sage pour se lier avec Dalincourt. Il a su mériter l'estime du père & l'amour de la fille; Dalincourt se montre même très-disposé à le choisir pour gendre, quand le Comte de Grandville, parent de Dalincourt, & Seigneur du village où ce dernier a choisi sa retraite, revient à son château, accompagné de sa femme, avec laquelle il s'est tout récemment réconcilié. Cet heureux retour de deux époux réunis, & qui vivoient auparavant dans une mésintelligence ouverte, dans une désunion qui, grâce à la liberté actuelle de nos mœurs, n'est plus regardée comme scandaleuse, doit être célébré par une fête, dans laquelle le père de Cécile a consenti que sa fille jouât un rôle. Le Marquis de Florville est connu de M. de Grandville & de sa femme, avec laquelle il a eu une liaison très-particulière: comme il redoute que son déguisement ne rende ses intentions & son séjour suspects à M. de Grandville, il se hâte de reprendre les habits d'un homme de son rang, & de se présenter au

château. Il y est très-bien reçu, on lui propose même de prendre un rôle dans la fête. Après l'avoir un peu vivement persifflé sur son ancien genre de vie, auquel il ne paroît pas avoir renoncé, on lui parle de la jeune personne avec laquelle il doit jouer la Comédie, & on la lui présente. Sa confusion est extrême quand il reconnoît Cécile; & la surprise douloureuse de celle-ci est inexprimable: elle augmente encore quand Mme de Grandville peint le Marquis sous les couleurs de l'homme le plus aimable, mais aussi le plus dangereux & le plus familier avec le langage comme avec les ressources de la séduction. Une explication entre les deux amans, où la franchise, la bonne-foi & la tendresse de Florville éclatent dans toute leur pureté, ramènent Cécile sans peine à l'indulgence & à l'amour; mais comment gagner M. Dalincourt, comment vaincre sa prévention invétérée contre les Nobles? A l'aspect de Florville, superbement vêtu, il s' imagine voir un Acteur couvert de l'habit de son rôle; les discours de M. de Grandville ne tardent pas à le désabuser & à lui faire connoître le véritable rang du faux Doryal. Il exhale toute sa colère, toute son indignation, & répond à tous les discours du Marquis, à toutes ses propositions d'hymen & de fortune par l'assurance la plus formelle qu'il ne sera jamais son gendre. Florville au désespoir se retire, avec le projet de renoncer à la main de Cécile.

cile , & de parvenir au moins à conserver l'estime de son père. M. de Grandville n'abandonne pas le dessein de rendre Florville heureux ; il parle à Dalincourt avec l'éloquence de l'amitié ; il lui peint Cécile amoureuse de Florville , consumant sa vie , par obéissance , dans les larmes & dans la douleur. A ce tableau , à l'aveu que Cécile fait de sa tendresse pour le Marquis , Dalincourt se laisse toucher , le sentiment de l'amour paternel l'emporté sur l'habitude d'une longue prévention ; & lorsque Mme de Grandville ramène Florville dans l'intention d'employer auprès de Dalincourt tout ce qu'elle peut avoir de crédit sur son âme , elle trouve tout disposé pour le bonheur de son jeune ami , qui reçoit la main de Cécile.

On trouve dans le troisième volume des *Délassemens d'un Homme Sensible* , par M. d'Arnaud , une Anecdote intitulée : *le Misanthrope estimable* , dont le fonds a une analogie assez marquée avec celui de la *Prévention vaincue*. Dans l'un & l'autre Ouvrage , un Gentilhomme a quitté son rang , son nom & ses titres pour vivre à la campagne en simple Cultivateur , & marie sa fille à un Noble déguisé , après avoir vaincu l'ascendant de la prévention par celui de la Nature. Mais les motifs des deux Personnages , & la conclusion des deux Fables ne sont pas les mêmes.

La réconciliation de M. & de Mme de Grandville , dont le premier donne tous les détails au premier Acte , est très-exactement

imitée d'un joli Conte de M. Imbert, qui a été inséré dans ce Journal en 1782, & qu'on trouve dans un Recueil de Contes en prose, imprimé en 1783.

Il y a de l'adresse & de l'intelligence dans la manière dont l'Auteur a fondu ces deux Anecdotes l'une dans l'autre. La marche de l'Ouvrage est claire; mais elle est quelquefois un peu lente, & chargée de détails qui détournent trop long-temps de l'intérêt principal. Le second Acte offre des situations piquantes; la plus remarquable est celle que nos Lecteurs ont déjà distingué sans doute, où le Marquis de Florville rencontre Cécile dans la jeune personne avec laquelle il doit jouer la Comédie, & où il entend Mme de Grandville s'expliquer tout haut sur son caractère, de manière à le rendre suspect, & même méprisable aux yeux de son amante. La répétition que les deux amans font d'une Scène analogue à leur situation, présente une situation intéressante, quoiqu'un peu forcée, elle finit très-bien; mais cette fin n'est qu'une réminiscence de la *Métromanie*. Le troisième Acte laisse plus à désirer que les deux premiers. Les raisons que Dalincourt allègue pour se refuser à l'hymen de Florville, sont faibles & vagues; quand il cite sa propre expérience pour motiver son éloignement à l'alliance d'un Noble, il fait une grande inconséquence; car il est Noble lui-même, il a été bon mari, il est bon père, & son expérience personnelle parle contre sa

prévention. Il nous semble qu'il auroit fallu réserver pour le dénouement une partie des idées fortes & même énergiques, que l'Auteur a placées au premier Acte dans la bouche de Dalincourt; mettre l'opiniâtreté de la prévention aux prises avec l'amour paternel; enfin, après un combat violent, & qui étoit susceptible d'un grand intérêt, rendre ce dernier triomphant.

Ces observations ne nous empêcheront point de convenir que cet Ouvrage a du mérite, de la gaieté, souvent de l'intérêt; qu'il annonce une connoissance très-étendue du Théâtre; que le style en est bon, sain & facile, malgré quelques tirades qui annoncent de la prétention, & quelques expressions un peu trop recherchées. Il faut remettre souvent sous les yeux de nos Écrivains modernes ce vers de Gresset, qu'ils paroissent avoir banni de leur mémoire:

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

ANNONCES ET NOTICES.

*C*OLLECTION des meilleurs Ouvrages Français composée par des Femmes; dédié aux Femmes Françaises, par Mlle de Kéralio.

Cette Collection, annoncée au mois de Juin dernier, a paru plaire assez pour qu'on s'occupe de la mettre à exécution, & d'exposer le plan qu'on se propose de suivre.

On remonte jusqu'à la célèbre Héloïse, la première

des Femmes Françoises qui posâ les fondemens de leur gloire en Littérature. Sa vie & ses Ouvrages sont précédés d'un Abrégé de l'Histoire des Lettres dans les Gaules, depuis leur établissement jusqu'au onzième siècle. La vie & les Anecdotes concernant chaque Auteur, seront placées à la tête de ses Ouvrages ; l'ordre des temps sera suivi relativement aux Auteurs & aux premières Éditions.

Cette Collection sera composée de 40 vol. in 8°, de 5 à 6 cent pages, imprimées sur carré fin de Limoges, ornés chacun d'une Gravure, composée & exécutée par des Artistes célèbres, & représentant le sujet le plus intéressant que le volume pourra fournir. On donnera deux volumes par mois. Le prix de chacun sera de 4 liv. 10 sols pour les souscripteurs, en tout 180 liv. & de 5 liv. 10 sols pour ceux qui n'auront pas souscrit. Ainsi l'on aura dans un seul format une Collection nouvelle en France, où l'on trouvera les meilleurs Pièces de Poésie, Théâtre, Romans, Lettres, Histoire des Femmes dont on ne pouvoit réunir les Œuvres détachées qu'avec beaucoup de peine, des frais considérables & des recherches souvent inutiles.

La Souscription sera ouverte jusqu'au mois de Janvier 1787. On payera 5 liv. en souscrivant, & 7 liv. 10 sols en retirant les deux premiers volumes, de sorte qu'il y aura toujours un volume payé d'avance. On peut souscrire chez l'Auteur rue de Grammont N°. 17 ; chez Lambert, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, près S. Côme ; Cuchet, rue & hôtel Serpente, Lagrange, au Palais Royal, N°. 123, côté de la rue Neuve des Bons-Enfans ; Lesclapart, rue du Roule, N°. 11, près le pont neuf, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

On prévient aussi que l'*Histoire d'Elisabeth, Reine d'Angleterre*, dont l'impression a été retardée par des raisons personnelles à l'Auteur, paroîtra en entier au

mois de Juin prochain. D'autres raisons obligeant à n'y insérer que le seul portrait de la Reine Elisabeth, on a réuni les quatre volumes en trois beaucoup plus forts que n'auroient été les quatre déjà annoncés, afin que le Public n'ait pas à se plaindre de la privation des gravures, & que les frais d'impression étant exactement les mêmes, les Souscripteurs ne payent que 19 liv. ce qui leur en auroit coûté 20 liv., & le Public 18 liv. ce qu'il auroit payé 24 liv. On peut se faire inscrire aussi chez l'Auteur, rue de Grammont, N^o. 17; chez Lagrange, au Palais Royal, N^o. 123, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

De l'État naturel des Peuples, ou Essai sur les Points les plus importans de la Société Civile, & de la Société Générale des Nations. 3. vo. in. 8^o. br. Prix, 12. liv. A Paris, chez la Veuve Herissant, Impr.-Libr., rue Neuve Notre-Dame.

Cet Ouvrage, dont nous rendrons compte incessamment, est très-important par son objet; & une Approbation très-avantageuse du Censeur qui l'a examiné, prévient en faveur de son exécution.

CINQUIÈME Livraison des Œuvres de M. Gessner, en 3 vol. grand in. 4^o. , ornés de 74 estampes; & autant de culs-de-lampes, de la composition de M. Barbier l'aîné, Peintre du Roi. A Paris, chez l'Auteur, la Veuve Herissant, Impr.-Lib. rue Neuve Notre-Dame, & Barrois l'aîné, Lib., quai des Augustins.

Cet Ouvrage est exécuté avec un soin qui doit le rendre précieux aux Amateurs. Il est à la fois recommandable par l'impression, le dessin & la gravure. Le nom de l'Artiste qui en est l'Auteur, étoit un garant du succès. Le caractère de l'estampe y est toujours relatif au sujet; on voit que le Peintre a

changé de style comme le Poëte. Comme aux sujets antiques, Gessner en a mêlé quelques-uns de modernes, M. le Barbier a changé de manière avec lui. On peut citer pour exemple l'Idylle intitulée : *le Souhait*. Le Peintre n'a pas manqué de donner le costume d'un paysan Béarnois au Villageois rencontré par l'homme bienfaisant.

Enfin le mérite réel de cet Ouvrage, bien digne assurément des honneurs Typographiques, doit en faire un des ornemens de nos Bibliothèques.

CABINET des Modes, ou les Modes nouvellement décrites d'une manière claire & précise, & représentées par des Planches en taille-douce enluminées, trois Cahiers.

L'idée de ce Cabinet est heureuse, & il a dû réussir. On souscrit pour 21 liv. pour Paris & pour la Province franc de port par la poste, chez Buisson, Libraire, rue des Poitevins, hôtel de Mesgrigny.

LECTIONES Theologiae de Matrimonio quas in suis scholis habet sacra Facultas Nancensis. Nanceii apud viduam Bachot, Regis & Universitatis Typographeum Bibliopolamque Juris, in-12. Parisiis, apud Carolum-Petrum Berton, Bibliopolam viâ sancti Victoris.

Une saine doctrine, de la méthode, de la clarté & de la précision forment le mérite de cet Ouvrage.

TESTAMENT de Jérôme. Sharp, Professeur de Physique amusante, où l'on trouve parmi plusieurs tours de subtilité qu'on peut exécuter sans aucune dépense, des préceptes & des exemples sur l'art de faire des chansons impromptu, pour servir de complément à la Magie blanche dévoilée, par M. De-cremps, du Musée de Paris, avec 69 figures. Prix,

3 liv. franc de port par tout le Royaume. A Paris, chez l'Auteur, rue des Rats, près la place Maubert, N°. 5. & chez Granger, Bailly, Lagrange & Lefclapart Libraires.

Les Amateurs liront avec plaisir dans le premier Chap. de cet Ouvrage, l'Histoire d'une Devineresse qui avoit l'industrie de débiter ingénieusement des Oracles toujours vrais, sans que les raisonnemens d'un Philosophe instruit & peu crédule pussent jamais la déconcerter. Le second Chap. démontre, parmi plusieurs tours de cartes nouveaux, ou nouvellement perfectionnés, le moyen presque sûr de gagner des paris, & le danger de jouer au brelan ou à la triomphe avec des personnes dont la probité est équivoque. Dans le troisieme Chap. M. Decremps, après avoir amusé le Lecteur par des tours d'adresse clairement décrits, l'instruit par des digressions intéressantes, & finit par exercer l'esprit, soit en démontrant l'art de rimer impromptu, soit en expliquant le moyen de se former une mémoire artificielle, &c. &c. Le dernier feuillet enseigne une manière bien simple pour entretenir une correspondance secrète; c'est de la musique qui par la manière de présenter le papier, n'offre aux yeux que de l'écriture ordinaire.

Au reste, M. Decremps, sous le titre de Testateur, offre à ses Lecteurs, qu'il appelle ses héritiers, plusieurs exemples par lesquels il prouve que ses instructions sont des biens réels, puisqu'elles tendent à la conservation des autres biens.

Esquisse d'un Tableau général du genre-humain, où l'on apperçoit d'un seul coup-d'œil les Religions & les Mœurs des différens Peuples, les Climats sous lesquels ils habitent, & les principales variétés de forme & de couleurs de chacun d'eux. Par Mlle le Masson-le Gofft, du Cercle des Philadelphes, &c.

Mlle le Masson-le-Gofft, déjà connue par plu-

Œuvres Ouvrages, en offre un bien intéressant pour l'Éducation: Ce Tableau représente au premier coup-d'œil l'homme physique & moral fixé sur nos deux hémisphères. On y remarque la couleur olivâtre de l'Asiatique; la noire & basannée de l'Africain: la blanche de l'Européen; enfin celle de l'Américain sous la zone torride, qui étoit, avant la conquête de ce nouveau monde, de la couleur du cuivre rouge, & sous les zones tempérées, basannée, jaunâtre & olivâtre. Si l'on considère l'homme physique & moral, il est distingué par des signes qui le caractérisent; c'est-à-dire, s'il est *Catholique Romain*, par une croix; *séparé de l'Église*, par une croix renversée; *Mahométan*, par un turban; *idolâtre*, par un soleil; s'il est *grand*, par trois lignes parallèles; *très grand*, par quatre; *moyen*, par deux lignes parallèles; *petit*, par une ligne horizontale; *bien fait*, par une ligne perpendiculaire; *mal fait*, par un z; *beau*, par un ovale; *laid*, par un carré anguleux; *humain*, par un poignard la pointe en bas; *cruel*, par un poignard la pointe élevée; *savans*, par un triangle; *vivant en société*, par une mouche; *sauvage*, par une flèche; *nud*, par un ver-de-terre; *polygame*, par quatre points, &c. Cet extrait annonce un travail fort étendu & neuf en son genre; mais en même-temps il doit occuper sa place dans tout ce qu'on a publié sur la Géographie, &c.

Ce n'est que chez M. Moitey, Ingénieur-Géographe du Roi, Professeur de Mathématiques & d'Architecture Militaire de MM. les Pages de LL. AA. SS. Mgr. le Prince & Madame la Princesse de Conty, rue de la Harpe, la porte cochère N°. 109, que l'on pourra se procurer cette Carte. Prix, 2 liv. 8 sols.

Trois Sonates pour le Clavesin; les deux dernières avec Violon obligé, par M. Amédée Rasetti.

6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Honoré, maison de M. Renard, n°. 6. bis.

RONDEAU pour le Forte-Piano, par Mme Desmaisons. Prix, 3 liv. A Paris, chez le fleur-Sieber, rue S. Honoré, vis-à-vis l'hôtel d'Aligre, n°. 92.

DEUXIEME Recueil des Etrennes d'Euterpe, ou Romances-Vaudevilles, &c. Dédiées à la Jeunesse, paroles & musique par M. Duçray; accompagnement de Guittare du même Auteur, Œuvre 3. Prix, 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Robin, quai de Gèvres, aux deux Anges; de Roullède, rue S. Honoré, près l'Oratoire; Mlle Lebeau, Mlle Rivet, toutes deux au Palais Royal.

FEUILLES de Terpsicore pour la Harpe & le Clavecin, Nos. 9, 10, 11, 12 & 13. Prix séparément 1 liv. 4 sols; abonnement pour chacun de ces Journaux, 30 liv. port franc pour 52 Livraisons qui sortent chaque Lundi. A Paris, chez Cousineau, père & fils, Luthiers de la Reine, rue des Poulies.

T A B L E.

<i>A Mme N....</i>	145	<i>Eloge de Maximilien-Jules</i>	
<i>A une jeune Demoiselle</i>	146	<i>Léopold, Duc de Brunf-</i>	
<i>Quatrain</i>	147	<i>wick-Lunebourg,</i>	164
<i>Charade, Enigme & Logo-</i>		<i>Suite des Lettres de Jenny de</i>	
<i>gryphe,</i>	148	<i>Bleinmore,</i>	167
<i>Essais Historiques sur les</i>		<i>Académie Française,</i>	177
<i>Mœurs des François,</i>	150	<i>Comédie Italienne,</i>	181
<i>Délassemens de l'Homme Sen-</i>		<i>Annonces & Notices,</i>	186
<i>sible,</i>	161		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr. le Garde-des-Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 25 Février 1786. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 24 Février 1786. GUIDI.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

DANEMARCK.

DE COPENHAGUE, le 9 Janvier.

Depuis le commencement de ce mois le froid est ici très vif. Le 5, au matin, le thermomètre descendit à 12 degrés 3 quarts au-dessous de zéro, le vent au nord. La plus grande partie du Sund est couverte de glaces, depuis quelques jours.

L'année dernière on a dénombré dans cette Capitale 1053 mariages, 3591 naissances, dont 1686 garçons, & 2505 filles, & 3762 morts, dont 2022 hommes, & 1740 femmes : l'excédent des morts est de 571. Les fièvres putrides ont enlevé 172 personnes, la fièvre chaude 94, les maladies de poitrine 339, l'asthme 88, la phthisie 83, la consommation 433, l'hydropisie 113, les coups de sang 689, les douleurs de dentition 82 enfans, & la petite vérole 472 ; 196 personnes sont mortes de vieillesse.

N°. 5, 4 Février 1786.

Le nombre des malades reçus l'année dernière à l'Hôpital Frédéric est monté à 1961, dont 1763 ont été guéris, & 194 sont morts. Dans l'Evêché de Ripen on a compté l'année dernière 929 mariages, 3403 naissances, dont 1734 garçons & 1669 filles (les enfans illégitimes étoient au nombre de 89) & 3226 morts, dont 1565 hommes & 1661 femmes. Les naissances ont surpassé les morts de 177. Parmi les naissances il y avoit 12 jumeaux, parmi les morts 61 enfans morts nés, & 19 nonagénaires.

A L L E M A G N E.

DE HAMBOURG, le 24 Janvier.

Le nombre des navires entrés dans le port de Dantzick en 1785 est de 684, dont 76 Hollandois, 59 Prussiens, 153 Anglois, 153 Danois, 239 Suédois, 162 de Dantzick même. Dans l'année, 857 bâtimens sont sortis du même port.

Pendant la même année il y a eu à Dantzick 419 mariages, 1304 naissances & 1633 morts.

L'année dernière, on a compté dans la Poméranie Prussienne & la Principauté de Cassien 3107 mariages, 14857 naissances, & 10,250 morts. Dans le nombre des morts il y avoit 3 ocentenaires, 36 nonagénaires & 61 octogénaires. L'état militaire n'est point compris dans ce calcul.

Un Journal de commerce offre les détails suivans sur le commerce de la muscade.

La muscade ne vient que sur l'île de Banda & sur quelques autres petites îles adjacentes qui appartiennent à la Compagnie hollandaise des Indes orientales. On divise les noyers en mâles & femelles, & encore en noyers sauvages & cultivés. Voici la dénomination des diverses espèces des noix muscades : savoir Pala Boy, Pala Bacumba ou noix jumelle, Pala Kakerlac, ou noix Kakerlac, Pala Padri ou noix de prêtre, Palâ Palâ ou noix blanche ou hollandaise, Pala Pintiurian ou noix de voleur, & Pala Radia ou noix royale, qui passe pour être la meilleure. La récolte des fleurs & des noix de muscade, se fait dans les mois d'Avril, d'Août & de Novembre. — Les îles où croît la muscade sont toutes réparties en jardins qu'on appelle *Perkens*, dont les possesseurs, qui sont Européens, portent le nom de *Perkeniers*. — On compte à l'île de Neira 2 perkins de 2700 toises thenanes, qui fournissent par an environ 2700 livres pesant de fleurs, & 8000 livres pesant de noix. A l'île de Lonthois 25 perkins de 34,330 toises, qui rapportent par an 142,000 livres pesant de fleurs, & 368,000 liv. pesant de noix; & à l'île de Poulo-ay 6 perkins de 7,190 toises, qui donnent par an 52,000 liv. pesant de fleurs, & 128,000 livres pesant de noix. Le total des perkins est de 33, qui est une surface de 44,220 toises; leur rapport est de 176,000 l. pesant de fleurs, & 704,000 liv. pesant de noix, ce qui fait 4 livres de noix sur une livre de fleurs. — La compagnie paie 200 livres pesant de la première & de la seconde sorte des fleurs de muscade, à raison de 30 rixdalers & 100 liv.

pesant de la troisième ou dernière sorte, 7 rixdalers & 33 stuvers, ce qui fait pour 300 livres pesant de fleurs, 37 rixdalers & 33 stuvers; mais comme elle en déduit la dixme, elle ne les paie réellement que 33 rixdalers & 45 stuvers. Ainsi la livre de fleurs ne coûte à la Compagnie pas même 5 stuvers & demi sur la place. Les noix de muscade sont comptées 10 livres pesant pour une livre de fleurs; la Compagnie paie par conséquent 2000 livres pesant de noix grasses, médiocres & maigres, 30 rixdalers, & les noix gâtées & en pièces mille liv pesant, à raison de 7 rixdalers & 33 stuvers, ce qui fait, déduction faite de la dixme, 33 rixdalers & 45 stuvers; ainsi deux livres pesant de noix lui reviennent à peu près à 1 stuver. — L'importation des fleurs de muscade en Europe monte par an à 100,000 liv. pesant, & celle des noix à 250,000 livres pesant; le surplus des récoltes reste dans l'Inde. Le prix de la vente dans les 6 chambres de la Compagnie, a été depuis 1770 jusqu'en 1780, savoir la livre de fleurs 20 & un huitième à 21 & un quart d'escalins flamands, & la livre de noix 75 stuvers de banque; mais depuis 1783 le prix des fleurs est monté jusqu'à 19 florins & un quart, & celui des noix jusqu'à 13 florins & demi.

Le 31 Décembre dernier, les vaisseaux Danois le *Disco* & la *Concordia* sont partis d'Helsingor pour les Indes Orientales.

Le nombre des vaisseaux qui l'année dernière ont passé le Sund, monte à 10,268, dont 2535 Anglois, 2136 Suédois, 1789 Danois, 1571 Hollandois, 1338 Prussiens, 176 Bremois, 161 Dantzickois, 114 Russes, 110 Rostokois, 77 Lubekois, 66 Im-

périaux, 61 Hambourgeois, 28 Portugais, 25 Courlandois, 20 François, 20 Américains, 15 Espagnols & 4 Vénitiens.

DE VIENNE, le 23 Janvier.

Le Comte de Gobentzel, Ambassadeur de S. M. en Russie, est de retour ici par congé depuis le 24, & il a eu l'honneur d'être présenté à l'Empereur.

Le premier de Janvier, ce Monarque a admis à la même distinction le Baron Frédéric Le Fort, Mestre-de-camp en second du Régiment de Bouillon. L'Empereur a accueilli M. Le Fort & son frere comme les descendans du fameux Le Fort Citoyen de Geneve, Amiral de Russie, & à qui cet Empire doit la plus grande partie des créations qui ont fait la gloire de Pierre le-Grand.

A la suite d'une quantité prodigieuse de neige, nous avons éprouvé ici un froid si rigoureux, que le thermometre, il y a 12 jours, est descendu à un degré plus bas que dans la plus forte gelée de l'année dernière. L'Autriche, la Hongrie, la Bohême & la Moravie ont éprouvé les mêmes rigueurs, & le Danube a été couvert d'une glace épaisse.

L. A. R. les Gouverneurs-Généraux des Pays-Bas Autrichiens sont arrivés ici le 12.

On prétend qu'il s'est fait un accroissement très sensible de population dans cette

Capitale; enforte qu'on l'évalue aujourd'hui à plus de 250,000 habitans, non compris les étrangers & la garnison. On attribue cette augmentation à la réduction des taxes d'industrie, à de plus grands moyens de subsistance pour le peuple, enfin aux Artistes & Fabricans étrangers, attirés par la défense d'importer les marchandises des autres Etats.

Voici une Note exacte des Couvens, Hospices & Chapitres de la Bohême, dont la suppression a été ordonnée depuis quelque tems.

Cinq dans le cercle de Berau, 3 dans celui Rakoniz, autant dans celui de Kaurzim, 4 dans celui de Pils, 3 dans celui d'Elbogen, 6 dans celui de Leitmeriz, 4 dans celui de Bungal, autant dans celui de Saaz, 2 dans celui de Königstoez, 1 dans celui de Chrudim, 1 dans celui de Czassau, 4 dans celui de Budweis, 1 dans celui de Prachim, 3 dans celui de Tabor, autant dans celui de Kattau, & 10 à Prague & aux environs. Le total des couvens est de 61, & le nombre des individus réformés 1105. On ne compte plus actuellement dans ce royaume que 60 couvens, qui probablement s'éteindront d'eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pas la permission de recevoir des novices. D'ailleurs le nombre des religieux qu'ils renfermeront est borné dans les uns à 18, & dans les autres à 12 & à 9. Le surplus des religieux seront mis les uns à la pension, & les autres employés comme curés ou prêtres séculiers.

L'Empereur vient de faire de nouvelles dispositions, relativement aux Hôpitaux de Brim, qui dorénavant seront divisés de la manière suivante :

Outre l'hôpital pour les femmes en couche & les orphelins, il sera encore établi un hôpital pour les malades & une maison pour les fous. La destination de l'hôpital général des malades n'est uniquement que d'y recevoir des malades de l'un & de l'autre sexe, partie pour de l'argent & partie gratis. On n'en exceptera que les personnes atteintes de maladies chroniques pour lesquelles on est dans l'intention de construire une maison particulière.

Plusieurs malades pourront se trouver dans la même chambre, de manière toutefois que les hommes soient séparés des femmes. A l'égard des malades reçus pour leur argent, le paiement sera de 10 kreutzers par jour, & on devra payer une semaine d'avance. Pour y être reçu sans payer, il faudra n'avoir aucuns parens aises, ou être dénué soi-même de tout moyen de subsister.

Quand munis d'un certificat du Curé & du commissaire des pauvres, les domestiques malades de l'un ou de l'autre sexe prouveront que leurs maîtres ou maîtresses ne veulent point payer pour eux, ou que les circonstances ne leur permettent pas de garder chez eux leurs domestiques malades, ceux-ci seront reçus gratis dans les hôpitaux.

Pour les personnes atteintes de maladies vénériennes il y aura un endroit particulier où aucun étranger ne pourra entrer : tous les malades semblables, de l'un comme de l'autre sexe, pourront s'y faire traiter & guérir sans être obligés de se faire connoître de qui que ce soit, & sans crainte d'y être jamais reconnus. La somme à payer par jour est également de 10 kreutzers, à l'exception des pauvres qui y seront reçus.

traités & soignés , comme pour toute autre maladie , gratis.

Dans l'hôpital des fous , autant que l'espace le permettra , on y recevra toutes les personnes de la ville & fauxbourg de Brim , soit sans rien payer , soit à 10 kreutzers par jour. Mais si par hasard il se trouve des Ecclesiastiques qui aient le malheur de tomber en démençe , on a destiné des chambres pour eux dans la maison des Freres de la Miséricorde.

L'Empereur , par une nouvelle décision , vient de rendre à l'Archêvêque de Salzbourg les droits Métropolitains sur les Evêchés de Gurk , de Seckau & de Lavant , & il lui a soumis aussi le nouvel Evêché de Leoben.

Depuis le dernier Règlement plusieurs Grands-Seigneurs ont renoncé à la Franc-Maçonnerie , dont il ne reste plus que deux Loges à Vienne.

DE FRANCFORT , le 27 Janvier.

Le sieur Favre , ancien Secrétaire de la Légation de Prusse à Madrid , accusé il y a deux ans , de violences repréhensibles contre le Ministre de Saxe à la même Cour , ne s'étant point rendu à la citation juridique de la Cour de Justice de Berlin , a été déclaré par contumace atteint & convaincu d'avoir usé d'actes de violence envers le Comte de Getsdorf , Ministre de Saxe , & contre la Garde Espagnole. Outre la cassation de son emploi , il est condamné , *salvâ fame* , à deux ans de prison.

La Chancellerie de Saxe a fait publier à Weimar & dans d'autres villes, le Rescrit suivant.

« On a vu dans tous les papiers-nouvelles qu'avec le commencement de l'année prochaine 1786, nouveaux *Louis d'or* du Roi de France, autrement dits *Louis neufs*, auroient cours & conserveroient le même prix que les vieux, savoir de 24 livres tournois, quoiqu'avec diminution d'un quinzième de leur valeur intrinseque. Comme la vraie valeur intrinseque de ces *Louis*, & le cours qu'on leur accordera dans ce pays n'a point encore été fixé, on dissuade le Public de l'acceptation desdits nouveaux *Louis d'or*, dont on a annexé ici l'empreinte, jusqu'à ce que leur cours ait été fixé dans ce pays, par une autre publication. »

L'année dernière on a compté à Gotha 306 naissances, 323 morts, & 98 mariages à Manheim, 634 naissances, 833 morts & 197 mariages. A Hanau 381 naissances, 331 morts & 96 mariages.

Fin de la Réponse de la Cour de Berlin.

D'après l'Auteur de l'*Examen des motifs*, &c. La Cour de Vienne persiste toujours dans son projet d'acquiescer tôt ou tard la Bavière. Cette déclaration prouve de nouveau combien l'association que le Roi de Prusse avoit proposée à ses Co-Etats dans l'Empire étoit nécessaire. Au reste, il est inutile d'examiner ici si les preuves que la Cour de Berlin a fournies contre le projet d'échange de la Bavière ont été anéanties dans l'*Examen des motifs*, &c. On en laissera juger ceux qui voudront s'occuper de cette affaire sans prévention. D'ailleurs, comme les principaux Membres de la Maison Bavauro-Palatine se sont opposés à ces

échange ; on peut espérer , pour le repos de l'Allemagne , qu'une différence d'opinion sur la possibilité de l'exécution d'un projet éloigné & spéculatif , n'aura pas des suites fâcheuses , & qu'il sera libre à chaque partie de penser & de juger à cet égard d'après ses principes.

L'Auteur de l'*Examen* , &c. fait des reproches amers à la Cour de Berlin , relative-
ment au Traité d'union conclu entre le Roi & les Electeurs de Saxe & d'Hanovre , & ne balance pas un moment d'affurer qu'il étoit offensif & immédiatement dirigé contre S. M. Impériale ; mais cette assertion est de toute fausseté , puisque l'objet du Traité est d'empêcher dans l'Empire des acquisitions forcées & préjudiciables ; que la Cour de Vienne a déclaré qu'elle ne prétendoit point acquérir la Bavière par la force , & que la Maison Bavaro-Palatine n'a point accepté les propositions d'échange qui lui avoient été faites. Ainsi ce Traité ne peut nullement être offensif ; il n'est qu'une mesure de précaution qui étoit devenue nécessaire par l'échange qui avoit été projeté contre la teneur de la Paix de Teschen , & auquel échange on n'a pas encore renoncé. D'ailleurs , les loix de l'Empire autorisent les Princes à faire des alliances , dès que les circonstances leur paroissent les exiger.

La Cour de Berlin peut appeler au témoignage de toutes les Cours d'Europe , & particulière-
ment aussi à celui des Cours d'Allemagne , qu'elle ne s'est point permise d'avancer des calomnies & des déclarations odieuses contre la Cour de Vienne. Tout ce qu'elle a fait à l'oc-
casion de l'échange projeté de la Bavière , c'étoit d'ouvrir , dans des déclarations publiques , son sentiment sur cet objet , & sur la nécessité de prendre des mesures légales pour conserver la Constitution Germanique. Au reste , le Roi s'en

rapporte au jugement impartial du monde , si les mesures que Sa Majesté a prises dans cette conjoncture étoient pures , justes & nécessaires , & si le Traité d'union , auquel un grand nombre de Princes d'Allemagne ont accédé , étoit conforme ou non à la Constitution Germanique . Ce Traité , dont la Cour de Berlin ne fait point de mystère , sera aussi présenté au Public dès que les circonstances l'exigeront . Le Roi peut espérer avec confiance que S. M. Très-Christienne rendra justice à ses soins pour le maintien du système de l'Empire , qu'elle ne voudra pas autoriser un échange de la totalité de la Bavière . La Cour de France s'étant seulement engagée , par le Traité de Bade , à ne point s'opposer à quelque échange des États de Bavière , & que , comme voisine de l'Empire , & comme garant , des Traités de Westphalie & de Teschen , & de la Constitution Germanique , elle ne pourra pas voir avec indifférence que cette Constitution & l'Equilibre de l'Allemagne , & même celui de toute l'Europe soient exposés à un danger visible par la réunion arbitraire de l'important Cercle de la Bavière à la Monarchie puissante de la Maison d'Autriche . — Le Roi peut également attendre de la justice de l'Impératrice de Russie , que S. M. Impériale agira d'après les mêmes principes , & que comme garante de la paix de Teschen , elle ne continuera plus à favoriser l'échange dangereux de la Bavière , surtout lorsque S. M. Imp. prendra en considération que l'article XVIII du Traité de Bade n'autorise pas même un échange volontaire de la totalité de la Bavière .

Il est difficile de comprendre comment l'Auteur de l'*Examen des motifs* , &c. ait pu avancer la proposition suivante : « que le Traité d'union

du Roi avec plusieurs Princes d'Allemagne ayant pour but d'empêcher, de force ouverte, les Maisons d'Autriche & de Bavière d'échanger tôt ou tard *quelques-unes* de leurs possessions, étoit non seulement offensif pour ces deux Maisons, mais aussi contraire à la Constitution Germanique, à la Paix de Westphalie, à la Capitulation d'élection, & nommément aussi au Règlement d'exécution de 1673, qui défend aux États de l'Empire de s'offenser réciproquement, de tramer des conspirations les uns contre les autres, & de conclure des alliances prohibées ». La Cour de Berlin n'a j. mais parlé, dans ses déclarations, de l'échange de quelques possessions, & elle ne s'est opposée notoirement qu'à l'échange de la *totalité* ou de la majeure partie de la Bavière. Au reste, qui a appris à l'Auteur de l'*Examen* le contenu du Traité d'union dont il ose parler avec tant d'assurance ? Certainement il ne le connoît pas, & ne peut pas même le connoître, puisque ce Traité, sur lequel il porte un jugement si indécent, n'a pas encore paru en public. Mais comment regarder un Auteur qui, sous les yeux de la Cour de Vienne, ose supposer à la Cour de Berlin un langage qu'elle n'a jamais tenu, qui avance des faussetés, & qui, en alléguant le Règlement d'exécution de 1673, jâche d'imprimer au susdit Traité d'union le caractère d'une conspiration ou d'une alliance prohibée ? Il ne devoit cependant pas ignorer que ce Règlement qu'il cite avec tant d'affectation n'est pas une *loi de l'Empire*, mais seulement un *projet* pour une loi concernant l'exécution. Des Electeurs & des Princes de l'Allemagne, qui, d'après le droit incontestable qui leur compete de faire des unions, contractent une alliance pour le maintien de la Constitution Germanique, al-

hance qu'ils peuvent montrer dès que les circonstances l'exigeront , ne trament point de conspirations , ni ne concluent des alliances prohibées contre l'un ou l'autre de leurs Co-Etats , quand ils pensent différemment qu'eux relativement à certains objets , & quand ils établissent leur opinion contraire , non contre l'Empereur , en sa qualité de Chef de l'Empire , mais en sa qualité d'Etat de l'Empire. La Cour de Vienne , ou ses Ecrivains , devroient s'abstenir de se servir d'expressions aussi démesurées , si elle ne veut point s'exposer aux reproches de vues despotiques , & d'empiétement sur la Capitulation d'élection , sur la Constitution Germanique , & sur le droit fédératif des Etats de l'Empire.

On assure , à la fin de l'*Examen des motifs* , &c. que la proposition d'un échange de la Bavière n'a pas été faite , d'une manière menaçante , au Duc des Deux Ponts ; mais le peu de chose que l'on a cru devoir avancer dans la déclaration de la Cour de Berlin , relativement à cette proposition , a été tiré de bonnes nouvelles de Deux-Ponts , qui méritent une confiance entière. Au reste , il ne seroit pas difficile d'éclaircir ce point , si l'on jugeoit à propos de communiquer au Public la correspondance entre le Duc des Deux-Ponts & le Comte de Romanzow , & le Mémoire que la Cour des Deux-Ponts a fait remettre , au mois de Janvier , à celle de Pétersbourg.

Les principales circonstances du nouveau projet d'un échange de la Bavière , étant actuellement éclaircies suffisamment , & la Cour de Vienne & celle de Berlin ayant présenté au Public impartial les motifs de leur conduite respective , ce Public est mis à portée de juger si le Roi de Prusse n'étoit pas fondé d'ouvrir son avis relativement à ce projet d'échange , non seulement aux autres

Cours de l'Europe , mais aussi aux Etats de l'Empire ; de proposer à ces derniers une association contre toutes les especes d'auteurs qui pourroient être portées à la Constitution Germanique , & de la conclure avec quel lues-uns des Etats d'Allemagne , & si cette association constitutionnelle , qui n'offense personne , & qui n'est qu'une mesure défensive , mérite le blâme ou l'approbation des Cours de l'Europe & des Etats de l'Empire.

Nous apprenons de Berlin , que le Duc de Saxe-Weimar y est arrivé au commencement du mois , & y a été reçu par ordre du Roi , avec la plus grande distinction. A la même époque le froid avoit fait descendre le thermometre de Réaumur à 15 degrés au-dessous du point de congélation.

Le 31 Octobre 1785 , l'Académie Electorale Palatine des Sciences à Manheim , s'est assemblée publiquement : Elle avoit publié il y a deux ans la question suivante :

» Par la forme extérieure d'une montagne , &
 » particulièrement par les pierres & les roches dont
 » elle est composée , peut-on parvenir à connoître
 » si elle contient , ou non , des filons ou des cou-
 » ches métalliques ? Quelles sont celles de ces
 » pierres & de ces roches qui font espérer plutôt
 » un métal qu'un autre ? Quelles sont celles qui
 » sont stériles ? De la manière dont ces pierres sont
 » disposées dans l'intérieur d'une montagne , &
 » peut-on aussi en tirer des indices de l'existence
 » d'une mine ? »

Parmi les Mémoires qui furent envoyés sur cette question , il s'en est trouvé un en François , avec la devise : *l'homme avide de fortune se trompe souvent en la cherchant.*

Au jugement de l'Académie, l'auteur de ce Mémoire sans avoir pleinement satisfait à son attente, paroît pourtant être versé & expérimenté dans la connoissance des mines. Il n'a pas hésité de dire qu'on pouvoit répondre affirmativement. Cependant il ne l'a fait qu'en partie, & cela a engagé l'Académie de partager ce prix entre lui & un autre Mémoire écrit en Allemand, de manière que le François aura une Médaille de 30, & l'Allemand une autre de 20 ducats; ainsi le prix en entier de 50 ducats n'ayant été adjugé à aucun, les billets qui cachent les noms de ces deux auteurs ne seront ouverts qu'après que ceux-ci auront trouvé bon de se faire connoître & auront déclaré qu'ils accepteront le partage ci-dessus.

Dans la même Séance, M. Lamy, Secrétaire perpétuel de l'Académie, publia deux nouvelles questions pour les années 1787 & 1789. Voici la première :

« Etant connu que l'électricité est du nombre
 « des irritans, on demande si elle ne pourroit
 « pas être un remède propre à rappeler à la vie
 « les noyés, les suffoqués & autres atteints de
 « l'asphyxie; si elle mérite une préférence sur
 « d'autres moyens semblables employés & quelle
 « seroit en ce cas la voie la plus sûre & la plus
 « facile de s'en servir ? »

L'autre question, pour l'année 1789, est conçue en ces termes : « Existe-t-il dans la
 « classe Diopique de Linné des plantes du même
 « genre, qui soient purement femelles dont
 « les semences aient la puissance ou la faculté
 « de reproduire l'espèce sans la fécondation des
 « mâles. »

En désignant les noms Botaniques, selon Tournefort & Linné, on devra constater la fertilité ou la stérilité des semences de ces femelles.

les mentionnées dont les mûres n'ont aucunement agi sur leurs propres germes , par des observations & par des expériences si exactes , qu'on ne puisse pas avoir le moindre doute sur un sujet aussi important à l'histoire de la génération des végétaux.

Un Journal de Librairie évalue le commerce de Livres aux deux Foires annuelles de Leipzig à 500,000 rixdalers par an.

Notre Prince Evêque, écrit-on de Hildesheim, est actuellement ici ; sa santé est très-chancelante. Le 28 Novembre il a demandé au Chapitre un Coadjuteur pour cet Evêché. On assure que le Chapitre s'assemblera le 15 de ce mois pour convenir du jour d'élection, qui probablement aura lieu à la fin du mois de Février, ou au commencement du mois de Mars. On présume que le Baron de Furstemberg, Prévôt du Chapitre, sera élu Coadjuteur.

La récolte des grains a été très-médiocre l'année dernière dans le Duché de Courlande. Cette circonstance qui fait craindre une disette, a obligé l'Administration d'en défendre l'exportation jusqu'à nouvel ordre. L'exportation des bleds de Mars a été défendue à Königsberg.

La faillite d'une forte maison de commerce à Riga a déterminé le Magistrat de cette Ville à rendre un nouveau règlement relativement à la tenue des livres de commerce. Ceux des Négocians qui cesseront leurs paiemens, & qui auront négligé de se conformer à cette nouvelle loi, seront poursuivis comme banqueroutiers frauduleux.

ITALIE.

DE NAPLES, le 7 Janvier.

Le 30 du mois dernier, le Roi a conféré

le Grand Ordre de S. Janvier au Général Acton, Ministre d'Etat, de la Guerre & de la Marine, & au Lieutenant-Général Pignatelli, de retour de sa députation à Madrid.

Le Commissionnaire qui se rendoit à Lecce pour y acheter de l'huile, a été attaqué par huit voleurs bien vêtus, qui lui ont pris 4000 ducats. Heureusement il a pu sauver de leurs recherches une cassette qui en contenoit 30,000. Sur la même route, cette bando de voleurs a détourné différentes personnes.

On a publié à Madrid la relation suivante des expéditions ordonnées par la Cour, à diverses reprises, contre les Naturels du Darien. Nous la traduisons littéralement.

Pour réprimer l'audace des barbares Indiens du Darien, qui s'étoient soustraits dans le siècle dernier de la domination espagnole, & qui, par un effet de leur férocité naturelle & de leur perfidie, & par les insinuations & les secours de quelques nations européennes, faisoient de fréquentes incursions dans les provinces limitrophes, où ils commettoient diverses cruautés, & en même tems dans le dessein d'occuper les postes les plus avantageux sur cette côte, afin de frustrer l'activité des contrebandiers étrangers dans ces parages où ils avoient résolu de s'établir, & d'y assurer leur commerce clandestin, en l'étendant même jusqu'à la mer du Sud, le Viceroy de Santa-Fé reçut un ordre, le 20 Septembre 1784, de faire en sorte que les endroits les plus convenables & les plus conformes aux intentions de S. M. fussent pourvus de monde, & fortifiés suffisamment, afin d'éviter par ce moyen une guerre ouverte.

Le 23 Janvier de l'année dernière, une expédition mit à la voile de Carthagene, aux ordres du Brigadier D. Antoine de Arevalo, qui fonda deux établissemens, l'un sur la riviere de Mandinga, entre la pointe San-Blas & le port de Calidone, sur la côte du Nord & à l'isthme de Panama, & l'autre sur la riviere de Cyiman, qui est la clef des provinces de Choco, Popayan, Antioguia, & de tout le royaume de Santa Fé. Les Indiens commandés, à ce qu'on suppose, par un étranger, firent quelque résistance à nos partis avancés, & dans la riviere d'Azucar un Brigantin, portant pavillon anglois, fit feu sur une de nos Goulettes, qui étoit à la découverte sur la côte, & qui s'empara du brigantin, dont l'équipage se sauva dans la chaloupe. Nos troupes trouverent également une résistance opiniâtre de la part des Indiens sur la pointe de San-Blas; mais les ayant repoussées, les nôtres s'emparèrent d'un poste avantageux, & le fortifierent de façon qu'ils ne pouvoient en être rechassés. On travailla d'abord à niveller le terrain sur lequel on bâtit le village & le fort de St. Gabriel, & ensuite on acheva celui de St. Charles.

Le 27 Juillet, malgré le danger de la navigation, & les terribles ouragans qui avoient précédé, une autre expédition considérable sortit de Carthagene, aux ordres du même D. Antoine de Arevalo; & le 2 Août il arriva au port de Calidone, auquel il donna le nom de *Carolina del Darien*. Nos troupes débarquerent, & les Indiens les appercevant sans doute en si grand nombre, au lieu de s'opposer, accoururent paisiblement avec des démonstrations de joie, & aiderent même à débarquer les équipages, l'artillerie & les munitions; ils apportèrent des vivres & offrirent de travailler à tout ce qui pouvoit contri-

buer au bien du nouvel établissement. De notre côté on leur témoigna beaucoup de reconnaissance, & oubliant les justes raisons de ressentiment, on les traita amicalement, & on leur paya toujours les vivres & autres choses qu'ils apportent à vendre, ainsi que les journées qu'ils emploierent aux travaux.

On a heureusement réussi à former l'établissement de Port-au-Prince très-important pour contenir les Indiens de l'intérieur de la rivière de Cayman, & pour la sûreté & la tranquillité des nouveaux colons espagnols. Par ce moyen on est parvenu, sans effusion de sang, à rétablir la tranquillité dans ces importantes provinces, les Indiens étant soumis sans espoir d'aucun secours étranger; le commerce clandestin détruit, les inconvéniens politiques prévenus, & ce qu'il y a de plus consolant, le chemin est ouvert aux Missionnaires, qui pourront aller faire connoître à ces malheureux leur barbare idolâtrie, & par les traitemens continuels de douceur & d'humanité qu'on leur fera éprouver, on leur rendra la vie agréable, & on pourra convertir leurs mœurs cruelles, & les instruire dans notre sainte Religion.

Cette nouvelle a été reçue avec beaucoup de sensibilité par le Roi, qui en a fait témoigner toute sa satisfaction au Vice-Roi de Santa-Fé, & en même-tems a fait recommander aux Officiers & aux troupes de se conduire toujours avec douceur & avec humanité.

D. E. VENISE, le 3. Janvier.

Le Sénat a été informé des ordres réitérés de la Porte au Pacha de Scutari, pour qu'il ait à réparer tous les dommages causés

fés aux territoires & aux Sujets de la République ; mais comme jusqu'à présent ces ordres ont été sans effet , notre Gouvernement continue d'envoyer dans la Dalmatie un grand nombre de munitions de guerre. Il a même été résolu de faire passer au Provediteur général de cette Province une somme considérable de séquins.

L'Empereur , instruit de l'énormité des droits que paient à Verone les marchandises qui passent de ses Etats dans ceux de la République , en venant du Tyrol ou de Mantoue , a ordonné à son Ministre de demander au Sénat la diminution de ces taxes.

Il y a près de huit mois qu'un matelot embarqué sur une frégate napolitaine tomba dans la mer , au moment où le vaisseau sortoit du port pour aller en course. La violence du vent qui régnoit alors , ôta tout moyen de le secourir , & on le crut perdu. Cependant il vint à passer par bonheur un bâtiment anglois qui le recueillit & l'emmena au lieu de sa destination. A son retour , cet infortuné a retrouvé sa femme au moment où elle alloit passer en secondes noces.

ESPAGNE.

DE MADRID , le 5 Janvier.

Dans le cours de l'année dernière, il est entré à Cadix 1194 bâtimens , dont 318 Espagnols , 180 François , y compris un vaisseau de guerre , 21 Napolitains , 74 Portugais , 231 Anglois , y compris 1 vaisseau de guerre ,

83 Suédois, 99 Danois, 2 Prussiens, 19 Vénitiens, 32 Ragusois, 11 Génois, 2 Toscans, 2 vaisseaux de guerre Maltois, 28 Américains, 34 Impériaux, 4 Russes & 43 Hollandois.

Sa Majesté, dès le mois de Juin dernier, avoit chargé son Secrétaire d'Etat & Surintendant Général des Finances de Pedro de Lavena d'établir dans les Castilles le même ordre qui règne dans le Royaume de Séville pour la perception des impôts appelés *rentes provinciales*. Mais les dispositions adoptées par le Ministère, ayant donné lieu à quelques abus, S. M. afin d'y pourvoir, a fait expédier, le 6 de ce mois, une Cédule Royale, par laquelle elle prend différentes mesures propres à prévenir ces abus. Son but étant d'ailleurs de soulager ses peuples des Castilles & de les assujettir à un système d'impositions plus légal & plus uniforme, S. M. a jugé à propos, par un nouveau Règlement contenant les tarifs des impôts sur les denrées & sur l'industrie, de réduire l'impôt appelé *alcavala* de 14 à 5 pour cent seulement; les autres impôts qui font partie des *rentes provinciales*, sont aussi considérablement diminués. Cette réforme salutaire aura lieu, à compter du premier Janvier 1786 pour les provinces intérieures, S. M. devant approuver un autre Règlement pour les ports de mer de Galice & de Marcie.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 24 Janvier.

Toutes les lettres de l'Inde, apportées par

le paquebot le *Swallow*, s'accordent à citer les murmures d'une partie des Officiers de l'armée & des Employés de la Compagnie des Indes, contre le bill destiné à réprimer & à punir les brigandages des Exacteurs. Ils se plaignent sur tout de la clause qui les force à présenter leurs livres de compte, à déclarer l'état de leurs fortunes, & à être jugés par des formes différentes de celles des Tribunaux Anglois. M. *Dallas* passe en Europe avec les Pétitions des Mécontents, qu'il est chargé d'appuyer. C'est à ces démarches que se réduisent tous les mouvemens & une prétendue révolte des Indiens même, dont on avoit fait courir le bruit, non moins faux que les trois quarts de ceux débités depuis l'arrivée de Lord *Macartney*.

Dans leur nombre, il faut mettre le suivant, avancé en ces termes par divers Papiers. de l'Opposition.

Madajée Scindia, le fameux Chef des Marattes, s'est avancé à la tête d'une armée considérable, près des frontières des Domaines de notre allié le Visir d'Oude. L'Empereur *Shah Alium* est dans le camp des Marattes. *Scindia* expédie toutes les dépêches sous le nom & avec la sanction de l'Empereur. Il a sommé le Gouverneur général & le Conseil de *Calcutta* de payer tous les arrérages des tributs dûs à l'Empereur, en vertu du Traité conclu par le Lord *Clive*, à l'époque où le *Bengale* fut cédé à la Compagnie des Indes, lesquels arrérages se montent, dit-on, à trois millions st. Le Gouverneur & le Conseil ont refusé de payer cette somme, & ils ont envoyé l'ordre de re-

pouffer l'ennemi en cas d'attaque de sa part. Ces lettres ajoutent qu'à la mi-Juillet l'armée des Marattes étoit campée à Matra, près d'Agra, à environ cent cinquante milles de nos postes avancés.

Aujourd'hui, on regarde cette nouvelle destituée de tout fondement, comme imaginée & répandue par l'Opposition. Aucune des dépêches au Gouvernement & à la Compagnie ne fait mention d'un pareil événement. On ne doit pas plus de créance aux batailles imaginaires entre les Marattes & *Tippoo-Saïb*, dans lesquelles on les fait triompher alternativement. Une nouvelle qui semble prendre plus de crédit, quoique dénuée encore de preuves suffisantes, est celle du soulèvement de la légion de Luxembourg à la solde des Hollandois, qu'on prétend s'être révoltée contre le Gouverneur de Columbo, dans l'isle de Ceylan.

Il ne paroît point qu'on songe à renvoyer le Lord *Macartney* au Gouvernement qu'il a abandonné. Le 17, le bruit s'est répandu que *M. Hastings* seroit de nouveau nommé Chef de nos Etablissmens dans l'Inde; & en conséquence, les Actions de la Compagnie ont haussé de 3 pour 100. Rien ne prouve mieux la confiance du Public dans ce célèbre Administrateur. Personne, en Angleterre, n'étant plus propre que lui par ses talens & par son expérience, à remplir ce poste important, on se flatte qu'on ne tardera pas à le lui rendre. Il a reçu une Adresse de 555 Offici-

elers de l'armée du Bengale , qui prouve la haute estime & le respect qu'on porte a cet ancien Gouverneur.

« Nous savons tous , lui disent entr'autres ces Officiers , que vous avez été à la tête du Gouvernement de cet Empire , pendant près de treize ans ; que vous en avez pris le fardeau dans un tems des plus critiques ; qu'une famine oruelle avoit désolé & dépeuplé le pays quand vous y êtes arrivé ; que le trésor public étoit vuide , & la Compagnie chargée d'une dette énorme ; que les plans que vous aviez proposés , lorsque vous n'étiez que Gouverneur particulier de cette Résidence , ayant été adoptés par le Gouverneur général & par le Conseil suprême , dont ensuite vous êtes devenu le Chef , ont effectué une réduction considérable de la dette publique , rempli le trésor , & rendu au pays sa primitive splendeur.

« Nous savons aussi que , pendant cette période , le Gouvernement a éprouvé des convulsions intestines par la division de ses Membres ; mais que malgré tous ces obstacles , vous avez , à la gloire éternelle de votre génie , rempli votre poste avec honneur & fermeté ; que les Indiens voulant profiter de l'avantage prétendu que leur offroient les discussions intestines dont le Gouvernement étoit agité s'étoient réunis & ligüés pour anéantir la Puissance Britannique dans l'Inde , en lui substituant celle de la France , qui sourdement fomentoit cette révolution , & à la fin se joignit ouvertement à cette confédération. Néanmoins tous les efforts de nos ennemis ont été rendus vains , les possessions de l'Empire Britannique dans l'Inde furent sauvées par votre fermeté ; l'expédition dont vous formâtes le plan , & dont vous confiâtes l'exécution au Général Goddard ,

porta l'armée à travers des régions inconnues, d'une extrémité de l'Inde à l'autre, & au mépris des efforts des ennemis, & d'obstacles innombrables, la fit pénétrer jusqu'à Surate, où elle s'empara de plusieurs provinces des ennemis de la Compagnie.

« Il est également à croire qu'au milieu de tous ces troubles, les François & le Espagnols d'abord, & les Hollandois peu de tems après, se réunirent pour nous attaquer; secondés puissamment par Hyder-Aly, qui avant la rupture avec les Hollandois avoit envahi le Carnat, battu l'armée angloise en bataille rangée, & se mis à son obéissance tout le pays, excepté Madras, Vellore, & quelques petits postes de peu de conséquence.

« Dans le moment où tout le monde regardoit le Carnate comme perdu, votre infatigable activité trouva des ressources inespérées, & sauva cette possession importante d'une ruine que l'on croyoit inévitable. Vous eûtes la noble hardiesse de porter le théâtre de la guerre dans le centre des Etats de l'ennemi; & quoique le Bengale même fût menacé d'une invasion, vous envoyâtes un renfort considérable au Général Coote, & sauvâtes, par ce secours, les possessions angloises de cette partie de l'Inde, forçant les Marattes, les ennemis, à conclure une paix honorable, sans avoir perdu un pouce de terre pendant une guerre aussi dangereuse.

« C'est ainsi, Monsieur, que votre administration glorieuse fut rendre vains & inutiles les efforts multipliés d'ennemis nombreux & puissans : les conquêtes que vous avez faites dans l'Inde ont servi à racheter ce que la nation avoit perdu dans d'autres parties du globe, &c.

« Nous vous supplions donc d'accepter l'humble assurance de notre estime, de notre profond

N^o. 5, 4 Février 1786.

b

respect, de nos remerciemens les plus sinceres ; pour nous avoir ouvert le chemin de la gloire, & procuré les moyens d'acquérir de l'honneur, & de nous rendre utile à notre patrie.

« Permettez-nous, Monsieur, de vous assurer en outre de la douleur que votre départ nous cause : le tems & le souvenir de vos illustres actions, nous ont donné pour vous une estime profondément gravée dans nos cœurs ; le chagrin que nous éprouvons en vous perdant, ne peut certainement être plus vif ; mais ce qui peut nous en consoler, c'est l'espoir que nous entretenons de vous voir comblé, à votre arrivée en Europe, de tous les honneurs & des récompenses dues à votre mérite supérieur ; c'est d'une voix unanime que nous nous réunissons pour vous souhaiter les récompenses qui vous sont dues à si juste titre.

On a mis sur les chantiers de Woolwich & de Deptford trois vaisseaux du second rang, percés pour 98 can. Ils seront finis dans l'Été de 1787. Ces trois vaisseaux seront nommés le *Prince*, le *Boyne*, & le *Windsor-Castle*.

Au 1er. de ce mois, le tableau des vaisseaux en ordinaire, remis à l'Amirauté, offroit la liste suivante.

	V. de L.	V. de 50.	Frég.	Sloops.
A Deptford	—	—	72	6
A Woolwich	2	—	17	9
A Chatham	26	5	20	6
A Sheerness	4	2	12	6
A Portsmouth	50	2	18	9
A Plymouth	32	2	12	9
	114	11	111	42

de 44 à de 10 à
24 can. 20 can.

Total des Vaisseaux de guerre 278.

(27)
On a retrouvé le corps du Capitaine
Pierce, & on l'a enseveli à Christ Church.
La Compagnie des Indes a fait choix d'un
nouveau bâtiment, qu'on équipe en dili-
gence pour remplacer le *Halfswell*.

Par l'Etat des Comptes publics jusqu'au
5 de ce mois, dressé à la Trésorerie pour
être présenté au Parlement, il paroît que
les sommes versées cette année dans le fond
d'amortissement, excèdent de beaucoup
trois millions sterlings (environ 68 millions
tourn.) On parle toujours d'effectuer in-
cessamment le projet d'une Tontine au
principal de 25 millions sterl. & de 3 & 4
p. $\frac{5}{8}$ en annuités viagères. D'après les offres
déjà faites au Ministre, il lui sera aisé de
se procurer même le double de ce Capital.
Cette Tontine divisée en plusieurs classes,
selon les âges, sera proposée au Parlement,
ainsi que la vente des terres de la Couronne,
pour lesquelles le Gouvernement prendra
en paiement des effets publics à 3 & à
4 p. $\frac{5}{8}$.

La semaine dernière la frégate la *Thistle*
est arrivée de Portugal, d'où elle a ramené
l'Amiral Campbell. Elle a essuyé la tem-
pête dans laquelle le *Halfswell* a péri. Elle
fut obligée d'arriver sur les côtes d'Irlande.
Le tonnerre tomba deux fois à bord, &
sans l'excellente discipline que le Comman-
dant de cette frégate a su y maintenir, elle
auroit été infailliblement perdue.

La Société Ecossoise, établie depuis près de

neuf ans à Norwich , sous les auspices du Comte de Rosebery , du Chevalier W. Jervingham , & d'autres personnes de distinction , dont l'objet est de secourir les étrangers résidans en Angleterre , lorsqu'ils se trouvent dans la détresse , ayant tenu dernièrement son assemblée annuelle , il est résulté de la révision des comptes de l'année précédente , que cette Société a assisté pendant cette période , deux cents cinquante infortunés , tant Écossais qu'Irlandois , Américains , François , & autres de diverses Nations , qui , n'appartenant à aucune Paroisse du Royaume , n'avoient nul espoir de recevoir la moindre assistance. Parmi différens réglemens , il fut résolu que cette Société prendroit à l'avenir le nom de *Société de Bienfaisance universelle*.

Le *Friendship* allant de Londres à Leith , a fait naufrage à Thornton Loch , De 17 personnes à bord , 7 ont péri , entr'autres le Cap. Græme , ancien Officier du 54.^{me} Régiment , & ses trois filles. Mistress Græme s'étoit aussi embarquée , mais l'incommodité du mal de mer la fit descendre à Sheerness pour faire le voyage par terre. Son malheureux époux & deux de ses filles furent noyés dans la chambre même du vaisseau , & emportés par les lames d'eau. La troisième fille fut trouvée dans la cale. Les habitans de Dunbar & des environs ont montré le plus grand zèle & la plus grande humanité dans cette circonstance. La majeure partie de la cargaison a été sauvée.

La tempête que l'on a dernièrement

éprouvée dans la Manche, écrit-on de Plymouth, a causé dans ce port beaucoup plus de dommages qu'on ne l'avoit cru d'abord. D'après l'état des réparations à faire, on les estime à 10,000 liv. sterl. Le senaut Suédois qui avoit touché à la côte près de la Baye de Causand, sera vraisemblablement sauvé, attendu qu'il est sur son lest. Plusieurs vaisseaux sont arrivés dans le Sound. Les passagers rapportent que la tempête s'est fait sentir dans la partie du Sud Ouest, à 100 lieues au large.

Un Officier étranger, chargé d'une femme & de trois enfans, avoit beaucoup de peine à vivre dans une obscure allée de Tothilfields, quartier de Westminster. Par hasard l'on parla de sa situation malheureuse dans un Palais peu éloigné de celui de Saint-James; & la semaine dernière cet Officier reçut les secours les plus généreux de l'une des femmes de la Reine. Le Public a reconnu à ce trait la bienfaisance ordinaire de S. M.

Des canons Espagnols retirés de l'eau à Gibraltar, on s'est avisé ici d'en faire des chandeliers qui orneront les tables des curieux. Cette idée rappelle l'anecdote très-convenue de la Statue de Charles I, actuellement à Charing-Cross. Cette Statue, pendant les guerres civiles, fut vendue à très-bas prix à un Coutelier; il annonça qu'il alloit la fondre pour en faire des manches de

couteaux de bronze , qu'en effet il exposa en vente. On se les arracha. Tous les Wighs en achetoient comme autant de trophées injurieux à leur Souverain. Le Coutelier fit fortune en très-peu de temps; ses manches étant vendus dix fois la valeur du métal qui se trouvoit dans la Statue. Au lieu de la fondre, cet ouvrier l'avoit enterrée. Lorsque Charles II. remonta sur le trône, il la vendit fort cher à ce Prince qui la fit placer dans l'endroit où elle se trouve maintenant.

Les dernières lettres de M. Logie, Consul Anglois à Alger, attribuent au Bey le plus grand desir d'entretenir la bonne harmonie entre cette Régence & la Grande - Bretagne. Le Pavillon Anglois est presque le seul respecté des Corsaires Algérien-. La bravoure que le Général Elliot & les troupes Angloises ont montré au dernier siege de Gibraltar, semble avoir inspiré à ces Pirates la plus grande estime pour la nation.

Les Mémoires récents de la Société littéraire & philosophique de Manchester, continuent une relation très-curieuse & authentique communiquée par M. *Bew*, concernant deux aveugles remarquables, le Docteur *Henri Moyes* & *John Metcalf*.

Le Docteur *Henri Moyes*, qui, accidentellement, a donné des leçons de Chymie à Manchester, perdit la vue par la petite vérole, dès sa plus tendre enfance. Comme le Docteur *Saunderson*, célèbre professeur de Cambridge, il ne se ressouviert pas d'avoir vu de sa vie, & les seules reminiscences sont des idées confuses du système solaire. Il a eu le bonheur de naître dans un lieu où l'on cultive les com-

noissances de toute espèce & d'appartenir à une famille qui chérit les Sciences.

Doué de génie, & d'ardeur pour le travail, il fit des progrès rapides dans les différens genres d'étude auxquels il s'adonna : non-seulement il apprit les élémens de la Méchanique, de la musique & des langues ; mais il étudia encore les Sciences à fond, & acquit une connoissance générale de la Géométrie, de l'Optique, de l'Algebre, de l'Astronomie, de la Chymie, & enfin de la plupart des branches de la Philosophie Newtonnienne.

Dans son enfance, il s'attacha principalement à la Méchanique. Parvenu à un âge plus avancé, il se familiarisa si bien avec l'usage des outils tranchans, que quoiqu'il fût absolument aveugle, il parvint à faire des petits moulins à vent, & construisoit même de ses propres mains un métier de tissérand : il montrait toujours les cicatrices qu'il s'étoit faites en travaillant dans sa jeunesse.

Ayant vécu dans la plus grande intimité avec cet aveugle pendant son séjour à Manchester, dit M. Bew, j'ai été à portée d'examiner en différentes circonstances la manière dont il combinait ses idées & acquéroit des connoissances. Quand il étoit introduit dans une société, il gardoit le silence pendant quelque temps ; il connoissoit au son l'étendue d'une chambre, & aux différentes voix les personnes qui étoient présentes. Sa mémoire étoit si heureuse, qu'il se trompoit rarement : je l'ai vu reconnoître une personne à la première parole, quoiqu'il ne l'eût pas rencontrée depuis plus de deux ans. Il connoissoit, à très-peu de chose près, la taille de ceux auxquels il parloit par la direction de leur voix, & il jugeoit assez

sainement de leur humeur & de leur caractère par la nature de leur conversation.

Ses yeux n'étoient pas absolument insensibles à une grande clarté. La refraction des rayons au travers d'un prisme les rendoit assez vifs pour les lui faire distinguer un peu. Le rouge lui causoit une sensation désagréable qu'il comparoit au toucher d'une scie. Lorsqu'on lui présentoit des couleurs moins éclatantes, les sensations étoient moins vives & diminuoient progressivement jusqu'à ce qu'on lui présentât du vert, dont il étoit très-agréablement affecté, & dont il comparoit la sensation à celle qu'on éprouve en passant la main sur une surface polie. Les surfaces planes, le murmure des ruisseaux & les pentes douces étoient les figures dont il se servoit pour exprimer ses idées de beauté. Les rochers graveleux, les pointes inégales & les élémens en courroux lui fournissoient les expressions de terreur & de dégoût. Sa conversation étoit très-agréable; il faisoit des allusions heureuses aux objets susceptibles d'être vus, & raisonnoit sur la nature, sur la composition & la beauté des couleurs avec beaucoup de justesse & de précision.

Le Docteur Moyes étoit un exemple frappant du pouvoir des ressources de l'espèce humaine pour se procurer des amusemens, même dans les plus tristes situations. Quoique, enveloppé de ténèbres éternelles, devant tirer sa subsistance d'une entreprise dont le succès étoit très-douteux, n'ayant enfin d'autre consolation que son génie, & confié aux soins mercenaires d'une personne dont il soupçonnoit la fidélité, il fut en général toujours gai, & heureux en apparence.

John Metcalf, né près de Manchester, où

Il est très-connu, devint aveugle de très-bonne heure, & de manière à n'avoir aucune connoissance de la lumière & de ses différens effets. Cet homme exerça dans sa jeunesse la profession de charetier, & par occasion celle de guide dans les routes différentes, pendant la nuit, ou quand les chemins étoient couverts de neige. Quelqu'étrange que ce fait puisse paroître, l'emploi choisi depuis par Metcalf est encore plus extraordinaire. Son état actuel est celui d'Ingénieur ou d'Inspecteur des grands chemins dans les montagnes. J'ai rencontré cet homme qui traversoit les routes à l'aide d'un grand bâton, alloit au bord des précipices, examinoit les vallées & recherchoit leur étendue, leur forme, & leur situation, de manière à répondre sur tous ces points de la manière la plus exacte. Il fait ses estimations & dresse ses plans d'une manière qui lui est particulière & dont il ne peut pas expliquer le sens bien clairement. Son habileté à cet égard est cependant si connue, qu'il est constamment occupé. Plusieurs des routes sur les montagnes de Derbyshire ont été changées d'après ses plans, entr'autres celles près de Buxton; il est actuellement occupé à en faire construire une autre entre Wilmslow & Congleton, afin d'établir une communication à la grande route de Londres sans être obligé de passer par les montagnes. — Depuis le moment où ces faits ont été recueillis & où ils ont été communiqués à la Société. J'ai rencontré cet Ingénieur aveugle, seul comme il l'est ordinairement; dans le cours de notre conversation je lui fis plusieurs questions relatives à cette nouvelle route. Je fus étonné de l'exactitude avec laquelle il décrivit la direction du chemin & la nature

du terrain par où il passe. Je lui parlai d'une
pièce de terre marécageuse, & il me dit que
c'étoit la seule place sur laquelle il eût quel-
ques doutes, & qu'il craignoit que, contre son
avis, on y eût trop épargné les matériaux, ce
qui pourroit nuire à la solidité de la chaussée.

On trouve dans nos papiers publics une
lettre attribuée au Docteur Francklin,
écrite au Chevalier *Hans-Sloane*, il y a 60
ans, par cet illustre Américain, lorsqu'il
étoit garçon Imprimeur dans le quartier
de Londres, appelé *la petite Bretagne*. L'ori-
ginal de cette lettre est déposé, dit on, au
Muséum parmi les Manuscrits d'*Hans-Sloane*;
voici la copie qu'on en a publiée.

Le 2 Juin 1715.

» Monsieur,

» Ayant été depuis peu dans la partie Septen-
trionale de l'Amérique, j'en ai rapporté une
bourse faite d'un fragment d'asbeste, & un mor-
ceau d'un bois, dont le cœur est de même natu-
re, & que les habitans appellent *coton de Sala-*
mandre. Vous sachant fort curieux de choses ra-
res, j'ai cru devoir vous informer de ma décou-
verte. Si vous avez envie d'acheter ou de voir
ces objets, vous voudrez bien m'en donner avis
par un mot d'écrit à mon adresse, dans la *Petite-*
Bretagne, à l'*Evantail d'or*, & aussi-tôt, j'aurai
l'honneur de les transporter chez vous.

Je suis, &c.

BENJAMIN FRANKLIN.

P. S. Comme je compte m'absenter dans deux
ou trois jours, je vous supplie de me faire une
prompte réponse. »

A M. le Chevalier Hans-Soane, King-Street,
Bloomsbury. »

Le Mercredi dernier, dit une lettre d'York, du 13, a manqué d'être un jour fatal pour les Juges, Avocats & Procureurs réunis dans la grande salle de Newmarion ; une des poutres principales qui soutenoit le plancher de la salle, manqua tout d'un coup, & l'Audience se trouva, en un clin d'œil, au rez-de-chaussée. Sur environ trois cents personnes qui ont fait ce fau-périlleux, pas une seule heureusement n'a perdu la vie ; beaucoup de contusions & quelques dents cassées, forment tous les accidens ; heureusement pour les Juges, le banc sur lequel ils étoient assis, étoit étayé contre la muraille : lorsque le plancher s'écroula, ils restèrent suspendus, en craignant à tout moment d'être forcés à prendre le chemin des Avocats, Procureurs & Parties, qui, pêle-mêle, avec leurs perruques, leurs papiers & leurs écritures, ne se connoissoient plus entr'eux : au bout d'un quart-d'heure, on tira les Juges de cette situation gênante, en leur apportant des échelles.

F R A N C E.

DE VERSAILLES, le 25 Janvier.

Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé, le 15 de ce mois, le contrat de mariage du Comte de Campagne, Officier de l'Etat-major de l'Armée, avec Demoiselle de Ségur-Pitraye.

Le Comte Louis de Rieux & le Vicomte de Melfort, qui avoient eu l'honneur d'être présentés au Roi, ont eu, le 17 de ce mois, celui de monter dans les voitures

de Sa Majesté & de la suivre à la chasse.

Le sieur de la Blancherie , Agent général de la Correspondance pour les Sciences & Arts , a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale , le Règlement concernant la Correspondance générale & gratuite pour les Sciences & Arts , arrêté par l'Administration de cet Etablissement.

Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé , le 22 , le contrat de mariage du Vicomte Ponte de Nieul , Capitaine au Régiment Dauphin , Dragons , avec Demoiselle de la Luzerne ; & celui du Comte de Tourdonnet , Premier Maître en survivance de la Garde - robe de Monseigneur Comte d'Artois , & Sous - Lieutenant au Régiment d'Artois , Cavalerie , avec Demoiselle de Crénay.

Ce jour , le Comte de Vérac , Chevalier d'honneur en survivance de Madame Comtesse d'Artois , a prêté serment entre les mains du Roi , pour la Lieutenance générale du Poitou , dont il a été pourvu , sur la démission du Marquis de Vérac son pere.

Le Comte Antoine de Lévis , le Marquis de Foucquet , le Marquis du Ménil , le Marquis de Harenc-la-Condamine , le Marquis de Boisdennemets , le Comte de Montléart , le Comte du Roux de Beuil , le Vicomte de Toustain de Richebourg , le Vicomte de Bouillé , le Baron d'Assas & le Baron d'Hunolstein , qui avoient précédemment

au l'honneur d'être présentés au Roi, ont
eu celui de monter dans les voitures de Sa
Majesté & de la suivre à la chasse ; le pre-
mier, le 13 de ce mois, & les autres, le 23.

DE PARIS, le 1 Février.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 8
Décembre, qui annule les passeports expé-
diés par la Compagnie des Indes, depuis
le 10 Juillet jusqu'au 20 Août suivant, pour
l'introduction des toiles de coton blanches
& peintes, venant de l'Etranger, & dont
il n'a été fait aucun usage par ceux qui les
ont obtenus.

Autre, du 26 Novembre, qui ordonne
qu'il sera perçu un droit de 6 liv. par quin-
tal de salpêtre, & de 15 liv. par quintal de
poudre qui entreront dans le Royaume.

Autre, du 7 Décembre, qui prescrit la
forme & le diamètre des plombs dont il
sera fait usage, à compter du 1er. Avril
prochain, pour marquer les draps & autres
étoffes de laine ; & qui ordonne que lesdits
plombs, ainsi que les coins nécessaires pour
le service des Bureaux de visite, établis
dans le Royaume, seront fournis par l'Ad-
ministration.

Arrêt de la Cour des Monnoies, du 14
Décembre, qui ordonne la difformation des
matrices & poinçons qui ont servi à la fa-
brication des anciennes espèces d'or.

Il vient de paroître une Ordonnance qui
défend à tous ceux qui ne sont pas Cheva-

liers de Saint-Louis, de porter non-seulement la Croix de cet Ordre, mais encore le seul ruban rouge, sous peine de 20 ans de prison, ou des Galeres, suivant la qualité des personnes. Il est enjoint aux Orfèvres, par la même Ordonnance, de ne pouvoir livrer une Croix de Saint-Louis, qu'à ceux qui auront obtenu à cet effet une lettre du Ministre de la Guerre. Il y a, dit on, environ 15 mille Chevaliers de Saint-Louis dans ce Royaume.

Le 17 Janvier, vers six heures du soir, le sieur Méchain, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert une nouvelle Comete sur l'épaule gauche du Verseau; à six heures vingt-cinq minutes de temps vrai, l'ascension droite étoit de 320 degrés 52 minutes & demie, la déclinaison australe de 5 degrés 11 minutes; du 17 au 19, ou en quarante huit heures, l'ascension droite a diminué de 2 degrés 7 minutes, & la déclinaison a augmenté d'un degré 43 minutes. On n'apperçoit point encore cette Comete à la vue simple, & elle se couche tout au commencement de la nuit.

Les Affiches de Senlis, du 22 Janvier, racontent en ces termes un accident arrivé en cette ville.

La nuit du 9 au 10 de ce mois, tandis que trois enfans de M. Desmarests, Président de l'Election, reposoient, avec leur gouvernante, dans le même appartement, l'escalier & les deux planchers s'écroulerent tout-à-coup avec un fracas effroyable. La gouvernante eut la présence d'esprit de se retrancher dans l'embrasure d'une fenêtre, avec deux des enfans, & d'y rester jusqu'à

ce qu'on fit, vint pour les tirer par cette fenêtre, au moyen d'une échelle. Mais sous les débris des planchers & des meubles, au milieu de la plus épaisse poussière, étoit enseveli l'ainé, âgé de douze ans & très-aimable : lui, son lit & tout ce qui l'environnoit, étoient profondément enterrés. La chute du haut d'un étage, l'impossibilité de respirer, le poids d'un tas énorme de plâtras & de bois de charpente, tout donnoit les plus vives alarmes pour sa vie. Enfin, après une heure & plus, employée à déblayer autour de lui les décombres, avec précaution, on aperçut quelques vestiges du lit, & on vint à bout de retirer l'enfant par les pieds. Il étoit sans connoissance ; mais il n'avoit pas la plus légère contusion. Deux coffres pleins, formant une voûte, avoient soutenu au-dessus de lui toute la pesanteur des ruines qui devoient l'écraser. Il n'éprouve aucune suite fâcheuse de cet accident, & jouit de la meilleure santé. Toute la ville s'est empressée de partager avec cette famille respectable, l'intérêt & la joie qu'inspire une conservation aussi inespérée.

M. Jacquelin Duplessis, qui a fourni à la Société d'Agriculture les documens concernant l'oiseau-martin, nous a priés de publier l'extrait suivant de l'Ordonnance relative à la chasse, article 6, rendue par les Commandans & Ordonnateurs successifs de l'Isle de Bourbon.

Le martin étant reconnu pour un oiseau précieux, en sa qualité de destructeur des chenilles, sauterelles, papillons, & en général des insectes nuisibles aux moissons & bestiaux dans cette isle, nous exhortons chaque habitant à veiller de tout son pouvoir à la conservation de cet oiseau aussi essentiellement utile aux progrès de la culture.

& défendons à qui que ce soit de tirer sur les dits oiseaux , même d'en dénicher , à peine de 500 liv. d'amende , & de plus grande peine en cas de récidive.

M. Jacquelin est logé chez les Peres de Saint-Lazare , & fournira les renseignemens nécessaires sur l'emploi de l'oiseau - martin à ceux qui en auront besoin.

Le degré de perfection auquel M. Matthieu Johannot d'Annonay a porté ses Papeteries , laisse peu de chose à desirer. La supériorité de ses papiers à la hollandoise , & sur-tout de ses papiers-velins , garantit que , sous peu de tems , les Papeteries françoises seront en état de fournir , dans tous les genres , d'aussi beaux papiers qu'aucune Manufacture étrangere. Le papier françois pour l'Imprimerie est déjà celui qu'on préfere par-tout , même en Angleterre.

Il ne manque plus , pour mettre ce précieux produit de notre industrie au dessus de toute concurrence , que de voir les Papeteries du Royaume se communiquer leurs découvertes sur les procédés les plus propres à perfectionner le papier.

M. Matthieu Johannot offre d'en donner l'exemple. Constamment occupé à augmenter ses connoissances dans l'art de faire le papier , il est prêt à ouvrir ses ateliers à tous ceux qui desireront connoître ses procédés , & à donner toutes les instructions auxquelles son expérience & ses succès l'autorisent , pour former des Elèves , & contribuer de tout son pouvoir à l'avancement des Papeteries du Royaume. Quand son patriotisme ne lui seroit pas un devoir d'une communication aussi importante à la prospérité des Arts & du Commerce , il s'y croiroit obligé en reconnoissance des témoignages de satisfaction qu'il a reçus

du Gouvernement, sur l'état actuel de ses Papeteries.

Frédéric-Casimir de Rathsamhausen, Abbé-Prince de Murbach & de Lure, Prince du Saint-Empire, est mort le 1^{er} de ce mois à Guebwiller en Haute-Alsace, dans un âge très avancé; il laisse une mémoire également chère & précieuse à cette Province, par les bienfaits qu'il n'a cessé d'y répandre, & par la magnificence des monumens qu'il y a élevés.

Haut & Puissant Seigneur, Pierre Charles d'Arnoult, Marquis de Rochegude, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, est décédé en son Hôtel, rue des vieilles Tuileries, fauxbourg St-Germain, le 16 Janvier.

Charles-Edme de Berthelot de la Villeurnoy, Chevalier de Saint-Louis, ancien Inspecteur Général des Milices & Grenadiers-Royaux, &c. est mort à Paris, âgé d'environ 90 ans.

Les Numéros sortis au Tirage de la Loterie Royale de France, le 1^{er} de ce mois, sont: 75, 46, 83, 39, & 88.

P A Y S - B A S.

P B BRUXELLES, le 29 Janvier.

Il est faux que notre Gouvernement ait promulgué aucune défense nouvelle d'in-

Produire dans nos Provinces des marchandises Angloises ou autres ; mais le 4 Janvier le Conseil des Finances a rendu l'Ordonnance suivante, qui règle les droits d'entrée à percevoir sur les ouvrages de fer & d'acier.

Le Conseil des domaines & finances de l'Empereur & Roi, a pour & au nom de Sa Majesté, statué que, par provision, on percevra pour droits d'entrée, outre les droits de convoi & de toullieux dans les endroits & dans les cas où ces derniers droits étoient, trois pour cent de la valeur sur les ouvrages de fer & d'acier du prix de cent florins les cent livres & au-dessus, & trois florins du cent pesant, sur ceux du prix au-dessous de cent florins les cent livres.

Le Conseil excepte néanmoins de cette disposition les fers en batteries, en chaudronnerie & en cloux, ainsi que les limes, les faux & les faucilles, qui resteront assujettis aux droits auxquels ces ouvrages & instrumens étoient imposés avant l'émanation de la présente ordonnance ; & le Conseil se réserve au surplus d'autoriser par des permissions particulières, sur les demandes qui pourront lui en être faites, l'importation des autres instrumens servant à l'industrie des artistes & des ouvriers, moyennant le paiement des droits antérieurs à la présente ordonnance, tant qu'il sera notoire qu'on ne pourra s'en procurer des fabriques nationales.

La présente ordonnance aura son effet dans les départemens de Bruxelles, de Tirlemont, de Tournhout, d'Anvers, de Saint-Philippe, de Saint-Nicolas, de Gand, de Bruges, d'Os-

tende, de Nieuport, d'Ipres, de Courtray, de Tournay, de Mons, de Chimai, de Charleroi, de Namur, de Marche, de Luxembourg & de Saint-Vith, &c. &c.

Sur la demande de la ville d'Amsterdam, les Etats de Hollande ont arrêté de porter aux Etats-Généraux la proposition de faire présent au Roi de France de deux vaisseaux de guerre, la *Reconnoissance* & l'*Amitié*.

Paragraphes extraits des Papiers Anglois & autres

« L'Empereur se rendant dernièrement un
« peu après neuf heures à la Chancellerie d'Au-
« triche & de Bohême, rencontra sur le dé-
« gré un Conseiller qui s'y rendoit pareille-
« ment. Il faut avouer, lui dit S. M., que
« nous arrivons aujourd'hui tous les deux fort tard.
« La séance ayant duré ce jour-là jusqu'à près
« de trois heures de l'après-midi, un autre
« Conseiller regarda à sa montre, le Monarque
« en fit de même & dit : Il est effectivement
« un peu tard, mais le tems s'écoule si vite ; &
« jamais je ne le trouve long en bonne compa-
« gnie. »

« Nous apprenons par les dernières lettres de
« Berlin, que le Comte de Podewils, qui avoit
« été nommé Envoyé de S. M. Prussienne près
« l'Empereur, en étoit parti pour Stargard en
« Poméranie; qu'on ne s'appercevoit point que
« ce Ministre désigné, fit des dispositions pour
« se rendre à son poste. Selon d'autres avis même
« il pourroit bien s'écouler encore quelques
« mois, avant qu'on le vît partir pour sa des-
« tination ; & le Baron de Schonfeld, nommé Mi-
« nistre de l'Electeur de Saxe à Vienne, ne se

« mettroit pas non plus en route dans les
 « premiers mois. Comme le Comte O. Kelly,
 « que l'Empereur avoit choisi pour son En-
 « voyé à Dresde, resta également à Prague,
 « il est aisé d'en conclure que, si les choses
 « ne sont pas disposées à une rupture entre
 « la Cour de Vienne & les deux princi-
 « cipaux membres de la Confédération Germa-
 « nique, l'harmonie néanmoins entre les deux
 « Parties n'est pas des plus parfaites, ni la cor-
 « respondance des plus actives. Il est vrai que
 « la Cour de Vienne paroît déterminée à gar-
 « der désormais le silence, & à ne point pouf-
 « ser la guerre de plume qui s'étoit ouverte entre
 « elle & la Cour de Berlin ». *Gazette de Leyde*,
 n^o. 7.

Cause extraite du Journal des Causes célèbres (1).
Accusation de paternité formée contre un Berger.
 L'imagination, (dit M. des Essarts), se
 prête difficilement à l'idée d'un berger infidèle.
 Le mot *Berger* rappelle d'abord ces *Tyrceis* si
 célèbres dans nos chansons, dont toute la vie
 se passe à soupirer & à chanter les beautés de
 Litette; dont toute l'ambition se borne à s'en
 faire aimer. L'amour; qui les occupe unique-
 ment, ne laisse de place, dans leur cœur, à
 aucune autre passion; tous leurs trésors sont
 les faveurs de Colette; tout leur bonheur con-
 siste dans un regard de ses beaux yeux. Mais
 cet amour, dit Fontenelle, est simple, parce
 que ceux qu'il anime, totalement livrés à la
 vie champêtre, & à la douce oisiveté qui
 remplit tout leur tems, n'ont pas l'esprit dan-
 gereusement raffiné; leur amour est plus ap-
 pliqué, parce qu'ils ne sont occupés d'aucune
 autre passion; il est plus discret, parce qu'ils
 ne connoissent presque pas la vanité; plus

fidèle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, ils ont aussi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices. Leur amour, enfin, est purgé de ce que les excès des fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais. Tout le tems que le sommeil laisse à leur disposition, ils l'emploient à la recherche des moyens de plaire à la bergere dont les charmes ont conquis leur cœur; c'est l'unique sujet de toutes leurs méditations; ils ne songent qu'à trouver des ruses innocentes pour surprendre l'aveu de l'amour que leurs soins respectueux & empressés ont enfin su inspirer. La pudeur veut bien leur promettre une amitié plus tendre que ne seroit l'amour dont ils desireroient tant d'entendre prononcer le mot par la bouche de la beauté à laquelle ils rendent le culte le plus pur & le plus désintéressé. Ils passent les journées dans l'impatience de voir arriver l'instant où la bergere chérie a bien voulu donner à son amant l'espoir d'un court entretien sur la fin du jour suivant. Dans l'impatience de voir arriver ce moment fortuné, Eraste, auquel cette promesse a tant coûté d'instances, quitte son lit avant le lever de l'aurore. Il gronde le soleil trop lent à faire naître une journée que doit terminer un bonheur si grand. Cet astre commence enfin à se montrer. Le berger mesure des yeux la carrière qu'il doit parcourir avant d'arriver au point que son Iris a fixé pour le voir & l'entendre.

De telles occupations ne laissent point de place, sans doute, à ces passions tumultueuses qui tyrannisent les habitans des villes. Le plaisir, & le plaisir tranquille, est l'objet de tous leurs mouvemens.

Ces douces illusions n'ont plus de réalité. Elles ont pu, dans les tems reculés, en avoir quelque apparence, lorsque les pasteurs, propriétaires de leurs troupeaux, vivoient, à leur manière, dans une grande opulence; ils n'avoient personne au-dessus d'eux; ils étoient, pour ainsi dire, les rois de leurs troupeaux & des pâtres qui, sous leurs ordres, étoient chargés du détail des soins grossiers de la bergerie. Affranchis de tout travail pénible, & de toute inquiétude sur les besoins de la vie, ils jouissoient d'une certaine joie que survient l'abondance & la liberté. Débarrassés de toute passion qu'aucun objet ne pouvoit exciter en eux; ils n'éprouvoient que celle de l'amour. Elle devenoit leur principale occupation; & pour la rendre agréable, ils avoient substitué l'espérance & les soins qui l'entretiennent, à la jouissance physique qui l'éteint.

Mais, lorsque les hommes, rassemblés dans les villes, s'occupèrent d'intérêts qui leur parurent plus importants, alors les habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des villes, & les occupations pastorales étant devenues le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspirèrent plus rien d'agréable.

Elles sont remplies aujourd'hui par des mercenaires toujours inquiets d'une subsistance que leur fournissent à peine les salaires qu'ils reçoivent du propriétaire du troupeau confié à leur garde; exposés sans cesse à toutes les injures de l'air, s'ils ont le malheur d'être sensibles à leur misère, & s'ils viennent à former le desir d'en sortir, tous les moyens leur sont bons. Incapables de réfléchir, dénués de toute instruction, n'ayant point d'honneur à ménager, isolés, pour ainsi dire, de toute société, à

peine savent-ils distinguer le vice de la vertu. D'après cette peinture fidèle du moral des bergers du dix-huitième siècle, le procès dont nous allons rendre compte paraîtra moins révoltant à ceux dont l'imagination se plaît à supposer à cette classe d'hommes les vertus de l'âge d'or.

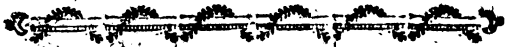
Sur la fin de l'été dernier, un berger anglois, nommé Dulawers, a donné un exemple d'infidélité qui vient à l'appui des réflexions que nous venons de faire. Depuis cinq ans ce jeune berger étoit connu dans le canton où il conduisoit son troupeau, sous les rapports les plus avantageux. Les jeunes filles du village se disputoient sa conquête. Les infortunées ne prévoy oient pas qu'une d'entr'elles devoit être victime de sa fausseté. Dulawers éprouvant, pour ainsi dire, l'embarras du choix, se détermina à offrir son cœur & sa main à celle dont la beauté avoit fait plus d'impression sur ses sens. Il ne la trouva que trop facile à l'écouter, & à croire aux sermons d'un berger; mais elle ne fut pas long-tems sans s'apercevoir que les bergers trompent comme les autres amans.

La crédule villageoise s'étoit en effet pressée de terminer trop promptement le roman de ses amours. Elle avoit accordé des faveurs au berger qu'elle auroit dû lui faire désirer jusqu'au moment où une union légitime pouvoit lui répondre de la fidélité de son amant. Ne pouvant obtenir par ses larmes ce que le berger Dulawers auroit dû s'empresser d'accorder à l'amour, elle fut obligée, au mois d'Août 1785, de citer cet infidèle devant le juge qui connoit de l'infraction des promesses de mariage. Ce juge ordonna aux deux amans de comparoître devant

lui, le 17 Août 1785. A l'heure indiquée, qui étoit celle de l'audience publique, la jeune fille se présenta, & adressa au juge le discours suivant :

« Milord, lui dit-elle, j'ai aimé l'ingrat
 « que j'ai cité devant vous, & il faut que
 « mon amour ait été bien violent, pour ou-
 « blier ce que je devois à la religion & à
 « la pudeur ; mais pouvois-je imaginer que la
 « perfidie avoit choisi pour asyle le cœur d'un
 « berger ? On m'avoit dit si souvent que les
 « bergers étoient fideles : je l'ai cru ; voilà la
 « cause de ma foiblesse. Je ne demande point
 « que la perfidie que j'ai aimé devienne mon
 « époux ; je rougirois de lui donner ma main ;
 « mais il est juste qu'il soit chargé de la nour-
 « riture de l'enfant que je porte dans mon
 « sein. Milord, faites approcher le perfide, &
 « ordonnez-lui de répondre, en ma présence,
 « à mon accusation. S'il ose soutenir que j'en
 « impose, je produirai mes témoins, & je dé-
 « voilerai son caractère odieux : qu'il s'avance
 « & qu'il parle. »

Le juge ordonna au berger Dulawera de ré-
 pondre ; mais le discours de sa maîtresse lui avoit
 fait une si grande impression, qu'il avoua qu'il
 l'avoit trompée. Sur cet aveu, le juge le con-
 damna à épouser la jeune fille dans un mois, ou
 à se rendre, à cette époque, en prison, jusqu'à
 ce qu'il lui eût payé les dommages-intérêts qui
 seroient fixés après l'expiration du délai.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

DE PÉTERSBOURG, le 10 Janvier.

AU défaut de nouvelles, les amateurs s'amuse à faire des dénombremens. Selon la dernière de ces évaluations hasardées qui circulent en public, on nous donne 360 mille soldats, y compris les troupes légères; 48 vaisseaux de ligne, 12 autres dans la mer Noire; douze millions 428 mille 488 habitans mâles seulement, enfin 40 millions de roubles de revenu Impérial. Les dépenses annuelles, dit-on, ne sont que de 25 millions; & depuis vingt ans, la population s'est augmentée de deux millions 340 mille individus mâles; ce qu'on peut regarder comme un événement presque surnaturel.

On nous entretient toujours de nos succès contre les Tartares du Caucase. Voici de quelle

N^o. 6, 11 Février 1786.

C

maniere la Gazette de Hambourg nous parle des derniers avantages de nos Généraux dans ces contrées.

Pendant l'absence du Lieutenant - Général Paul de Potemkin, Commandant en chef des troupes Russes, qui sont disposées vers les montagnes du Caucase, presque toutes les nations voisines, dont les unes avoient juré soumission & fidélité à l'Empire : d'autres, quoique seulement feudataires, vivoient dans une parfaite tranquillité, se révoltèrent tout-à-coup, excitées par un faux prophète, originaire d'un village, vers la mer Caspienne : cet imposteur leur disoit, que ni le canon ni les fusils de l'ennemi, ne les toucheroient point, & que la valeur accoutumée des Russes n'existeroit plus, s'ils osoient seulement avec fermeté affronter les forteresses & les nouvelles colonies de cette nation. Leur projet alloit s'exécuter : des hordes formidables étoient prêtes à passer le Cuban & le Tureck, & à attaquer la ligne de toutes parts. Le général, dont la fermeté & la sagesse sont connues, instruit de ces mouvemens d'abord après son retour à la ligne du Caucase, forma son plan & les prévint : il entra à la tête d'un corps de troupes dans la Cabardie & fit tout rentrer dans le devoir. Le brigadier d'Apraxin, aide-de-camp de l'Impératrice, à la tête de 600 dragons du régiment, qu'il commande, attaqua plus de 3 mille Tartares, qui par une marche rapide avoient déjà passé le Cuban & se portoient sur les colonies Russes ; il les défit : un grand nombre fut massacré ; le reste prit la fuite : &, se voyant poursuivis de toutes parts par le vainqueur dans leur déroute, ils abandonnèrent quelques prisonniers & quelque bétail.

dont ils s'étoient saisis dans une colonie Russe ; située près des rives du Cuban. Le colonel de Nogel , avec 2000 hommes d'infanterie & quelques chevaux , postés au-delà du Tureck , défit le prophète à la tête de 7 à 8 mille de ses gens , qui combattirent à pied , roulant devant eux des machines de guerre , qui résistoient par leur structure aux boulets : Mais la bayonnette & le courage des grenadiers Russes renversèrent tout obstacle. Il fut fait un grand carnage des révoltés : le prophète blessé s'enfuit dans les montagnes : tout se rangea de nouveau sous la loi des vainqueurs : & les nations , punies par les armes Russes , implorèrent le pardon du Général : il envoya à la cour des députés , choisis parmi les familles les plus distinguées d'entre les rebelles ; après quoi le calme & la tranquillité ont été parfaitement rétablis. La cour , pour récompenser les services du brigadier d'Apraxin , lui a envoyé la croix de l'ordre militaire de St. Georges.

ALLEMAGNE.

. DE HAMBOURG , le 30 Janvier.

Le Prince Auguste de Sulkowski , Palatin de Kalitsch , Président du Conseil de guerre en Pologne , l'un des membres du Conseil permanent , dont on estimoit le plus la tête & la dextérité , est mort à Varsovie , le 10 de ce mois , d'une inflammation de poitrine.

Le 20 de Novembre , un ouragan effrayant d'une heure & demie , a désolé les côtes & l'intérieur de la Norwege. La Cathédrale de Bergen a été entièrement dé-

couverte. Un navire allant au détroit de Davis a été englouti à 4 lieues du port de Bergen, & d'autres bâtimens ont eu le même sort, ou ont été poussés à la côte.

D'après le dénombrement des habitans de Copenhague au premier Septembre dernier, leur nombre est de 87,023, dont 44158 hommes & 42,865 femmes.

Deux gros navires chargés de 5000 tonnes de seigle ont péri avec leurs équipages près de Thistedt en Jutlande.

L'année dernière on a exporté de Dantzick 14,167 lasts de froment, 21,379 lasts de seigle, 2554 d'orge, 634 d'avoine, 715 de drêche, 227 de gruau & 307 de pois.

Divers Papiers publics Allemands, rapportent l'anecdote suivante, d'un nouveau Prosélyte Juif, à Nicola, petite Ville dans la seigneurie de Pless. *Joseph Reblizki*, Membre du Conseil municipal de cette Ville, reçut sa première éducation dans les collèges des Jésuites. Il avoit du penchant pour l'étude, mais son père, boucher, le destina à son état. Menant une vie sédentaire, il lut souvent la bible, & crut y avoir trouvé le non-accomplissement des prédictions relatives au Messie. En conséquence, il prit du goût pour la religion Judaique, fréquenta la Synagogue de l'endroit, & requit à la fin le corps des Juifs de le circoncire, & de l'admettre dans leur Communauté. Les Juifs lui représenterent que leur nation vivoit dans l'oppression, qu'il feroit des sacrifices considérables, en embrassant leurs dogmes, & refuserent sa demande. Alors il quitta la Ville, & se rendit à Cracovie, dans le projet de s'y faire circoncire; mais il n'y fut pas

plus heureux que dans sa patrie. Rempli de chagrin, *Reblizki* retourna chez lui, & quelques temps après son retour, il se circoncit lui-même. Depuis, il professe publiquement le Judaïsme, fréquente la Synagogue, & assure hautement que sa conscience a opéré cette conversion nécessaire à son salut. Cette conduite a déterminé le corps municipal de la Ville à en informer le prince d'Anhalt, Seigneur du lieu. Ce prince, dans son rescrit, destitue à la vérité le nouveau Prosélyte Juif de son emploi de Conseiller, mais il enjoint en même temps au Magistrat de publier que personne n'ait à insulter, ni cet homme singulier, ni quelqu'un de sa famille.

Comme il sort actuellement peu de grains de la Pologne, cette denrée commence à devenir rare & chère. Le Roi de Prusse pour prévenir une disette de pain, a permis aux Boulangers de Berlin de tirer des magasins royaux, à un prix médiocre, les grains & les farines dont ils auront besoin.

DE VIENNE, le 29 Janvier.

La température a absolument changé depuis quinze jours : le dégel est survenu ; & ce n'a pas été sans accident. Le Danube ayant charié des glaçons énormes, leur impulsion a renversé quelques arches du grand pont. Un paysan & une paysanne de Gauerndorf s'y trouvoient malheureusement : le mari étoit en avant de 12 pas, lorsque l'arche en s'écroulant l'entraîna dans sa chute. Bientôt emporté par le courant, la fem-

me désolée qui étoit restée sur la partie irractée du pont, le perdit de vue. Par un heureux hasard une partie de l'arche à laquelle le paysan s'étoit cramponné, fut portée sur un banc de sable, où l'on lui porta les secours nécessaires.

C'est le 12 que s'est faite à Presbourg la débacle du Danube. Elle a fait couler à fond plusieurs bâtimens. La ville de Lisko en Gallicie a perdu 83 maisons par un incendie qui a causé un dommage de 150000 florins.

On a résolu d'augmenter la valeur des especes; on a sur-tout en vue par là d'arrêter l'exportation extraordinaire des monnoies d'argent, qui a lieu depuis la dernière augmentation de valeur des ducats. L'augmentation sera de dix kreutzer par ducat; de sorte que ceux de Kremnitz vaudront à l'avenir 4 florins 32 kreutzer, ceux d'Empire & de Salzbourg, 4 florins, 30 kreutzer; ceux de Hollande & autres, 4 florins 28 kreutzer.

On vient de publier dans la Gallicie un Edit de l'Empereur, du premier Décembre dernier, qui ordonne, à trois ans de date, l'usage de la Langue Allemande dans tous les dicasteres de la Province. Les Juges & autres Employés qui à cette époque n'auront pas appris cette langue, perdront leurs places.

L'Empereur a ordonné de faire mesurer au Printemps prochain toutes les terres de

la Hongrie, de la Transylvanie & du reste des Etats héréditaires. On croit que l'objet de cette opération est d'introduire l'impôt unique.

On assure que l'on commencera cette année à mettre à exécution le grand projet de creuser un canal dans la Hongrie, & de réunir par ce moyen les principales rivières de ce Royaume. Si cette opération peut être effectuée d'une manière solide, elle avancera prodigieusement le commerce du pays. La Croatie envoie beaucoup de blé en Italie : il est passé plus de 24 gros bateaux dans l'espace de 14 jours.

DE FRANCFORT, le 3 Février.

Le 28 de Janvier & depuis, les Députés du Cercle du haut-Rhin ont tenu ici une assemblée, pour délibérer sur les affaires monétaires, & pour concerter les mesures qu'exigent les circonstances actuelles.

On apprend de Caub, que le 10 de ce mois, une partie des glaces du Rhin s'étant rompue, & le fleuve ayant prodigieusement grossi, il s'est débordé & a couvert de glaçons énormes le bourg & ses environs. Cette débacle a fort endommagé les vignobles riverains. On travaille sans relâche à débarrasser les routes des monceaux de glaces qui les obstruent.

Le 6 de Janvier le froid fut excessif à Munich, le thermometre de Réaumur étant descendu à 16 degrés & demi au dessous du point de congélation ; mais cette température n'a pas duré long-temps. La pluie lui a succédé, & le thermometre le 10 marquoit trois degrés au-dessus de zéro.

On assure que la Nonciature à Cologne, dont la Jurisdiction a été presqu'entièrement anéantie par les mesures de l'Officialité de l'Archevêché, faisoit passer à Rome chaque année environ 100,000 florins pour les dépenses seulement.

Par une Patente du 17 Décembre dernier, l'Électeur de Saxe a assujéti les Toiles blanches de coton importées de l'Etranger, à 3 groschen par écu de leur valeur. Celles cependant qui seront envoyées aux imprimeries de toile de coton, dans les états de S. A. E. pour y être imprimées, seront exemptes de cette nouvelle taxe.

Le Duc de Wirtemberg vient d'acheter à Nuremberg la belle collection de Bibles du sieur Panzer ; elle consiste en 1645 vol.

Le Docteur Busching, dont le Journal hebdomadaire, toujours rempli de recherches curieuses ou de faits nouveaux, dédommage un peu de la frivole ineptie de la plupart des Ouvrages périodiques du moment, vient de donner un extrait intéressant du Journal manuscrit du grand Chambellan de Bergholz, pendant son séjour en Russie, sous Pierre I. En voici quelques traits.

» Le 28 Janvier 1722, on commença les fêtes à Moscou, à l'occasion du Traité de Nyfiedt. Le Czar fit distribuer ce jour-là un grand nombre de médailles d'or, frappées en mémoire de cette paix. Le même jour S. M. Impériale, déclara majeure la princesse Elisabeth. Cet acte se passa de la manière suivante: le Czar donna la main à la Princesse, & la conduisit de l'appartement de l'Impératrice, dans la salle où S. M. Impériale avoit dîné, avec les Seigneurs & le clergé. Là en présence de l'Impératrice, & de toute la Cour, le Czar coupa avec des ciseaux la lizière qui portoit la queue de la robe de la Princesse, la remit à la Gouvernante, embrassa la Princesse & la déclara majeure. Après cet acte, la Princesse baisa les mains de l'Empereur & de l'Impératrice, & assistée de quelques Seigneurs, elle présenta un verre de vin à toutes les personnes présentes à la cérémonie. Elle se retira ensuite avec l'Impératrice, & toutes les Dames de la Cour ».

» Le 6 Février, est-il dit dans le même Journal, le Czar fit une visite au Duc de Holstein, & resta chez lui près d'une heure. Le Duc & les autres Seigneurs ayant témoigné à cette occasion leur surprise à S. M. Impériale qui prenoit une part si vive aux fêtes de la Cour, sur ce qu'elle s'exposoit constamment à de grandes fatigues, l'Empereur leur répondit que les exercices & les fatigues conservoient sa santé, & que les affaires du cabinet n'étoient rien en comparaison de ses travaux pour l'établissement militaire, & surtout celui de la flotte. Autre fois, ajouta-t-il, mes sujets étoient des paresseux, il a fallu leur inspirer de l'amour pour les Arts & les Sciences, du courage, de la fidélité & de l'ambition. Il est vrai, j'ai été quelquefois sévère, sur-tout à

Schlusſelbourg , où devant toute l'armée , j'ai fait pendre les ſoldats qui avoient voulu ſe retirer , mais auſſi , je n'entends plus parler de déſertion. Il eſt eſſentiel de faire des exemples quand c'eſt le cas ; il faut toujours tâcher de prendre le juſte milieu , & de ne jamais être ni trop ſévère , ni trop bon ; mais en général l'étude principale d'un Souverain doit être d'apprendre à bien connaître le peuple qu'il gouverne.

L'Histoire très-inſtructive du commerce d'Allemagne , publiée récemment par M. Fiſcher , offre les détails ſuivans ſur ce commerce dans les 13^e , 14^e , & 15^e , ſiècles.

Dans le treizième ſiècle , dit l'Auteur , ſe forma la fameuſe ligue Anſéatique , par laquelle les grandes villes commerçantes de l'Allemagne & du Nord , convinrent ſolemnellement d'une alliance offenſive & défenſive pour l'avancement de leurs entrepriſes. Ces villes ſ'emparèrent ſucceſſivement du commerce principal de toute l'Europe. Elles établirent pluſieurs grands entrépôts : Londres fut celui des royaumes d'Angleterre , d'Ecoſſe & d'Irlande ; Bergen celui des royaumes de Suède , de Danemark & de Norvège ; Novogorod , & enſuite Narva pour la Ruſſie , la Liyonie , la Pruſſe , la Pologne , la Lithuanie , la Tartarie , la petite Aſie ; Bruges & enſuite Anvers pour les Pays-Bas , la Haute-Allemagne , la France , l'Eſpagne , l'Italie , la Hongrie & le Portugal. Dans ces villes ſe fit le commerce ou l'échange des productions de tous les pays. La diſette , en 1313 , & les démêlés de la ligue Anſéatique avec les Flammanſ , apportèrent quelque changement dans la diſtribution des affaires. On chargea du blé en Sicile & on le tranſ-

porta par les Alpes en Allemagne. Le commerce d'épicerie des Vénitiens passa par le Tyrol dans la Haute-Allemagne, où les villes d'Erfort & de Brunswick, devinrent les entrepôts pour tout le commerce d'Italie, du Levant & de la Haute-Allemagne. Le négoce florissant dans l'Empire fut soutenu à cette époque par l'exploitation des mines d'argent de l'Ertzgebirg.

La plus ancienne mine est celle de Schuceberg, découverte en 1471 : elle a fourni dans l'espace des premiers trente ans de l'exploitation 324,937 quintaux & demi d'argent ; sa richesse étoit étonnante ; on en jugera par les faits suivans.

En 1477, le Marggrave, Albert de Misnie, fit un dîner sur un seul morceau de minéral d'argent, qui, à la fusion, rendit 400 quintaux d'argent fin : souvent l'inspecteur de cette mine fit tailler pour son amusement les morceaux de minéral en tables & en bancs.

Au commencement du quinzième siècle, le commerce d'Anvers étoit au plus haut degré de prospérité. On vit entrer dans son port & en sortir souvent plus de 500 bâtimens dans un jour ; 2000 chariots de transport y arrivoient chaque semaine de l'Allemagne, de la Lorraine & de la France. A cette époque, l'usage des lettres de change, s'établit en Allemagne. --- La découverte du nouveau monde bouleversa la face du commerce ; plusieurs de ses branches ensuite furent entièrement détruites, entr'autres celle du Pastel par l'introduction de l'Indigo ; aussi le règlement de police de l'Empire de 1577, appelle-t-il cette teinture *une couleur pernicieuse ou diabolique*.

I T A L I E.

DE VENISE, le 11 Janvier.

Depuis très-longues années nous n'avions vu ici une aussi grande abondance de neige, ni ressenti un froid aussi piquant. On dit le bas des Apennins du côté de Rome également couvert de neige. La *Lagune* est pleine de glaces que les gondoles des Couriers traversent sans danger.

Quelques lettres de Constantinople du 10 Décembre portent que le Pacha de Scutari a été déclaré rébelle, & condamné à perdre la tête. Le Grand Visir, ajoutant ces lettres encore peu authentiques, a communiqué cette Sentence au Baile de la République, dont le Pacha avoit excité les plaintes par son excursion sur le territoire Vénitien, lors de l'expédition contre le Monténégro. Ce qui est plus certain, c'est le parfait rétablissement de Sultan *Selim*, neveu du Grand-Seigneur & Héritier de l'Empire, dont la petite vérole avoit menacé les jours dernièrement.

DE NAPLES, le 11 Janvier.

Le 3 de ce mois le Marquis *Bella Sambucca*, premier Secrétaire d'Etat au département des Affaires étrangères, a demandé au Roi sa retraite. Le lendemain le Marquis *d'el Marco*, Sec-

cretaire d'Etat pour les affaires de grace & de justice , fut mandé par Sa Majesté qui lui donna ordre de déclarer au Marquis de la Sambucca qu'Elle acceptoit sa démission. L'ordre communiqué au Marquis de la Sambucca est d'ailleurs très-honorable à cet Ex-Ministre ; Sa Majesté lui continue ses appointemens , ses pensions ; en outre la distinction de la livrée du Palais pour deux de ses domestiques ; enfm à sa mort , la Marquise aura une pension de 2000 ducats. Un des Vaisseaux du Roi va conduire l'Ex-Ministre en Sicile , où il a dessein de se retirer pour rétablir ses affaires , extrêmement dérangées. On le dit endetté de plus de 300 mille ducats ; on a observé à cette occasion qu'aucun de ses parens ni de ses amis n'est venu lui rendre visite , à l'exception du Prince de Campo Franco avec lequel il ne vivoit pas dans la meilleure intelligence.

Le 6 , la frégate du Roi la *Minerve* a mis à la voile pour la Sicile , d'où elle doit ramener ici le Marquis de *Caraccioli* , vice-Roi de ce Royaume ; & nommé par S. M. à la place de premier Secrétaire d'Etat.

Le Prince della *Sanlea* , Surintendant de la Maison de la Reine , a pareillement demandé sa retraite. On croit qu'il l'obtiendra , & qu'il sera remplacé par le Prince de *Raffadale* , actuellement Ambassadeur du Roi à la Cour de Madrid. Le Marquis del *Vasto* , déjà parti pour se rendre en Portugal où il a été nommé Ministre Plénipotentiaire , a reçu en chemin l'ordre de s'arrêter & d'attendre les dispositions ultérieures de Sa Majesté. Le bruit court qu'il remplacera le Prince de *Raffadale* à l'Ambassade d'Espagne ; on dit aussi que le Prince de *Caramanica* , destiné à celle de France , a prié Sa Majesté de vouloir bien faire un

autre choix, & qu'en conséquence cette place sera remplie par le Chevalier Somma actuellement Ministre du Roi à Vienne.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 30 Janvier.

La dernière prorogation du Parlement étant expirée le 24, ce jour-là le Roi se rendit à la chambre des Pairs à laquelle s'étoient joints, selon l'usage, les Députés de celle des Communes; & S. M. y fit l'ouverture de la Session par le discours suivant.

Mylords & Messieurs.

Depuis la clôture de la dernière session, les différends qui sembloient menacer le repos de l'Europe, ont été terminés à l'amiable, & je continue de recevoir des Puissances Etrangères les plus fortes assurances de leur amitié envers ce pays.

Au dedans, mes sujets éprouvent les plus heureuses influences de la paix par l'extension du Commerce, par l'amélioration des finances, & par l'accroissement du crédit public.

J'espère avec confiance que vous continuerez de vous occuper de ces objets importants, avec le zèle & la capacité dont vous avez fait preuve dans la dernière session du Parlement.

Les résolutions que vous avez mises sous mes yeux, comme formant la base d'un arrangement de commerce entre la Grande-Bretagne & l'Irlande, ont été, suivant mes ordres, communiquées au Parlement de ce Royaume; mais il n'a pris jusqu'ici aucune mesure décisive qui vous mette en état de poursuivre cette affaire en ce moment.

Messieurs de la Chambre des Communes.

J'ai ordonné qu'on mît sous vos yeux les estimations du subside de la présente année. Je desiré sincèrement la plus rigide économie dans chaque département, & je me persuade de vous trouver disposés à pourvoir aux dépenses nécessaires du service public, principalement à l'entretien de notre Marine, qu'il est essentiel de mettre sur le pied le plus respectable. — Je dois sur-tout vous recommander de travailler à l'établissement d'un plan fixe pour la réduction de la dette nationale. L'état florissant du revenu public me fait présumer que vous serez à même d'effectuer cette mesure importante, sans beaucoup ajouter aux charges nationales.

Mylords & Messieurs.

L'énergie & les ressources de cette contrée, prouvées avec éclat par notre prospérité actuelle, vous servirent sans doute de puissans motifs à persévérer dans la plus sérieuse attention aux objets quelconques de l'intérêt public; particulièrement à l'examen des meilleurs moyens d'assurer la stabilité du revenu, de favoriser & d'étendre, autant qu'il est possible, le commerce & l'industrie générale de mes sujets.

L'adresse de remerciement au discours de S. M. fut ensuite proposée à la Chambre Haute, par le Comte de Morton, l'un des seize Pairs d'Ecosse. Mylords *Fitz Williams*, *Starmont*, *Carlisle*, *Loughborough*, sans s'opposer formellement à cette Adresse, se répandirent en observations aigres sur la conduite des Ministres au dedans & au dehors; mais ces conversations oratoires n'entraînèrent gueres plus de débats qu'à la Chambre des Communes.

M. L. Smith, soutenu de M. Addington, y proposa l'Adresse en commentant le discours, c'est-à-dire l'éloge de l'Administration. Lord *Surrey* ouvrit ensuite la petite guerre, par une motion tendante à faire supprimer de l'Adresse, par forme d'amendement, ce qui pourroit être relatif à l'arrangement de commerce avec l'Irlande. M. Fox suivit Lord *Surrey*, & donna un nouvel exemple du talent avec lequel il fait allier infiniment d'art à beaucoup d'impétuosité.

Après s'être plaint que la harangue du Roi, à force de circonspection, ne disoit rien du tout, il porta d'abord son attention sur les intérêts extérieurs du Royaume. Selon lui, dans un tems où les négociations politiques de toute l'Europe ont tant d'activité, de vigueur, & d'importance pour la Grande-Bretagne, on devoit s'attendre à quelque chose de moins vague qu'à des assurances générales d'une tranquillité très-précaire. Quant à l'extension du commerce, à l'accroissement du crédit public de la Nation, & au surplus qu'offrent les revenus, ajouta M. Fox, ce sont des avantages bien propres à répandre une satisfaction générale, puisqu'ils prouvent le rétablissement & l'étendue de nos ressources. Mais d'ailleurs, qu'a de merveilleux cet événement ? Personne n'ignore qu'il devoit se trouver un surplus dans le revenu public, tout le monde s'y attendoit, & les opinions n'étoient partagées que sur la valeur de l'accroissement. Cette incertitude subsistera toujours, au moins pour les hommes raisonnables, tant qu'on n'aura pas expliqué, d'une manière nette & précise, en quoi

consiste ce surplus. On pourroit être dans le même embarras sur la cause de ce retour de vigueur & de prospérité publique ; suite de l'augmentation de revenu annoncée avec tant d'emphase dans le Discours. Il se peut qu'elle résulte du succès des mesures de l'Administration actuelle. Si quelque chose doit surprendre , c'est moins cet accroissement , opéré sur-tout par l'activité renaissante du commerce, comme il le fut constamment à l'époque de toutes les paix, que la lenteur occasionnée par les inquiétudes & par les dégoûts qu'avoit éprouvé ce même commerce à la suite des extravagans procédés du Ministère.

M. Fox demanda ensuite d'autres éclaircissements sur deux points importants du Discours, savoir : *les assurances données par les Puissances Etrangères, de leurs dispositions amicales envers la Grande-Bretagne & l'arrangement projeté pour régler le commerce avec l'Irlande.* Il pria le Ministre de lui faire connoître ses intentions sur ce dernier point, par cette phrase du Discours ; *la Chambre est dans l'impuissance de faire aucune opération ultérieure sur cet objet ;* falloit-il entendre que les résolutions étoient entièrement abandonnées, ou qu'au contraire on devoit un jour les reprendre, & s'efforcer de les mettre à exécution ?

» Si, en parlant de la tranquillité de l'Europe, continua M. Fox, les Ministres n'ont eu en vue que les mesures par lesquelles on a prévenu la guerre entre l'Empereur & les Etats-Généraux, l'acception de cette phrase est trop limitée, & les Ministres du Roi ont prodigieusement trompé l'attente non-seulement de la Chambre, mais de tous les Citoyens qui s'occupent des affaires politiques de l'Europe. Ils ont

vu avec anxiété les traités conclus entre différentes Puissances Etrangères, & la conduite qu'auroit dû tenir notre Ministère pour contrebalancer ces Alliances, de nature à devenir funestes aux intérêts de la Grande-Bretagne. Quoique l'alliance de la France avec l'Espagne & la Hollande soit en apparence purement *défensive*, son effet nécessaire est de réunir les trois Puissances maritimes, les plus redoutables de l'Europe, dans une confédération contre nous. Les Hollandois n'ont pas prouvé certainement une profonde politique en formant des Traités si peu analogues à leurs vrais intérêts; mais comme le mal est fait, & que nous pourrions nous-mêmes en être les victimes, il est du devoir de tout Ministre Britannique, jaloux de la gloire & de l'existence même de sa patrie, de prévenir les suites funestes d'une telle ligue, par des alliances avec les autres Puissances maritimes de l'Europe; entr'autres avec la Cour de Pétersbourg, peut-être aussi intéressée que la nôtre à former cette union; de jour en jour elle devient plus pressante: & il y a deux ans que l'arrangement de la Russie avec la Porte, au sujet de la Crimée, nous offrit le moment le plus favorable de ménager avec la première de ces Puissances un Traité avantageux. On n'a pas jugé à propos de le saisir, & l'occasion a été manquée. D'ailleurs les François viennent récemment de se procurer la jouissance d'un port dans la Baltique. Il est vrai qu'en tems de paix Gathembourg ne leur sera pas d'une grande utilité; durant la guerre ils peuvent en retirer des avantages infinis. D'après toutes ces considérations, je ne puis assez m'étonner que nos Ministres n'aient pas mis tout en œuvre pour prévenir cet événement.

Dans toutes les guerres précédentes, la France

fut embarrassée de sa situation continentale, par la crainte de se voir attaquée par les Puissances voisines. Elle a employé toute sa politique à amuser ces Puissances pendant la dernière guerre, & ses succès, dans cette entreprise difficile, l'ont mise en état d'affecter tous ses fonds à sa Marine, & de la rendre respectable. Elle n'a point eu de places frontières à fortifier; point de garnisons à former, en un mot, aucuns moyens de défense à se ménager. Il y a plus, elle s'est vue en état de réduire ses forces de terre au milieu même de la guerre, & d'appliquer les épargnes qui en ont résulté au service de sa Marine. Aujourd'hui quelle est sa position? Elle est assurée de l'Espagne par le pacte de famille, & en dernier lieu, elle s'est assurée de la Hollande. Elle ne pouvoit donc plus concevoir d'alarmes que du côté de la Cour de Vienne, qui malgré toutes les marques d'amitié qu'elle lui a données, malgré les liens du sang plus précieux encore, lui causoit des inquiétudes très-fondées. Mais l'Angleterre a détruit à cet égard les appréhensions de la France, elle a trouvé le moyen de mécontenter l'Empereur, & elle a refroidi son amitié. M. Fox attribua ce mécontentement à la part qu'avoit prise l'Electeur de Hanovre à la ligue formée par le Roi de Prusse. La France, continua-t-il, avant cette ligue, attendoit avec impatience quelqu'événement capable d'exciter de la jalousie entre la Grande-Bretagne & l'Empereur : l'Angleterre elle-même a hâté cet événement. M. Fox s'arrêta long-temps sur ce point, & ne l'abandonna que lorsqu'il crut avoir persuadé la Chambre de son importance.

M. Fox dit ensuite avoir appris une nouvelle qui préstigeoit les plus grands avantages à l'Angleterre, savoir : le renouvellement d'un Traité

de Commerce avec la Russie. Il critiqua fortement l'usage d'aujourd'hui , de distinguer les Traités de Commerce des Traités Politiques ; distinction illusoire & mal fondée ; les Traités de Commerce ayant toujours eu la plus grande influence sur les affaires politiques des Nations. M. Fox parla aussi du Traité que la France étoit au moment de conclure avec cette Puissance ; mais il dit qu'il n'étoit point sûr de l'authenticité de cette nouvelle. Cette discussion le mena ensuite au Traité de Commerce , entamé entre la France & l'Angleterre. Il ne balança point à le blâmer , & assura la Chambre qu'il n'en pouvoit résulter aucun bien pour l'Angleterre ; l'expérience avoit prouvé que le Commerce de la Grande-Bretagne n'avoit commencé à prospérer qu'au moment où elle avoit abandonné toute liaison commerciale avec la France. Il blâma la dépense inutile qu'alloit occasioner le second Plénipotentiaire qu'on envoyoit à Paris , & dit que le duc de Dorset auroit pu suivre cette négociation , soit seul , ou à l'aide de M. Crawford , déjà employé dans cette affaire. A cette occasion il lança quelques traits satyriques sur M. Eden & sur M. Pitt. Il accusa ensuite la Chambre de Commerce de trop de lenteur dans ses opérations. Il dit que lors des propositions de commerce avec l'Irlande ce ne fut qu'au moment où le Parlement d'Angleterre alloit les approuver , que cette Chambre pensa à examiner si les propositions étoient favorables aux deux Pays. Il observa que dans le Traité de Paix de 1782 , il étoit stipulé que l'on régleroit le Commerce entre l'Angleterre & la France , & que si le Traité à faire à ce sujet n'étoit point achevé au premier Janvier 1786 , toute négociation seroit interrompue. Ce n'est cependant qu'après l'expiration de

ce terme que le Ministère & le Bureau du Commerce pensent à s'occuper de ce Traité M. Fox, pour montrer combien peu les Ministres étoient instruits de ce qui se passoit sur le continent, parla du Traité d'alliance, conclu entre la France & les Etats-Généraux, à l'insu du chevalier James Harris, & il fit voir combien il étoit ridicule d'avoir remis un Mémoire aux Etats-Généraux pour s'opposer à cette alliance, lorsque ce Traité venoit d'être signé.

M. Fox fixa enfin l'attention de la Chambre, sur les affaires de l'Inde; il observa que depuis l'établissement du Bureau de Contrôle, on avoit jeté un voile sur tout ce qui s'étoit passé dans cette partie éloignée des possessions de la Grande-Bretagne.

Après un instant de silence, M. Pitt prit la parole, & dit :

Qu'il avoit attendu des objections sur l'adresse, & que l'honorable membre qui venoit de parler, n'en avoit fait aucunes. Il fit observer avec quel art M. Fox introduisoit dans ses discours des digressions favorables à ses vues. C'est ainsi, dit M. Pitt, qu'il a abandonné les différens points du discours du Roi, afin d'en discuter d'autres qu'il a prétendu avoir été publiés. M. Fox, voyant tout en noir, s'étoit attendu à trouver dans ce discours quelque aliment à sa mélancolie. Mais, dans toutes les parties, la harangue du Roi, renfermant d'heureuses nouvelles, il s'est vu forcé de parcourir l'Europe pour remplir son objet. Il a traversé les Empires d'Allemagne & de Russie, il a été en Turquie & en Crimée; mais trouvant l'Europe trop bornée pour ses recherches, il a porté ses regards sur les parties les plus éloignées

guées, & a mis les Indes à contribution, pour chercher des sujets de plaintes & de désespoir. Quoique je ne sois point disposé, dit M. Pitt, à suivre M. Fox dans tous ces écarts, je vais cependant répondre à son discours, mais je le prévien que j'éviterai de faire connoître mon opinion sur quelques-uns des objets dont il a parlé. M. Fox a déclaré, que dans sa position actuelle, il croyoit avoir la liberté de parler de plusieurs cours étrangères, de leurs vues, & de leurs intérêts, d'une manière qui seroit contraire au devoir d'un Ministre de Sa Majesté. Quant à moi, j'admets que pour les membres du parlement, qui ont la confiance de Sa Majesté, les devoirs de décence, qui enjoignent de parler avec la plus grande circonspection des Puissances étrangères, sont les mêmes pour tous les membres de cette assemblée. Après cette leçon à M. Fox, M. Pitt continua : l'honorable membre a désiré savoir à quoi se rapportoit le passage du discours du Roi, qui annonçoit une paix générale. Le Roi n'a voulu parler dans ce passage que de l'affaire terminée par un traité de paix entre l'Empereur & les Etats-Généraux. Ce traité a mis fin à une dispute qui, jusqu'alors avoit menacé la tranquillité de l'Europe, & que Sa Majesté avoit envisagé sous ce point de vue dans son discours, prononcé à l'ouverture de la dernière session. Quant à la question que M. Fox a jugé à propos de me faire : s'il ne subsistoit point entre les autres Princes & Etats de l'Europe des germes de mécontentement & d'humeur, qui pourroient par la suite faire éclater de nouvelles guerres ; je crois convenable de m'abstenir d'y répondre. M. Fox a témoigné aussi sa crainte, que certaines Puissances de l'Europe ne fussent dans des disposi-

tions hostiles contre ce pays ci. A cela, je ne puis répondre que dans des termes semblables à ceux du discours du Roi, & dire que toutes les Puissances nous donnent des assurances de leurs attentions amicales. A l'égard du traité avec l'Impératrice de Russie, il est très avancé, & j'ai lieu d'espérer qu'on sera généralement satisfait de la manière dont il sera conclu. M. Fox a parlé de la ligue Germanique à laquelle Sa Majesté a accédé, en sa qualité d'Electeur de Hanovre, & il a demandé aux Ministres de faire connoître les motifs qui les ont déterminés à engager Sa Majesté à faire cette démarche. Je ne puis en aucune manière répondre à cette question, & j'avoue que, quelque soit le mérite de cette mesure, je ne suis point autorisé à en parler, non-plus que mes collègues dans le Ministère. M. Pitt, après cette déclaration, s'étendit beaucoup sur les relations de l'Angleterre avec l'Electorat d'Hanovre.

Il fit voir que quelques fussent les circonstances qui avoient mis la souveraineté de ce pays & celle de l'Angleterre dans les mêmes mains, il ne devoit point en résulter les mêmes intérêts.

Je desiré que l'on sache positivement, ajouta M. Pitt, que l'Angleterre n'est liée ni compromise en aucune manière par les liguees dans lesquelles l'Electeur de Hanovre peut être entré, & en conséquence, je crois qu'il n'est point du devoir d'un Ministre d'Angleterre de mettre sous les yeux du Parlement, excepté dans les cas où cela seroit indispensable, les arrangemens relatifs à l'Electorat de Hanovre, lesquels auroient été faits d'après les conseils des Ministres de cet Electorat. M. Pitt montra ensuite l'inconsé-

quence de la crainte de M. Fox, de voir l'Angleterre enveloppée dans les querelles du Continent par les territoires du Roi en Allemagne, & son idée, que l'administration du pays de Hanovre devoit être subordonnée aux Ministres Anglois de S. M.

Il répondit ensuite aux parties du discours de M. Fox, concernant l'Inde & l'Irlande. Si le Roi, dit-il, n'avoit pas fait mention des affaires de l'Inde; c'est que le Parlement, dans la dernière session, avoit porté remède aux abus, que depuis plusieurs années il étoit chargé d'examiner: ce remède ayant été trouvé efficace, il devenoit inutile de mettre de nouveau sur le tapis une affaire terminée. Au sujet des affaires de l'Irlande, M. Pitt fit sentir combien il étoit indécent de parler aussi légèrement d'une affaire de cette importance. Il ajouta que M. Fox n'avoit d'autre objet que de souffler le feu de la discorde entre les deux Nations, & de les éloigner d'un arrangement qui contribueroit à leur bien-être réciproque. M. Pitt ne manqua point de relever la manière légère avec laquelle M. Fox avoit traité toutes les affaires de l'intérieur, & sur-tout l'heureuse situation où se trouvoient les finances du Royaume. Il assura la Chambre qu'il lui feroit voir dans peu de jours que l'excédant de la recette n'étoit pas d'un si peu d'importance que M. Fox avoit voulu le faire entendre.

Après quelques répliques de part & d'autre, M. Francis se leva, & entama son éternelle discussion des compres du Bengale; il sortit de sa poche une liasse de papiers de l'Inde, & se préparoit à entretenir chaudement l'Assemblée de cet objet, lorsque, pour mettre

fin

fin à cette épifode, la plupart des Membres fe leverent. Le Major *Scott* dit que s'il avoit cru qu'une premiere féance destinée à délibérer fur une Adrefle devoit être un cours de politique & de finances Indiennes, il fe fût auffi muni d'un portefeuille, &c. &c. Après ces propos, la motion d'amendement fut rejetée fans aller aux voix, & la rédaction de l'Adrefle renvoyée au Comité. Pendant toute la féance, M. Eden refta fur le banc de la Tréforerie entre M. Dundas & M. Jenkinfon.

À la féconde lecture l'Adrefle a été agréée, & celle de la Chambre des Pairs déjà remife à S. M.

On vient de comparer les deux partis de la Chambre à deux batteries oppofées de canon, rangées dans l'ordre fuivant.

Pitt,	Fox.
Dundas,	North.
Mulgrave,	Sheridan.
Jenkinfon,	Ellis.
Grenville,	Surrey.
Eden,	Francis.

Derrriere fera placée la petite Mousqueterie pour les escarmouches.

Les Ministres ont déclaré, dans les deux Chambres, que le nouveau Traité de commerce de l'Angleterre avec la Ruffie étoit fur le point d'être figné, & les Commiffaires à ce fujet déjà nommés.

Le Comte de Chesterfield, nommé depuis
N^o. 6, 11 Février 1786. d

long temps à l'Ambassade d'Espagne, sera révoqué, la Cour de Madrid n'ayant à Londres qu'un Ministre du second ordre. *M. Martin*, Marchand de Londres, & l'un des Membres des Communes les plus singuliers, remarqua dans la Séance dont nous avons rendu compte, qu'il falloit s'épargner la dépense d'un Ambassadeur sans fonctions, & *M. Pitt* promit que Mylord Chesterfield cesserait de l'être.

Vu l'extension du commerce de la Compagnie des Indes, les Directeurs viennent d'ordonner la construction de 11 vaisseaux de 760 à 900 tonneaux. La perte, occasionnée par le naufrage du *Halswell*, est moins considérable qu'on ne l'avoit estimée au premier moment. Quant à la pacotille du Capitaine *Pierce*, elle étoit assurée pour 20,000 l. sterl. Ainsi, la fortune de la famille de cet Officier souffrira peu de ce déplorable événement. Sur le champ, on a ouvert une souscription publique, en faveur des malheureux échappés au naufrage du même bâtiment.

Trois personnes, à ce qu'on dit, sont sur les rangs pour la place de Gouverneur-Général de l'Inde; *M. Hastings*, maître de la reprendre, & à qui elle ne sera pas disputée; Lord *Walsingham* & *M. Macpherson*, Gouverneur par *interim*. Ce dernier est fils d'un Ministre de la Paroisse de *State*, dans l'isle de *Skie*: il fut Ministre lui-même, & avoit à peine de quoi vivre. Sa fortune actuelle est d'un demi million sterl. On s'attend à la lui

voir porter , s'il reste Gouverneur-Général , à cent mille liv. sterl. de revenu ; somme qui surpasse le produit de tous les bénéfices de l'Ecosse réunis ensemble. Aucun Ecclésiastique , sans en excepter le Cardinal *Wolsey* , n'a joui d'une pareille opulence en Angleterre.

Suivant un dernier ordre émané du Bureau de l'Amirauté , le nombre des Vaisseaux de garde , qui n'est aujourd'hui que de 19 , sera porté au printemps à 24 , par une augmentation de 5 , dont un à Portsmouth , 2 à Plymouth , & un à Sheerness ; cet arrangement emploiera 60 Officiers de plus , & 2000 Matelots , indépendamment des soldats de Marine , de sorte qu'il n'y aura pas de réduction dans les dépenses de la Marine cette année , & il sera voté & alloué la même somme qu'en 1785 , pour les Matelots & Soldats de Marine.

Par un relevé exact , fait à l'office des taxes , il se trouve en Angleterre & dans le pays de Galles , 284,559 maisons exemptes de l'impôt sur les fenêtres , & 714,911 qui la paient ; ce qui donne 999,370 maisons pour le Royaume , l'Ecosse non comprise.

M. *Baring* , l'un des Directeurs les plus accrédités de la Compagnie des Indes , a publié , sous les auspices du Ministère , un Ecrit relatif à la taxe commutative. De cet Ouvrage , qu'on peut regarder comme établi sur les plus sûres autorités , il résulte :

1°. Qu'avant cette opération du Gouvernement , la Compagnie ne vendoit que six millions pesant de livres de thé par année.

Dans les 12 mois qui ont suivi la commutation , cette vente a excédé seize millions de livres.

2°. Que la partie des droits laissés sur le thé , a surpassé de 60,434 liv. sterl. , dans la première année seulement , l'estimation conjecturale qu'en a fait le Gouvernement.

3°. Que la somme totale , payée par les acheteurs , pour le thé vendu durant le même espace de temps , n'a monté qu'à 2,770,799 l. sterl. ; tandis qu'une quantité égale de thé auroit coûté ci devant 4,826,261 liv. sterl. Par conséquent , le bénéfice du Public a été de 2,055,462 liv. sterl.

4°. Que cet accroissement des ventes annuelles de la Compagnie la force d'étendre ses importations à la Chine , & d'équiper 45 gros vaisseaux de plus , qui emploieront un *surplus* de 3,450 matelots.

5°. Que par cela même , l'exportation des laineries & du plomb de la Grande-Bretagne pour la Chine , augmentent depuis 111,000 l. sterl. à 300,000 annuellement.

6°. Enfin , que par cette opération , on a retenu dans le pays une balance de 4,032,400 liv. sterl. , qu'avant l'acte de commutation , on payoit en espèces aux étrangers , par l'intermédiaire des Contrebandiers ; balance qui s'accroîtra certainement encore , lorsque les mesures adoptées seront exécutées dans toute leur plénitude.

On a cité le trait d'une Madame Marie Noble , qui garda le lit cinquante ans & huit mois.

Aujourd'hui on rapporte une anecdote du même genre. M. Napier Dutton, frère du Lord Sherburne, actuellement résidant au Comté de Gloucester, ne s'est point levé, ni même fait raser depuis plus de deux ans, quoiqu'il jouisse d'une bonne santé, & qu'il mange tous les jours de bon appétit. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que M. Dutton, avant qu'il se fût alité, étoit l'homme le plus actif de la Comté. Tous les jours il alloit à la chasse, se rasait, changeoit d'habillement, passoit sa vie fort gaicement, & buvoit sa bouteille de vin. Il s'alita pour la première fois, il y a quatre ans, & resta au lit pendant neuf mois de suite; mais un matin, ayant entendu passer une meute pour la challe du renard, il se fit habiller & fit seiler son cheval de chasse. Il alla à la chasse toute la journée, & reprit la même activité, lorsqu'enfin il retomba dans sa manie il y a deux ans.

L'état de Connecticut a passé dans la Session du mois de Mai dernier un acte contre l'adultère, trop remarquable pour être passé sous silence.

« Le Gouverneur, le Conseil & les Représentans de cet Etat assemblés, ont statué, en vertu de leur autorité, que, quiconque aura été convaincu pardevant la Cour supérieure, d'avoir commis un adultère avec une femme mariée, devra être puni sévèrement, ainsi que la femme. Ils seront fouettés tout nuds, & on leur marquera sur le front le lettre A, avec un fer chaud. Ensuite, chacun d'eux portera, tant qu'il résidera dans cet Etat, une grosse corde au cou par dessus ses vêtemens, afin qu'elle soit visible, & toutes les fois qu'on les trouvera sans ladite corde, l'Assisant ou le

Juge de Paix pardevant lequel le fait aura été prouvé , les condamnera à recevoir jusqu'a 30 coups de fouet ».

F R A N C E.

DE VERSAILLES, le 1 Février.

Le 24 de Janvier, le Baron de Boden, Ministre plénipotentiaire du Landgrave régnant de Hesse-Cassel, a eu une audience particuliere du Roi, pendant laquelle il a remis ses nouvelles lettres de créance à Sa Majesté. Il a été conduit à cette audience par le sieur Tolozan, Introduceur des Ambassadeurs; le sieur de Séqueville, Secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des Ambassadeurs, précédoit.

L'Evêque de Saint-Malo a prêté, le 20 du mois dernier, pendant la Messe, serment de fidélité entre les mains du Roi.

Le Comte de Roffiac de Verlhac & le Vicomte Louis de Vergennes, qui avoient précédemment eu l'honneur d'être présentés au Roi, ont eu, le premier le 23, & le second le 26, celui de monter dans les voitures de Sa Majesté & de la suivre à la chasse.

Le 29, la Comtesse Charles de la Meth a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la Comtesse de la Meth.

La Baronne de Straël de Holstein, épouse du Baron de ce nom, Ambassadeur extraor-

dinaire du Roi de Suède , conduit par le sieur Tolozan , Introduceur des Ambassadeurs , & le sieur de Séqueville , Secrétaire ordinaire du Roi , pour la conduite des Ambassadeurs , qui précédoit , a été présentée , le 31 , à Leurs Majestés & à la Famille Royale. Cette Ambassadrice a diné , le même jour , à une table de 80 couverts , tenue par le Marquis de Talaru , Premier Maître d'hôtel de la Reine , & dont la Princesse de Chimay , Dame d'honneur de Sa Majesté , a fait les honneurs.

DE PARIS, le 8 Février.

Lettres Patentes du Roi , qui fixent définitivement la prorogation du cours des anciens *louis* , &c. Données à Versailles , le 18 Janvier 1786. Enregistrées du très exprès commandement du Roi en la Cour des Monnoies , le 27 desdits mois & an.

Par nos Lettres patentes du 11 Décembre de l'année dernière , nous avons prorogé le cours des anciennes monnoies d'or jusqu'au premier d'avril prochain ; mais l'abondance de celles que l'attrait du bénéfice accordé par notre Déclaration du 30 octobre dernier , a fait rentrer dans le Royaume ou sortir des Caisses particulières s'accroît tellement de jour en jour , que , quelque diligence qu'on apporte au travail de nos Hôtels des Monnoies , il est impossible de satisfaire à l'empressement qu'on a de les échanger : & comme ceux qui les possèdent , ne veulent s'en dessaisir qu'au moment où ils pourront

profiter de l'excédant de la valeur que nous faisons payer sur les anciens *Louis*, il en résulte dans la circulation des espèces d'or, un engorgement momentané qui pourroit devenir d'autant plus préjudiciable au commerce, qu'il sert de prétexte à plusieurs débiteurs pour différer leurs paiemens. La même cause pourroit aussi influer sur le mouvement des espèces d'argent, & en suspendre ou ralentir l'activité, sur-tout si la refonte des monnoies d'or pouvoit faire naître l'idée qu'elle seroit suivie de celles d'argent, quoique cette supposition soit absolument dénuée de fondement, & que le principe même qui a nécessité l'opération sur l'or, exclut tout ce qui pourroit apporter le moindre changement dans la valeur des espèces d'argent. Nous sommes aussi informés que les Changeurs, beaucoup trop multipliés dans les provinces depuis qu'il s'en est établi un grand nombre par simple Commission, contractent des engagements qu'il leur seroit impossible de remplir ponctuellement, si leur service & leur nombre n'étoient réglés dans une plus juste proportion : Que d'un autre côté, il n'est pas moins nécessaire de fixer & faire connoître l'ordre & la mesure des distributions à faire dans nos Hôtels des Monnoies, pour que le Public, instruit des quantités d'espèces d'or qui pourroit être délivrées chaque jour en échange des anciennes, & assuré de l'époque des paiemens, ne soit plus exposé à se présenter plusieurs fois inutilement aux Hôtels des Monnoies, & ne se voye pas forcé de recourir à d'autres voies qui le privent d'une partie de l'avantage qu'il doit retirer de l'échange. C'est après avoir mûrement examiné les moyens de remédier à ces inconvéniens, sans en faire naître de nouveaux, que

nous avons adopté le plan qui nous a paru le seul propre à faire cesser tout engorgement dans la circulation & tout embarras dans le service de nos Monnoies , en suivant toujours les vues de bienfaisance & d'équité , par lesquelles nous voulons que toutes les parties de cette importante opération , continuent d'être dirigées ; nous avons d'abord jugé convenable d'étendre jusqu'à la fin de l'année la prorogation du cours des anciens *louis*. Peut-être ne faudra-t-il pas un terme aussi long pour achever la fabrication des *louis* d'or neufs , mais comme la quantité de ceux qui seront apportés aux Changes , est encore inconnue , & qu'elle surpasse certainement l'idée qu'on s'en étoit formée , nous avons mieux aimé donner trop que trop peu d'espace , afin que le public ait plus d'aisance pour l'échange , & les Directeurs de nos Monnoies plus de facilité pour soigner les fabrications : Nous avons , dans les mêmes vues , augmenté le nombre de ceux de nos Hôtels des Monnoies , où les especes d'or seront fabriquées ; & nous étant fait rendre compte de la quantité qu'ils en pourront produire , depuis le premier février jusqu'au 31 Mars , nous en avons formé deux parts , dont l'une de trente-six millions , sera employée aux distributions de détail pendant cet espace , suivant l'ordre & la proportion qui seront annoncés par un tableau imprimé & affiché à la porte de chaque Hôtel des Monnoies ; l'autre de soixante-douze millions , sera réservée pour le paiement des reconnoissances qui seront délivrées dans le cours de Février pour les plus fortes parties , & qui toutes seront acquittées à l'échéance d'un mois de leur date ; ces reconnoissances , revêues des signatures nécessaires pour en assurer l'authen-

acité, seront en faveur du commerce une sorte d'anticipation sur l'activité des fabrications qu'elles suppléeront momentanément : Et pour qu'étant payables à jour préfix, elles puissent se négocier, sans donner lieu à aucuns frais d'escompte, nous avons trouvé juste de leur attribuer un intérêt proportionné au retard du paiement. Par ce moyen, qui pourra se renouveler pour une moindre quantité, s'il en est encore besoin après le mois de Mars, lorsque toutes les reconnoissances délivrées en Février auront été retirées & anéanties, mais qui vraisemblablement ne sera plus alors nécessaire, puisqu'à cette époque, il se trouvera déjà pour cent cinquante trois millions de louis neufs en circulation ; il n'y aura plus ni prétexte ni murmure sur l'attente du remplacement des anciennes especes d'or, ni stagnation dans leur cours, ni affluence défordonnée aux Hôtels des Monnoies, ni acaparemens & trafics désavantageux au public. Nos sujets jouiront de tout le bénéfice que nous leur avons abandonné sur l'échange des anciens louis ; & si, pour leur épargner jusqu'à l'escompte des reconnoissances, qui ne seront qu'à un mois de terme, nous avons bien voulu en supporter la dépense, elle ne sera point onéreuse à nos finances, devant être compensée par le prix des Offices de Changeurs, que nous avons jugé à propos de créer, en même temps que nous avons supprimé tous ceux qui existoient par simples commissions ; ce qui produira le double avantage de rendre leur service plus assuré, & de diminuer le nombre des privilégiés. A ces CAUSES, &c.

Suit le dispositif en 11 articles.

Par le premier, le cours des louis, double-louis & demi-louis anciens, qui devoit cesser

au premier Avril de cette année, est prorogé jusqu'au premier Janvier 1787. Par le sixieme, il est dit que les reconnoissances seront payées à un mois de date, en sorte que toutes celles qui auront été données en Février, seront acquittées dans le cours du mois de Mars suivant ; & jusques-là, elles porteront intérêt sur le pied de quatre pour cent, ce qui fera un tiers pour cent pour le mois. Le septieme ordonne que les reconnoissances, qui ont été délivrées à l'hôtel des monnoies, payables à termes plus éloignés que le premier du présent mois de Février, seront rapportées pour être échangées contre d'autres, & payées à jour préfix du mois de leur date. Enfin, suivant le huitieme, trois jours de chaque semaine seront employés à la distribution des nouvelles especes d'or, & trois jours à celle des reconnoissances.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui nomme les Commissaires du Conseil pour juger les contestations dans lesquelles la Compagnie des Indes fera partie. Du 13 Décembre 1785.

Il est entré dans le port de Vendre pendant le cours de l'année dernière 375 bâtimens tant François qu'Espagnols, Napolitains, Génois & côte d'Italie, Portugais, Anglois, Hollandois, Suédois, d'Ostende & Américains, indépendamment de 82 qui s'y sont réfugiés & qui ont dû leur salut à ce port. Le commerce y augmenté successivement, ainsi que la population ; & il y a lieu d'espérer que dans peu les alignemens de la ville projetée seront occupés en partie.

Le premier Janvier 1786, il restoit dans le port de Bordeaux 132 navires étrangers & 105 Français. Dans le cours de Décembre, un navire avoit été lancé à l'eau; un autre avoit été mis en construction; 24 étoient sur les divers chantiers, & 18 avoient été mis en coutume.

Pendant le même mois il est entré dans le port de Bordeaux 16 bâtimens François, venant des isles-françoises, savoir : 8 du Cap, 4 du Port-au-Prince, 1 de la Martinique, 2 de la Pointe-à-Pitre, 1 de la Guadeloupe : leurs chargemens consistoient en sucre, café, indigo, cacao, coton, bois de gayac, &c. — Ce même mois, il est entré dans le même port 52 bâtimens de petit cabotage & 4 de grand; ainsi que 48 navires étrangers chargés de merrain, planches, poutres, avoine, fer, bierre, chanvre, beurre, fromage, marchandises, & quelques-unes sur leur lest.

Ce même mois, 22 navires ont été expédiés du même port, savoir : 10 à Saint-Domingue, 6 à la Martinique, 2 à la Guadeloupe, 1 à Saint-Marc, 1 au Cap, 1 à l'Isle-de-France & Côte-d'Afrique, 1 à Saint-Domingue & Amérique-Septentrionale. Leurs chargemens consistoient en vin, farine, bœuf, beurre, bierre, eau-de-vie, lard, marchandises seches, &c. Dans le même mois, il est sorti 68 barques ou bâtimens de petit cabotage François & 3 de grand, ainsi que 30 navires étrangers, chargés de vin, eau-de-vie, sucre, café, prunes, &c.

La générosité qui a signalé la conduite de la garnison du Havre, dans le dernier incendie de cette ville, n'est pas restée sans exemple. La Société Littéraire du même Port a fait un don de mille écus aux habitans les plus maltraités par le désastre.

Les plus utiles fondations de récompenses deviennent souvent les plus malfaisantes, lorsque les prix, les couronnes, les éloges ne sont pas distribués par des mains très-impartiales & très-justes. M. l'Abbé *Scémiliard des Owilliers*, Curé de Tremblay, a sagement prévenu cet inconvénient, dans l'institution qu'il vient de faire d'un prix de vertu annuel, (aujourd'hui de 240 liv.) en faveur du plus vertueux des Journaliers de sa Paroisse. Cet Ecclésiastique, aussi prudent que généreux, a fort bien senti qu'en toute chose on n'est bien jugé que par ses pairs, & le suffrage unanime des habitans de la Paroisse adjugera la récompense à celui qui s'en sera montré le plus digne.

M. *Watelet*, dont nous avons annoncé le décès depuis 15 jours, est mort ici le 12 de Janvier, âgé de 67 ans. Ayant hérité de son pere une charge de Receveur Général des Finances, l'opulence ne corrompit ni ses talens, ni son naturel. De bonne heure, il cultiva les Lettres & les Arts, avec l'avantage inappréciable des secours & de l'indépendance qu'assurent la fortune. Les voyages étendirent ses connoissances & développèrent son goût. Ses amis célèbrent les charmes de sa société, la politesse de son esprit & de ses manieres, l'emploi utile & honorable qu'il fit toujours de ses richesses, tant que les richesses lui restèrent; car un revers qui précéda sa mort de quelques années, lui donna lieu de montrer une philosophie

qu'on acquiert rarement au sein de l'abondance.

M. *Watelet* avoit acquis assez d'expérience & de lumieres dans les Arts , pour en écrire sûrement. Dans son Poëme , *sur l'art de peindre* , il traça les principes & les effets de la Peinture avec élégance. Les observations qui suivent cet Ouvrage , l'emportent sur le Poëme , où l'Auteur n'avoit pu faire entrer les développemens , qui seuls font le mérite essentiel du genre didactique. L'*Essai sur les jardins* ouvrit en quelque sorte la carrière à cette foule d'Ecrits , dont quelques uns bisarres & maniérés , sur la composition & l'ornement des habitations rurales. M. *Watelet* avoit embelli lui-même la campagne de *Moulin-joli* , sur les bords de la Seine ; en décrivant son Ouvrage , il en jouissoit , & le sentiment de cette jouissance a répandu son charme sur le petit Ecrit du possesseur. Le plus considérable & le plus utile des travaux de M. *Watelet* , est celui qu'il destinoit à l'Encyclopédie méthodique. Cette collection renfermera un Dictionnaire de Peinture , de Sculpture & de Gravure , rédigé par M. *Watelet* , & dont une partie est déjà imprimée. Cette traduction , véritablement précieuse , en justifiant les éloges que méritoient les connoissances de son Auteur , mériteront aussi à l'Editeur de l'Encyclopédie les remerciemens de tous les Amateurs des Beaux Arts.

L'Académie des Sciences, Arts & Belles.

Lettres de Dijon a tenu, le 18 Septembre 1785, une Séance publique, dont voici l'extrait.

M. Maret, Secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par l'annonce des Prix proposés par l'Académie, dont le Programme a été distribué & envoyé aux Auteurs des Ouvrages périodiques.

Il a lu ensuite le préambule de l'Histoire Littéraire, & les parties de cette Histoire contenant, l'une, la notice des Ouvrages de Médecine, de Chirurgie & de Botanique; l'autre, celle des Ouvrages d'Arts, de Physique, de Chymie & d'Histoire-Naturelle.

Dans le préambule, il a fait un éloge succinct de M. de Fleuletot de Beneuvre, premier Directeur, du R. P. Vernisy, de M. le Comte de Milly, de M. le Baron de Rebecque, morts depuis peu.

M. de Morveau a lu des Observations sur une dent fossile, trouvée à Trevoux en Dombes, par M. Loliere, & dont la description a été publiée dans le Journal des Savants, du mois de Janvier de cette année.

M. Mally a fait l'éloge de M. le Chevalier de Bonnard, si digne des regrets de l'Académie, de sa famille & de ses amis.

M. Caillet a lu la troisième partie de l'Histoire Littéraire.

M. de Monget a fait la lecture d'une Epître en vers sur le Bonheur.

M. Mally a terminé la séance par une Epître en vers, de la Raison aux Hommes; ouvrage posthume de M. le Chevalier de Bonnard.

M. Chabert, Président Doyen des Tré-

foriers de France au Bureau des Finances de la Généralité de Grenoble, est mort à Saint-Marcellin le 20 de Janvier, âgé de cent un ans, cinq mois & vingt-deux jours. Il a toujours joui d'une très-bonne santé, & de sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment.

Marie - Etienne - Casimire de Betizy, épouse d'Anne-Gabriel-Pierre de Cardevac, Chevalier, Marquis d'Havrincour, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, Gouverneur des ville & château d'Hesdin, est morte au château d'Havrincour en Artois, le 21 du mois dernier.

P A Y S - B A S.

DE BRUXELLES, le 5 Février.

Les Etats Généraux ont arrêté la construction d'un Fort dans le *Sud-Beveland*, pour tenir lieu de celui de Lillo cédé à l'Empereur. On placera de plus un vaisseau de garde devant *Saftingen*; les droits de douane seront levés par le nouveau Fort, où tous les bâtimens qui descendront ou monteront l'Escaut, seront obligés de souffrir la visite & de payer les droits.

L'escadre Hollandoise du Chevalier de Kinsbergen actuellement à Toulon, est composée de 11 voiles, dont six vaisseaux de ligne.

Une Société de Magistrats & de Négocians d'Amsterdam ont donné le 27 Janvier une Fête très brillante au Marquis de Vérac, Ambassadeur de S. M. T. C. à la Haye, pour célébrer l'Alliance des deux Etats : entre autres emblèmes ingénieux, on distinguoit celui décrit en ces termes par le Gazetier d'Amsterdam.

« LE DROIT DES NATIONS étoit représenté
 » par la statue de la JUSTICE, portant la Balance
 » & le Glaive, assise majestueusement : on voyoit
 » sur son giron, un fûseau de Bâtons de Commandement, pour représenter la bonne harmonie des
 » deux Peuples alliés : l'Aigle de Jupiter, posé à
 » côté du pied droit de la statue principale, foudroyoit l'ENVIE & la couvroit d'un éclair perçant : à côté du pied gauche étoit un homme
 » qui paroissoit plein de feu & de zèle, & comme
 » sortant d'un combat contre l'ENVIE ; son chapeau, marque de la LIBERTÉ, étoit aux pieds
 » de la JUSTICE, où il paroissoit l'avoir mis, par
 » précaution pour qu'il ne pût lui être ravi : cet
 » homme paroissoit frapper fortement sa poitrine
 » de sa main droite, & de sa main gauche, il
 » montrait un livre ouvert, où on lisoit ces paroles : LE RECouvreMENT DES DROITS & PRIVILEGES. Devant ce respectable Patriote, on
 » voyoit un joug cassé, & des chaînons d'une
 » chaîne épars çà & là ; derrière lui étoit une
 » obélisque pyramidale de trois pieds de hauteur, à laquelle pendoient les écussons respectés des Sept Provinces. L'inscription attachée
 » à ce groupe portoit ces paroles : VINDICE JUSTITIA, BELGÆ SUA JURA TUENTUR.

» De l'autre côté du Temple étoit la LIBRE

» NAVIGATION personnifiée : elle étoit représentée sous l'emblème d'une femme assise sur un rocher, & appuyée sur un ancre : le cable attaché à l'anneau de l'ancre étoit tenu de la main droite de la Figure ; mais de façon qu'elle le lâchoit & l'abandonnoit ; l'extrémité du cable tomboit sur une corne d'abondance, posée à côté du pied gauche de la Figure : à gauche de la Figure, on voyoit planer un oiseau ; Neptune se montroit au pied du rocher : derrière la LIBRE NAVIGATION étoit un vaisseau de guerre sur le chantier ; il étoit nommé l'ALLIANCE ; les voiles en étoient de soie blanche, & il portoit le pavillon de la Confédération ; sa longueur étoit de deux pieds & demi sur trois & demi de hauteur : la devise de ce groupe, écrite sur une banderole, étoit conçue en ces mots :

QUA PATET OCEANUS SECAT ÆQUORA

LIBERA PUPPIS.

La Régence de Clèves, portent diverses lettres de ce Duché, a ordonné à toutes les villes de préparer des quartiers pour y loger des troupes. Il y en aura même dans les lieux qui en étoient exempts, tels que *Duisbourg* & *Emmerich*. On attend aussi 1000 hommes dans *Crevelt*.

On se rappelle les aventures du sieur Beniowski, Polonois, Associé d'abord à la Confédération de Bar, pris par les Russes, avec bien d'autres, exilé dans les déserts de la Sibérie, parvenu à en sortir & à gagner le

Kamtschatska, puis le Japon, au travers de mille périls. Revenu en Europe, Beniowski proposa à diverses Puissances de former un établissement à Madagascar; la France lui ayant donné quelques secours, il suivit son entreprise qu'il fallut bientôt abandonner. De Madagascar l'infatigable Polonois passa chez les Insurgens, les quitta à la paix; & trouva, dit-on, une Compagnie Angloise disposée à lui confier une nouvelle tentative sur Madagascar. Aujourd'hui l'on prétend savoir par des lettres du Cap, que ce malheureux Aventurier a été massacré par les Cafres, avec 40 des siens, à l'instant où il alloit former son établissement.

Paragraphes extraits des Papiers Anglois & autres.

„ Parmi les personnes que le Roi de Prusse a
 „ admises ces jours-ci à son audience à Potsdam,
 „ il y a eu deux Négocians de Breslau, venus
 „ pour demander la permission d'établir dans
 „ cette Ville-là une fabrique d'acier : Sa Majesté
 „ la leur accorda non-seulement sur le champ,
 „ mais lorsqu'ils vinrent pour l'en remercier,
 „ le Monarque, constamment Protecteur de
 „ l'industrie & de l'activité dans ses Etats, leur
 „ fit la question, s'ils ne souhaitoient rien davan-
 „ tage, & sur leur réponse négative il ajouta que,
 „ puisqu'ils montroient tant de discrétion, & ne de-
 „ siroient ni encouragement ni récompense, Sa Ma-
 „ jesté leur accordoit 20 mille Thalers pour
 „ l'avancement de leur entreprise. Gazette de
 „ Leyde, n°. 82.

« Le Chevalier de Ver **, Gentilhomme

« François, parlant assez bien l'Allemand, se
 » trouvoit dernièrement dans un café de Vienne,
 » à lire les gazettes. Quelques petits maîtres
 » s'aviserent de tenir des propos sur la nation, ne
 » s'imaginant pas qu'il entendît leur langue. Le
 » Chevalier, sans rien faire remarquer, conti-
 » nua de lire; ayant fini, il met l'épée à la main,
 » fond sur Messieurs les-discoureurs, qui étoient
 » plus de douze, les chasse hors du café, & les
 » conduit, à grands coups de plat d'épée, jusques
 » bien avant dans la rue. Cette scene fait attrou-
 » per le peuple, qui se met aussi à la poursuite
 » des fuyards, tandis que les enfans les régalent
 » de boules de neige. La garde qui arriva mit fin à
 » cette scene vraiment comique. *Nouvell. d'All.*
 n°. 14.

« La Princeſſe Elisabeth de Wirtemberg fit der-
 » nièrement venir chez elle à Vienne, une Mar-
 » chande de mode, *Françoise*, à laquelle el-
 » acheta pour deux cents ducats. Malheureuse-
 » ment l'Empereur arriva sur les entrefaites;
 » S. M. reconnut les Marchandises pour étran-
 » geres; mais n'en laissa rien remarquer, & n'en
 » paya pas moins les deux cents ducats. Une heure
 » s'étoit à peine écoulée, que les employés de la
 » ferme se transporterent chez la Marchande, &
 » après les recherches d'usage, confisquerent
 » toutes les marchandises, qu'ils déclarerent être
 » de bonne prise. *Nouvell. d'Allem.* n°. 15.

« L'Empereur est, dit-on, résolu à revendi-
 » quer les droits de la Maison d'Est (c'est de cette
 » Maison que descendent les Ducs de Modene) sur
 » le Duché de Ferrare; ce Duché ayant été réuni
 » aux Etats de l'Eglise par le Pape Clément VIII,
 » lors du décès du dernier Duc d'Est, en 1567.
Nouv. d'All. n°. 14.

« Le Roi de Suede a fait remettre une lettre aux

« Etats Généraux , dans laquelle ce Monarque
 « rappelant les anciennes liaisons qui ont subsisté
 « entre ses glorieux Devanciers les Rois de *Suede*
 « & L. H. P. , S. M. offre , dans les termes les
 « plus flatteurs pour la République , de renou-
 « veller , par un Traité d'alliance , l'union étroite
 « qui a régné ci-devant entre les deux Etats. La
 « lettre de S. M. *Sædoise* a été envoyée aux Con-
 « fédérés , & l'on ne sera pas long-tems à appren-
 « dre le parti qu'ils prendront dans cette occa-
 « sion , où tout les invite à se faire de puissans
 « amis au-dehors. Comme le Roi de *Suede* n'a
 « pas dans ce moment de Ministre Résident à *La*
 « *Haye* , S. M. a chargé M. le Baron van der
 « Borch , Envoyé de L. H. P. à *Stockholm* , de
 « faire passer cette lettre à ses Maîtres, Messieurs
 « les Etats-Généraux de la République. Le Mo-
 « narque demande une prompte réponse , & se
 « montre disposé à faire travailler tout de suite
 « au Traité qu'il propose ; ce Traité sera sans
 « doute calqué sur celui conclu avec la *France* ,
 « & ne sera probablement qu'une accession qui
 « formera une triple Alliance entre la *France* , la
 « *Suede* & la République. *Gaz. d'Amst.* n°. 8.

La semaine dernière il est arrivé un événe-
 ment assez singulier à S. Jean-en-Grève à Paris,
 où l'on venoit de présenter le corps de M.
 L'un de ses neveux allant signer l'extraît-mor-
 tuaire , & requis de dire son nom & ses quali-
 tés , il s'intitula Seigneur suzerain du *Paradis* ,
 & Seigneur direct du Fief de tous les *Diabls*. Le
 Vicaire , scandalisé , crut que c'étoit une plaisan-
 terie , & il refusa d'écrire. On appelle le Curé ,
 celui-ci refuse à son tour ; mais M. de . . . , ac-
 coutumé à ces difficultés , tire un papier de sa
 poche ; c'est un Arrêt du Parlement dans lequel
 on voit que les titres qu'il prend sont exacts &

conformes à la vérité ; alors ils furent inscrits tels qu'il les avoit dictés.

Cause extraite du Journal des Causes célèbres (1).

Interdiction demandée par des Collatéraux.

La cupidité des collatéraux, & le desir d'anticiper la jouissance des successions qu'ils attendent, fournissent à la chicanne des alimens abondans, occasionnent des persécutions où l'humanité est presque toujours outragée, & les droits les plus sacrés sont violés.

Cette cause en est un exemple bien touchant. La Demoiselle Julie Provenchere de Tourville paroît posséder une fortune aisée. Elle n'a qu'une sœur qui a épousé, à Tours, un Marchand. La demoiselle Provenchere n'a que sa sœur pour unique héritière : elle a voulu se marier ; si ce dessein eût réussi, un contrat de mariage auroit pu, par des avantages nuptiaux, détourner une portion de sa succession ; & les enfans, d'ailleurs, auxquels il y avoit lieu de présumer qu'une union matrimoniale donneroit naissance, auroient formé une ligne directe, & écarté de la succession la ligne collatérale.

Pour prévenir cet événement, le sieur Pelgé a détourné l'établissement que sa belle-sœur vouloit former, & afin de se garantir, par la suite, de pareil accident, il a voulu la faire déclarer folle par la Justice, & se faire nommer

[1] On souscrit en tout temps pour le Journal des Causes célèbres, chez M. Desessarts, Avocat, rue Dauphine, Hôtel de Mouy, & chez Mérigot le jeune, Libraire, Quai des Augustins. Prix, 18 liv. pour Paris, & 24 liv. pour la Province.

l'administrateur de ses biens. De-là toutes les persécutions & tous les maux qu'a éprouvés cette infortunée.

« En 1774, disoit-elle, âgée de près de trente-cinq ans, je formai le projet d'un établissement : des personnes intéressées à me faire garder le célibat, rompirent le mariage que j'allois contracter : j'en conviens, je fus affectée au-delà de toute expression : je succombai sous le poids de ma sensibilité : je tombai malade, j'éprouvai quelque altération d'esprit. Aussi sensible que cette nouvelle Clémentine, dont les papiers publics nous ont entretenus il y a quelque tems (1), qui, en perdant son amant, perdit pour jamais la raison, mais dont les Magistrats respectèrent le malheur, puisqu'ils ne voulurent ni l'interdire, ni l'enfermer : j'ai été plus infortunée qu'elle ; car une saignée du pied m'a rendu la raison & la santé ; & néanmoins mes parens m'ont fait enfermer, & ont voulu me faire interdire.

» A peine avois-je été frappée du coup qui altéra ma santé, que le sieur Pelgé, mon beau-frère, sans essayer s'il n'y auroit pas quelques remèdes à ma maladie, sans consulter ni Médecins, ni Chirurgiens, présenta, le 16 Août 1774, une Requête au Lieutenant - Général d'Orléans, dans laquelle il exposa que, depuis quelques jours, j'étois tombée dans la situation la plus affligeante ; que j'avois perdu la raison ; qu'il étoit nécessaire de m'interdire : il le supplioit de l'autoriser à faire emploi de ses deniers comptans que je pouvois avoir, à toucher tous mes revenus & les remboursemens qu'on pourroit me faire.

(1) Cette histoire est rapportée par M. d'Arnaud ; dans le premier volume des Délassemens de l'homme sensible.

» Le Magistrat, en répondant la Requête, dit qu'il ne falloit rien précipiter : il connoissoit la cause du vif chagrin qui venoit de m'accabler : je l'ai dit : du repos & une saignée du pied me rendirent la santé du corps & de l'esprit.

» Sept années se sont écoulées sans que j'aie éprouvé, ni au moral, ni au physique, la moindre altération. Un événement très-ordinaire, qui m'arriva en 1781, fut le prétexte qu'employa mon beau-frere, pour demander de nouveau mon interdiction.

Nous n'entrerons point dans tous les détails de cette affaire. Nous nous bornerons à dire que la demoiselle Provenchere, après avoir été enfermée dans ces maisons de force, est parvenue à faire entendre ses plaintes. Elles ont été accueillies contre son beau-frere ; & si la Justice ne lui a pas rendu l'exercice entier de sa liberté civile, elle l'a mise à l'abri de nouvelles persécutions, en lui donnant un autre Conseil que son beau-frere. Voici les dispositions de l'Arrêt rendu dans cette affaire, le 17 Août 1785, sur les conclusions de M. Séguier. La Cour met les appellations & les jugemens dont il avoit été appelé, au néant, en ce que le sieur Pelgé avoit été nommé Conseil de la demoiselle Provenchere ; émendant, quant à ce, ordonne que, pardevant le Lieutenant-Général d'Orléans, commis à cet effet, il sera nommé Conseil à la demoiselle Provenchere, qui est autorisée à sortir des Dames de la Croix ; ordonne que le sieur Pelgé rendra ses comptes dans quinzaine du jour de la signification de l'Arrêt ; qu'il restituera l'argent comptant, les meubles, effets & argenterie ; sinon le condamne en vingt mille livres pour la valeur ; le condamne en tous les dépens qu'il ne pourra employer en frais de compte.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

ALLEMAGNE.

DE HAMBOURG, le 5^e Février.

IL est entré l'année dernière dans le port de Stettin 1123 bâtimens, & il en est sorti 1228. En 1784 on compta 1160 navires entrés dans le même port, & 1209 qui en sortirent.

Il s'est élevé en Pologne des contestations très-sérieuses entre les Dissidens des deux Communions Luthérienne & Réformée ; ainsi qu'entre les Bourgeois & les Gentilshommes de la première de ces Croyances, au sujet des Elections synodales, dont la Noblesse Protestante voudroit écarter la Bourgeoisie. Cette prétention aristocratique a généralement indigné les roturiers : ils ont présenté des Manifestes au Conseil permanent : la Russie, comme garante du Traité de 1768 est intervenue, & d'après une note remise par son Ambassadeur au Roi & au
N^o. 7, 18 Février 1786. e

Conseil permanent, on a publié l'Universal suivant :

STANISLAS AUGUSTE , &c. &c.

Faisons savoir à tous ceux à qui il appartiendra , qu'étant parvenu à notre connoissance & à celle de notre Conseil permanent , que les habitans & bourgeois de la Confession d'Ausbourg , établis dans notre ville de Warsovie , ont commencé de nouveau une contestation sur des objets purement Ecclésiastiques , & qu'ils ont porté ces objets devant des Tribunaux civils ; Nous , pour prévenir toutes les dissensions parmi les habitans , ordonnons , de l'avis dudit Conseil , que le §. 5 de l'article 2 du Traité de 1768 sera observé strictement , & qu'en conséquence , toutes les affaires de doctrine , d'ordre , de discipline , de rites , de conduite des Prédicateurs , de dispenses & de divorces seront portées devant les Synodes , & les consistoires des dissidens & décidées par ces Tribunaux Ecclésiastiques , à l'exclusion de tout autre Tribunal civil ; Nous voulons que tous les membres des Communions de la Confession d'Ausbourg , se conforment pour les susdits cas aux Loix synodales de cette Confession , & nous enjoignons à tous les Tribunaux civils , de renvoyer à la Jurisdiction Ecclésiastique toutes les susdites affaires , & cela conformément à la constitution de 1784 , qui n'accorde à nos Tribunaux assessoriaux que la connoissance des affaires pécuniaires & d'impositions. Nous enjoignons , de l'avis de notre dit Conseil , aux habitans & bourgeois de la Confession d'Ausbourg , établis en cette ville , de se conformer au Traité de 1768 , & à la Constitution de 1784 , de se soumettre pour les susdits cas à leur Jurisdiction Ecclésiastique , de ne s'aroger aucuns droits qui ne competent

pas au Tiers-Etat, & de se contenter des privilèges qui avoient été accordés aux bourgeois. Diffidens par le susdit Traité. Les contrevenans seront punis comme rebelles aux Loix, & comme perturbateurs du repos public.

Donné à Varsovie le 3 Janvier 1786.

Vraisemblablement cette affaire sera portée à la prochaine Diète. En attendant, les Bourgeois continuent à s'opposer avec vigueur au despotisme de la Noblesse.

Extrait d'une Lettre particulière de Berlin, du 2 Janvier.

On a su par les dernières nouvelles de Berlin, que le Roi a fait depuis peu pratiquer sous les planchers de ses appartemens à Potsdam, des tuyaux dans lesquels on entretient continuellement de l'eau échauffée, au point de maintenir l'air desdits appartemens dans une température toujours uniforme & moyenne. Ce Monarque se trouvant depuis quelques semaines en meilleure santé que ci-devant, commence à donner plus de croyance qu'il n'avoit coutume de faire aux avis des Médecins. Ceux-ci attribuoient les violentes attaques de goutte auxquelles S. M. étoit sujette dans cette saison, aux fréquens voyages qu'Elle faisoit à Berlin, & aux occupations inconsidérées qu'Elle s'y permettoit, visitant sans précaution & pendant les temps les plus rudes les Places d'armes, les Arsénaux, les Manufactures, &c. Ils ajoutoient que si S. M. vouloit se résoudre à rester à Potsdam pendant les hivers & s'y tenir bien chaudement dans les appartemens qu'Elle y occupe, ils osoient lui promettre encore dix années & même plus de vie. Tous les hommes y sont naturellement attirés; à plus forte raison un Monarque puissant

& heureux. La promesse des Médecins fit son effet ; le Roi les crut , & il paroît s'en bien trouver «.

» Telle est la seule & unique cause du séjour constant que S. M. fera à Potsdam pendant cet hiver. Ainsi ce qui a été dit que le bruit de cette retraite n'étoit qu'une feinte pour cacher une visite que S. M. avoit dessein de faire dans le plus grand incognito , à l'un des Princes les plus puissans de l'Allemagne , paroît absolument controuvé. Il est très-certain au contraire , que notre Auguste Souverain ne quittera point jusqu'au printems le Palais où il est actuellement , & c'est de là qu'il continuera d'avoir les yeux fixés sur tous les mouvemens de l'Empereur. C'est de là que , conjointement avec S. M. Britannique , il reglera tout ce qui peut conduire ultérieurement à affermir la constitution de l'Empire Germanique , ses libettés & les intérêts des Protestants. Ce vigilant Monarque ne s'est déterminé que dans cette vue aux grandes dépenses qu'il vient de faire pour l'augmentation de ses troupes , par la levée de plusieurs Régimens Suisses , qui seront repartis dans les quartiers de Cranembourg , Crevell , sur les frontieres de la Hollande. En politique fin & rusé qui a ses vues cachées dans tout , il a donné à son Département de la guerre , les ordres les plus précis de payer ces Suisses plus largement , & de les traiter en tout beaucoup mieux que ne le sont ceux au service Hollandois «.

DE BERLIN, le 4 Février.

Le 27 Janvier, le Duc de Saxe-Weymar prit congé de la Reine & de la Famille

Royale, & se rendit à Potzdam, d'où il a repris la route de ses Etats.

Le même jour, le Général de Zietzen, Général de Cavalerie, Chef du Régiment de son nom, & Chevalier de l'Ordre de l'Aigle-Noir, est mort ici dans la 87^e. année de son âge. Il étoit entré au service militaire en 1715, & fit toutes les campagnes du Roi avec la plus grande distinction. Il emporte les regrets de son Souverain, qui l'estimoit, de la Famille Royale & de tout le Militaire.

On écrit de la Silésie, que la Princesse d'Anhalt Coëthen, épouse du Prince regnant de Carolath, est morte, âgée de 58 ans.

La soie recueillie l'Eté dernier dans les Etats du Roi n'a monté qu'à 6,723 livres pesant; on en avoit obtenu 13,432 dans l'Eté de 1784. Il faut attribuer cette grande diminution tant au froid du dernier hyver, qui a détruit plusieurs milliers de mûriers, qu'aux pluies continuelles pendant les mois de Juin & de Juillet.

DE VIENNE, le 5 Février.

Deux Edits récents ont occupé l'attention publique. Le premier, en date du 12 Janvier, fixe de la manière suivante la valeur des monnoies d'or dans les Etats de l'Empereur.

Du premier Février 1786; Le ducat Impérial vaudra 4 fl. 30 k.; le souverain d'or 13 fl. 20 k.;

le ducat de *Kremnitz* 4 fl. 30 k. 2) ; jusqu'à la fin de cette année. Le zecchino de *Milan* 4 fl. 22 k. ; la doppia de *Milan* 7 fl. 12 k. ; le gigliato *Florentin* 4 fl. 22 k. ; le zecchino *Vénitien* 4 fl. 22 k. ; le ducat *Palatin-Baviere & de Salzbourg* 4 fl. 20 ; le ducat de *Hollande & autre ord.* 4 fl. 18 k. ; les louis neufs de 1726-1784 9 fl. 12 k. ; les louis de 1785 8 fl. 37 k.

Lesdites especes étrangères, après avoir été mises hors de cours avec l'année 1786, seront regardées comme marchandise, d'après le tarif suivant :

Le zecchino de *Milan* 4 fl. 26 k. 2 d. ; la doppia de *Milan* 7 fl. 19 k. 2 d. ; le gigliato *Florentin* 4 fl. 26 k. 2 d. ; le zecchino *Vénitien* 4 fl. 26 k. 2 d. ; le ducat de *Baviere & Salzbourg* 4 fl. 24 k. ; le ducat de *Hollande & autre ord.* 4 fl. 23 k. ; les louis neufs de 1726-1784 9 fl. 22 k. ; les louis neufs de 1785 8 fl. 47 k. Les derniers doivent renfermer la valeur & peser deux ducats onze grains.

Le second Edit, du 9 Janvier, a pour objet les jeux de hasard ; en voici la teneur :

JOSEPH, par la grace de Dieu, &c. &c. &c.

ART. I. Les Edits émanés ci-devant sur cette matière, & notamment celui du 29 Novembre 1745, qui sera réimprimé & republié à la suite du présent Edit, resteront dans toute leur force & vigueur, pour autant qu'il n'y aura pas été innové par celui-ci.

II. Nous interdisons en conséquence de nouveau à toutes personnes, de quelque état ou condition qu'elles soient, de jouer soit en public ou en particulier aux jeux de hasard, tels que Pharaon, Bassette, Dez, Passe-dix, Lansquenet, Quinze ou Quindecim, Trênte & Quarante, Ranschchen, Farbelen, Straschack-hincere, Bienten,

Molina, Walacho, Maccao, Moitié-Douze, ou Mezzoduodeci, Vingt-un & tous autres jeux semblables, sous quelque nom que la manie du jeu puisse les avoir inventés, ou pourroient les inventer, encore pour éluder la loi.

III. Les transgresseurs de cette loi, tant les joueurs eux-mêmes, que ceux dans les maisons desquels on aura joué, seront punis en particulier, & pour chaque contravention d'une amende de 300 ducats, dont un tiers sera à notre profit, un autre tiers au profit de l'Officier exploiteur, & le tiers restant au profit du dénonciateur, dont le nom sera tenu secret, & qui, s'il est du nombre des joueurs, ou de ceux chez qui on aura joué, sera en outre exempté de toute peine.

IV. Nous ordonnons tant à nos Conseillers Fiscaux, qu'à tous autres Officiers de Justice, de veiller soigneusement dans leurs ressorts respectifs à la conservation du présent Edit, & déclarons que nos Conseillers Fiscaux pourront agir contre les contrevenans par prévention avec les autres Officiers de Justice.

L. A. R. Madame l'Archiduchesse, Marie-Christine, Gouvernante des Pays Bas Autrichiens, son époux le Duc de Saxe-Teschén, & les Généraux de Seckendorf & de Kempfle qui les accompagnoient, ont couru le plus grand danger dans leur voyage ici. Près de Vilshofen en Bavière, leur voiture traversoit une chaussée étroite, légèrement convexe, & rendue glissante par la gelée. Les roues s'écartèrent suivant l'inclinaison de cette espèce de digue, élevée de 12 pieds au-dessus de la surface d'un étang très profond : à l'instant où les postillons

s'apperçurent du danger , ils fouetterent les chevaux pour les pousser en avant ; mais la secousse n'en devint que plus violente , & le carrosse fut renversé dans l'étang , qui heureusement se trouvoit gelé. La glace résista ; L. A. R. sortirent de la voiture sans être ni blessées , ni meurtries ; le seul Général de Kempele reçut quelques contusions. Quelques minutes après la retraite des voyageurs , la glace se rompit.

Le Traité de commerce entre notre Cour & celle de Pétersbourg , ratifié de part & d'autre le 12 Novembre dernier , vient d'être rendu public dans une Patente de l'Empereur : les articles doivent dès-à-présent servir de regle au commerce réciproque des deux nations. Voici la teneur de ces articles.

Nous JOSEPH II. &c. &c.

ART. I. Notre volonté est que dans tous nos pays héréditaires il soit accordé toute l'assistance & les secours possibles à tous les sujets de l'Empire de Russie , à l'égard de tout ce qui peut contribuer à favoriser & augmenter leur commerce.

II. En conformité des principes de tolérance universelle , introduite & établie dans nos Etats héréditaires , lesdits sujets Russes jouiront d'une entière & parfaite liberté de conscience , & pourront professer & exercer librement leur religion , soit dans leurs propres maisons , soit dans les bâtimens ou Eglises , que Nous leur accorderons à cet effet & que Nous destinerons à cet usage , & ce , sans pouvoir être en aucune manière gênés , troublés , ni empêchés à cet égard.

III. Nous accordons de même à tous les sujets

de S. M. l'Impératrice de Russie ; les mêmes droits , avantages & libertés dont jouissent les nations Européennes les plus favorisées dans nos Etats héréditaires. En conséquence nous voulons que les susdits sujets jouissent & profitent de tous les avantages qui peuvent contribuer à l'augmentation & l'extension de leur commerce ; bien entendu cependant qu'à l'exception de tous ces droits , libertés & privilèges , en tant qu'ils leur sont expressément & nommément accordés par ce qui suit , dans toutes les autres parties , concernant leur négoce & commerce , ils se conformeront & seront soumis au tarif général des droits établis dans nos susdits pays héréditaires , & à toutes les ordonnances & loix promulguées à cet égard.

IV. Nous consentons que dans toutes les villes , havres & ports de nos pays héréditaires , où le commerce & la navigation sont permises ; ils puissent sans aucun empêchement transporter , faire transporter , par mer & par terre , acheter & vendre toutes especes de marchandises , dont l'importation , la consommation intérieure , & l'exportation n'ont été soumises à aucune prohibition , observant toutefois , qu'ils en payeront tous les mêmes droits & péages , ordonnés par les tarifs actuels & futurs.

V. Pour favoriser encore davantage le commerce des sujets Russes , nous ordonnons & voulons , qu'à l'avenir il ne soit payé pour les cuirs Russiens , connus sous le nom de cuirs de *roussi* , soit qu'ils soient importés par quelques-uns de nos sujets , ou par des Russes , que 6 fl. 40 kreutzers , de droits d'entrée par quintal , qui fait environ 137 livres de Russie. Mais tous ceux qui voudront profiter & prendre part , à cette diminution de droit & avantage de paiement pour les cuirs de

roussi , seront tenus de prouver chaque fois par un certificat , en bonne forme , du Magistrat du lieu , ou du bureau de Douane , d'où proviennent & où auront été fabriqués lesdits cuirs , qu'ils appartiennent véritablement à des propriétaires des pays héréditaires , ou Russiens , & qu'ils seront immédiatement expédiés pour leur compte de la Russie dans les pays héréditaires. A l'égard des Pays-Bas Autrichiens , ou tous autres endroits , dans lesquels on payeroit actuellement un moindre droit pour ces sortes de cuirs , on continuera de s'en tenir au tarif actuel du droit à payer.

La Suite à l'Ordinaire prochain.

Le 22 Décembre on apporta à Semlin deux citrons d'une grosseur extraordinaire , envoyés à l'Empereur par son Ministre à Constantinople. Le plus gros de ces citrons pèse 3 liv. & 12 onces.

La salle de spectacle de Brinn vient d'être entièrement consumée , mais on ignore encore les circonstances de cet incendie.

Jusqu'à présent les contributions du Royaume de Hongrie n'étoient affectées qu'aux terres roturières , & faisoient un objet annuel de quatre millions de florins. Les terres de la Noblesse ne payoient rien ; & c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer les droits considérables auxquels les marchandises de Hongrie sont assujetties à leur entrée dans l'Autriche. On s'occupe actuellement d'un projet d'imposition des terres appartenantes à la Noblesse , & on assure qu'elles seront taxées à huit millions de florins par an , & que pour cet objet toutes les marchandises du cili de ce Royaume pourront entrer librement dans les autres

Etats héréditaires. Si ce projet est adopté, les revenus publics de Hongrie monteront à la somme annuelle de treize millions de florins & demi, savoir, taxe des terres roturières, quatre; celles des terres de la Noblesse, huit; revenus du fisc, un; & droits de douane du côté des Provinces Ottomanes, 500,000 florins.

La Transylvanie & la Croatie, dont le revenu public monte à près de trois millions de florins par an, ne sont pas compris dans cette répartition.

DE FRANCFORT, le 10 Février.

Le 19 Janvier, le Roi de Prusse reçut à Potsdam le Duc de Saxe-Weymar accompagné du Prince Frédéric de Brunswick, & conféra au premier l'Ordre de l'Aigle-Noir. Les fêtes pour l'Anniversaire de S. M. & du Prince Henri, ont été célébrées comme à l'ordinaire.

Dernièrement M. de *Bentivegni*, Capitaine au régiment Prussien de Krocchi, pria S. M. de présenter au Baptême l'un de ses enfans; le Roi donna au nouveau-né les noms de *Frédéric-Antoine*, & écrivit au père le billet suivant :

A mon Capitaine de Bentivegni, du Régiment de Krocchi.

» Je me félicite de la naissance de votre fils, parce qu'elle me procure l'occasion de vous être utile. Les premières grâces que vous me demanderez pour lui, vous seront accordées. Je veux bien en être le Parrain; & la conservation de sa santé, & sa bonne éducation me feront dans tous les tems

beaucoup de plaisir. Je prie Dieu qu'il vous conserve en sa sainte garde «.

FRÉDÉRIC.

Portzdam le 31 Octobre 1785.

On a calculé qu'il se trouve actuellement 30 Princes d'Allemagne au service de différentes Puissances ; savoir, 33 au service de l'Empereur ; 7 à celui de Russie ; 11 à celui de France ; 9 en Prusse ; 8 en Danemarck & 12 en Hollande.

Le Landgrave de Hesse-Cassel continue ses utiles réformes. On a congédié de Cassel sans exception tous les aventuriers Français & Italiens , les Comédiens, les Virtuoses, les Baladins , l'Orchestre , la Comédie, les Ballets , l'Opéra-Comique ; la Salle de spectacle est convertie en place d'armes. Par ces retranchemens , le Landgrave s'est facilité la réduction déjà effectuée des impôts, & l'augmentation des forces militaires de ses Etats, qui, dit-on, ne tarderont pas à former une armée de 25 mille hommes des meilleures troupes de l'Allemagne.

Les fabriques d'Osterode , dans l'Electorat d'Hanovre, occupent 200 métiers & près de 2000 personnes. Les principales marchandises qu'elles fournissent sont des camelots , ferges , flanelles , toiles de coton , bonneterie , &c. La plupart de ces marchandises , qui montent par an à environ 130,000 rixd. sont envoyées à l'Etranger. Leur principal débit se fait aux foires de Francfort & de Brunswick.

L'Auteur d'un nouveau Traité sur la

grandeur & sur la population des Etats de l'Europe, présente dans cet ouvrage l'état suivant qui nous semble approcher beaucoup de l'exactitude.

	Population.	Surface en milles carrés.
Le Portugal . . .	1,800,000 ames	1,715
L'Espagne . . .	10,000,000 . .	9,277
La France . . .	25,000,000 . .	10,000
L'Italie & ses Isles	16,000,000 . .	5,472
La Suisse . . .	1,840,000 . .	956
La Grande-Bretagne & l'Irlande	12,000,000 . .	6,179
Les Provinces-Unies . . .	2,360,000 . .	525
La Russie d'Europe	20,500,000 . .	74,686
L'Allemagne . .	27,401,579 . .	12,796
Le Danemarck & ses Etats en Europe . . .	2,200,000 . .	11,676
La Suede . . .	2,700,000 . .	12,967
La Pologne & la Lithuanie . .	9,000,000 . .	10,050
La Turquie d'Europe . . .	7,000,000 . .	11,410
La Prusse . . .	1,500,000 . .	1,323
La Hongrie & la Transylvanie . .	5,500,000 . .	4,408
La Gallicie & la Lodomerie . .	2,800,000 . .	1,280

Total . . . 147,701,579 ames. 4,17090

M. de *Boehmer*, Ministre du Roi de Prusse, ayant terminé ses conférences à Mayence avec l'Electeur & ses Ministres,

est parti de cette Capitale pour se rendre à Deux-Ponts.

Les louis d'or de 1785 & les écus de 6 l. de France des années 1784 & 1785 ont été mis hors de circulation dans ce même Electorat de Mayence, & dans quelques autres Etats voisins.

Par un Décret récent, l'Electeur Palatin vient de supprimer l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Munich. Peut-être sera-t-elle réunie à celle de Manheim; en attendant, ses fonds seront employés à l'établissement d'un atelier de filature.

La brochure la plus remarquable qui ait paru après celle de M. Dhon, Conseiller privé du Roi de Prusse, au département des Affaires étrangères, concernant l'échange projeté de la Bavière, & l'union du Roi de Prusse avec plusieurs Princes de l'Allemagne, est celle qui porte pour titre : *Considérations sur l'échange des pays de l'Empire d'Allemagne, avec une explication de l'article XXIII du Traité de Bade*. Quant à cet article, qui d'après la déclaration de l'Impératrice de Russie, permettoit l'échange projeté, l'Auteur de ce Mémoire prouve d'une manière incontestable;

1°. Que dans les négociations de ce Traité, il n'avoit jamais été question d'un échange des pays électoraux de Bavière contre d'autres; mais que l'Electeur de Bavière devoit avoir d'abord le Royaume de Sardaigne, & ensuite les Pays-Bas, avec restitution de tous ses autres Etats, à l'exception du haut Palatinat; les Pays-Bas devoient lui être donnés par forme d'indemnité.

2°. Que l'Electeur Palatin devoit garder le haut Palatinat.

4°. Que lorsqu'on ne pourroit pas convenir de l'indemnité à accorder à l'Electeur de Baviere, il fût laissé libre à cet Electeur d'abandonner le haut Palatinat à l'Electeur Palatin pour un équivalent donné par la Maison d'Autriche dans les Pays-Bas.

4°. Que l'Empereur & l'Empire avoient pu confirmer le susdit article; sans porter par-là aucune atteinte aux pactes de famille de la Maison Bavarolo-Palatine, parce que le haut Palatinat n'avoit jamais été distrait du fideicommiss de famille.

ESPAGNE.

DE MALAGA, le 10 Janvier.

Dans le courant de l'année dernière nous avons vu entrer dans notre port 804 navires de diverses nations : 197 Espagnols; 110 François, dont 4 vaisseaux de guerre; 25 Napolitains; 11 Portugais; 4 Toscans; 178 Anglois, parmi lesquels on en a compté 17 armés en guerre; 67 Danois; 21 Autrichiens; 67 Suedois; 19 Hollandois, dont 10 de guerre; 15 Genoïs; 50 Vénitiens; 24 Ragusains; 3 galeres de Malthe; un des Etats-Américains; & 2 Marocains.

Dans la même année le port d'Alicante a reçu 874 bâtimens; savoir :

Trois cents quatre-vingt-dix-sept Nationaux dont 59 de guerre, 121 François; 75 Anglois, parmi lesquels un vaisseau de guerre; 77 Hollandois dont deux armés en guerre; 74 Suedois; 29 Napolitains, dont 5 armés en guerre; 6 Por-

tugais ; 30 Danois ; 5 galeres Maltoises ; 16 Autrichiens ; 11 Vénitiens ; 15 Ragusains ; 2 Tescans ; 6 Genoïs & un corsaire d'Alger.

DE MADRID , le 24 Janvier,

Le 29 Décembre dernier, la Banque nationale de S. Charles a tenu son assemblée générale de 366 Actionnaires, & a pris les arrêtés suivans.

1°. Que la suspension de l'article XXXIX de la Cédule royale de création touchant les prêts à faire aux Actionnaires, sur les actions qu'ils déposeroient à la banque, soit prorogée, & que l'on accorde à la Direction la faculté de prêter jusqu'à la concurrence de cinq cents réaux seulement par action ; Sa Majesté devant avoir confirmé préalablement la suspension provisoire dudit article.

2°. Conformément à l'arrangement fait par la Direction avec les propriétaires des actions déposées entre les mains des sieurs Lecouteux de Paris, ces actions seront payées par la Banque, au prix de 2200 réaux par action (le dividende actuel devant être retenu à son profit) à tous ceux qui préféreront de les vendre lors du remboursement qu'ils auront à faire le 15 Février prochain.

3°. L'assemblée non seulement a approuvé d'une voix unanime qu'il fût assigné au Secrétaire les mêmes appointemens qu'au Teneur général des livres, & au Caissier général, mais elle a chargé la Direction de solliciter S. M. en son nom, pour qu'Elle daignât accorder à D. Benito Briez, Secrétaire actuel, attendu son mérite &

ses lumières, les mêmes honneurs qu'Elle avoit daigné accorder auxdits Teneur & Caissier généraux.

4°. La Direction ayant proposé que les Actionnaires accordassent des secours aux quatre fils qu'a laissés le Brigadier d'Artillerie D. Carlos le Maur, en récompense des travaux que cet Officier & ses fils avoient faits pour arrêter le plan du canal de navigation de Guadatrumba, que la Banque avoit projeté d'entreprendre; elle ajouta que l'Assemblée générale pouvoit consacrer à cet objet une somme de soixante-quinze mille réaux, répartie au taux d'un demi-réal par action; mais l'Assemblée, afin de prouver combien elle étoit satisfaite des travaux de cette famille, a jugé à propos de porter la somme à cent mille réaux.

5°. L'assemblée, dans la vue de faciliter le commerce, & de mettre les Fabricans à portée d'acheter en leur tems les matières premières, pour les payer ensuite avec le produit de leurs Manufactures, a adopté pour Madrid l'ordre établi à la caisse d'escompte de Cadix, pour l'admission des billets à ordre que la Cédule royale de création avoit fixés à trois mois de terme, & à trois signatures; en conséquence ils seront admis à six mois d'échéance, & avec deux signatures seulement, dont l'une devra être d'un Négociant accrédité. Bien entendu que cette dérogation, ainsi que toute autre, devra être approuvée par S. M. avant d'être mise à exécution.

6°. L'assemblée a arrêté, qu'afin de dédommager la Banque des frais de Bureau qu'occasionnoit l'escompte, on augmenteroit d'un demi pour cent l'escompte de quatre & cinq pour cent que l'on a fait jusqu'ici à Madrid & à Cadix.

8°. Elle a prorogé d'une voix unanime, pour le terme de deux ans, les sieurs Marquis d'Alfagá & de Tolosa, Directeurs honoraires & triennaux, dont l'exercice vient de finir; sans que pour cela l'on néglige de placer leur portrait dans la salle d'assemblée, ainsi qu'il a été arrêté par la dernière assemblée générale.

8°. Elle a nommé, à la pluralité des voix, pour une place de Directeur des approvisionnemens, vacante par la démission du Comte de Carrion de Calatrava, les sieurs Marquis de las Hormazas, & D. Francisco Xavier de Larumbe, afin que Sa Majesté choisisse celui des deux qu'Elle jugera à propos.

9°. Elle a également nommé, à la pluralité des voix, le sieur D. Juan de Pigna y Ruiz, pour remplacer celui des deux Directeurs honoraires que S. M. choisira pour Directeur des approvisionnemens.

10. La Direction ayant fini par solliciter que l'on nommât une commission pour examiner les livres & les comptes de la Banque, & pour justifier ses individus des calomnies répandues sur leur compte, l'Assemblée s'est refusée aux instances réitérées des Directeurs, & a témoigné unanimement toute sa satisfaction de leurs travaux & de la prospérité de cet établissement.

Pendant l'année 1785, la Banque a fait un bénéfice total de 16 18 centiemes pour cent, dont 7 ont été convertis en Actions de la Compagnie des Philippines, & les 9 18 centiemes restans seront payés aux Actionnaires. Les 7 pour cent formeront un capital de vingt-un millions, que la Banque a placés dans ladite Compagnie. En conséquence chaque action de la Banque a dans la Compagnie des Philippines un intérêt de 140 réaux, ce qui porte la valeur réelle de l'action à

2140 réaux, indépendamment de la valeur supérieure que peut lui donner l'opinion publique. Les Actionnaires ont à recevoir un dividende de 183 réaux, sans autre diminution que celle des frais occasionnés par l'Assemblée générale.

La relation de cette Assemblée, & les dividendes seront distribués, à compter du premier Février prochain, jour pendant lequel les livres de la Banque seront exposés à l'examen des Actionnaires.

Le Roi, après avoir approuvé les arrêtés ci-dessus, a nommé pour Directeur des approvisionnemens, le Marquis de Las Hormazas. S. M. a accordé à D. Benito Briz le titre de son Secrétaire, & a témoigné aux Directeurs de la Banque toute sa satisfaction des heureux effets de leur administration.

ITALIE.

DE FLORENCE, le 9 Janvier.

On a souvent parlé de la donation faite au Pape par *Don Amazio Lepri* : cette donation a fait naître un procès, dont la *Gazette Universelle* de cette ville rapporte en ces termes l'origine & les circonstances.

Le 25 Décembre dernier, mourut subitement Mgr. Dom Amanzio Lepri, dans la 73^e. année de son âge. Immédiatement après sa mort, le neveu du Pape se transporta à la maison du défunt avec un Notaire, pour y faire lecture d'une donation que Mgr. avait faite en faveur de S. S. deux ans auparavant, précisément le 25 Décembre. Mais ayant trouvé tout fermé & scellé, ils furent obligés de se retirer. Le lendemain la pu-

pille & les autres parens du défunt y vinrent à leur
sœur , accompagnés aussi d'un Notaire , qui fut en
leur présence un autre testament que leur parent
avoit fait le 25 Août de l'année dernière , entre
les mains de ce même Notaire. Le testateur-laissoit
à la pupille un fidei-commis , & à son neveu Jo-
seph-Ambroise Lepri le droit de primogéniture ;
il léguoit également à un autre neveu , l'Abbé
Curti , une prélature de 50 mille écus Romains ,
& le reste de son bien à sa sœur & à ses autres pa-
rens par portions égales. Par le même acte le testa-
teur annulloit la donation entre-vif , qu'il avoit
faite au Pape & à Dom Louis Braschi ; & il prioit
Sa Sainteté d'y donner sa renonciation , vû qu'il
avoit été forcé à cette donation par les ruses &
tromperies de feu M. Nardini & autres personnes.
Il nommoit enfin pour ses exécuteurs testamentai-
res les Cardinaux Casale & Borromée , qui hési-
terent long-tems de se charger d'une commission
qui devenoit d'une nature si délicate α.

Deux actes aussi contradictoires fournissoient
sans doute la matiere d'un procès important. On
pourroit du moins s'y attendre entre particuliers.
Mais le Pape lui-même devenant la partie adver-
se des pupilles que la donation dépouilloit , il y
a tout lieu de croire que S. S. ne balancera pas à
y renoncer. Cependant jusqu'ici l'affaire n'est
point terminée ; les Jurisconsultes les plus habi-
les sont partagés , & l'on paroît s'obstiner à plai-
der des deux côtés. Il s'est tenu à la vérité quatre
conférences particulières à ce sujet en présence du
St. Pere , mais on n'y a rien décidé , & la cause est
renvoyée au 5 Mars , pour être proposée , par de-
vant le tribunal de la Rote. En attendant , comme
nous l'avons dit , l'autorité est venue à la traverse
des discours imprudens ; & la Chambre Apostoli-
que a publié un Monitoire contre tous ceux , qui

parleroient ou qui écrivoient , pour infirmer la validité de la donation , faite par Mgr. Lepri , en faveur du Souverain Pontife Pie VI.

DE TURIN , le 16 Janvier.

On a publié le premier de ce mois , un tarif qui augmente la valeur des monnoies d'or , & diminue celle des monnoies d'argent. On regarde ici cette opération comme intéressant la circulation intérieure des espèces dans tous les Etats de S. M.

DE VENISE , le 14 Janvier.

Le Roi de Maroc a demandé à notre République un bâtiment pour le Prince son fils , qui desirant faire le voyage de la Mecque , s'embarquera sur ce navire à Tanger , & se rendra à Alexandrie. Le Sénat a aussitôt destiné le vaisseau la *Bella Venezia* avec 60 hommes d'équipage & autant de soldats. On parle beaucoup de la suppression des Dominicains. Suivant des lettres de Rome , le Pape s'occupe de cette affaire importante , relativement à laquelle il est vivement sollicité par plusieurs Cours.

DE ROME , le 15 Janvier.

Les Officiers du Régiment de Calabre , en garnison à Capoue , ont témoigné de la manière la plus éclatante leur satisfaction de

la grâce qu'a fait le Roi de Naples au Général *Acton*, en le décorant de l'Ordre de S. Janvier. Ils ont donné à cette occasion, le premier de ce mois, un bal superbe, où toute la Noblesse & les personnes les plus considérables tant de cette ville que de Caserte ont été invitées. Le Prince Don Fabrizio Pignatelli, Colonel de ce Corps, voulant que les soldats prissent part à l'allégresse de leurs Chefs, a fait distribuer le même jour à ses frais une double paie à tout le Régiment, que d'autres Officiers ont regalé.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 7 Février.

Hajje Abdrahman, Envoyé du Dey de Tripoli, a eu, le 27 du mois dernier, sa première audience du Roi, & lui a remis ses lettres de créance. En même temps, il a présenté à S. M., de la part du Dey, un superbe cheval, richement enharnaché, & dont les étriers sont d'or massif.

Dans la séance des Communes du 27 Janvier, M. Jenkenson demanda la permission de présenter un Bill pour régler la manière dont l'Isle de Terre-neuve soit approvisionnée de fleur de farine, de son & de plusieurs autres articles venant des Etats-Unis. Ce Bill, dit-il, devoit être semblable à celui passé dans la dernière session, & n'en différer que pour la durée qu'on fixeroit à deux ans; terme probable auquel un

nouveau Bill de même genre seroit inutile. Il fit une motion pour que la Chambre se formât en grand Comité à l'effet d'examiner sa première motion. — L'Orateur de la Chambre lui observa qu'il ne lui paroïssoit pas nécessaire que cette motion fût portée devant un grand Comité. — M. Taylor, le représentant de la Ville qui est principalement intéressée au commerce de Terre Neuve, dit qu'il n'avoit aucun motif pour s'opposer à ce que le Bill en question fût présenté à la Chambre. Il ajouta qu'il se flattoit qu'à l'expiration des deux années, il seroit jugé convenable de défendre absolument l'importation dans l'Isle de Terre-Neuve, d'aucun article d'approvisionnement venant des États-Unis de l'Amérique.

Le 31 Janvier, M. *Charles Marsham* fit une motion qu'il avoit annoncée le 24, à l'effet de réunir en un seul Acte du Parlement toutes les loix relatives à la Milice.

Il fit sentir combien il étoit important de mettre la Milice sur un pied respectable. Il observa que si les Puissances maritimes de l'Europe se réunissoient jamais pour diriger toutes leurs forces contre l'Angleterre, un corps d'Anglois bien discipliné & nombreux seroit son plus ferme appui. Il rappella que dans l'avant-dernière guerre, lorsque la France menaçoit de faire une invasion dans la G. B., les Anglois mécontents de voir en garnison, dans leurs Villes, des troupes Hanoïeriennes, proposèrent de s'incorporer pour se défendre eux-mêmes. De-là l'origine de la Milice. On auroit dû encourager un établissement aussi utile, mais au lieu d'applaudir au patriotisme qui l'avoit créé, il fut méprisé & avili. M. Marsham ne déguisa pas la nécessité où le

Parlement se trouvoit de suivre une autre conduite. Il proposa en conséquence plusieurs réglemens nouveaux qui devoient tendre à donner plus de considération à ce Corps & augmenter ses forces. Il appuya sur-tout sur la nécessité de l'assembler tous les ans, & de le faire manœuvrer & exercer conformément aux principes qui seroient adoptés pour les troupes réglées de Sa Majesté.

M. Pitt approuva la motion de M. Marsham, & il assura ce Membre qu'il contribueroit au succès des opérations qu'il proposoit autant qu'il seroit en son pouvoir, mais il l'engagea à ne pas insister sur la réunion annuelle de la Milice, les dépenses que cela occasionneroit étant très considérables & au-dessus des facultés actuelles de l'Etat.

M. Marsham répondit à M. Pitt, que si la Milice n'étoit assemblée que tous les deux ans, il seroit impossible d'en tirer, dans le besoin, un parti avantageux, & il supplia M. Pitt de donner à ce sujet une attention plus particulière.

La motion fut proposée & passée d'une voix unanime.

C'est le 9 que M. Pitt doit présenter à la Chambre des Communes son plan de réduction & d'amortissement de la dette nationale, fondé sur l'excédant du revenu public, dont il mettra les états détaillés sous les yeux du Parlement. On a expédié des lettres de la Trésorerie aux divers Membres de cette assemblée, afin qu'elle soit aussi nombreuse que le mérite un objet de cette importance. En faisant ainsi connoître son projet à l'avance, le Ministre mettra le Public en

en état de le bien juger, de le corriger, s'il en est besoin; enfin, de l'admettre ou de le rejeter en parfaite connoissance de cause. D'après la note qui doit être présentée à la Chambre des Communes, il paroît que le *surplus* des taxes [celle des boutiques non comprise] a été, l'année dernière, de 1,793,476 liv. sterl. 16 s. 3 d. On ignore encore quel a été l'excédent dans le produit des Douanes.

L'Amiral *Barrington* a été nommé Lieutenant général des troupes de la Marine, à la place du feu Chevalier *Thomas Pys*, Amiral de l'escadre Blanche.

On assure que M. Jenkinson entrera incessamment à la Chambre des Pairs sous le titre de Baron d'Addiscombe au Comté de Surrey; & qu'il sera nommé Secrétaire d'Etat à la place du Marquis de Carmarthen, qui succédera à Lord Chesterfield dans l'Ambassade d'Espagne. Mais comme ce dernier ne doit point être remplacé, si, comme on l'a dit, la Cour de Madrid n'envoie pas ici d'Ambassadeur, ces prétendus arrangemens ne méritent pas encore grande confiance.

Il y a des paris considérables qu'avant un mois M. Hastings sera nommé de nouveau Gouverneur général du Bengale, & que ses pouvoirs seront beaucoup plus étendus qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

Suivant des lettres de la Jamaïque, du 20 Décembre, apportées par le paquebot le N^o. 7, 18 Février 1786. f

Thynne , les troupes revenues de la côte des Mosquitoes en ont apporté des maladies, qui les ont réduites à l'état le plus déplorable. Presque tous les soldats ont la peau couverte de pustules, & les hôpitaux sont remplis de ces malheureux. Les vaisseaux qui les ont transporté avoient à bord deux Chefs d'Indiens qui doivent rester quelques mois à la Jamaïque. On leur fera de magnifiques présens, lorsqu'ils retourneront chez eux; par cette conduite on espère attacher leurs compatriotes au Gouvernement Britannique.

A la demande du Ministre Plénipotentiaire des Etats Unis, disent la plupart de nos Feuilles publiques, le Roi a permis à tous les bâtimens des Etats-Unis qui toucheroient à Gibraltar, d'y prendre des passeports, & de porter le Pavillon Anglois, afin de se mettre à l'abri des Corsaires Barbaresques. Les bâtimens des Etats-Unis seront tenus de se conformer seulement à certains Réglemens, & à payer à Gibraltar les droits de port, &c.

D'après un état remis au Gouvernement, il paroît que la totalité des sommes levées pour le soutien des pauvres de la Grande-Bretagne depuis vingt ans, monte, année commune, à deux millions cent soixante-treize mille livres sterl. La moitié de cette somme seroit plus que suffisante pour le soulagement des vrais pauvres, & le surplus pourroit être appliqué aux dépenses publiques. Le Gouvernement est résolu à délin-

vier la nation du fardeau de cette taxe des pauvres, qui dans certaines Paroisses est presque double de celle des terres.

Les corps flottans des infortunés qui ont péri dans le *Halfewell*, dit une lettre de Christ Church, viennent tous les jours s'arrêter sur le rivage. Le 14 de ce mois, les corps de Miss Pierce, fille du Capitaine, & de Miss Blackburne ont été trouvés sur la grève, & transportés en cette ville. Le samedi suivant, le cercueil de la première a été déposé dans le cimetière, par les soins de M. Charles Bill, Ecuyer; le poêle, supporté par six jeunes Demoiselles, fut accompagné des Notables de la ville & des environs. Les corps de M. Schutz, Ecuyer, & de M. Charles Webber, jeune homme de 13 ans, fils du feu Amiral de ce nom, ont été également recueillis & enterrés avec le cérémonial dû à des personnes de leur rang.

Lord *Newhaven* vient de publier une Adresse au Public, relative aux moyens de réduire la dette nationale & de simplifier les taxes. Dans cet Ouvrage, il expose les deux projets suivans, très séduisans en apparence.

Si les revenus annuels de la Grande-Bretagne en terres, maisons, &c. se montent à cent millions sterlings (ce qui est au-dessous de ce que plusieurs Ecrivains politiques lui en supposent) ils donneront, au denier vingt, un capital de 2000 millions. En imposant annuellement un pour cent sur ce capital, on aura donc tous les ans, jusqu'à ce que la dette nationale soit liquidée, une

l. f. d.

Somme de 20.000,000

Il faut déduire de cette somme l'intérêt annuel de la dette fondée, ainsi qu'il est porté par les Commissaires dans les comptes publics, ci

9,951,930 5

Plus la dette non fondée jusqu'au premier Octobre 1783, ci

612,742

Pour les frais d'administration de la Banque & de la Compagnie de la mer du Sud, ci

134,291 13 1

Total des déductions à faire

8,698,663 11 1

Reste pour former un fonds d'amortissement, un excédent annuel de

11,301,036 5 11

20.000,000

Cet excédant paieroit en très-peu de tems la dette nationale, même en abolissant toutes les autres taxes intérieures, y compris la taxe des terres, après le premier paiement d'un pour cent fait à l'Echiquier. D'après ce plan, aucun individu ne paieroit, à beaucoup près, autant qu'il paie actuellement sur ses rentes ou ses revenus, & il seroit en outre délivré des importunités des Receveurs de toute espèce.

Par exemple, une personne qui dépense un revenu annuel de 1000 liv. st. provenant de terres, de maisons, ou de ses bénéfices dans le commerce, paie tous les ans, en taxes de toute espèce, non compris la taxe des terres, au

moins 270 liv.

Elle paie en outre pour la taxe des
terres, sur le pied de trois schellings
par livre sterling 150

Total . . . 370

D'après le projet ci-dessus, ce même
revenu de 100 liv. st. au dernier
vingt, forme un capital de 20,000 l.
qui, à un pour cent, donnent . . . 200

Epargne . . . 170

On voit donc que cette somme épargneroit
tous les ans 170 liv. & seroit exempte de toute
autre taxe, la taxe unique d'un pour cent ne
devant même continuer à être perçue que jusqu'à
ce que l'excédant annuel des 11 millions &
plus, eût totalement liquidé la dette nationale.

En supposant qu'il se trouvât dans la Grande-
Bretagne le nombre suivant d'individus qui,
l'un portant l'autre, fussent en état de payer an-
nuellement les sommes suivantes, on aboliroit
tous les ans, en proportion des sommes qui se-
roient versées dans l'Échiquier, une certaine
partie des taxes les plus onéreuses, telles que
celles du savon, des chandelles, du cuir, des
fenêtres, la taxe des terres & des maisons, &c.
savoir :

Deux millions de person-
nes, à 12 liv. 10 s.

Un million de person-
nes, à 25 l. st.

Cinq cents mille per-
sonnes, à 100 liv.

Deux cents cinquante
mille personnes, à 200 l.

} formeroient une
somme annuelle
de 25 millions st.

De maniere qu'il suffisoit de trouver ~~quelques~~ des nombres de personnes ci-dessus , qui payassent les sommes respectives , pour que l'on pût payer deux cens millions de la dette nationale en huit ans de tems.

Mais pour asséoir ces impositions avec certitude , & les proportionner aux moyens de chacun , il faudroit connoître , avec autant de précision qu'il seroit possible , les richesses de la Grande-Bretagne en retres & en maisons.

Les biens des particuliers pourroient se calculer sur la rente de la maison qu'ils occuperoient. Pour parvenir à cette connoissance individuelle , on pourroit mettre sous les yeux de la Chambre des Communes copie des registres des Commissaires de la taxe des terres , laquelle seroit tirée du Bureau de l'Echiquier , appelé *the King's remembrancer's office* , dans lequel , en vertu d'un acte de la trentieme année de George II , les Commissaires de la taxe des terres sont obligés de déposer tous les ans un duplicata de leurs rôles , en parchemin , revêtu de leurs scel & signature , contenant la cote assise respectivement sur chaque Paroisse d'Angleterre . du pays de Galles & de Berwick sur la Tweed.

Il se trouvoit ici environ 250 Nègres , amenés , soit des Indes-Orientales , soit des Isles , soit du continent de l'Amérique , & plongés dans la misere. Sur le champ , une Souscription s'est ouverte en faveur de ces malheureux. La Duchesse de Devonshire a signé pour 10 guinées ; & le produit des différentes libéralités a suffi au soulagement de cette classe infortunée. Plus de 100 de ces Negres ont offert de servir sur les vaisseaux de Sa Majesté.

On écrit de Bâle en Suisse, que depuis environ neuf mois, un particulier, qui se disoit Anglois, résidoit dans cette Ville, sans communiquer avec personne; un matin son domestique entrant dans sa chambre à l'heure ordinaire, le trouva pendu à la porte d'un cabinet. On trouva dans ses effets environ 600 liv. st. en argent, & un grand nombre de bijoux; mais aucun papier qui pût faire connoître en aucune manière son vrai nom, sa famille, ou ses relations. En conséquence, tous les effets qu'il a laissés ont été déposés entre les mains du Magistrat.

John Mackie, Fermier du Comté d'*Air* en Ecosse, est mort dernièrement, âgé de 103 ans. Il fut conduit au Cimetière par son fils aîné, âgé de 70 ans, & par 13 autres fils, suivis de 30 de ses petits-fils, & de 20 arrières-petits-fils.

La Banque étoit vivement occupée de découvrir les auteurs de divers faux réitérés depuis quelques années, lorsqu'enfin ces recherches ont conduit à la véritable fabrique de ces billets contrefaits. Le faussaire étoit un Buraliste de Loterie, nommé *Price*; on l'a arrêté au milieu des instrumens de son délit, & pour en éviter la peine, il s'est pendu le 24 Janvier dans sa prison.

Lorsque le Geolier le descendit du plafond, il trouva sur lui trois lettres: l'une adressée aux Directeurs de la Banque, auxquels il avouoit ses faux, & rendoit compte de tous les détails de leur exécution; une autre à sa femme, & écrite du stile le plus touchant; la dernière enfin au Geolier même, qu'il remercioit de son humanité. *Price* étoit âgé de 52 ans. On a exposé son

corps empalé sur un pieux, dans *Tachifield* devant la prison ; c'est la peine ordinaire du suicide, qui ne s'exerce jamais que dans les cas pareils à celui-ci.

On assure que le f. u. s. n'avoit aucun coopérateur pour contrefaire les billets, & que sa femme ignorait même qu'il eût embrassé cet odieux métier. Aussi a-t-elle été élargie le jour même de la mort de son mari. Price, avoit fait lui-même le papier, gravé la planche, imprimé les billets & contrefait les signatures si parfaitement que les personnes même dont les noms étoient forgés ne pouvoient pas les distinguer.

F R A N C E.

DE VERSAILLES, le 8 Février.

Le Comte de Castries, le Prince de Broglie de Revel, le Vicomte de l'Espinasse, Maréchal de Camp, le Chevalier de Laizer, le Marquis de Villeneuve-Flamarens, le Marquis de Montleard du Rumont, le Marquis du Roux de Sigy, le Marquis de Pontavia de Rouffigny, le Marquis de Beaumont la Balnonie, & le Comte du Chastel *, qui avoient précédemment eu l'honneur d'être présentés au Roi, ont eu, le premier, le 26 du mois dernier; le second, le 30, & les autres, le 3 du présent, celui de monter dans les voitures de Sa Majesté, & de la suivre à la chasse.

Le premier de ce mois l'Université de Paris,

* Ce dernier est de la Maison qui a fourni plusieurs grands hommes & des grands Officiers de la Couronne.

ayant à sa tête le sieur Delneuf, R. & leur, eût l'honneur de présenter au Roi, suivant l'usage, le cierge de la Chandeleur.

Le 2, jour de la Purification de la Vierge, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Eprit - s'étant assemblés vers les onze heures & demie du matin dans le grand cabinet du Roi, Sa Majesté sortit de son appartement pour se rendre à la Chapelle, précédée du Prince de Conti, du Duc de Penthièvre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre, entre lesquels marchaient, en habits de Novices, le Duc de Croy, le Prince de Robecq, le Maréchal de Sainville, le Comte d'Hauflonville, le Marquis de Castellane, & le Comte de Coigny; deux Huissiers de la Chambre du Roi portant leurs maîtres, marchaient devant Sa Majesté. Le Roi, après la grand'Messe, chantée par sa musique, & célébrée par l'Evêque de Sens, premier Aumônier de Sa Majesté, Prêlat-Commandeur de l'Ordre du Saint-Eprit, à laquelle la Duchesse de Choiseul fit la quête, monta sur son Trône, & reçut le Duc de Croy, le Prince de Robecq, le Maréchal de Sainville, le Comte d'Hauflonville, le Marquis de Castellane & le Comte de Coigny, Chevalier de l'Ordre du Saint-Eprit. Sa Majesté fut ensuite reconduite à son appartement dans le même ordre qu'elle en étoit sortie.

La Reine, Monsieur, Madame, Monseigneur Comte d'Artois, Madame Comtesse d'Artois, & Madame Elisabeth de France, ont assisté à la grand'Messe dans la Tribune.

L'après-midi le Roi & la Famille Royale, après avoir entendu le Sermon prononcé par l'Abbé Rousseau, Chanoine de Chartres, Prédicateur du Carême, assistèrent aux Vêpres,

chantées par la Musique de Sa Majesté, auxquelles l'Abbé de Ganderatz, Chapelain de la grande Chapelle, officia.

Le Comte d'Adhémar, Ambassadeur du Roi, près le Roi de la Grande-Bretagne, a eu, le même jour, l'honneur de prendre congé de Sa Majesté pour retourner en Angleterre, étant présenté par le Comte de Vergennes, Chef du Conseil Royal des Finances, Ministre & Secrétaire d'état, ayant le département des Affaires étrangères.

Le 5 de ce mois, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Baron de Béthune, Mestre-de-Camp de Cavalerie, avec demoiselle le Vavasseur; & celui du sieur d'Agay, Maître des Requêtes, Adjoint à l'Intendance de Picardie, avec demoiselle de Launay.

Le même jour, la Comtesse Hypolite de Chabillant, la Comtesse de Tourdonnet & la Marquise de Chastenay, ont eu l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale; la première par la Marquise de Morton de Chabillant; la seconde par la Marquise de Tourdonnet, & la troisième par la Comtesse de Chastenay.

Le Comte d'Aubusson, qui avoit précédemment eu l'honneur d'être présenté au Roi, a eu, le 7, celui de monter dans les voitures de Sa Majesté & de la suivre à la chasse.

Le Roi, en considération des services du sieur Richard, ancien Contrôleur général des Postes aux chevaux, & l'un des Administrateurs actuels des Postes aux Lettres, lui a accordé un brevet de Conseiller d'Etat.

DE PARIS, le 14 Février.

On a appris par le Capitaine Jn. Ant. Roux,

qui a quitté Bonne le 3 Janvier, que le bâtiment *le Postillon d'Afrique*, commandé le Capitaine Lieutaud, ayant une partie blé dans son bord, a naufragé à la Calle que l'Équipage s'est sauvé. Le même jour navire Maure a péri sur la côte, dans la rade de Bonne.

Le Capitaine Dominique Tiris, parti de Bizerti le 11 Janvier, y a appris qu'un navire dont on ignoroit la nation, avoit disparu le 8 du même mois à 5 lieues à l'orient de Bizerti, sans qu'il eût pu se sauver qu'un ; il ajoute que le 15 se trouvant en vue de Bizerti & l'isle de Sardaigne, il avoit floter sur l'eau une mâture à hune, qui étoit parue complète, & qu'il a jugé appartenir à un vaisseau à trois mâts [*Journal de Provence.*].

Nous avons parlé de la découverte de tombeaux du Loroux-Botereau près Narbonne & publié la lettre de M. Duboueix, Secrétaire de la Faculté de Médecine, sur l'espèce de pierre à coquilles renfermant ces tombes sépulcrales. Aujourd'hui, on nous envoie de nouveaux échantillons à ce sujet. D'après une analyse chimique, M. Duboueix avoit cru voir une pierre, formée entièrement de coquilles marines, assez grossièrement pilées, & il s'étoit fait par observer qu'on ne rencontre nulle part de coquillage fossile, ni pierre calcaire dans les environs du Loroux. Là-dessus, le notre Observateur dit :

Des tombeaux formés à grands frais, d'une pâte de coquillages marins, à treize lieues de la mer, paroîtront sans doute aux Savans & aux Antiquaires, un objet digne de recherche. On sait que les Anciens en construisoient avec de la terre cuite qu'ils tailloient au ciseau comme la pierre ordinaire & le marbre. Cette matiere réunissoit l'économie & la solidité. Mais quel étoit le lien dont on réunissoit les différentes parties de cette composition, & qui lui donnoit de la consistance ? Je m'occupois de ces réflexions, lorsque le hasard me procura un échantillon des tombeaux.

J'observai d'abord que cette pierre contenoit du sable mêlé avec des fragmens de coquillages marins & de madrépores ; qu'elle étoit légère, poreuse, & se réduisoit aisément en poudre grossière sous les doigts ; qu'en la plongeant dans l'eau, elle faisoit une légère effervescence que je crus être l'effet de quelque dissolution, mais qui étoit produite par le dégagement de l'air atmosphérique-logé dans les pores ou cavités de la pierre, & dont l'eau prenoit la place. Je fis tremper dans l'eau un morceau de cette pierre réduite en poudre, en agitant de tems en tems le mélange ; au bout de deux jours je filtrai la liqueur, & j'y versai de l'acide crayeux, il n'y eut point de précipité ; preuve certaine que la pierre ne contenoit rien à l'état de chaux. Ensuite je la traitai par les acides minéraux, & premièrement par l'acide vitriolique étendu de quatre parties d'eau. La dissolution se fit d'abord avec beaucoup d'effervescence & de chaleur ; mais peu à peu elle se ralentit, & cessa bientôt tout-à-fait, quoiqu'il n'y eût qu'une petite quantité de matiere d'attaquée par le dissolvant ; j'ajoutai de l'acide en agitant le mélange ; la dissolution recommença, mais

avec moins d'énergie , & cessa beaucoup plus vite ; pour lors j'essayai l'acide nitreux , & dans un instant la matiere fut dissoute , à l'exception du sable qui y étoit contenu. En examinant le résidu de la premiere opération par l'acide vitriolique , je le trouvai recouvert d'une couche séléniteuse , formée par la combinaison de l'acide & de la terre calcaire , laquelle , à raison de son peu de solubilité , empêchoit l'action du dissolvant sur la portion recouverte ; effet qui n'a pas lieu par les autres acides , parce que les sels qu'ils forment avec la terre calcaire sont très-solubles.

Une analyse qui ne m'offroit que de la chaux & du sable en trop petite quantité pour un ciment artificiel , me fit soupçonner que cette pierre étoit l'ouvrage de la nature ; mais comme je ne l'avois encore vue qu'en petits fragmens plus ou moins altérés , je voulus la voir en grande masse avant d'asseoir mon jugement. En conséquence , je me rendis au Loroux , avec un des Seigneurs voisins de cette Paroisse ; nous fîmes fouiller dans un endroit où l'on nous dit qu'il y avoit un tombeau bien conservé , & l'on parvint , avec beaucoup de précautions , à le retirer entier , excepté la tombe qui étoit brisée aux deux tiers , & dont il ne restoit que l'extrémité inférieure. La premiere fois qu'on ouvrit ce tombeau , qui a cinq pieds & demi , on y trouva un squelette entier , ayant la plante des pieds relevée & appuyée contre la pierre. Il portoit à la main gauche une bague de trois bouillons de verre montés en cuivre : aussi-tôt qu'on l'eut touché , ce squelette tomba en poussiere. Le particulier qui possède la bague nous la fit voir , & nous jugeâmes à sa petitesse que le s. jet à qui elle avoit appartenu étoit une femme.

J'ai fait transporter chez moi le morceau de tombe brisée, & le plus léger examen m'a convaincu que cette pierre, comme toutes les pierres coquillieres, a été travaillée par le mouvement des eaux. Les coquillages grossièrement brisés qui la composent sont entremêlés d'un peu de sable cristallin de, mica en très-petites lames, & réunies par un ciment de craie dissoute dans l'acide méphitique : j'y ai trouvé des fragments de spath calcaire régulièrement cristallisés..

Un particulier très instruit, qui connoît la Paroisse de Loroux, assure qu'on y trouve en plusieurs endroits de la terre calcaire & du salun. Il paroît hors de doute que la pierre en question a été prise sur les lieux mêmes, ou dans les environs. Si cette espèce de tombeaux ne se trouve que dans un canton particulier du bourg, il faut croire qu'on enterra d'abord dans la parrie où il y avoit du roc, & que celui-ci venant à manquer, on tira par la suite cette pierre des carrieres voisines pour en faire des tombeaux à l'usage même du peuple ; car les anneaux de cuivre qu'on y a trouvés prouvent que ceux qui les portèrent n'étoient pas d'un rang fort élevé, & que la pierre dont ils sont construits n'étoit pas rare.

Laissons à ceux qui s'occupent de recherches historiques le soin de porter la lumière dans la nuit de ces monumens qui paroissent d'une grande antiquité, puisque le bourg du Loroux est déjà fort ancien. Il y a vingt ans qu'en travaillant à l'applanissement du terrain pour la confection du cours des Etats à Nantes, on trouva beaucoup de tombeaux dont l'origine est également ignorée. Nous ne pouvons, pour ainsi dire, faire un pas sans fouler les cendres de nos pères, mais les caractères propres à les faire reconnoître

sont couverts par le tems, qui dans sa marche éternelle, étend en silence un voile impénétrable sur ce qui n'est plus; par-tout la terre recèle les débris des âges, & l'homme qui ne fait que passer sillonne à peine sa surface pour s'alimenter sur la route.

Tout le monde connoît l'histoire vraie ou prétendue d'une succession immense, délaissée par un nommé *Jean Thierry*, de Château-Thierry, mort à Venise en 1676.

Le Roi, instruit des contestations qui s'élevoient à ce sujet pardevant plusieurs Tribunaux, a, par Arrêt du 31 Mai 1782, évoqué à son Conseil toutes les poursuites qui pouvoient y être relatives; & a nommé pour cet objet une Commission composée de Maîtres des Requêtes, pour juger sur simples Mémoires, Généalogies, & sans frais, des droits de tous les prétendans, qui n'étoient tenus qu'à remettre leurs titres à M^r. de Launay, Maître des Requêtes, & Rapporteur en cette Commission.

Le nombre des dossiers, produits par les prétendans, s'est monté à 366, & la Commission a rendu, le 29 Décembre 1784, un Arrêt qui déboute tous les prétendans, excepté ceux compris sous les numeros 20, 69 & 361, sur lesquels il a été réservé de statuer contradictoirement.

Cependant, dans les provinces, nombre de personnes abusent encore de la crédulité, pour engager à des recherches & à des poursuites très-coûteuses. Il est donc important de donner à cet avis la plus grande publicité.

P A Y S - B A S.

DE BRUXELLES, le 11 Février.

Le Baron de Reischach, Envoyé extraor-

dinaire & Ministre Plénipotentiaire de l'Empereur auprès des Etats-Généraux, est arrivé à la Haye, le 4 de ce mois.

Extrait d'une Lettre particulière écrite par un Officier Anglois du cortège des Voyageurs qui se rendent par terre au Kamtschatka suivant les ordres de l'Impératrice de Russie.

Moscou, le 18 Décembre 1785.

« Notre détachement, composé de 630 personnes, est arrivé de Pétersbourg en cette Ville le 10 de ce mois, après un voyage de cinq semaines, dans lequel nous n'avons pas perdu un seul homme. Les bêtes de somme qui portent notre bagage, sont en bon état. Nous attendons ici le second détachement qui a dû partir de Pétersbourg peu de jours après nous, & qui doit arriver incessamment. Nous nous rendrons aussitôt à Kasan, en descendant le Volga sur des radeaux que l'Impératrice a fait préparer pour notre arrivée. Ce sera un trajet de 3 à 400 milles anglois. Nous nous reposerons en cette Ville; &, si le temps s'oppose à notre marche, nous y attendrons le retour du printemps. De-là, laissant la Mer Caspienne à notre droite, nous ferons route à l'est jusqu'à *Saiungoudt*, où nous ferons une autre halte, pour continuer ensuite notre route un peu plus au nord. Ce trajet est de 1400 milles, dont la majeure partie est inconnue. Le temps nous apprendra le succès & les avantages de cette expédition; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'épargne ni soins ni dépenses pour la faire réussir. Nous serons presque toujours obligés de nous conduire à l'aide de la boussole & d'observations astronomiques ».

Dans le nombre des petites historiettes, qui circulent à Paris, on cite la suivante que nous invitons nos Lecteurs à lire avec autant de défiance que nous la rapportons.

Le danger des inhumations précipitées a été exposé dans une infinité d'ouvrages. En voici un nouvel exemple assez singulier. Il est consigné dans une Lettre écrite de Châteaudun, par le Médecin qui a été témoin de ce fait très-extraordinaire, & dans lequel il a joué le rôle d'un acteur principal. Un Religieux de cette Ville, de fort bonne société, étoit reçu par tout, & ses absences du Couvent avoient excité assez de jalousie de la part de ses confrères, pour l'avoir engagé à se mettre en garde contre des punitions injustes de leur part; en conséquence il devoit se présenter toutes les semaines devant le Subdélégué. Le Moine étant tombé malade, M. d'Esgrées, Médecin, fut appelé & le soigna pendant deux jours, sans que sa maladie offrit aucun danger apparent. Le troisième jour, le Médecin étant arrivé pour faire sa visite, on lui dit que son malade étoit mort; mais il voulut absolument le voir, & s'étant transporté dans l'Eglise, il le trouva réellement couché dans sa bière, à visage découvert, dans l'attitude d'un mort; il le toucha, il lui paroît froid; mais, en l'examinant avec plus d'attention, il crut découvrir un reste de chaleur vers la région du cœur. Aussitôt il emploie les alkalis & autres remèdes indiqués pour les asphyxies; ils ne produisoient aucun effet. Alors il eut recours à l'harmonie qu'il fit approcher. Il appella la musique du Régiment, en garnison à Châteaudun, qui joua différents airs; enfin, après quelques heures de travaux & de secours de toute espèce, le mort donna

quelques signes de vie , & fut rapporté dans la chambre.

Paragraphes extraits des Papiers Anglois & autres.

« L. H. P. avoient chargé Mrs. les Ambassadeurs de la République à Paris , de faire des vives instances auprès de Mr. le Comte de Mercy , Ambassadeur Impérial , & auprès de M. le Comte de Vergennes , afin que par leurs bons offices , ils obtinssent de l'Empereur la révocation de deux Ordonnances , dont l'une défend l'importation du harang hollandois , & l'autre celle de la morue salée dans tous les pays héréditaires. M. le Comte de Vergennes , après en avoir conféré avec le Roi son maître , a fait à nos Ambassadeurs une Réponse qui prouve de plus en plus combien nous pouvons compter sur la fidélité & la bienveillance de notre auguste & puissant allié : Voici cette Réponse remarquable. Le Roi , pour donner à L. H. P. une marque de son amitié , s'est empressé de faire passer à Vienne ses instances , conformément au desir de L. H. P. S. M. apprendra avec d'autant plus de plaisir le succès heureux de ses bons offices , qu'elle prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui peut contribuer à la prospérité de la République. (Gazette d'Amsterdam , n°. 11) ».

« On a aujourd'hui quelque espoir que l'affaire entre les Etats de Hollande & le Prince Stadhouder , relativement au commandement de la garnison de la Haie , pourra s'accommoder ; on dit en effet dans le Public que les Etats n'attendent qu'une simple démarche de S. A. , qui annonce un rapprochement , pour lui rendre immédiatement le commandement , dont on croit qu'elle ne peut être privée , étant sur les lieux. Il

« s'agit donc de savoir qui fera le premier pas :
 « on ne voudroit pas qu'il fût dit que l'Assemblée
 « souveraine se seroit portée aux premières
 « avances. Malgré cet espoir, il est encore fort
 « douteux si, parmi les différentes voies qui peu-
 « vent rester au Prince Stadhouder pour le rac-
 « commodement de cette affaire, il choisira celle
 « dont on parle ; savoir, de se rendre le premier à
 « la Haie, le 6 Février, sous promesse qu'on lui
 « offriroit d'abord de reprendre ledit comman-
 « dement. » (*Courier du Bas-Rhin*, n°. 10.)

« Des avis postérieurs, que nous venons de
 « recevoir, assurent que le Prince Stadhouder
 « s'est formellement refusé à la démarche qu'on
 « demandoit de lui, de se rendre à la Haie pour
 « y recevoir l'offre de reprendre le commande-
 « ment de la garnison. » (*Idem.*)

« M. Acton, Ministre de la Marine à Naples ;
 « est né à Besançon ; il est fils d'un Anglois qui
 « s'étoit établi en cette ville, où il professoit la
 « Médecine avec succès. Sa mère est des envi-
 « rons de Dôle en Franche-Comté : Elle a été
 « long-temps connue à Besançon, autant par
 « les graces de son esprit, que par les charmes
 « de sa personne. M. Acton sortit de bonne heure
 « de son pays natal, & il fut élevé en Italie par
 « un de ses oncles, qui le plaça dans la Marine
 « du Grand Duc de Toscane. Sa réputation & sa
 « fortune datent de l'époque où, commandant
 « les deux frégates de Toscane, il s'échoua sur
 « la plage d'Alger, & protégea la retraite des
 « troupes Espagnoles, lors de la malheureuse
 « Croisade, entreprise sous les ordres du Général
 « O-Reilly. Ce service important, en faisant
 « connoître M. Acton, ne pouvoit (quoiqu'il l'eût
 « dû) servir à son avancement. Il n'y eut bien-
 « tôt plus de frégates en Toscane, celles qui re-

« venoient d'*Alger* ayant été dépecées quelque
 » temps après. »

« Ne pouvant donc plus espérer de se distin-
 » guer & de s'avancer en *Toscane*, M. *Acton*
 » chercha à entrer dans la Marine de France ;
 » mais il demandoit le grade de Chef d'escadre.
 » M. de *Sartine*, alors Ministre du département ,
 » étonné de cette prétention , ainsi que la plu-
 » part des Officiers , auxquels il en fit part ,
 » offrit au postulant le grade de Capitaine de
 » vaisseau. M. *Acton* le refusa ; & il continuoit
 » de s'ennuyer à *Florence* & à *Livourne* , sans
 » espérance de voir améliorer son sort , lorsque
 » la fortune se plût à le tirer de l'obscurité où
 » il étoit retombé , pour le placer au faite des
 » grandeurs. Le Roi de *Naples* voulant remon-
 » ter sa Marine , cherchoit un Officier intelli-
 » gent & actif , qui pût secourir ses vus. On
 » lui indiqua M. *Acton*. Nous ne déciderons pas
 » si ce fut le Grand-Duc ou l'Empereur qui le
 » proposèrent : Il suffit de savoir qu'à peine M.
 » *Acton* parut à la Cour de *Naples* , qu'il fut fait
 » Lieutenant Général , Ministre de la Marine ,
 » de la Guerre , Premier Ministre. » (*Idem.*)

Cause extraite du Journal des Causes célèbres (1).

Usurier condamné.

L'usure sembloit avoir choisi pour asyle l'en-
 ceinte des Villes. Elle n'osoit pas autrefois en
 franchir les limites. Aujourd'hui cet ennemi ca-
 pital de la société se répand dans les campagnes ;
 où , s'il n'est arrêté dans ses progrès , il réduira
 les habitans à la plus profonde misère ; appren-
 dre à ceux qui se trouvent pourvus de quelques
 petites sommes d'argent , qu'ils peuvent les gas-

Et à leur gré , sans le secours de travail ; & à ceux que la débauche ou d'autres causes réduisent au dépourvu , qu'ils pourront trouver des ressources funestes & momentanées pour le besoin de l'instant , ou pour satisfaire une fantaisie inspirée par le luxe , la vanité , ou quelque autre passion aussi meurtrière. Telle est l'influence des mœurs de la Capitale & des grandes Villes , où la nécessité du débit de leurs denrées attire les malheureux habitants de la campagne , qui n'ont déjà , chez eux-mêmes que trop d'exemples d'oisiveté , de libertinage & de faste inutile dans les domestiques qui accompagnent leurs maîtres dans leurs châteaux & dans leurs maisons de plaisance.

Il paroît même que , dans ces lieux où l'innocence , la simplicité dans les mœurs & la frugalité sembloient s'être réfugiées , l'usure s'y montre avec aussi peu & peut être moins de ménagement que dans la Capitale. L'Harpagon de Molière auroit pu prendre des leçons du cabaretier de village , que le Parlement de Paris a puni depuis peu.

Tout convenoit à cet homme avide. Les hillons de la misère , les habits de la médiocrité & les objets de luxe étoient reçus dans son arsenal d'usure. Mais les manœuvres de cet homme qui tenoit une auberge à Chantilly , ont été réprimées par Arrêt rendu en la chambre des vacations , le 14 Octobre 1785. Par cet Arrêt , Jean-Baptiste Petit fut condamné au blâme , ce qui fut exécuté sur-le-champ ; en cent l. d'amende , à prendre sur ses biens , envers M. le Prince de Condé , Seigneur haut-justicier de la chàtellenie de Chantilly. L'Arrêt ordonne , en outre , que les effets donnés en nantissement à Petit par les particuliers dénommés au Procès , seront remis

auxdits particuliers , en payant & restituant par eux les sommes qu'ils se trouveront avoir réellement & véritablement empruntées ; & ce , sans aucun intérêt , & en affirmant par eux la sincérité du prêt & de leur nantissement ; les sommes qui seront restituées par les différens particuliers , ont été confisquées , pour le montant d'icelles être appliqué aux pauvres de la Paroisse de Chantilly ; & à l'égard des effets trouvés chez ledit Petit , & non réclamés , il a été ordonné qu'ils demeureront déposés au greffe de la châtellenie de Chantilly pendant l'espace d'un an , pendant lequel temps ils pourront être réclamés , & passé lequel temps ils seront vendus en la manière accoutumée , & le prix d'iceux confisqué au profit des pauvres de la Paroisse de Chantilly. Il a été ordonné , en outre , qu'à la requête du Procureur-général du Roi , le présent Arrêt sera imprimé & affiché , tant à Chantilly & lieux circonvoisins , que dans la ville , fauxbourgs & banlieue de Paris , & par-tout où besoin sera.

GAZETTE ABRÉGÉE DES TRIBUNAUX (1).

PARLEMENT DE PARIS.

Tournelle Criminelle

Cause entre le sieur Bureau , Exécuteur-testamentaire & Légataire particulier du sieur Rancœur de Phou , Appelant & accusé—Et les sieur & dame Poterat , héritiers du défunt , plaignans & intimés. Accusation de captation & suggestion de testament & spoliation de succession , récelé & divertissement.

On a peine à se persuader qu'un testament fait

& signé de la main du Testateur , puisse être le fruit de la captation & de la suggestion ; & il passe pour constant en Jurisprudence , que la preuve de pareils faits contre un acte de cette nature , n'est recevable qu'autant qu'elle est appuyée d'un commencement de preuve par écrit. — Malgré une multitude de décisions toujours uniformes en pareille matière , des héritiers dépourvus ne se laissent point de porter leurs plaintes dans les Tribunaux. — Le sieur de Rancourt de Thou , ancien Mousquetaire du roi , demeurant à Gien , avoit une sœur mariée au sieur Pothezat , Garde-du-Corps du Roi. Des démêlés d'intérêts , depuis la mort de leur père & mère , les avoient éloignés l'un de l'autre. Le sieur de Rancourt avoit été lié d'une amitié intime avec le sieur Bureau , ci-devant Notaire & Procureur-fiscal au bourg de Saint-Amand en Puisaye ; celui-ci avoit rendu des services essentiels au sieur de Rancourt dans toutes ses affaires. — Le sieur de Rancourt est mort le 23 Juin 1781 , après avoir fait un testament olographe , daté de Gien le 21 Mai précédent. Par ce testament , il fait différens legs particuliers , tant à ses domestiques qu'à des fils-leuls ; il nomme pour son Légataire universel , Antoine-Pierre Mogé , l'un d'eux , à qui il lègue après ses dettes & legs payés , tout ce dont il peut disposer , selon les coutumes où ses biens sont situés. Ensuite il nomme pour son Exécuteur-testamentaire le sieur Bureau , Bourgeois de Saint-Amand , à qui il lègue , par préférence au legs universel , un diamant de 12,000 liv. & la montre d'or à répétition , garnie de diamans , avec chaîne & breloques d'or , sans préjudice de ce qu'il peut devoir audit sieur Bureau , dont il fait sa reconnoissance. Le Testateur veut en outre qu'il soit délivré audit Exécuteur une somme de

24,000 liv. pour être par lui donnée aux personnes qu'il lui a dénommées , & sans être tenu de justifier de l'emploi de cette somme à qui que ce soit. — Le sieur Bureau, dépositaire de ce testament , après la mort du sieur Rancourt , en fit faire l'ouverture par un Notaire de Gien : dans le premier moment , les sieur & dame de Perth rat , héritiers du Testateur , incertains du parti qu'ils prendroient , furent d'avis de payer au sieur Bureau son legs de 12,000 livres ; ils lui en firent même une promesse par écrit : mais depuis , ayant été instruits , par l'inventaire , qu'il y avoit pour plus de 10,000 liv. de billets sous seing-privé , souscrits par le défunt au profit de divers particuliers , dont 3 billets de valeur de 79,000 l. au profit du sieur Bureau , ils ont douté de la sincérité de ces billets , & ont rendu successivement trois plaintes en spoliation de succession , récelé , divertissement , captation & suggestion de testament. Ils ont sur-tout prétendu que le testament & les billets portant diverses dates , avoient néanmoins été faits la veille de la mort du sieur de Rancourt. Sur ces plaintes , il y eut plusieurs informations , d'après lesquelles le sieur Bureau fut décrété d'assigné pour être oui ; ainsi que d'autres particuliers. — Sur l'appel en la Cour , Arrêt rendu le 21 Septembre 1782 , qui a mis les appellations au néant ; émendant & évoquant le principal & y faisant droit , a déchargé le sieur Bureau des accusations contre lui intentées , a condamné les héritiers en 10 liv. de dommages & intérêts & aux dépens , & a permis de faire imprimer & afficher l'Arrêt ; sur le surplus des demandes des Parties , les a renvoyées en la Grand'Chambre.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

ALLEMAGNE:

DE HAMBOURG, le 12 Février:

LE 9 du mois dernier, le Sund entre Colmar & Oelande étoit entièrement fermé par les glaces, & on le passoit en traîneau.

Le 25 Janvier, la Compagnie d'Assurances maritimes de Copenhague a fixé dans son Assemblée le dividende à 2 pour cent, ou 20 rixdalers pour chaque ancienne Action.

On portela quantité de grains qui se trouve encore actuellement à Dantzick dans les magasins des Négocians à 5000 lasts de froment & à environ 3000 de seigle.

On écrit de la Poméranie Suédoise, que le Roi de Suede a supprimé la torture dans ses Etats d'Allemagne. Le Décret de suppression est du 12 Novembre 1785.

DE VIENNE, le 12 Février:

De longues séances de S. M. I. à la Chan-
N^o. 8, 25. Février 1786, g

cellerie de Hongrie ont fait renouveler les bruits qui circuloient depuis quelque temps sur l'état futur de ce Royaume. On croit peu, il est vrai, à la prochaine tenue d'une Diète Hongroise & à la nomination d'un Palatin, annoncées sans fondement ; mais au lieu de ces opérations politiques, l'on s'attend à un arrangement qui permettra à la Hongrie la libre exportation de ses denrées dans les Etats héréditaires, sans payer de droits de Douane, moyennant 9 millions de florins qui seront ajoutés à la contribution annuelle du Royaume.

On attribue à l'Empereur le projet de supprimer les primogénitures ; les Etats, dit-on, ont été prévenus de s'occuper des mesures à prendre pour substituer au droit d'aînesse un partage égal des héritages entre les enfans des sujets de S. M.

Un jeune homme de qualité perdit au jeu l'année dernière une somme considérable. Nonobstant les avertissemens du Monarque, il vient de perdre encore 18000 A. dans une soirée. L'Empereur en étant instruit, lui a adressé une forte réprimande, & l'a interdit.

*Suite du Traité de commerce entre l'Empereur
& l'Impératrice de Russie.*

VI. Nous ordonnons & voulons pareillement, qu'à l'avenir il ne soit payé aucun droit d'entrée de plus que de dix pour cent, pour toutes les poffeeries qui seront importés de la Russie dans nos états, pour le compte des proprié-
taires.

res de nos états héréditaires, ou de la Russie:
 VII. Pareillement dorénavant, & de ce moment, il ne sera pas payé pour l'entrée du Kaviar que cinq pour cent du quintal poids, dit Sporko.

VIII. Tous les sujets de la Russie, par rapport au droit & à la liberté de décharger & de déposer dans les magasins des ports d'Ostende & de Nieuport, leurs effets & marchandises & ensuite de conduire plus loin ces mêmes marchandises, seront traités de la même manière que toutes les autres nations les plus favorisées.

IX. Toutes especes de denrées, productions des arts & fabriques de la Russie, ou de la Chine, immédiatement importées des ports de Cherson, de Théodésie & Sewastopolis, par des Russiens tant sur leurs propres vaisseaux que sur ceux des pays héréditaires, aussi bien que les mêmes productions nationales qui seront exportées par eux dans ces mêmes ports, jouiront d'un quart de diminution des droits à payer en vertu des tarifs actuels ou futurs. Cette diminution aura également lieu dans les mêmes cas à l'égard des ports de Trieste & de Fiume, dans le cas que pendant l'espace des douze années, fixées par le troisième article du présent, il arrivât qu'il y fût établi des droits.

X. Dans le cas que des navires Russiens fussent forcés, soit par quelque tempête, soit par la poursuite d'un corsaire, ou pirate, soit enfin pour tout autre événement de chercher un refuge dans quelque port des pays héréditaires, nous voulons qu'il soit permis de les y faire reparer, qu'ils y soient pourvus de tout ce dont ils auront besoin, & qu'ils en puissent repartir & faire voile sans aucun empêchement; & nous défendons expressément, qu'aucuns na-

vires en pareils cas soient tenus par les employés des douanes dans nos ports à aucune visitation ou recherche ou paiement de droits, sous condition cependant qu'il ne pourra être rien déchargé de leur cargaison, ni aucunes de leurs marchandises mises en vente, & qu'au surplus ils se conforment & se soumettent en tout aux loix, ordonnances & usages établis : dans le cas cependant qu'ils voulussent mettre en vente quelques-unes de leurs marchandises, alors ils doivent se conformer, à cet égard, aux ordonnances & à ce qui est prescrit par le tarif des douanes.

XI. Nous défendons pareillement de retenir dans aucuns de nos ports aucun vaisseau de guerre ni navire marchand Russe, ni aucune personne des équipages desdits navires, ou d'en saisir & arrêter les marchandises ; cependant nous réservons le pouvoir à nos Cours de Justice de procéder conformément aux loix & aux formalités judiciaires d'usage contre les propriétaires des navires, (*tant à leur égard qu'à l'égard de leur cargaison*) qui auront fait quelques dettes personnelles dans le pays, aussi bien que contre les propriétaires, ou autres personnes que ce puisse être de l'équipage, qui auront commis quelque crime, ou quelque action punissable, dans lesquels cas ceux qui s'en seront rendus coupables seront traités suivant les ordonnances & les loix existantes dans le pays.

XII. Nous défendons à tous commandans dans les ports de nos pays héréditaires d'arrêter jamais, sous quelque prétexte que ce soit, par violence, soit pour le service de guerre, ou pour quelque affaire de transport que ce puisse être, aucun navire appartenant à un sujet Russe.

XIII. Tous nosdits commandans, en outre, & en général tous & un chacun de nos sujets, dans le cas que quelque navire, appartenant à un sujet de S. M. l'Impératrice de Russie, vint à échouer ou à faire naufrage sur les côtes de nos états, employeront toute l'attention & les soins nécessaires, pour qu'il soit prêté toute l'assistance, l'aide & le secours possibles, tant aux navires qui se trouveront dans ce cas, que pour sauver les personnes & les effets qui s'y trouveront. Bien entendu toutefois qu'ils auront à payer dans de semblables cas, tous les mêmes frais & dépens à quoi sont, dans tous ces mêmes cas, obligés nos propres sujets, par les loix & ordonnances.

XIV. Convaincus de plus en plus de l'avantage & du but salutaire des principes, que, durant la dernière guerre de mer, nous avons adoptés, unanimement avec S. M. l'Impératrice de Toutes-les-Russies, par rapport au système d'une neutralité armée, nous sommes constamment décidés non-seulement à porter l'attention la plus soigneuse à ce qu'elle soit (cette neutralité) scrupuleusement, universellement observée, mais nous voulons en outre l'observer & la faire observer envers tous les sujets de S. M. l'Impératrice de Russie. S'il arrivoit que par la suite nous nous trouvassions en guerre avec d'autres états, notre volonté est que pour cela le négoce & le commerce libre entre ces états & les sujets Russiens, ne soit aucunement interrompu. Bien plus dans tous ces cas nous voulons que les avantages spécifiés dans les quatre principaux points suivans, leur soient accordés. Savoir 1°. Chaque navire pourra librement naviguer de port en port, & faire voile pour les côtes des nations de guerre. 2°.

Tous les effets des sujets d'une Puissance en guerre, pourront & devront être libres sur des vaisseaux neutres; les choses de contrebandes seules exceptées. 3°. Pour déterminer ce qu'on doit entendre par une place maritime bloquée, aucune place ne pourra être réputée ni appelée bloquée, que, lorsque les vaisseaux de la Puissance qui la fera attaquer, se trouveront dans une telle proximité & dans une telle disposition & situation, que l'entrée dans ce port se trouve exposée à un danger évident. 4°. Jamais aucuns navires neutres ne pourront être retenus & arrêtés que pour des causes absolument justes, & fondées sur des faits publics. Le jugement à porter dans ce cas doit être rendu sans aucun délai; la procédure à cet égard toujours uniforme, prompte & conforme aux loix, & non-seulement le dédommagement convenable doit être adjugé à ceux qui, sans leur faute, en ont souffert quelque perte, mais en outre pleine & entière satisfaction être faite à la nation, dont le pavillon aura été insulté.

XV. Tous les vaisseaux appartenans à des sujets Russiens, qui naviguent sans escorte, dans le cas qu'ils soient rencontrés, soit sur les côtes, ou en pleine mer, par quelque'un de nos vaisseaux de guerre, ou par quelque navire d'un armateur, seront obligés de se soumettre à la visite, & dans ces cas aucuns papiers du navire ne pourront être jetés hors du bord. Par contre nous ordonnons que les susdits navires de guerre ou d'armateurs s'en tiennent toujours dans un aussi grand éloignement que celui où peuvent atteindre les canons du navire Russe marchand, & que même, pour obvier à tous désordres, jamais ils n'envoient plus de deux ou trois hommes dans leur canot, à bord du navire Russe, pour faire la visite &c

l'examen des passeports & lettres, par lesquels se doit justifier la propriété du vaisseau & de la cargaison. Dans le cas au contraire que ces navires marchands se trouvaient envoyés par un, ou plusieurs navires de guerre, la déclaration pure & simple de l'officier qui commandera le convoi, que les susdits navires ne sont chargés d'aucune chose de contrebande, sera considérée comme parfaitement suffisante; & alors il n'y aura plus lieu à aucune espece de visite.

XVI. Aussi-tôt que, de la déclaration verbale du Commandant du convoi, ou de la représentation des documens, il apparaitra évidemment que de pareils navires, rencontrés sur mer, ne sont chargés d'aucune contrebande, alors ils pourront continuer librement leur route, sans être plus long-tems retenus, & tous vaisseaux de guerre, ou navires d'armateur, qui, malgré cela, tenteroient d'occasionner à ces navires, de quelque manière que ce soit, quelques peines ou dommages, en répondront de corps & de biens, aussi bien que pour la satisfaction due pour l'injure faite au pavillon.

XVII. S'il arrivoit qu'un navire russe, lors de la visite, fût trouvé chargé de contrebande, nous défendons que pour cette raison on puisse enfoncer ou ouvrir par force aucunes caisses, caissons, coffres, ballots ou tonneaux, ou s'emparer de la moindre chose des marchandises; mais celui qui se sera emparé d'un tel navire, est averti de le conduire dans un port de mer, où immédiatement après l'instruction du procès par les Cours de Justices commises à cet égard, il sera rendu, conformément aux réglemens & aux loix prescrites à ce sujet, un jugement décisif, en vertu duquel les marchandises prohibées, ou reconnues pour contrebande, seront confisquées; mais au

reste toutes les autres marchandises & tous autres effets du navire devront être exactement rendus , sans que , dans aucun cas , le navire , ou autre chose de sa cargaison , puissent être retenus sous le prétexte de dépenses faites , ou d'amende à payer. Le Capitaine d'un navire trouvé dans ce cas , aussi-tôt après qu'il aura livré la marchandise reconnue pour contrebande , ne sera point tenu d'attendre , contre sa volonté , la fin du procès ; nous ordonnons & voulons au contraire qu'il puisse , aussi-tôt que bon lui semblera , remettre à la voile avec la partie restante de sa cargaison : dans le cas même qu'un navire marchand Rus sien fût pris par un de nos vaisseaux de guerre , ou un de nos armateurs , & que ce navire étant chargé de marchandises reconnues pour contrebande , voulût d'abord remettre ces mêmes marchandises , dès ce moment il aura son entière liberté , & pourra sans aucun empêchement continuer sa route. Le Capitaine qui aura fait la prise sera tenu de se contenter de cet abandon volontaire , sans pouvoir , en quelque manière que ce soit , arrêter , troubler , molester ni le navire ni l'équipage.

XVIII. Sous la dénomination de contrebande de mer , on ne doit compter que les objets suivans ; savoir , toutes sortes de canons , mortiers , armes à feu , pistolets , bombes , grenades , gros & petits boulets , fusils , pierres à feu , meches , poudre , salpêtre , soufre , cuirasses , hallebardes , ou piques , épées , ceinturons , gibernes , selles , brides : de toutes lesquelles choses on doit toutefois excepter la provision nécessaire pour la défense du navire & de l'équipage. Mais pour tous autres articles non compris dans la désignation de ceux ci-dessus spécifiés , ils ne doivent en aucune façon être considérés comme munition de guerre

ou de mer, ni être sujets à confiscation ; au contraire, on doit les laisser passer sans aucun empêchement.

XIX. Quoique maintenant on ait clairement déjà déterminé dans l'article précédent tous les objets de contrebande, & déclaré tous ceux qui n'y sont pas nommément désignés comme libres & devant être assurés contre toute saisie, ou arrêt, cependant nous nous trouvons dans la nécessité, à cause des difficultés qui se sont élevées dans la dernière guerre de mer, concernant les droits des peuples neutres, par rapport à la vente qu'on peut faire de navires aux Puissances en guerre, pour prévenir tous doutes qui pourroient naître à ce sujet, de conclure & arrêter ce qui suit :

Savoir que dans le cas que nous nous trouvions en guerre avec une Puissance étrangère, il n'en sera pas moins toujours permis aux sujets de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies de vendre à cette Puissance, ou de faire construire pour son compte, autant de navires que bon lui semblera, sans que nous puissions, non plus que nos vaisseaux de guerre, ou navires d'armateurs, y apporter aucun empêchement. Cependant il doit s'entendre de soi-même, que de semblables navires doivent être pourvus de tous les documens nécessaires, pour prouver & justifier que la propriété en appartient à des sujets Russes, soit qu'ils l'aient construit pour leur compte, ou qu'ils l'aient légitimement acquis.

XX. Notre volonté est, en outre, que tous les sujets d'une Puissance en guerre avec nous, qui sont entrés en service dans les Etats de la Russie, ou qui y seront naturalisés, ou qui y ont acheté le droit de bourgeoisie, quand même cela seroit arrivé pendant la guerre, soient considérés par nos Officiers de mer comme tous autres parti-

culiers nés Russiens, & qu'en conséquence ils soient traités de la même manière.

La suite d'l'Ordinaire prochain.

L'Empereur a ordonné d'armer à ses frais dans le port de Trieste deux cutters de 20 canons chacun. Leur destination est de croiser sur les côtes de la Dalmatie, & de protéger le commerce des sujets Autrichiens.

Le régiment de Léopold de Toscane-Dragons, de retour des Pays-Bas dans les environs de cette ville, a continué le 28 sa marche pour se rendre à son quartier de canonnement dans la Hongrie. On apprend de Linz que le regiment d'Infanterie de Tillyer y est arrivé des Pays-Bas le 19 & le 22 de ce mois.

On croit ici généralement que l'Ordonnance qui hausse la valeur des especes d'or dans les Etats héréditaires, sera suivie incessamment d'une seconde qui haussera aussi les especes d'argent, parce que, si on laissoit subsister l'ancienne proportion entre les especes d'or & d'argent, il seroit à craindre que celles-ci ne fussent exportées.

DE FRANCFORT, le 17 Février.

Par une Ordonnance du Magistrat de cette ville, les nouveaux Louis d'or de France sont mis hors de cours, & les écus de 6 livres de 1784, baissés au prix de 2 flor. 40 kreutzers.

Il semble que plus le Roi de Prusse ap-

proche de sa fin , plus l'intérêt qu'inspirent les moindres actions de ce Monarque se fortifie. Les Papiers publics Allemands sont remplis depuis quelque temps de détails à ce sujet ; détails qui ne sont pas tous fort authentiques ni bien nouveaux : mais les circonstances politiques de l'Empire les font lire avec une espèce d'enthousiasme. Une Feuille Allemande, entr'autres, présente de la manière suivante l'emploi des journées de *Frédéric II.*

Ce Monarque, qui a donné le ton à son siècle ; se leve pendant l'été à quatre heures & pendant l'hiver à cinq heures du matin. Toutes les lettres qu'on lui a écrit , tous les placets qu'on lui présente sont rangés la veille sur sa table par ordre , & c'est par leur lecture qu'il commence sa journée. Il ouvre toutes les lettres ; il lit tous les écrits attentivement , & ensuite il en fait trois paquets différens. Dans le premier sont ceux dont il veut lui-même faire la réponse ; il met dans le second tous ceux qui doivent être renvoyés au Ministre , aux Conseillers & aux Tribunaux ; le troisieme enfin contient tous ceux qui n'ayant ni rime ni raison, ne sont bons qu'à être jetés au feu ; & c'est le Monarque qui fait lui-même ce sacrifice. Le Secrétaire d'Etat vient un peu plus tard & travaille avec son maître aux expéditions les plus pressées. Ensuite celui-ci monte à cheval, visite ses légions , & rentre au Palais pour y recevoir les étrangers qui viennent lui faire leur cour. Vient l'heure de la table ; il y paraît toujours gai , & dit une infinité de choses dont la justesse & la vérité sont de tous les siècles. Après dîner , le même Secrétaire d'Etat revient pour

continuer & achever le travail du matin, ce qui dure ordinairement jusqu'à quatre ou cinq heures. Alors le Monarque se livre au repos; & ce repos consiste dans la lecture de quelques bons ouvrages anciens ou modernes, qu'il lit ou qu'il se fait lire par son lecteur. Un Monarque qui fait remplir ses journées de cette manière, peut bien exiger de tous ses Ministres, Généraux, Officiers civils & militaires, qu'ils ne soient point aussi prodigues du tems qu'ils ont coutume de l'être dans bien des pays.

Le jour de son Anniversaire, ce Prince a fait plusieurs cadeaux pécuniaires aux Princes de sa maison. Il a donné au Prince Henri 10,000 rixda'ers & une montre de la même valeur; à la Princesse Amélie 5000 rixdal. 2000 au Prince Royal, autant au Prince Ferdinand de Prusse, & 1000 rixd. au Duc Frédéric de Brunswick.

Outre le Général de Ziethen, le Roi de Prusse a perdu le Colonel de *Troscki* dont il avoit distingué les talens militaires. Il a même donné une preuve touchante de sa haute estime pour cet Officier, en écrivant à sa veuve la lettre suivante :

La mort a enlevé bien subitement le Colonel de *Troscki* votre mari. Je perds en lui un très-bon & brave Officier. C'étoit un cri général, & je savois bien apprécier ses talens peu ordinaires. L'Ordre du mérite destiné à votre brave époux & renvoyé de votre part, & la reconnoissance que vous me témoignez pour les bienfaits qu'il a reçus de moi, doivent être pour vous & vos enfans un témoignage éternel de l'estime justement due, que j'avois pour ses services. Je ne veux point

cependant en rester là, & vous pouvez être persuadée que la veuve aussi bien que les enfans d'un Officier si méritant, ne seront jamais oubliés. C'est pourquoi vous pouvez avec confiance & sans délai m'envoyer le détail circonstancié de la situation dans laquelle il vous a laissée, ainsi que le nombre & l'âge de vos enfans, afin que je voie par-là ce que peut & doit faire pour vous & pour eux votre affectionné Roi.

Potsdam le 21 Janvier 1786. FRÉDÉRIC.

Post-scriptum de la main du Roi. J'avois honoré beaucoup votre mari, comme le modele d'un parfait Officier; mais puisqu'à mon grand regret la mort vient de me le ravir, je veux du moins le remplacer auprès de ses enfans, & faire pour eux & leur mere ce que je me proposois de faire pour le pere. Envoyez-moi donc au plutôt la liste de tous vos biens; je vous promets de faire en sorte, que toute la famille soit contente.

FRÉDÉRIC.

Peu après l'envoi de cette Lettre, le Roi fit savoir à Madame Troscki qu'il lui accordoit une pension de 500 rixdalers, & une terre de 20 mille rixdalers pour ses enfans. S. M. P. s'est également chargée de marier l'aînée des filles du défunt, de procurer un Canoniat à la seconde, & de placer les fils à l'Ecole Militaire.

Un Journal politique offre le dénombrement suivant de la population actuelle de l'Allemagne, & le calcul de la surface de chaque Cercle.

	ames.	milles carrés de superf.
Le Cercle d'Autriche	4,150,318	2,163

(158)

— de Bourgogne,	1,000,000	. .	469
— de Baviere,	1,899,593	. .	1,020
— de Franconie,	1,000,000	. .	484
— de Souabe,	1,855,890	. .	729
— de Westphalie,	2,207,887	. .	1,160
— du Bas-Rhin,	1,182,057	. .	458
— du Haut-Rhin,	1,474,487	. .	502
— de la Basse-Saxe,	2,175,690	. .	1,280
— de la Haute-Saxe,	3,920,689	. .	2,160
La Bohême, . . .	2,265,867	. .	961
La Moravie, . . .	1,137,227	. .	396
La Silésie, . . .	1,828,000	. .	770
La Lusace, . . .	394,000	. .	180

Total, . . . 27,401,579 . . . 12,796

Etat détaillé de la population du Cercle de la Haute-Saxe.

	ames.
Poméranie Prussienne, . . .	487,970
— Suédoise, . . .	103,547
Brandebourg, . . .	1,097,232
Anhalt, . . .	100,000
Saxe Electorale, . . .	1,400,000
Gotha, . . .	85,138
Cobourg, . . .	65,000
Erfort, . . .	36,000
Schawartzbouurg, . . .	100,000
Hohenstein, . . .	30,800
Lobenstein & Ebersdorf, . . .	13,500
Les autres pays du Cercle, . . .	404,500

Total, . . . 3,920,689

On écrit de Vienne, que l'Empereur se propose d'ôter aux Abbés & Prieurs des Abbaies & Couvens l'administration du temporel, & de la confier à des Abbés commendataires.

Nous donnâmes l'année dernière l'état détaillé de l'armée du Landgrave de Hesse-Cassel : voici maintenant celui des troupes de l'Electeur d'Hanovre. On verra que ces deux Princes unis par le sang, par le voisinage, & par les alliances, pourroient former une armée combinée de 50 mille hommes des meilleurs soldats de l'Allemagne.

CAVALERIE, 17 Régimens;

S Ç A V O I R :

	hommes
Le Régiment des Gardes ,	386
— du Corps ,	380
— de Hammerstein ;	380
— de Bremer ,	380
— de Sprengel ,	380
Les Dragons de Ramdor ,	383
— de Busch ,	383
— de Frédéric ,	383
— d'Estorf ,	383
— de la Reine ,	382
— du Prince de Galles ,	382

Total 4,202

INFANTERIE, 17 Régimens;

S Ç A V O I R :

Le Régiment des Gardes ,	789
— de Stokhausen ,	764
— du Prince Frederic ,	796
— de Rheden ,	765
— de Borck ;	787
— de la Motte ,	787
— de Sydow ,	787
— de Busch ,	787
— du Prince Ernest ,	787
— de Saxe-Gotha ,	787

(160)

de Vieux Linfing ,	787
de Taube ,	787
de Linfing le jeune ;	787
d'Ahlefeld ,	787
de Reinhold , aux Indes orientales ,	1,035
de Wangenheim , aux Indes orientales ,	1,035
d'Artillerie ,	670
Ingénieurs & Mineurs ,	37

Total 13,762

Milice, réglée.

hommes

Le Bataillon d'Hanovre ,	550
de Celle ,	550
de Calenberg ,	550
de Lunebourg ,	550
de Grubenhagen ,	550
de Wenden ,	550
de Hameln ,	550
de Hoya ,	550
de Göttingue ,	550
de Diepholz ,	550

Total 5,500

Bataillons de Garnison composés d'Invalides.

Premier Bataillon de Hameln ,	600
Second Bataillon de Hameln ,	600
Bataillon de Ratzebourg ,	600
de Harbourg ,	600
Compagnies de Clausthal & de Neustade ,	60
Artillerie de Garnison ,	124

2,584

R E S U M É.

Cavalerie , 4,202

Infanterie ;	13,762
Milice ,	5,500
Bataillons de Garnison ;	2,584

Total général 21,846.

La description géographique du Cap de Bonne - Espérance, publiée à Glogau par M. Menzel, renferme diverses particularités sur cet établissement Hollandois, mal connues jusqu'ici des voyageurs.

Ricbeck acheta le terrain appartenant aux Hollandois, non pour 50,000 florins, comme on le dit, mais pour des couteaux, miroirs & verres de la valeur d'à-peu-près mille florins. Tout le pays appartenant à la Compagnie, se divise en trois grands districts & autant de petits. La partie de la côte Sud-Ouest, habitée par les Hollandois, comprend à-peu-près 100 milles d'Allemagne ; la côte Sud Est 150, & les bornes du pays au Nord sont à 250 heures de chemin du Cap.

Le haut Gouvernement consiste en un Gouverneur, quatre Chefs du commerce, quatre Marchands ; le Gouverneur n'a que 6000 florins, les Chefs du commerce 1200 & 420 réales de pension ; & les Marchands 720 florins & 238 réales ; mais l'Auteur se garde bien d'apprécier leurs revenus cauels. Enfin les dépenses de la Compagnie en appointemens font un total de 394,965 florins.

Les revenus du Gouvernement, qui sont également détaillés dans l'ouvrage, font un total de 467,637 florins. Les quarante *Leggers* de vin rouge, & les 80 *Leggers* de vin de Constance, que la Compagnie retire du Cap, donnent seuls un profit considérable.

Pour faciliter le commerce avec les vins

du Palatinat & de la Moselle, on a le projet de faire une grande route depuis Simmern, ville du Hundsruock, jusques dans les Pays Bas Autrichiens.

ITALIE

DE TURIN, le 28 Janvier.

L'Edit publié ici concernant une nouvelle fabrication de monnoies d'or & d'argent, renferme en substance les dispositions suivantes.

La valeur des monnoies d'or étrangères étant augmentée, il est ordonné de frapper une nouvelle pistole de même titre & valeur que celle qui avoit cours précédemment; au moyen de quelque diminution dans son poids, elle se trouvera dans un rapport plus exact avec les autres monnoies courantes. Quant à la diminution du prix de l'argent, elle est restreinte aux monnoies étrangères, afin que les espèces du pays continuent d'avoir la même valeur, sans aucune altération ni dans le titre, ni dans le poids. Les pistoles actuelles, ainsi que leurs diminutions & augmentations, cesseront d'avoir cours au premier Mars prochain, & l'échange s'en fera jusqu'au premier Juillet, sur le pied de 24 liv. 16 s. Ledit terme expiré, elles ne seront plus reçues que sur le pied de 24 liv. 14 s.; & dans le cas où elles se trouveroient ne pas avoir leur poids complet, il sera fait sur leur prix, tant avant qu'après ledit tems, une diminution proportionnelle. Toutes les monnoies étrangères comprises dans le nouveau tarif, auront cours dans les Etats du Roi de Sardaigne,

(163)

sur le pied désigné dans ce tarif. Celles qui seront frappées par la suite aux Hôtels des Monnoies de l'étranger, n'auront cours qu'après que la Chambre des Comptes aura fait connoître leur poids & leur valeur par la voie d'une Déclaration. Dans le nouveau tarif, la valeur du sequin de Milan & de Florence est portée à 9 liv. 18 s. 8 d. monnoie de Piémont; celle du sequin de Venise est fixée à 9 liv. 19 s. 3 d. Les ducats d'or d'Autriche & de Cologne auront cours sur le pied de 9 liv. 16 s. 7 d. & ceux de Kremnitz sur le pied de 9 liv. 17 s.

On écrit de Milan que le Gouvernement de la Lombardie va procéder à une réforme de la même nature.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 14 Février.

Jusqu'ici les séances du Parlement n'ont pas eu d'objet assez intéressant, pour piquer la curiosité des Etrangers; nous nous bornerons en conséquence à l'extrait sommaire des opérations de cette assemblée depuis le 6 au 9 de ce mois.

Le 6 Février la Chambre des Communes s'étant formée en comité de subside, prit les arrêtés suivans.

« Qu'il seroit accordé une somme de 150,000 livres, pour le remboursement d'une pareille somme avancée sur des billets de l'Echiquier, délivrés en vertu d'un acte de la dernière session, laquelle somme devoit être applicable au service de 1785.

Qu'il seroit également accordé une somme de 1,000,000 liv. st. pour acquitter des billers de l'Echiquier. Le rapport de ces deux arrêtés s'est fait le lendemain.

Lord Hood présenta une pétition des boutiquiers de Westminster, par laquelle ils demandent la révocation de la taxe sur les boutiques.

M. Fox appuya cette pétition, qu'il dit avoir été signée par plus de 4000 de ses commettans.

La Chambre ordonna que la pétition fût mise sur le bureau.

M. Thornton & M. l'Alderman Sawbridge présenterent chacun une pétition pareille; le premier, pour le bourg de Southwark, & le second pour la cité de Londres. M. Pitt étant alors absent, Lord Surrey s'adressa à M. Rose, Secrétaire de la Trésorerie, pour savoir si le Gouvernement étoit dans l'intension de laisser subsister les taxes sur les boutiques; mais M. Rose refusa de s'expliquer.

Le Chancelier de l'Echiquier étant arrivé dans la Chambre, M. Marsham, remit sur le tapis l'affaire de la milice. Il demanda à M. Pitt s'il étoit prêt à entamer cette discussion. La Chambre, dit-il, doit se rappeler qu'il existe un acte du Parlement qui ordonne expressément que la milice soit convoquée & exercée tous les ans. Il s'étoit cependant écoulé deux années sans qu'elle eût même été passée en revue. Il espéroit donc que la Chambre ne différeroit pas plus longtemps à prendre en considération un objet aussi important que l'étoit celui de la défense naturelle & constitutionnelle de ce pays. Il desiroit, par cette raison, avant de présenter son Bill, d'apprendre de M. Pitt s'il comptoit faire convoquer la milice cette année.

M. Pitt dit qu'il étoit surpris que M. Marsham

différât de présenter son Bill , & cela parce qu'un individu de la Chambre n'avoit pas eu le tems de mûrir ses idées sur cette affaire. Il sembleroit, ajouta-t-il, que l'honorable Membre ait voulu insinuer à la Chambre que je ne voyois pas la milice d'un bon œil ; mais loin d'avoir aucune aversion pour ce corps , j'ai le plus grand desir qu'il soit mis sur le pied le plus respectable ; mais je souhaite en même-tems qu'il en coûte le moins possible à la nation pour effectuer ce plan. Je conviens qu'il existe un acte du Parlement relatif à la convocation annuelle de la milice , mais cet acte n'a pas pourvu aux dépenses qu'entraîne un tel objet. Il finit par observer que s'il étoit possible de rendre la milice également utile , sans que cela augmentât les charges de l'Etat , il pensoit qu'on ne devoit pas hésiter à adopter un plan qui réuniroit autant d'avantages.

Le 7, M. Pitt annonça à la Chambre basse que , conformément au Discours du Roi , l'intention des Ministres étoit de manifester à la Nation l'état exact des finances , aussi-tôt que l'on auroit rassemblé tous les relevés nécessaires. Cet état doit être divisé en deux parties ; la première présentera la proportion entre les revenus & les dépenses ; la seconde , ce qu'il sera possible d'affecter à l'extinction de la dette publique. Lorsque cet exposé aura été mis sous les yeux de la Chambre , M. Pitt en proposera l'impression , & le choix d'un comité chargé de rendre compte à la Chambre de la balance des différentes caisses , à différentes époques.

Le 8 , le Secrétaire de la Guerre fit une motion pour que la Chambre se formât en grand comité , à l'effet d'examiner les subsides de l'armée. Mais le Capitaine Minchin s'y opposa , & refusa de voter des subsides pour l'année , avant que

l'on se fût occupé de la Milice. Les raisons d'économie alléguées par M. Pitt pour s'opposer à la réunion annuelle de la Milice, parurent ridicules à M. Minchin. Selon lui, *la véritable économie consiste à employer l'argent de l'Etat de manière à procurer à la société le plus grand avantage possible, & non à épargner quelques millions de livres sterling.*

« Depuis que la France a réuni aux forces de la Maison de Bourbon celles de la Hollande, il ne faut plus considérer notre Marine, dit M. Minchin, comme le plus fort rempart à opposer à nos ennemis. On doit donc songer sérieusement à des moyens de défense sur terre, & il n'en est pas de plus sûr que notre Milice ».

M. Minchin parut disposé à retirer sa motion, si M. Pitt s'expliquoit plus clairement qu'il ne l'avoit fait dans une des séances précédentes.

M. Pitt n'ayant rien répondu, M. Sheridan prit la parole, & observa qu'il étoit contraire aux réglemens de proposer les subsides de l'armée avant ceux de la Marine, & il ajouta qu'il étoit d'autant plus intéressant de se conformer dans ce moment à cet usage, que les Ministres, selon le bruit général, devoient proposer d'augmenter considérablement cette année les subsides. M. Pitt garda encore le silence. Alors Lord North, sans entrer dans la discussion de l'affaire de la Milice, releva la faute commise, en proposant les subsides de l'armée avant ceux de la Marine.

Enfin M. Pitt se leva; il exprima sa surprise des argumens employés par les membres du parti de l'opposition. Il se référa à tout ce qu'il avoit dit dans une des dernières sessions, sur la motion de M. Masham, & il répéta qu'il ne feroit connaître son opinion sur les nouveaux arrangemens proposés pour la Milice, que lorsqu'il auroit pu

profiter des lumières qui naîtroient de la discussion de cette affaire.

Les débats se dirigèrent ensuite sur la prétendue faute des Ministres , relativement à la forme sur le peu de tems qu'ils avoient laissé pour régler les comptes. M. Fox insista sur ce dernier point & dit , qu'il seroit du plus grand danger de laisser subsister un exemple si contraire aux réglemens ; mais M. Pitt ayant fait lire au Greffier le journal de l'année 1784 , où l'on vit que le Lord North avoit fait passer à cette époque les subides de l'armée avant ceux de la Marine , quatre jours après que les comptes en avoient été déposés sur le bureau , il mit fin à tous ces discours , & apprit aux membres de la minorité à ne pas être si hardis dans leurs assertions. L'opposition de M. Minchin n'eut aucun effet , & la Chambre s'étant formée en grand comité , arrêta que l'on accorderoit
17638 hommes.

647,006 livres st. pour l'entretien des garnisons.

6,358 liv. st. pour la différence de la paie angloise à la paie irlandaise pour six Régimens.

24,178 liv. st. pour la demi-paie des Officiers invalides.

8,230 liv. st. pour la paie des troupes qui sont dans l'Inde.

7,320 l. st. pour les appointemens du Trésorier général de la guerre , du Secrétaire de la Guerre , & des droits de l'Echiquier.

11,409 liv. st. pour les pensions des veuves d'Officiers.

Il est sérieusement question d'agrandir le port de Douvres & de le fortifier.

La construction des bâtimens de commerce a considérablement augmenté , &

l'on compte actuellement dans les chantiers de la Tamise 40 gros navires qui seront lancés dans le courant de l'année.

Les 100 criminels , condamnés à être transportés aux colonies , & à 50 desquels le Roi avoit fait grace de la vie , viennent d'être tirés de la prison de Newgate , mis sur 3 chariots , & conduits à Portsmouth , où ils y seront embarqués. Le *Salisbury* , de 50 canons , & la frégate la *Winchelsea* , de 32 can. , sont en équipement dans le même port , pour retourner au mois d'Avril à la station de Terre-Neuve. L'Amiral *Campbell* en a résigné le commandement , qui sera donné , à ce qu'on croit , au Commodore *Elliot*.

Il est question de créer pour M. Jenkinson une nouvelle place de Secrétaire d'Etat , dont le département comprendra toutes les affaires relatives au commerce.

Un entretien particulier de Lord North avec M. Pitt avoit fort intrigué les différens partis ; mais cette conférence n'a eu pour objet que la Compagnie de Turquie , dont Lord North est Gouverneur. Il s'est rendu avec quelques-uns des Directeurs chez le Ministre avec lequel ils avoient des points à régler ; & cette entrevue n'a duré que 15 minutes , & non 2 heures , comme on l'avoit annoncé.

Suivant une lettre de New-York , en date du 15 Novembre , les Négocians Américains ont résolu de suivre avec la plus grande activité le commerce

commerce de l'Inde , dont ils se promettent des avantages considérables ! On équipe actuellement , tant dans ce port qu'à Philadelphie , 6 vaisseaux destinés pour l'Asie. Un de ces bâtimens doit se rendre à Batavia , le principal établissement des Hollandois dans l'Inde. Cette flotte partira dans le courant de Décembre prochain , ou au plus tard en Janvier.

On lit dans plusieurs de nos papiers une lettre d'Edimbourg , du 31 Janvier dernier , dont voici l'extrait.

Le bâtiment *la Marie* , Capitaine Cruden , est arrivé aujourd'hui à Leith , venant de Philadelphie , avec soixante-douze passagers à bord ; ils sont tous des fermiers irlandois qui avoient émigré en Amérique avec leurs familles ; depuis la paix ayant trouvé dans les Etats-Unis peu d'encouragemens , ils ont pris le parti de revenir dans leur patrie.

Ils s'accordent à dire que si le territoire des Etats-Unis peut convenir à certains émigrans , jamais il ne pourra satisfaire les émigrans agriculteurs , attendu le haut prix des salaires d'ouvriers , & la stérilité du sol. Lorsque *la Marie* a mis à la voile de Philadelphie , deux autres bâtimens destinés pour Greenock prenoient aussi des passagers , & étoient presque remplis.

On apprend de la Caroline du Sud que les Colons Anglois restés dans la Floride Occidentale depuis la conquête par les Espagnols , l'ont entièrement évacuée , & que le dernier convoi de ces émigrans s'est embarqué , il y a trois mois , à Pensacola pour se rendre aux îles Bahama.

M. Nicolas Fontana de Crémone, Pro-
N^o. 8 , 25 Février 1786. h

tesseur de Physique, maintenant à Calcutta, fut témoin, le 21 Novembre 1784, du sacrifice d'une femme jeune & belle, épouse d'un Bramine, qui se brûla sur le bucher de son mari. La cérémonie commença au coucher du soleil. Pendant que l'on préparoit le bucher, les femmes encouragèrent la veuve & lui donnèrent beaucoup d'opium. Ensuite elles la déshabillèrent & la plongèrent dans la rivière, afin de la purifier, pour qu'elle pût jouir de l'état auquel elle étoit destinée, c'est-à-dire, vivre heureuse avec son époux, pendant 3,500 années. Lorsqu'elle fut retirée de l'eau, on la revêtit des habits préparés pour cette cruelle cérémonie. Elle marcha avec courage vers le bucher, se plaça aux pieds de son mari, distribua ses habits à ceux qui l'entouroient, & embrassa le cadavre. Sur le champ, on mit le feu au bucher. Lorsque les flammes atteignirent la victime, elle jeta quelques cris, mais étouffés par les chants des spectateurs : plus les cris devenoient perçans, plus les voix du peuple s'élevoient. Lorsque les deux corps furent réduits en cendre, chacun se retira chez soi.

Une riche héritière du Comté de Kent, accompagnée d'une confidente, s'enfuit, il y a quelques jours, à minuit, de la maison paternelle, avec un Officier des troupes de la Marine. Les jeunes amans se marièrent aussi-tôt. Le lendemain, ils furent très-surpris d'entendre une voiture s'arrêter à la porte, & de voir entrer le

pere de la jeune personne, qui leur parla dans ces termes : « Mes enfans, je ne viens point pour » vous faire des reproches ; ce n'est point par des » motifs d'intérêt que je me suis opposé à votre » union. Le bonheur de ma fille étoit tout ce » que j'avois en vue ; & quoique j'étois persuadé » que c'étoit y contribuer que de vous refuser » mon consentement, je suis maintenant con- » vaincu que je ne saurois lui causer plus de cha- » grin qu'en conservant un ressentiment mal » fondé ; revenez donc avec moi ; ma fortune » sera la vôtre , & j'espère que mon gendre me » prouvera par sa conduite future qu'il avoit plus » d'amour pour ma fille que pour mes biens ». Les appariemens qu'on avoit arrêtés furent aussitôt payés, & le jeune couple revint dans la maison paternelle avec encore plus de satisfaction qu'il n'en étoit parti.

On vient de renouveler l'inscription des bains de Bath, dont on a dernièrement reconstruit la pompe. L'inscription porte :

« Toi, qui t'abreuves de cette eau salutaire, » arrête, qui que tu sois, si ton cœur est échauffé » des rayons de la divine humanité. Pense au » Pauvre, à qui l'éloignement refuse ce bien- » fait ; songe que peut être il est étendu dans » une misérable cabane, sans secours, mourant » de froid & de besoin. Amene ici le malheu- » reux, de quelque pays qu'il soit ; adoucis ses » maux, & laisse couler tes bienfaits, comme » cette source laisse couler pour toi ses eaux » abondantes & salubres. Puisse ensuite le » cours de ta vie être exempt de maladies, » de besoins & de chagrins ; & puisse Dieu, » te rendre mille fois ce que tu auras fait pour » l'Indigent » !

On raconte l'anecdote suivante du célèbre Docteur *Burnet*, Evêque de *Salisbury*, dont la distraction habituelle auroit pu être regardée comme de l'étourderie.

Vers 1680, on arrêta à Paris plusieurs femmes de distinction accusées d'empoisonnemens, entr'autres la Comtesse de *Soissons*, niece du Cardinal *Mazarin*, & mere du Prince *Eugène*. Sur la fin du regne de la Reine *Anne*, lorsque ce Prince vint en Angleterre, l'Evêque *Burnet* ne put résister à sa curiosité, & demanda au Duc de *Marlborough* la satisfaction de voir un héros dont la renommée étoit répandue dans toute l'Europe. Le Duc se rendit à sa priere, à condition qu'il seroit attentif à ne rien dire de déplacé, & le retint à dîner chez lui, avec le Prince & quelques autres personnes. L'Evêque bien résolu d'être discret, garda le plus parfait silence pendant tout le dîner. Peut-être même l'auroit-il gardé totalement, si le Prince, voyant à table un Ecclésiastique respectable, n'avoit demandé qui il étoit. Ayant appris que c'étoit l'Evêque *Burnet*, dont il avoit si souvent entendu parlé, il lia conversation avec lui, & lui demanda depuis quand il avoit quitté Paris. *Burnet*, troublé par cette question inattendue, & plus encore par le desir d'y répondre avec précision, répondit sur le champ qu'il ne se rappelloit pas bien l'année; mais que c'étoit dans le tems que la Comtesse de *Soissons* avoit été arrêtée. A peine eut-il achevé, que ses yeux rencontrèrent ceux du Duc. A l'instant il s'aperçut de sa bétise, & perdit à la fois le peu de prudence qui lui restoit encore. Pour achever la scène, il se répandit en excuses vis-à-vis du Prince, & voyant toute la compagnie dans l'embarras, il se retira rempli de confusion.

ETATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

DE NEW-YORCK, le 24 Décembre.

Le Congrès a reçu les nouvelles les plus satisfaisantes de la Virginie, & de l'activité du Ministre des Etats-Unis à la Cour de Londres. On espère qu'il parviendra incessamment à conclure un Traité de commerce. Jusqu'à présent, le trafic direct des Etats-Unis avec la Grande Bretagne, n'a pas languï, & les réglemens du Conseil de S. M. Britannique n'ont servi qu'à l'encourager. En vertu de ces réglemens, les productions des Etats-Unis, transportées dans la Grande-Bretagne, sont exemptes des droits étrangers, payés par les autres Puissances. La seule condition, mise à cette faveur, est que les bâtimens, chargés de ces articles, doivent être de construction américaine, appartenir à des Américains, & avoir les trois quarts de leurs équipages de Matelots Américains. Les bâtimens non construits en Amérique, quoiqu'appartenans à des Américains, paient le droit étranger. La Grande-Bretagne a donc forcé les Etats-Unis à être eux mêmes les voituriers de leurs productions, & les a, par conséquent, elle-même invité à augmenter leur marine, en leur donnant la certitude de l'employer utilement, & tous les avantages d'un commerce exclusif.

On craint beaucoup que la Province de *Massachussett* ne laisse *amortir cet esprit vraiment républicain*, qui long-temps dirigea ses Conseils. Elle a déjà eu la lâcheté de souffrir les entraves mises à la liberté de la presse dans cette Province, & sa Chambre d'Assemblée vient de rendre un Acte, pour permettre aux Réfugiés, c'est-à-dire, aux plus cruels ennemis des habitans, de revenir partager avec eux les droits & les avantages de citoyens des Etats-Unis. Cependant, comme cet Acte a excité un mécontentement général, on espere que le Sénat ne donnera pas sa sanction à une loi *aussi peu réfléchie*, qu'elle est désagréable aux *vrais patriotes*. [Suivant des nouvelles subséquentes, le Sénat ou la Chambre-Haute de l'Assemblée générale a en effet rejeté cet Acte de révocation.]

Jusqu'ici, les Etats de *Massachussett* & du *New-Hampshire*, sont les seuls qui aient passé des loix de navigation qui excluent totalement les bâtimens Anglois.

Extrait d'une Lettre de Philadelphie, du 28 Octobre 1785.

Les Etats-Unis ont passé dernièrement un Acte, par lequel les Manufactures en fer grossier & toutes sortes de marchandises en cuir, telles que les selles, fouliers, &c. seront taxées depuis sept & demi jusqu'à douze pour cent, à compter du premier Janvier 1786. Les marchandises Angloises de toute espece abondent & se vendent à très-bas prix. La Grande-Bretagne a fait passer

aux Etats-Unis plus de marchandises qu'ils n'en peuvent payer. Toutes les Provinces sont dans la même position , & les seules marchandises consommées dans les Etats sont Angloises. Il paroît que les François & les Hollandois ont abandonné tout commerce avec les Américains. Le prix des vivres est si bas , & celui de la main-d'œuvre si haut , que de long-temps les Manufactures de ce Pays ne pourront entrer en concurrence avec celles d'Europe. On avoit proposé aux Directeurs de la Banque de l'Amérique septentrionale établie en cette ville , d'augmenter leurs capitaux par la voie des souscriptions , mais ils ont refusé ; en conséquence , on va fonder une autre Banque , qui sera appelée la Banque de Philadelphie , & dont le capital sera de 333.000 pistres.

Le différend qui s'étoit élevé entre les Professeurs & le Principal du Collège de Carlisle a éclaté ouvertement , & le Principal , qui est le Docteur Nisbet , Ecoissois , a résigné son Office , dans le dessein de s'embarquer pour Greenock à la première occasion.

C'est une chose inouïe , dit une autre Lettre d'Alexandrie en Virginie , que la rapidité avec laquelle cette ville s'est étendue & peuplée. Un terrain où l'on ne voyoit il y a trente ans que deux chétives cabanes , habitées par de misérables pêcheurs , est aujourd'hui couverte d'une infinité de maisons , aussi commodés qu'élégantes , & deviendra probablement une Cité superbe , & la première de cette partie de l'Amérique. C'est un avantage dont elle sera redevable à sa position , qui lui donne nécessairement le grand Commerce de tous les Etablissmens formés sur les derrières de cette Colonie. Alexandrie est située sur la rivière de Potomack , navigable à

plus de 100 milles dans l'intérieur des terres. Elle est bâtie sur le plan de Philadelphie, les rues y sont aussi larges, & les maisons aussi agréables à tous égards.

On sçait, à n'en pas douter, que les Indiens établis sur la rive occidentale de l'Ohio, sont très-déterminés à soutenir avec vigueur leurs droits sur les territoires réclamés par les Etats Unis, à moins que ceux ci n'en traitent avec eux par un traité régulier. Les différentes Nations qui occupent ou avoisinent cette vaste contrée, ont tenu depuis peu à ce sujet un grand conseil, où tous les Chefs de ces Sauvages ont résolu de mettre en oubli leurs anciennes animosités, pour réunir leurs forces contre cette prise de possession qu'ils traitent d'injustice & d'usurpation. L'Angleterre, selon eux, n'étoit pas autorisée à céder des pays qui ne lui appartenoient pas, & ils sont très-étonnés que les Etats d'Amérique aient jamais pu concevoir l'idée de se prévaloir du dernier Traité de Paix, comme d'un titre qui assure leurs droits sur des pays qui ne sont ni à eux ni aux Anglois, mais aux Indiens, leurs anciens & uniques possesseurs. En conséquence, ils n'ont pas permis à l'Ingénieur en chef, envoyé par le Congrès, d'exécuter ses ordres; & cet Officier a été forcé de revenir sans avoir rempli son objet.

F R A N C E.

DE VERSAILLES, le 15 Février.

Le Roi a nommé à l'Abbaye régulière d'Hafnon, Ordre de Saint-Benoît, diocèse

d'Arras, Dom Pinquet, Religieux-profès de la même Abbaye ; & à celle de S. Amand, même Ordre, diocèse de Rouen, la Dame de la Guiche, Abbessé de Beaumont-les-Tours.

Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé, le 29 du mois dernier, le contrat de mariage du Comte de la Pallu, avec Demoiselle de Miroménil.

Le sieur Longuet, Négociant & Propriétaire de la Manufacture de chapellerie du sieur Oubail, de Caen, a eu l'honneur de présenter au Roi deux habits d'étoffe feutrée, dont un uni, & l'autre à bordures imitant celles de martre.

DE PARIS, le 22 Février.

Le samedi 11 de ce mois, l'Oraison funèbre de feu M. le Duc d'Orléans fut prononcée dans l'Eglise de Belle-Chasse par M. l'Abbé de Vauxcelles. Le 14, on a célébré à Notre-Dame pour le repos de l'ame du même Prince un Service solennel, auquel ont assisté le Duc d'Orléans, le Duc de Bourbon, le Duc d'Enghien. L'Abbé Mau-ry a prononcé l'Oraison funèbre.

L'Académie Française a tenu le 13 de ce mois, une séance publique, pour la réception du Comte de Guibert, à la place vacante par la mort du sieur Thomas. Le sieur

de Saint Lambert a répondu au Discours du Récipiendaire, & le sieur Ducis a terminé la séance par la lecture d'une Epître en vers sur l'Amitié. Le sieur Marmontel, Secrétaire perpétuel, a annoncé que le prix fondé pour l'éloge du sieur d'Alembert ; est remis à l'année prochaine. (*Extrait de la Gazette de France,*)

M. Bourget, Chirurgien de Mauzé, nous mande un événement trop extraordinaire pour être raconté, sans l'autoriser du nom même de l'Historien. Le 14 Octobre 1785 une Paysanne enceinte, de la Paroisse d'Amilly en Aunis, fut blessée par un bœuf, dont la corne ouvrit transversalement le bas-ventre de cette malheureuse femme, à trois doigts au dessous du nombril, & d'une hanche à l'autre. Revenue d'un évanouissement occasionné par la douleur & par l'hémorragie, elle eut la force de se rendre chez elle, chancelante, pâle & ensanglantée. M. Bourget fut appelé ; depuis 34 ans qu'il exerce la Chirurgie, il ne s'étoit pas présenté à lui une plaie aussi effrayante. Cependant elle a été parfaitement guérie, au point que la Paysanne a accouché d'un enfant vivant le 8 Janvier dernier. L'animal avoit pénétré & déchiré les muscles du bas-ventre, sans offenser l'embryon. Dix jours après son accouchement, cette Paysanne a fait une lieue à cheval, pour apporter sa petite fille à M. Bourget.

Parmi les droits anciens, il y en a d'one-

reux, & encore plus de singuliers, de ridicules, d'indécens même. En voici un qui n'est que pueril. Le Village de Fourgerolle, qui avoisine cette Abbaye, doit lui fournir tous les ans, à la Pentecôte, des Neiges, & à défaut de Neiges deux Bœufs. On sent bien qu'on préfère toujours les premières. La température trop douce de l'hyver de 1783, n'ayant pas permis aux habitans de ce hameau de prendre les précautions nécessaires pour payer la redevance en Neige; & le prix des deux Bœufs, qui devoit la remplacer, étant une charge trop forte pour la pauvre Communauté, ils ont tenu une assemblée pour aviser aux moyens d'y remédier, & ils se sont tirés d'affaire par une de ces tournures spirituelles & gaies qui réussissent toujours une fois, & jamais deux. Ils ont présenté au Chapitre un plat d'œufs à la neige, avec les vers suivans, adressés à l'Abbesse, comme le représentant :

D A I G N E Z , Madame , accepter notre hommage

Ce simple mets par les gourmets vanté :

D'un tribut dû, c'est la trop faible image ;

Mais la figure , aux yeux trompés du sage ,

Vaut souvent mieux que la réalité.

L'Abbesse a trouvé la défaite ingénieuse & a agréé la redevance, avec la réserve cependant que ce serait sans tirer à conséquence.

(*Affiches de Toulouse.*)

Le navire la *Marie* de *S. Jean-de-Luz*, venant de la pêche de la morue, fut jeté sur la côte le 9 Décembre; 21 matelots qui formoient l'équipage, échappèrent au naufrage. Le nommé *Jean Harriet*, matelot de *Saint-Jean-de-Luz*, accouru avec beaucoup d'autres au secours de l'équipage, a été la vic-

time, de son zele & englouti sous les flots. Le Roi a accordé une gratification de 150 liv. à la mere de cet infortuné.

On a inhumé dernièrement, à Saint-Vigor-lès-Moutiers, près de Villedieu, une fille qui, pendant quarante cinq ans de vie, a toujours porté les habits d'homme, & dont on n'a reconnu le sexe qu'après sa mort. Orpheline de bonne heure, se trouvant dans un abandon absolu, elle imagina qu'en passant pour garçon, elle seroit moins exposée & gagneroit plus facilement sa vie; elle servit d'abord chez divers Fermiers en qualité de Berger; devenue plus forte, elle alla à Paris, & travailla aux pavés des rues avec tant de zele & d'intelligence, qu'elle fut bientôt mise à la tête de l'atelier. Tous les ans elle revenoit passer l'hiver à Saint-Vigor-lès-Moutiers; où elle s'occupoit des travaux de la campagne, & retournoit au beau temps chercher de l'ouvrage à Paris. Pour mieux cacher son sexe, elle a fait souvent des propositions de mariage à diverses filles : son secret n'a jamais transpiré; & peut-être, si l'on considère l'âge auquel elle est morte, auroit-elle reculé sa fin, si elle avoit eu un Médecin auquel elle en eût fait confidence. Elle a laissé pour 1400 liv. de billets.

Les Affiches du Maine du 16 Janvier contiennent une notice, dont on nous a priés de publier l'extrait suivant.

Une Déclaration du 23 Septembre 1784, a exempté du droit de Francs Fiefs, dans l'étendue de la Coutume du Grand-Perche, les Tenures hommages, connues sous la dénomination de *Fiefs burfaux*. Cette Loi juste & bienfaisante, en déchargeant d'un tribut onéreux,

les deux tiers & plus , des Biens fonds de cette Province, en augmente, au moins d'un quart la valeur intrinsèque. Elle est particulièrement due aux soins de MM. le Chevalier DE FONTENAY, Député de la Ville de Bellême, & BERTHEREAU, Lieutenant-Général du Grand-Perche, au Bailliage de Mortagne, Député de cette Ville.

Les Officiers Municipaux de Bellême décernèrent au premier une Couronne civique : elle fut placée au-dessus de la principale porte de son Hôtel, avec cette Inscription, dont le cri public donna l'idée : *hic verus Miles & verus Civis*. Ils ont fait de plus frapper une Médaille représentant d'un côté l'effigie du Roi; de l'autre, les Armes de la Ville, avec cette Inscription : *Perticus à F. Feudi tributo, ope D. D. P. DE FONTENAY, & ANT. F. BERTHEREAU exoneratus. Bellimensis, anno 1784.*

Pareils honneurs ont été rendus au Magistrat député de Mortagne : tous ses Concitoyens s'empressèrent de rendre hommage aux rares talents & aux belles qualités que lui assurent leur estime & leur confiance : Ils firent placer au-dessus du portail de son Hôtel, cette Inscription : *hic Urbis & Provinciae Pater*. L'Hôtel-de-Ville l'a de plus prié d'accepter un service complet d'argenterie.

Le Monument qu'on voit dans l'Auditoire de la Ville de Mortagne, représente une Pyramide en bas relief, de laquelle Clio, Muse de l'histoire, ornée de ses attributs, ajoute dans l'histoire du Grand-Perche, qu'elle tient ouverte la Déclaration du 23 Septembre 1784, concernant les Fiefs burfaux.

L'inauguration de ce magnifique Monument, n'a pu se faire que le 8 Novembre dernier. Ce

jour-là , M. le Lieutenant-Général fut de nouveau complimenté ; la Bourgeoisie prit les armes , la Ville fut illuminée , & les Officiers Municipaux firent distribuer aux pauvres trois mille livres de pain.

M. C. Curé d'Aulnou-le-Faucon , diocèse de Séez , nous a adressé la Lettre suivante sur un objet qui nous paroît devoir être pris en considération.

J'ai lu avec le plus grand plaisir dans votre Mercure du 31 Décembre dernier , n°. 53 , la réflexion patriotique de M. le Curé de Tournam en Brie , elle est digne d'un bon citoyen & d'un Pasteur zélé. Il seroit bien à désirer que le Gouvernement adoptât un moyen de prévenir les erreurs qui se glissent tous les jours dans les registres des Paroisses , & qui mît les sujets de Sa Majesté à portée de faire leurs généalogies , qui sont souvent impossibles.

L'idée de M. le Curé de Tournam , excellente en elle-même , ne paroît pas assez développée. Je lui demande la permission d'observer que la Loi qu'il desire , par laquelle il seroit enjoint aux Curés du Royaume de faire mention dans les actes de mariages *du lieu de la naissance des Epoux , de la date de cette naissance , du Diocèse , du lieu où leurs Pere & Meres ont contracté mariage , enfin devant quel Notaire ils ont arrêté leurs conventions matrimoniales* , seroit une Loi insuffisante , s'il n'étoit préalablement enjoint aux parties contractantes de leur déclarer avec certitude tous ces renseignements. La déclaration de 1736 enjoint bien aux Curés d'inscrire exactement les noms de baptême , de famille & les qualités des Peres & Meres ; mais comme la Loi n'oblige pas le Pere ou la famille de por-

ter aux Curés les véritables noms , il résulte qu'ils ne peuvent exprimer que ceux qu'on leur déclare , & M. le Curé de Tournam a pu remarquer , en compulsant ses registres , que très-souvent on ne lui déclare pas les véritables noms , encore moins la manière d'écrire le nom de famille. Cela vient de ce que les Peres absents , ou malades , ou retenus par un mauvais préjugé , n'assistent presque jamais au baptême de leurs enfants. Ils se contentent de les envoyer à l'église par une Sage-Femme , un Parrein & une Marreine , quelquefois enfants ou étrangers à la famille , qui ignorent les véritables noms des Pere & Mere , leur ordre , s'ils en ont plusieurs , & l'orthographe du nom de famille.

Il est aisé de voir d'après cela , que si le Gouvernement faisoit une Loi , elle devoit avoir pour objet principal de forcer les sujets de Sa Majesté de donner aux Curés des certitudes sur leurs véritables noms , toutes les fois qu'ils feroient rédiger à l'Eglise des actes de baptêmes , mariages ou sépultures. Et je suis persuadé que le zèle des Curés du Royaume les porteroit à faire sur cet objet toute l'attention qu'il mérite.

Voici celui que j'ai imaginé il y a six ou sept ans , & dont je fais usage dans ma paroisse , après l'avoir communiqué à mes supérieurs ecclésiastiques , & à M. le Procureur-Général du Parlement de ma Province. Je le sou mets bien volontiers au jugement du Public , & je désire bien sincèrement qu'il en fasse trouver un meilleur.

Jé voudrois que par une Déclaration du Roi , envoyée à tous les Curés , avec injonction de la lire au Prône de tems - en - tems , pour en donner au peuple une plus ample connoissance ,

il fût ordonné à tout citoyen de se munir d'une copie en forme de son acte de baptême, & de le présenter au Curé, toutes les fois qu'il seroit question de rédiger un acte à l'Eglise.

A ce moyen, celui qui se marieroit, présenteroit à son Curé ses véritables noms; ils seroient par conséquent inscrits sans erreur.

Au baptême des enfans, le Pere porteroit ou seroit porter au Curé son extrait de baptême, avec celui de sa femme; leurs noms de baptême & de famille ne seroient point encore changés.

A leur mort, leurs enfans ou héritiers porteroient pareillement au Curé l'extrait de baptême du défunt, & l'acte de sépulture y seroit conforme.

D'où résulteroit une uniformité entre les noms de baptême & de famille, les actes se rapporteroient les uns aux autres, ce qui assureroit aux citoyens la jouissance paisible de leur état.

On pourroit tirer de ce moyen un autre avantage considérable.

De tous les hommes, il n'y en a peut-être pas la moitié qui soient baptisés, mariés & inhumés dans le même lieu, ce qui met quantité de citoyens dans la nécessité de parcourir quelquefois toute une Province, en cherchant au hazard les actes dont ils ont besoin. Recherche pénibles, coûteuses & finalement inutiles, lorsqu'il se trouve des erreurs dans les registres par rapport aux noms. On pourroit remédier à cet inconvénient, si les actes de baptême étoient exactement représentés, lorsqu'il s'agit de rédiger un acte à l'Eglise. Voici comment. Représentons l'exemple ci dessus.

Vous sentez à merveille, Monsieur, l'utilité

de ce projet pour les générations futures. Car :
 1°. toutes ces notes ajoutées aux extraits de baptêmes, serviroient de renseignements que les citoyens garderoient chez eux, & leur indiqueroient en un instant tous les endroits où ils trouveroient les actes dont ils auroient besoin ; 2°. dans le cas où ils égareroient ces notes, il suffiroit d'avoir l'acte d'inhumation d'une personne, pour connoître le jour & le lieu de son mariage, ainsi que le jour & le lieu de sa naissance ; & celui de sa naissance indiqueroit le jour & le lieu du mariage de ses Pere & Mere. Et ainsi de suite.

Il ne seroit donc question pour exécuter ce projet, que de mettre à la main de chaque citoyen, son extrait de baptême, en lui ordonnant par une Loi particulière, de le présenter aux Curés du Royaume toutes les fois qu'il seroit question de faire un acte à l'Eglise.

Pour que tous les sujets de Sa Majesté fussent porteurs de leurs extraits de baptême, il faudroit ordonner au Pere de l'enfant à baptiser, de porter au Curé, avec leur extrait de baptême & celui de leur femme, *une feuille de papier de formule en blanc*, & ordonner par la même Loi aux Curés, de délivrer *gratis* l'extrait de baptême de l'enfant, pour le remettre sur-le-champ, avec les extraits du Pere & de la Mere, au Pere s'il est présent, ou au Parreïn, ou Sage-Femme, pour rendre le tout à la famille.

L'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille vient de publier un programme dont voici l'extrait.

M. l'Abbé Raynal ayant offert à l'Académie une somme de 1200 livres, pour le Mémoire

qu'elle jugera avoir le mieux traité du Commerce de Marseille , l'Académie a accepté , avec reconnaissance , l'offre de M. l'Abbé Raynal , & elle propose pour sujet du prix :

» Quelles sont les causes de l'accroissement du Commerce de Marseille ? »

» Quels sont les moyens d'assurer & maintenir la prospérité de ce Commerce ? »

Le prix sera adjugé à la Séance du jour de la St. Louis 1788.

Tous les Mémoires doivent être envoyés avant le premier Avril de la même année : le terme est de rigueur.

L'Académie , dans ses dernières Séances publiques , a annoncé les Programmes suivans.

Pour la partie des Belles-Lettres.

Éloquence 1786. « L'Éloge de Cook , célèbre Navigateur Anglois ». Prix triple , & 300 liv. que Madame la Princesse de Linange a fait remettre à l'Académie.

Poésie 1786. « L'Électricité , Ode ou Poème.

Pour la partie des Sciences.

1786. « Quelles sont les espèces de Vers Marins qui attaquent les Navires dans les divers Ports de la Provence ? Et quelle seroit la méthode de les en préserver ? »

1786. « L'Éducation des Abeilles , adaptée au climat de Provence , & la cause de leur dépopulation ? »

1787. « L'Histoire Naturelle du Caprier , l'utilité de la culture de cet arbruste en Provence , la meilleure méthode pour en rendre les récoltes plus abondantes ; & quelles sont les préparations les plus convenables pour en conserver & rendre propres au transport , soit les Boutons ou Capres , soit les

» fruits ; avant qu'ils soient parvenus à leur
» état de maturité ? »

1788. « Si la plante vulgairement nommée
» *Barbe de Renard*, connue des Botanistes sous
» le nom de *Tragacantha Massiliensis*, qui croît
» naturellement sur les bords de la mer de
» Provence, est la même que celle qu'on cul-
» tive dans le Levant, pour extraire la Gomme
» Adragan ; & quelle seroit la manière de la
» cultiver avec succès pour en extraire cette
» Gomme ? »

Les Ouvrages doivent être adressés, francs de port, à M. BERTRAND, Directeur de la Compagnie Royale d'Afrique, Secrétaire de l'Académie, avant le 15 Mai, pour la partie des Belles-Lettres ; & avant la fin de Décembre, pour celle des Sciences.

Le nom de la Paroisse dans laquelle a été célébrée la mémoire de M. le Duc d'Orléans, dans un Discours dont nous avons donné un fragment au N°. 52 de l'année dernière, est Evry sur Seine. Cette Paroisse est dépendante de la Seigneurie de Petit-Bourg, où Madame la Duchesse de Bourbon a établi un Hospice en faveur de huit vieillards de l'un & l'autre sexe.

Les Numéros sortis au Tirage de la Loterie Royale de France, le 16 de ce mois, sont : 81, 4, 18, 52, & 74.

Paragrapbes extraits des Papiers Anglois & autres.

« Les nouvelles arrivées par la voie de France
» sur la révolte de la garnison de Columbo, dans
» l'isle de Ceylan, avoient causé des alarmes

d'autant plus vives , qu'il s'en faut beaucoup
 que cet établissement soit dans l'état de défense
 dont il est susceptible ; mais des lettres particu-
 lières du Cap de Bonne-Espérance, en date
 du 27 Novembre 1785, ont rassuré les esprits
 sur ce sujet : elles portent qu'en effet la légion
 de Luxembourg avoit annoncé un plan de ré-
 volte à l'île de Ceylan, mais on en avoit été
 instruit assez à temps pour en prévenir les effets ;
 que les instigateurs & principaux chefs avoient
 été arrêtés , & quelques uns même déjà en-
 voyés aux fers à Batavia (*Gazette de Leyde* ,
 n^o. 12.)

Pendant que toutes les Puissances de l'Eu-
 rope ont les yeux fixés sur la Bavière , & at-
 tendent avec une impatience mêlée d'inquié-
 tude ; la décision qui doit assurer la conserva-
 tion de la paix , en a rendu depuis peu à Mu-
 nich, une proclamation contre de certaines
 énormités dans l'orthographe, qui sont des
 progrès alarmans. Les lettres Bavarois, la
 Chancellerie même & les autres Cours de jus-
 tice , sembloient depuis quelques tems avoir
 pris en haine tout ce qui pouvoit avoir une ex-
 traction Italienne ; & ils avoient résolu en con-
 séquence l'extirpation de la lettre C de tous
 leurs livres , écrits, actes publics, registres ,
 &c. dans tous les domaines de l'Electorat. Non
 contents par exemple d'écrire KARL & KHUR-
 SUAST en employant le K Allemand au lieu
 du C Latin, ils avoient encore projeté d'ex-
 clure la même lettre des mots, qui en vertu
 de toutes les loix de prescription, étoient la
 propriété incontestable & légale, même d's
 mots Latins & de ceux qui en dériveroient. Ainsi
 ils écrivoient EXZEPTION au lieu d'EXCER-
 tion. On n'a pu tolérer plus long-tems ces in-

» novations dangereuses , & afin de ne plus les
 » laisser impunies à l'avenir , on a rendu une dé-
 » claration qui rétablit la lettre C dans tous les
 » droits , possessions , privilèges , franchises &
 » immunités ; & ordonné qu'à dater du 5 J. n-
 » vier dernier , cette déclaration seroit lue &
 » publiée à la Cour de la Chancellerie , & aux
 » autres Colleges de Justice , afin que personne
 » ne puisse en prétendre cause d'ignorance , »

Il vient de paroître , à Londres , une estampe qui peut en même tems servir de Dictionnaire de finance & de *memento* , pour empêcher les Ministres futurs d'imiter leurs prédécesseurs , & de plonger la Nation dans de nouvelles calamités , par des guerres qui peuvent toujours être évitées , quand l'intérêt particulier de quelques individus ne s'y oppose pas.

Le Breton né Libre , ou Perspectives des Taxes , — est le titre de cette estampe : on y voit le *Free Briton* monté sur une butte , sur laquelle sont écrits ces mots : *taxes sur les terres 4 schellings par livre* , ses souliers sont bordés du mot *excise* ; on le retrouve sur ses genoux & en ceinturon au beau milieu de son ventre. Les mots *timbre* se lisent sur ses gants & sur son chapeau ; une banderolle qui lui ferme un œil présente le mot *commutation* (taxe commutative) ; sa poitrine , ses bras , ses jambes , sont décorés du mot *douane*. Il porte sur ses épaules de doubles bretelles , sous lesquelles on le voit s'affaïsser en ouvrant la bouche comme s'il pouvoit des gémissements ; on voit des groupes de tonneaux , de sacs , de ballots d'un côté , de barils & de bouteilles de l'autre , suspendus aux crochets de ces bretelles , sur lesquelles on lit : *tabac , sucre , laine , charbon , sel , drap , cuir , vin , bière , cidre , liqueurs spiritueuses , thé , café , chocolat , poivre ,*

savon, chandelles, verres, vendus à l'encan, licences, &c. &c. &c.

On voit suspendues à la seconde paire de bretelles les taxes sur les domestiques mâles & femelles; sur les voitures, les chevaux, sur les places, les dés, les cartes, les gazettes; les drogues, le papier, les pamphlets; toutes les espèces de timbre; enfin jusqu'aux almanachs se trouvent dans la liasse funeste qui fait courber le *Free Briton*. Placé entre une maison & un monument funèbre, on lit sur la première: *taxe sur les tuiles, sur les briques, droits d'assurance, impôts sur les maisons, taxe sur les fenêtres, taxe sur les boutiques*. Sur le monument qui est en face, au bas de l'inscription, *taxes paroissiales*, on lit, *taxes des pauvres, charité, propriété, sûreté, voirie & pavé, &c.*; l'inscription, *taxes du Gouvernement* est au bas de la première: sous ce titre on voit les mots, *naissances, baptêmes, morts, enterremens*. A la droite du *Free Briton*, on voit sortir d'un gouffre un dragon qui se cramponne avec ses griffes, pour s'établir sur le rivage; il porte sur sa mâchoire ces terribles mots: *nouvelles taxes*. Le *Free Briton* a son chapeau décoré d'une cocarde, mais c'est encore une taxe qui lui rappelle qu'il peut aller par-tout où il veut sans passeport, pourvu qu'il paie aux barrières qu'il trouve sur sa route.

GAZETTE ABREGÉE DES TRIBUNAUX.

PARLEMENT DE PARIS, GRAND CHAMBRE.

Instance entre la Dame le Chevalier, veuve de M. de Jaffaud de Saint-Diz, — & les héritiers, neveux & nièces de M. de Jaffaud. — Mariage in extremis, contesté pour les effets civils.

Des Collatéraux qui comptent sur la succession.

sion d'un parent âgé, infirme, garçon ou veuf, sans enfans, ne voient pas d'un œil tranquille le mariage de ce parent, qui, par les avantages qu'il peut faire à sa femme, s'il ne dépouille pas entièrement ses héritiers, recule au moins leur jouissance. Si la mort favorise leur sentiment, & suit de près le mariage; ils ne manquent point de réunir leurs efforts pour le présenter à la justice, comme une de ces conjonctions honteuses, qui terminent quelquefois une vie passée dans la débauche; ils insinuent que l'on a profité de l'affoiblissement d'un vieillard moribond, pour lui faire contracter un mariage dont il auroit rougi d'avouer la publicité; mais la Justice n'adopte pas toujours de pareilles réclamations. — La Demoiselle le Chevalier, fille d'un Avocat au Parlement de Paris, étoit âgée de 28 ans lorsqu'elle perdit son pere; ensuite elle demeura, pendant six mois, chez son oncle, Docteur agrégé de la Faculté de Droit. C'est chez ce parent qu'elle a connu M. de Jassaud de Saint-Dié, qui étoit lié avec lui de l'amitié la plus intime. La Demoiselle le Chevalier, après la mort de son oncle, demeura avec sa sœur dans un appartement commun, où M. de Jassaud continua de la cultiver. Des sentimens d'amitié, fondés sur une estime méritée, portèrent M. de Jassaud à prendre un logement dans la maison de la Demoiselle le Chevalier; mais pour éloigner toute idée de scandale dans cette association, il suffit d'observer que, lorsque M. de Jassaud & la Demoiselle le Chevalier prirent le parti de demeurer dans une maison commune, ils avoient l'un & l'autre plus de 60 ans; enfin, après plusieurs années de cette société raisonnable, qui fait le bonheur de deux amis, ils desirerent d'assurer leur union par les nœuds du mariage. C'est dans cette vue

qu'en Octobre 1778, M. de Jassaud, âgé de 73 ans, & la Demoiselle le Chevalier âgée de 76, se marièrent dans l'Eglise de Saint Nicolas du Chardonnet. Ce mariage fut précédé d'un contrat, où il fut stipulé une communauté de biens, selon la coutume de Paris. La Demoiselle le Chevalier apporta 6000 liv. en dot. La mise en commun de chacun des conjoints fut portée à la même somme, & il fut stipulé en faveur du survivant, un don mutuel en toute propriété; de tous les meubles meublans, effets mobiliers de toute nature, les arrérages des rentes échues au décès du premier mourant & l'usufruit de tous leurs biens immeubles, propres & acquis qui se trouveroient exister à la même époque en quelques lieux qu'ils fussent situés. Ce mariage ne fut pas de longue durée; le sieur de Jassaud qui, depuis son mariage, avoit continué de sortir pour vaquer à ses affaires, voir ses amis, ou se promener, fut le 31 Décembre frappé d'une attaque de paralysie, des suites de laquelle il mourut le 5 Janvier 1779. — C'est à ce mariage que les héritiers de M. de Jassaud de Saint-Dié ont voulu contester les effets civils, en employant tous les moyens usités en pareille matière, & toutes les déclamations que les circonstances pouvoient suggérer; mais l'âge des Parties à l'époque de leur connoissance, détruisoit sans réplique les imputations odieuses sur lesquelles étoit appuyée la défense des héritiers. Arrêt du 3 Septembre 1782, qui a ordonné l'exécution du contrat de Mariage, a fait défranchir à la Dame veuve de Jassaud de Saint-Dié du don mutuel y porté, ordonné la suppression des termes injurieux, condamné les héritiers du Gens de Jassaud en 100 liv. de dommages & intérêts & aux dépens.

.

AUG 3 1 1938

